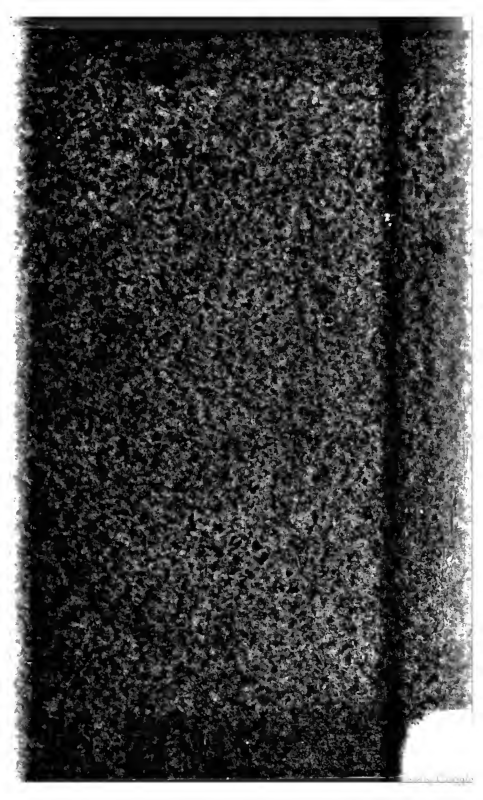






HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME TROISIEME.



Les Efpagnols fe rendent maitres de Montezuma dans Mexico même,

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS *RAYNAL.*

TOME TROISIEME.





A GENEVE,
Chez JEAN-LEONARD PELLET, Imprimeur de
la Ville & de l'Académie.

M. DCC. LXXX.



TABLE DES INDICATIONS.

LIVRE CINQUIEME.

Commerce du Danemarck, d'Ostende, de la Suède, de la Prusse, de l'Espagne, de la Russie, aux Indes Orientales. Questions importantes sur les liaisons de l'Europe avec les Indes.

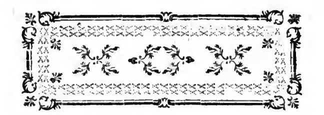


LIVRE SIXIEME.

Découverte de l'Amérique. Conquête du Mexique. Etabliſſemens eſpagnols dans cette partie du Nouveau-Monde.

Fin de la Table du tome troisième.

HISTOIRE



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ETABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPEENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE CINQUIÈME.

Commerce du Danemarck, d'Ostende, de la Suède, de la Prusse, de l'Espagne, de la Russie, aux Indes Orientales. Questions importantes sur les liaisons de l'Europe avec les Indes.

LES nations les plus puissantes, ainsi que les plus grands fleuves, n'ont rien été à leur origine. Il seroit difficile d'en citer une seule, depuis la création du monde, qui se soit

étendue ou enrichie d'elle-même, pendant un long intervalle de tranquillité, par les seuls progrès de son industrie, par les seules ressources de sa population. La nature, qui fait les vautours & les colombes, prépare aussi l'horde féroce qui doit s'élancer un jour sur la société paisible qui s'est formée dans son voisinage, ou qu'elle rencontrera dans ses courses vagabondes. La pureté du sang entre les nations, s'il est permis de s'exprimer ainsi, de même que la pureté du sang entre les familles, ne peut être que momentanée, à moins que quelques institutions bizarres & religieuses ne s'y opposent. Le mélange est un effet nécessaire d'une infinité de causes; & par-tout il résulte du mélange une race ou perfectionnée ou dégradée, selon que le caractère & les mœurs du conquérant se sont prêtés au caractère & aux mœurs du peuple conquis, ou que le caractère & les mœurs du peuple conquis ont cédé au caractère & aux mœurs du conquérant. Entre les causes qui accélèrent la confusion, celle qui se présente comme la première & la principale, c'est l'émigration, plus ou moins promptement amenée par la stérilité du sol & par l'ingra-

titude du séjour. Si l'aigle trouvoit une subsistance aisée entre les rochers déserts qui l'ont vu naître, jamais son vol rapide ne le porteroit, le bec entr'ouvert & les serres étendues, sur les troupeaux innocens qui paissent au pied de sa demeure escarpée. Mais que fait l'oiseau guerrier & vorace, après s'être emparé de sa proie ? il regagne le sommet de son roc, pour n'en descendre que quand il sera de nouveau sollicité par le besoin. C'est aussi de la même manière que le barbare en use avec son voisin policé ; & ce brigandage seroit éternel, si la nature avoit mis entre l'habitant d'une contrée & l'habitant d'une autre contrée, entre l'homme de la montagne & l'homme de la plaine ou des marais, la même barrière qui sépare les différentes espèces d'animaux.

I. Anciennes révolutions du Danemarck.

C'est une opinion assez généralement reçue, que les Cimbres occupoient dans les tems les plus reculés, à l'extrémité de la Germanie, la Chersonèse Cimbrique, connue de nos jours sous le nom de Holstein, de Slefwick, de Jutland; & que les Teutons habitoient les isles voisines. Que l'origine des deux peuples fût ou ne fût pas commune, ils sortirent de

leurs forêts ou de leurs marais ensemble & en corps de nation, pour aller chercher dans les Gaules du butin, de la gloire & un climat plus doux. Ils se disposoient même à passer les Alpes ; lorsque Rome jugea qu'il etoit tems d'oppofer des digues à un torrent qui entraînoit tout. Ces barbares triomphèrent de tous les généraux que leur opposa cette fière république, jusqu'à l'époque mémorable où ils furent exterminés par Marius.

Leur pays presqu'entiérement désert après cette terrible catastrophe, fut de nouveau peuplé par des Scythes, qui, chassés par Pompée du vaste espace renfermé entre le pont Euxin & la mer Caspienne, marchèrent vers le Nord & l'Occident de l'Europe, soumettant les nations qui se trouvoient sur leur passage. Ils mirent sous le joug la Russie, la Saxe, la Westphalie, la Chersonèse Cimbrique & jusqu'à la Fionie, la Norwège & la Suède. On prétend qu'Odin, leur chef, ne parcourut tant de contrées, ne chercha à les asservir, qu'afin de soulever tous les esprits contre la puissance formidable, odieuse & tyrannique des Romains. Ce levain, qu'en mourant il laissa dans le Nord, y fermenta si

bien en secret, que quelques siècles après toutes les nations fondirent, d'un commun accord, sur cet empire ennemi de toute liberté, & eurent la consolation de le renverser, après l'avoir affoibli par plusieurs secousses réitérées.

Le Danemarek & la Norwège se trouvèrent sans habitans, après ces expéditions glorieuses. Ils se rétablirent peu-à-peu dans le silence, & recommeneèrent à faire parler d'eux vers le commeneement du huitième siècle. Ce ne fut plus la terre qui servit de théâtre à leur valeur ; l'Océan leur ouvrit une autre carrière. Entourés de deux mers, on les vit se livrer entiérement à la piraterie, qui est toujours la première école de la navigation pour des peuples sans police.

Ils s'essayèrent d'abord sur les états voisins, & s'emparèrent du petit nombre de bâtimens marchands qui parcouroient la Baltique. Ces premiers succès enhardirent leur inquiétude, & les mirent en état de former des entreprises plus considérables. Ils infestèrent de leurs brigandages, les mers & les côtes d'Ecosse, d'Irlande, d'Angleterre, de Flandres, de France, même de l'Espagne, de l'Italie &

de la Grèce. Souvent ils pénétrèrent dans l'intérieur de ces vastes contrées, & ils s'élevèrent jusqu'à la conquête de la Normandie & de l'Angleterre. Malgré la confusion qui règne dans les annales de ces tems barbares, on parvient à démêler quelques-unes des causes de tant d'événemens étranges.

D'abord, les Danois & les Norwégiens avoient, pour la piraterie, un penchant violent qu'on a toujours remarqué dans les peuples qui habitent le voisinage de la mer, lorsqu'ils ne sont pas contenus par de bonnes mœurs & de bonnes loix. L'habitude dut les familiariser avec l'Océan, les aguerrir à ses fureurs. Sans agriculture, élevant peu de troupeaux, ne trouvant qu'une foible ressource à la chasse dans un pays couvert de neiges & de glaces, rien ne les attachoit à leur territoire. La facilité de construire des flottes, qui n'étoient que des radeaux grossiérement assemblés pour naviger le long des côtes, leur donnoit les moyens d'aller par-tout, de descendre, de piller & de se rembarquer. Le métier de pirate étoit pour eux ce qu'il avoit été pour les premiers héros de la Grèce, la carrière de la gloire & de la

fortune, la profeſſion de l'honneur, qui conſiſtoit dans le mépris de tous les dangers. Ce préjugé leur inſpiroit un courage invincible dans leurs expéditions, tantôt combinées entre différens chefs, & tantôt ſéparées en autant d'armemens que de nations. Ces irruptions ſubites, faites en cent endroits à la fois, ne laiſſoient aux habitans des côtes mal défendues, parce qu'elles étoient mal gouvernées, que la triſte alternative d'être maſſacrés, ou de racheter leur vie en livrant tout ce qu'ils avoient.

Quoique ce caractère deſtructeur fût une ſuite de la vie ſauvage que menoient les Danois & les Norwégiens, de l'éducation groſſière & toute militaire qu'ils recevoient; il étoit plus particuliérement l'ouvrage de la religion d'Odin. Ce conquérant impoſteur exalta, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, par ſes dogmes ſanguinaires, la férocité naturelle de ces peuples. Il voulut que tout ce qui ſervoit à la guerre, les épées, les haches, les piques, fût déifié. On cimentoit les engagemens les plus ſacrés par ces inſtrumens ſi chers. Une lance plantée au milieu de la campagne attiroit à la prière & aux ſacrifices. Odin lui-

même, mis par ſa mort au rang des immortels, fut la première divinité de ces affreuſes contrées, où les rochers & les bois étoient teints & conſacrés par le ſang humain. Ses ſectateurs croyoient l'honorer, en l'appellant le dieu des armées, le père du carnage, le dépopulateur, l'incendiaire. Les guerriers, qui alloient ſe battre, faiſoient vœu de lui envoyer un certain nombre d'ames qu'ils lui conſacroient. Ces ames étoient le droit d'Odin. La croyance univerſelle étoit, que ce Dieu ſe montroit dans les batailles, tantôt pour protéger ceux qui ſe défendoient avec courage, & tantôt pour frapper les heureuſes victimes qu'il deſtinoit à périr. Elles le ſuivoient au ſéjour du ciel, qui n'étoit ouvert qu'aux guerriers. On couroit à la mort, au martyre, pour mériter cette récompenſe. Elle achevoit d'élever juſqu'à l'enthouſiaſme, juſqu'à une ſainte ivreſſe du ſang, le penchant de ces peuples pour la guerre.

Le chriſtianiſme renverſa toutes les idées qui formoient la chaîne d'un pareil ſyſtême. Les miſſionnaires avoient beſoin de rendre leurs proſélytes ſédentaires, pour travailler utilement à leur inſtruction ; & ils réuſſirent

à les dégoûter de la vie vagabonde, en leur suggérant d'autres moyens de subsister. Ils furent assez heureux pour leur faire aimer la culture & sur-tout la pêche. L'abondance du hareng, que la mer amenoit alors sur les côtes, y procuroit un moyen de subsistance très-facile. Le superflu de ce poisson fut bientôt échangé contre le sel nécessaire pour conserver le reste. Une même foi, de nouveaux rapports, des besoins mutuels, une grande sûreté, encouragèrent ces liaisons naissantes. La révolution fut si entière, que, depuis la conversion des Danois & des Norwégiens, on ne trouve pas dans l'histoire la moindre trace de leurs expéditions, de leurs brigandages.

Le nouvel esprit qui paroissoit animer la Norwège & le Danemarck, devoit étendre de jour en jour leur communication avec les autres peuples de l'Europe. Malheureusement, elle fut interceptée par l'ascendant que prenoient les villes anséatiques. Lors même que cette grande & singulière confédération fut déchue, Hambourg maintint la supériorité qu'il avoit acquise sur tous les sujets de la domination Danoise. Ils commençoient à rompre

les liens qui les avoient asservis à cette espèce de monopole ; lorsqu'ils furent décidés à la navigation des Indes, par une circonstance assez particulière pour être remarquée.

II. Le Danemarck entreprend le commerce des Indes.

Un facteur Hollandois, nommé Boschower, chargé par sa nation de faire un traité de commerce avec le roi de Ceylan, se rendit si agréable à ce monarque, qu'il devint le chef de son conseil, son amiral, & fut nommé prince de Mingone. Boschower enivré de ces honneurs, se hâta d'aller en Europe, les étaler aux yeux de ses concitoyens. L'indifférence avec laquelle ces républicains reçurent l'esclave titré d'une cour Asiatique, l'offensa cruellement. Dans son dépit, il passa chez Christiern IV, roi de Danemarck, pour lui offrir ses services & le crédit qu'il avoit à Ceylan. Ses propositions furent acceptées. Il partit en 1618 avec six vaisseaux, dont trois appartenoient au gouvernement, & trois à la compagnie qui s'étoit formée pour entreprendre le commerce des Indes. La mort, qui le surprit dans la traversée, ruina les espérances qu'on avoit conçues. Les Danois furent mal reçus à Ceylan ; & Ové Giedde de Tommerup leur chef, ne vit d'autre ressource que

de les conduire dans le Tanjaour, partie du continent le plus voiſin de cette iſle.

Le Tanjaour eſt un petit état qui n'a que cent milles dans ſa plus grande longueur, & quatre-vingts milles dans ſa plus grande largeur. C'eſt la province de cette côte la plus abondante en riz. Cette richeſſe naturelle, beaucoup de manufactures communes, une grande abondance de racines propres à la teinture, font monter ſes revenus publics à près de 5,000,000 liv. Elle doit ſa proſpérité à l'avantage d'être arroſée par le Caveri, rivière qui prend ſa ſource dans les Gathes. Ses eaux, après avoir parcouru un eſpace de plus de quatre cens milles, ſe diviſent à l'entrée du Tanjaour en deux bras. Le plus oriental prend le nom de Colram. L'autre conſerve le nom de Caveri, & ſe ſubdiviſe encore en quatre branches, qui coulent toutes dans le royaume, & le préſervent de cette ſécheresſe horrible qui brûle, durant une grande partie de l'année, le reſte du Coromandel.

Cette heureuſe ſituation fit deſirer aux Danois de former un établiſſement dans le Tanjaour. Leurs propoſitions furent accueillies favorablement. On leur accorda un ter-

ritoire fertile & peuplé, sur lequel ils bâtirent d'abord Trinquebar, & dans la suite la forteresse de Dansbourg, suffisante pour la défense de la rade & de la ville. De leur côté ils s'engagèrent à une redevance annuelle de deux mille pagodes, ou de 16,800 liv. qu'ils paient encore.

La circonstance étoit favorable pour fonder un grand commerce. Les Portugais opprimés par un joug étranger, ne faisoient que de foibles efforts pour la conservation de leurs possessions. Les Espagnols n'envoyoient des vaisseaux qu'aux Moluques & aux Philippines. Les Hollandois ne travailloient qu'à se rendre maîtres des épiceries. Les Anglois se ressentoient des troubles de leur patrie, même aux Indes. Toutes ces puissances voyoient avec chagrin un nouveau rival, mais aucune ne le traversoit.

Il arriva de-là que les Danois, malgré la modicité de leur premier fonds, qui ne passoit pas 853,263 livres, firent des affaires assez considérables dans toutes les parties de l'Inde. Malheureusement, la compagnie de Hollande prit une supériorité assez décidée, pour les exclure des marchés où ils avoient traité avec

le plus d'avantage; & par un malheur plus grand encore, les dissensions qui bouleversèrent le nord de l'Europe, ne permirent pas à la métropole de cette nouvelle colonie de s'occuper d'intérêts si éloignés. Les Danois de Trinquebar tombèrent insensiblement dans le mépris, & des naturels du pays, qui n'estiment les hommes qu'en proportion de leur richesse, & des nations rivales, dont ils ne purent soutenir la concurrence. Cet état d'impuissance les découragea. La compagnie remit son privilège, & céda ses établissemens au gouvernement, pour le dédommager des sommes qui lui étoient dues.

III. Variations qu'a éprouvées le commerce des Danois aux Indes.

Une nouvelle société s'éleva en 1670 sur les débris de l'ancienne. Christiern V lui fit un présent en navires ou autres effets, qui fut estimé 310,828 livres 10 sols, & les intéressés fournirent 732,600 livres. Cette seconde entreprise, formée sans fonds suffisans, fut encore plus malheureuse que la première. Après un petit nombre d'expéditions, le comptoir de Trinquebar fut abandonné à lui-même. Il n'avoit, pour fournir à sa subsistance, à celle de sa foible garnison, que son petit territoire, & deux bâtimens qu'il frétoit

aux négocians du pays. Ces ressources même lui manquèrent quelquefois ; & il se vit réduit, pour ne pas mourir de faim, à engager trois des quatre bastions qui formoient sa forteresse. A peine le mettoit-on en état d'expédier tous les trois ou quatre ans un vaisseau pour l'Europe, avec une cargaison médiocre.

La pitié paroissoit le seul sentiment qu'une situation si désespérée pût inspirer. Cependant la jalousie qui ne dort jamais, & l'avarice qui s'alarme de tout, suscitèrent aux Danois une guerre odieuse. Le raja de Tanjaour, qui leur avoit coupé plusieurs fois la communication avec son territoire, les attaqua en 1689 dans Trinquebar même, à l'instigation des Hollandois. Ce prince étoit sur le point de prendre la place après six mois de siège, lorsqu'elle fut secourue & délivrée par les Anglois. Cet événement n'eut ni ne pouvoit avoir des suites importantes. La compagnie Danoise continua à languir. Son dépérissement devenoit même tous les jours plus grand. Elle expira en 1730, mais après avoir manqué à ses engagemens.

De ses cendres naquit, deux ans après,

une nouvelle ſociété. Les faveurs qu'on lui prodigua pour la mettre en état de négocier avec économie, avec liberté, ſont la preuve de l'importance que le gouvernement attachoit à ce commerce. Son privilège excluſif devoit durer quarante ans. Ce qui ſervoit à l'armement, à l'équipement de ſes vaiſſeaux, étoit exempt de toute impoſition. Les ouvriers du pays qu'elle employoit, ceux qu'elle faiſoit venir des pays étrangers, n'étoient point aſſujettis aux réglemens des corps de métier, qui enchaînoient l'induſtrie en Danemarck, comme dans le reſte de l'Europe. On la diſpenſoit de ſe ſervir de papier timbré dans ſes affaires. Sa juriſdiction étoit entière ſur ſes employés; & les ſentences de ſes directeurs n'étoient pas ſujettes à réviſion, à moins qu'elles ne prononçâſſent des peines capitales. Pour écarter juſqu'à l'ombre de la contrainte, le ſouverain ſacrifia le droit qu'il pouvoit avoir de ſe mêler de l'adminiſtration, comme principal intéreſſé. Il renonça à toute influence dans le choix des officiers civils ou militaires, & ne ſe réſerva que la confirmation du gouverneur de Trinquebar. Il s'engagea même à ratifier toutes les con-

ventions politiques qu'on jugeroit à propos de faire avec les puissances de l'Asie.

Pour prix de tant de faveurs, le gouvernement n'exigea qu'un pour cent sur toutes les marchandises des Indes & de la Chine qui seroient exportées, & deux & demi pour cent sur celles qui se consommeroient dans le royaume.

L'octroi, dont on vient de voir les conditions, n'eut pas été plutôt accordé, qu'il fallut songer à trouver des intéressés. L'opération étoit délicate. Le commerce des Indes avoit été jusqu'alors si malheureux, que les riches citoyens devoient avoir une répugnance invincible à y engager leur fortune. Une idée nouvelle changea la disposition des esprits. On distingua deux espèces de fonds. Le premier, appellé *constant*, fut destiné à l'acquisition de tous les effets que l'ancienne compagnie avoit en Europe & en Asie. On donna le nom de *roulant* à l'autre; parce qu'il étoit réglé tous les ans sur le nombre & la cargaison des navires qui seroient expédiés. Chaque actionnaire avoit la liberté de s'intéresser ou de ne pas s'intéresser à ces armemens, qui étoient liquidés à la fin de chaque voyage.

Par

Par cet arrangement, la compagnie fut permanente par son fonds constant, & annuelle par le fonds roulant.

Il paroissoit difficile de régler les frais que devoit supporter chacun des deux intérêts. Tout s'arrangea plus aisément qu'on ne l'avoit espéré. Il fut arrêté que le fonds roulant ne feroit que les dépenses nécessaires pour l'achat, l'équipement, la cargaison des navires. Tout le reste devoit regarder le fonds constant, qui, pour se dédommager, préleveroit dix pour cent sur toutes les marchandises des Indes qui se vendroient en Europe, & de plus cinq pour cent sur tout ce qui partiroit de Trinquebar.

Le capital de la nouvelle compagnie fut de 3,240,000 livres, partagé en seize cens actions de 2025 liv. chacune.

Avec ces fonds, toujours en activité, les associés expédièrent, durant les quarante années de leur octroi, cent huit bâtimens. La charge de ces navires monta en argent à 87,333,637 liv. 10 f. & en marchandises à 10,580,094 livres; ce qui faisoit en tout 97,913,731 liv. 10 sols. Leurs retours furent vendus 188,939,673 liv. Le Danemarck n'en

consomma que pour 35,450,262 livres. Il en fut donc exporté pour 153,489,411 livres. Qu'on fasse une nouvelle division, & il se trouvera que les ventes annuelles se sont élevées à la somme de 4,723,491 liv. 16 f. que le pays n'en a consommé tous les ans que pour 886,250 livres 10 f. & que les étrangers en ont enlevé pour 3,837,235 liv. 10 sols.

Les répartitions furent très-irrégulières, tout le tems que dura le privilège. Elles auroient été plus considérables, si une partie des bénéfices n'eût été mise réguliérement en augmentation de commerce. Par cette conduite sage & réfléchie, les heureux associés réussirent à tripler leurs capitaux. Ces fonds auroient encore grossi de 2,000,000 liv. si le ministère Danois n'eût engagé, en 1754, la direction à ériger une statue au roi Fréderic V.

Lorsque je pense à ces monumens publics, consacrés à un souverain de son vivant, je ne puis me distraire de son manque de pudeur. En les ordonnant lui-même, le prince semble dire à ses peuples : « Je suis un grand homme, » je suis un grand roi. Je ne saurois aller tous » les jours me présenter à vos yeux, & re- » cevoir le témoignage éclatant de votre

» admiration & de votre amour. Mais, voilà
» mon image. Entourez-la ; satisfaites-vous.
» Quand je ne ferai plus, vous conduirez
» votre enfant aux pieds de ma statue, &
» vous lui direz. Tiens, mon fils, regarde-le
» bien. C'est celui-là qui repoussa les en-
» nemis de l'état ; qui commanda ses armées
» en personne ; qui paya les dettes de ses
» aïeux ; qui fertilisa nos champs ; qui pro-
» tégea nos agriculteurs ; qui ne gêna point
» nos consciences ; qui nous permit d'être
» heureux, libres & riches ; & que son nom
» soit à jamais béni ».

Quel insolent orgueil, si cela est! Quelle impudence si cela n'est pas! Mais combien il y auroit peu de ces monumens, si l'on n'en eût élevé qu'aux princes qui les méritoient? Si l'on abattoit tous les autres, combien en resteroit-il? Si la vérité avoit dicté les inscriptions dont ils sont environnés, qu'y liroit-on? « A Néron, après avoir assassiné » sa mère, tué sa femme, égorgé son institu- » teur, & trempé ses mains dans le sang des » citoyens les plus dignes ». Vous frémissez d'horreur. Eh! viles nations, que ne m'est-il permis de substituer les véritables inscriptions

à celles dont vous avez décoré les monumens de vos fouverains. On n'y liroit pas les mêmes forfaits : mais on y en liroit d'autres ; & vous frémiriez encore.

J'écrirois ici, comme autrefois fur la colonne de Pompée. A Pompée, après avoir maffacré trois millions d'hommes. J'écrirois-là..... Lâches, craignez-vous donc que vos maîtres ne rougiffent de leur méchanceté ? Lorfque vous leur rendez de pareils hommages, comment peuvent-ils croire à votre malheur ? Comment ne fe prendront-ils pas pour les idoles de vos cœurs, lorfque vous applaudiffez par vos acclamations à la baffeffe des courtifans ?

Mais les nations me répondent. « Ces » monumens ne font pas notre ouvrage. » Jamais nous n'aurions penfé à conférer » les honneurs du bronze à un tyran qui » nous tenoit plongés dans la mifère, & à » qui notre profond filence annonça tant de » fois l'indignation dont nous étions pé- » nétrés, lorfqu'il traverfoit en perfonne » l'enceinte de notre ville. Nous ! nous ! » nous aurions été affez infenfés pour aller » dépofer dans un moule le refte du fang,

» dont il avoit épuisé nos veines. Vous ne » le croyez pas ».

Souverains, si vous êtes bons, la statue que vous vous élevez à vous-même, vous est assurée. La nation, dont vous aurez fait la félicité, vous l'accordera, cent ans après votre mort, lorsque l'histoire vous aura jugé. Si vous êtes méchans & vicieux, vous n'éternisez que votre méchanceté & vos vices. Le monarque, qui aura quelque dignité, attendra. Celui qui auroit l'ame vraiment grande, dédaigneroit peut-être une sorte d'encens prodiguée, dans tous les siècles, au vice indistinctement & à la vertu. Au moment où l'on graveroit autour de sa statue : A TRÈS-GRAND, TRÈS-BON, TRÈS-PUISSANT, TRÈS-GLORIEUX, TRÈS-MAGNIFIQUE prince un tel, il se rappelleroit que les mêmes titres furent gravés sous un Tibère, un Domitien, un Caligula ; & il s'écrieroit avec un digne Romain : « Epargnez-moi un hommage trop » suspect. Loin de moi des honneurs flétris. » Mon temple est dans vos cœurs. C'est-là » que mon image est belle & qu'elle durera ».

En effet, quelle que soit la solidité que l'on donne aux monumens, un peu plutôt

un peu plus tard, le tems les frappe & les renverse. La pointe de sa faulx s'émousse, au contraire, sur la page de l'histoire. Elle ne peut rien, ni sur le cœur, ni sur la mémoire de l'homme. La vénération se transmet d'âge en âge; & les siècles qui se succèdent en sont les éternels échos. Flots orgueilleux de la Seine, soulevez-vous, si vous l'osez: vous emporterez, & nos ponts, & la statue de Henri: mais son nom restera. C'est devant la statue de ce bon roi, que le peuple attendri, que l'étranger s'arrête. Si l'on visite aussi les monumens qui vous sont consacrés, souverains, ne vous en imposez pas. Ce ne sont pas vos personnes qu'on vient honorer; c'est l'ouvrage de l'art qu'on vient admirer: encore regrette-t-on qu'un talent sublime, qui se devoit à la vertu, se soit bassement prostitué au crime. Aux pieds de votre statue, quelle est la pensée du citoyen & de l'étranger, lorsqu'il se voit entouré de malheureux, dont l'aspect lui montre la misère, & dont la voix plaintive sollicite un modique secours? N'est-ce pas comme s'ils disoient: VOIS ET SOULAGE LE MAL QUE CET HOMME DE BRONZE NOUS A FAIT. Elevez des statues aux grands

hommes de votre nation, & l'on y cherchera la vôtre. Mais il n'y a qu'un homme & qu'une ſtatue dans toutes les contrées ſoumiſes à la tyrannie. Là, le bronze parle, & le marbre dit : PEUPLES, APPRENEZ QUE JE SUIS TOUT, ET QUE VOUS N'ÊTES RIEN. Et qu'on me pardonne cet écart. L'écrivain ſeroit trop à plaindre, s'il ne ſe livroit pas quelquefois au ſentiment qui l'oppreſſe.

Lorſque le privilège de la compagnie expira le 12 avril 1772, il lui fut accordé un nouvel octroi, mais pour vingt ans ſeulement. On mit même quelques reſtrictions aux faveurs dont elle avoit joui. IV. Etat actuel des Danois aux Indes.

A l'exception du commerce de la Chine, qui reſte toujours excluſif, les mers des Indes ſont ouvertes à tous les citoyens & à l'étranger qui voudra s'intéreſſer dans leurs entrepriſes. Mais pour jouir de cette liberté, il faut n'employer que des navires conſtruits dans quelqu'un des ports du royaume; embarquer dans chaque vaiſſeau pour 13,500 liv. au moins de marchandiſes de manufactures nationales; payer à la compagnie 67 liv. 10 ſ. par laſt, ou deux pour cent de la valeur de la cargaiſon au départ, & huit pour cent au

retour. Les particuliers peuvent également négocier d'Inde en Inde, moyennant un droit d'entrée de quatre pour cent pour les productions d'Asie, & de deux pour cent pour celles d'Europe, dans tous les établissemens Danois. Si, comme on n'en sauroit douter, la cour de Copenhague n'a fait ces arrangemens que pour donner de la vie à ses comptoirs, l'expérience a dû la convaincre qu'elle a été trompée.

La compagnie étoit autrefois exempte des droits établis sur ce qui sert à la construction, à l'approvisionnement des vaisseaux. On l'a privée d'une franchise qui entraînoit trop d'inconvéniens. Elle reçoit, en dédommagement, 67 liv. 10 s. par last, & 13 livres 10 sols pour chacune des personnes qui forment l'équipage de ses bâtimens. On l'oblige, d'un autre côté, à exporter sur chacun de ses navires, expédiés pour l'Inde, 13,500 liv. de marchandises fabriquées dans le royaume, & 18,000 liv. sur chacun des navires destinés pour la Chine.

Les droits anciennement différens, pour les productions de l'Asie qui se consommoient en Danemarck, ou qui passoient à l'étran-

ger, font actuellement les mêmes. Toutes, fans égard pour leur deftination, doivent deux pour cent. Le gouvernement a voulu auffi refter l'arbitre des frais de douane que les foieries & les cafés, deftinés pour l'état, feroient obligés de fupporter. Cette réferve a pour but l'intérêt des ifles de l'Amérique & des manufactures nationales.

Le roi a renoncé à l'ufage où il étoit de placer tous les ans, dans le commerce de la compagnie, la fomme d'environ 100,000 liv. dont il lui revenoit communément un profit de vingt pour cent. Pour le dédommager de ce facrifice, il fera verfé dans fa caiffe particulière 22,500 liv. lorfque ce corps n'expédiera qu'un vaiffeau; 36,000 liv. lorfqu'il en fera partir deux; & 45,000 liv. lorfqu'il y en aura trois ou un plus grand nombre.

Sous l'ancien régime, il fuffifoit d'être propriétaire d'une action, pour avoir droit de fuffrage dans les affemblées générales. Pour trois actions, on avoit deux voix; trois pour cinq, & ainfi dans la même proportion jufqu'à douze voix, nombre qu'on ne pouvoit jamais paffer, quel que fût l'intérêt qu'on eût dans les fonds de la compagnie. Mais il étoit

permis de voter pour les abſens ou les étrangers, pourvu qu'on portât leur procuration. Il arrivoit de-là qu'un petit nombre de négocians domiciliés à Copenhague, ſe rendoient les maîtres de toutes les délibérations. On a remédié à ce déſordre, en reduiſant à trois le nombre des voix qu'on pourroit avoir, ſoit pour ſoi-même, ſoit par commiſſion.

Telles ſont les vues nouvelles qui diſtinguent le nouvel octroi de ceux qui l'avoient précédé. L'exemple du miniſtère a influé ſur la conduite des intéreſſés, qui ont fait auſſi quelques changemens remarquables dans leur adminiſtration.

La diſtinction du fonds conſtant & du fonds roulant réduiſoit la compagnie à un état précaire, puiſqu'on étoit libre de retirer, après chaque voyage, le dernier qui ſervoit de baſe aux opérations. Pour donner au corps une meilleure conſtitution, ces deux intérêts ont été confondus. Déſormais, les actionnaires ne pourront, juſqu'à la fin de l'octroi, revendiquer aucune portion de leur capital. Ceux d'entre eux qui, pour quelque raiſon que ce puiſſe être, voudront diminuer leurs

risques, seront réduits à vendre leurs actions, comme cela se pratique par-tout ailleurs.

A l'expiration du dernier octroi, la compagnie avoit un fonds de 11,906,059 livres, partagé en seize cens actions d'environ 7425 livres chacune. Le prix de l'action étoit évidemment trop fort dans une région où les fortunes sont si bornées. On a remédié à cet inconvénient, en divisant une action en trois; de sorte qu'il y en a maintenant quatre mille huit cens dont le prix, pour plus de sûreté, n'a été porté sur les livres, qu'à 2250 livres. Ce changement en doit rendre l'achat & la vente plus faciles, en augmenter la circulation & la valeur.

Le projet d'élever les établissemens Danois, dans l'Inde, à plus de prospérité qu'ils n'en avoient eu, a occupé ensuite les esprits. Pour réussir, il a été réglé qu'on y laisseroit constamment 2,250,000 livres, en y comprenant leur valeur estimée 900,000 liv. Les bénéfices qu'on pourra faire avec ces fonds, pendant dix ans, resteront en augmentation de capital, sans qu'on puisse en faire des répartitions.

Jusqu'à ces derniers tems, les navires,

expédiés d'Europe pour la Chine, portoient toujours les facteurs, chargés de former leur cargaison. On a judicieusement pensé que des agens, établis chez cette nation célèbre, en saisiroient mieux l'esprit, & feroient leurs ventes, leurs achats avec plus de facilité & de succès. Dans cette vue, quatre facteurs ont été fixés à Canton, pour y conduire les intérêts du corps qui les a choisis.

Les Danois avoient autrefois formé un petit établissement aux isles de Nicobar. Il ne coûtoit pas beaucoup, mais il ne rendoit rien. Son inutilité l'a fait sagement proscrire.

La compagnie avoit contracté l'habitude d'accorder, sur hypothèque, aux acheteurs un crédit de plusieurs années. Cette facilité l'obligeoit elle-même d'emprunter souvent des sommes considérables à Amsterdam ou à Copenhague. On s'est vivement élevé contre une pratique inconnue aux nations rivales. Il eût été peut-être dangereux d'y renoncer entiérement : mais on l'a renfermée dans des bornes assez étroites pour prévenir toute défiance.

A ces principes de commerce, fort supé-

rieurs à ceux qui étoient ſuivis, la compagnie a ajouté les avantages d'une direction mieux ordonnée, plus éclairée & mieux ſurveillée.

Auſſi, une confiance univerſelle a-t-elle été le fruit de ces ſages combinaiſons. Quoique le dividende n'ait été que de huit pour cent en 1773 & de dix pour cent en 1774 & en 1775, on a vu les actions s'élever à vingt-cinq & trente pour cent de bénéfice. Leur prix auroit vraiſemblablement augmenté encore, ſi la paix intérieure de la ſociété n'avoit été, depuis peu, ſi ſcandaleuſement troublée.

L'ancienne compagnie bornoit preſque ſes opérations au commerce de la Chine. De tous ceux dont elle avoit le choix, c'étoit celui où il y avoit le moins de riſques à courir, & plus de bénéfices à eſpérer. Sans abandonner cette ſource de richeſſes, on eſt entré dans quelques autres long-tems négligées.

Le Malabar, il eſt vrai, a peu fixé l'attention. Autrefois on ne tiroit annuellement des loges de Coleſchey & de Calicut qu'une ſoixantaine de milliers de poivre. Ces achats n'ont guère augmenté : mais on a eu raiſon

d'espérer que les affaires prendroient plus de consistance dans le Bengale.

A peine les Danois avoient paru aux Indes, qu'ils s'étoient placés à Chinchurat, sur les bords du Gange. Leurs malheurs les écartèrent de cette opulente région pendant plus d'un siècle. Ils s'y montrèrent de nouveau en 1755, & voulurent occuper Bankibasar, qui avoit appartenu à la compagnie d'Ostende. La jalousie du commerce, qui est devenue la passion dominante de notre siècle, traversa leurs vues, & ils se virent réduits à fonder Frédéric-Nagor, dans le voisinage. Ce comptoir coûta tous les ans 22,500 livres plus que son territoire & ses douanes ne rendirent. Cette dépense, quoique foible, étoit plus considérable que les opérations ne le comportoient. L'attention qu'on eut, après le renouvellement du privilève, d'envoyer de l'argent à cet établissement trop négligé, lui donna un commencement de vie ; mais il rentra bientôt dans le néant. Son malheur est venu d'avoir été mis dans une dépendance absolue de Trinquebar.

Cette première des colonies Danoises possède un excellent territoire qui, quoique

de deux lieues de circonférence seulement, avoit autrefois une population de trente mille ames. Dix mille habitoient la ville même. On en voyoit un peu plus dans une grande aldée, remplie de manufactures grossières. Le reste travailloit utilement dans quelques autres lieux moins considérables. Trois cens ouvriers, facteurs, marchands ou soldats : c'étoit tout ce qu'il y avoit d'Européens dans l'établissement. Son revenu étoit d'environ 100,000 livres, & ce revenu suffisoit à toutes ses dépenses.

Avec le tems, le désordre se mit dans la colonie. Elle rendit moins, & coûta le double. Les entrepreneurs s'éloignèrent, les fabriques languirent, les achats diminuèrent, & l'on n'obtint qu'un bénéfice très-borné sur ceux qu'on ordonnoit de loin en loin. Dans l'impuissance où l'on étoit de faire des avances aux atteliers, il fallut payer les marchandises vingt-cinq & trente pour cent plus cher, que si l'on se fût conformé aux usages reçus dans ces contrées.

Depuis 1772, Trinquebar a changé de face. Un peu de liberté, quelques fonds, une meilleure administration, une augmen-

tation de territoire, d'autres caufes encore ont amélioré fon fort. Mais jamais fa deftinée, jamais la deftinée du corps qui lui donne des loix ne feront brillantes.

La pofition locale du Danemarck, le génie de fes peuples, fon degré de puiffance relative : tout l'éloigne d'un grand commerce aux Indes. Ses provinces font-elles affez riches pour fournir les fommes néceffaires aux grandes fpéculations, ou les étrangers livreront-ils leurs capitaux à une affociation foumife aux caprices, expofée aux vexations d'une autorité illimitée ? Il eft dans la nature du gouvernement defpotique de rompre les liens qui doivent unir les nations ; & quand il a brifé ce reffort, il ne peut plus le rétablir. C'eft la confiance qui rapproche les hommes, qui unit les intérêts ; & le pouvoir arbitraire eft incompatible avec la confiance, parce qu'il détruit toute fûreté.

Le projet formé en 1728 de transférer de Copenhague à Altena le fiège du commerce avec l'Afie, pouvoit bien procurer quelques avantages : mais il ne levoit aucun des obftacles qu'on vient d'expofer. Ainfi, nous ne craindrons pas de dire que l'Angleterre & la Hollande

Hollande firent un acte de tyrannie inutile, en s'oppofant à cet arrangement domeftique d'une puiffance libre & indépendante.

Celui qui prènd quelque intérêt au genre-humain; celui qui ne porte pas au-dedans de lui-même l'ame étroite d'un moine, pour qui l'enceinte de fa prifon cluftrale eft tout & le refte de l'univers n'eft rien, peut-il concevoir quelque chofe de plus abfurde & de plus cruel que cette infâme jaloufie des grandes puiffances; que cet horrible abus de leurs forces, pour empêcher les états foibles d'améliorer leur condition? Le particulier qui fe propoferoit au milieu de fa nation le rôle qu'elles font au milieu des autres nations, feroit le plus exécrable des malfaiteurs. Anglois, François, Hollandois, Efpagnols, Allemands: voici le motif honnête pour lequel vous prenez les armes les uns contre les autres; pour lequel vous vous entr'égorgez: c'eft pour favoir à qui d'entre vous reftera le privilège exclufif de la tyrannie, & le monopole du bonheur. Je n'ignore pas que vous colorez ce proje atroce du prétexte de pourvoir à votre fécurité: mais comment peut-on vous en croire, lorfqu'on ne

vous voit mettre aucun terme à votre ambition ; & que plus vous êtes puiſſans, plus vous êtes impérieux ? Vous n'exigez pas ſeulement tout ce qu'il eſt de vôtre intérêt particulier d'obtenir ; votre orgueil va quelquefois juſqu'à demander ce qu'il ſeroit honteux d'accorder. Vous ne penſez pas qu'on n'avilit point un peuple ſans de fâcheuſes conſéquences. Son honneur peut s'endormir pendant quelque tems : mais tôt ou tard, il ſe réveille & ſe venge ; & comme de toutes les injures l'humiliation eſt la plus offenſante, c'eſt auſſi la plus vivement ſentie & la plus cruellement vengée.

V. Etabliſſement d'une compagnie des Indes à Oſtende.

LES lumières ſur le commerce & ſur l'adminiſtration, la ſaine philoſophie, qui gagnoient inſenſiblement d'un bout de l'Europe à l'autre, avoient trouvé des barrières inſurmontables dans quelques monarchies. Elles n'avoient pu pénétrer à la cour de Vienne qui ne s'occupoit que de projets de guerre & d'agrandiſſement par la voie des conquêtes. Les Anglois & les Hollandois attentifs à empêcher la France d'augmenter ſon commerce, ſes colonies & ſa marine, lui ſuſcitoient des

ennemis dans le continent, & prodiguoient à la maison d'Autriche des sommes immenses qu'elle employoit à combattre la France : mais à la paix, le luxe d'une couronne rendoit à l'autre plus de richesses qu'elle ne lui en avoit ôté par la guerre.

Des états, qui par leur étendue rendroient formidable la puissance Autrichienne, bornent ses facultés par leur situation. La plus grande partie de ses provinces est éloignée des mers. Le sol de ses possessions produit peu de vins, peu de fruits précieux aux autres nations. Il ne fournit ni les huiles, ni les soies, ni les belles laines qu'on recherche. Rien ne lui permettoit d'aspirer à l'opulence, & elle ne savoit pas être économe. Avec le luxe & le faste naturel aux grandes cours, elle n'encourageoit point l'industrie & les manufactures, qui pouvoient fournir à ce goût de dépense. Le mépris qu'elle a toujours eu pour les sciences arrêtoit ses progrès en tout. Les artistes restent toujours médiocres dans tous les pays où ils ne sont pas éclairés par les savans. Les sciences & les arts languissent ensemble, par-tout où n'est point établie la liberté de penser. L'or-

gueil & l'intolérance de la maiſon d'Autriche, entretenoient dans ſes vaſtes domaines, la pauvreté, la ſuperſtition, un luxe barbare.

Les Pays-Bas même, autrefois ſi renommés pour leur activité & leur induſtrie, ne conſervoient rien de leur ancien éclat. Le voyageur, qui paſſoit à Anvers, regardoit avec étonnement les ruines d'une ville autrefois ſi floriſſante. Il en comparoit la bourſe avec les ſuperbes édifices du paganiſme après la deſtruction du culte des idoles. C'étoit la même ſolitude; c'étoit la même majeſté. On y voyoit les citoyens indigens & triſtes ſe promener, comme on vit ſous Conſtantin les prêtres déguenillés errer autour de leurs temples déſerts, ou accroupis aux pieds de ces autels où l'on immoloit des hécatombes, dire la bonne aventure pour une petite pièce de cuivre. Anvers, qui avoit été, durant deux ſiècles, le magaſin du Nord, ne voyoit pas un ſeul vaiſſeau dans ſon port. Bien loin de fournir aux nations leur habillement; Bruxelles & Louvain recevoient le leur des Anglois. La pêche ſi précieuſe du hareng, avoit paſſé de Bruges à la Hollande. Gand, Courtrai, quelques autres villes, voyoient diminuer

tous les jours leurs manufactures de toile & de dentelles. Ces provinces, placées au milieu des trois peuples les plus éclairés, les plus commerçans de l'Europe, n'avoient pu, malgré leurs avantages naturels, soutenir cette concurrence. Après avoir lutté quelque tems contre l'oppression, contre des entraves multipliées par l'ignorance, contre les privilèges qu'un voisin avide arrachoit aux besoins continuels du gouvernement, elles étoient tombées dans un dépérissement extrême.

Le prince Eugène, aussi grand homme d'état que grand homme de guerre, élevé au-dessus de tous les préjugés, cherchoit depuis long-tems les moyens d'accroître les richesses d'une puissance dont il avoit si fort reculé les frontières ; lorsqu'on lui proposa d'établir à Ostende une compagnie des Indes. Les vues de ceux qui avoient formé ce plan étoient étendues. Ils prétendoient que si cette entreprise pouvoit se soutenir, elle animeroit l'industrie de tous les états de la maison d'Autriche ; donneroit à cette puissance une marine, dont une partie seroit dans les Pays-Bas, & l'autre à Fiume ou à Trieste ; la délivreroit de l'espèce de dé-

pendance où elle étoit encore des fubfides de l'Angleterre & de la Hollande ; & la mettroit en état de fe faire craindre fur les côtes de Turquie, & jufque dans Conftantinople.

L'habile miniftre auquel s'adreffoit ce difcours, fentit aifément le prix des ouvertures qu'on lui faifoit. Il ne voulut cependant rien précipiter. Pour accoutumer les efprits de fa cour, ceux de l'Europe entière à cette nouveauté, il voulut qu'en 1717 on fit partir avec fes feuls paffe-ports deux vaiffeaux pour l'Inde. Le fuccès de leur voyage multiplia les expéditions dans les années fuivantes. Toutes les expériences furent heureufes ; & le confeil de Vienne crut pouvoir, en 1722, fixer le fort des intéreffés, la plupart Flamands, par l'octroi le plus ample qui eût jamais été accordé. Seulement, il ftipula qu'on lui paieroit, jufqu'à la fin de 1724, trois pour cent pour tout ce qui feroit exporté, pour tout ce qui feroit importé, & fix pour cent dans la fuite.

La rapacité des gouvernemens eft inconcevable. Dans toute cette hiftoire, on ne trouvera pas peut-être un feul exemple où

l'impofition n'ait été concomitante de l'entreprife; pas un fouverain qui n'ait voulu s'affurer une partie de la moiffon avant que la récolte fût faite, fans s'appercevoir que ces exactions prématurées étoient des moyens fûrs de la détruire. D'où naît cette efpèce de vertige? Eft-ce de l'ignorance? eft-ce de l'indigence? feroit-ce une féparation fecrète de l'intérêt propre de l'adminiftration de l'intérêt général de l'état?

Quoi qu'il en foit, la nouvelle compagnie, qui avoit un fonds de fix millions de florins ou de 10,800,000 livres, parut avec diftinction dans tous les marchés des Indes. Elle forma deux établiffemens, celui de Coblom, entre Madras & Sadrafpatnan à la côte du Coromandel, & celui de Bankibafar dans le Gange. Elle projettoit même de fe procurer un lieu de relâche, & fes regards s'étoient arrêtés fur Madagafcar. Elle étoit affez heureufe pour pouvoir fe repofer du foin de fa profpérité fur des agens, qui avoient eu affez de fermeté pour furmonter les obftacles que la jaloufie leur avoit oppofés, & affez de lumières pour fe débarraffer des pièges qu'on leur avoit tendus. La

richesse de ses retours, la réputation de ses actions qui gagnoient quinze pour cent, ajoutoient à sa confiance. On peut penser que les événemens ne l'auroient pas trahie, si les opérations qui en étoient la base, n'eussent été traversées par la politique. Pour bien développer les causes de cette discussion, il est nécessaire de reprendre les choses de plus haut.

VI. Raisons qui amenèrent la destruction de la compagnie d'Ostende.

Lorsqu'Isabelle eut fait découvrir l'Amérique, & fait pénétrer jusqu'aux Philippines, l'Europe étoit plongée dans une telle ignorance, qu'on jugea devoir interdire la navigation des deux Indes, à tous les sujets de l'Espagne qui n'étoient pas nés en Castille. La partie des Pays-Bas qui n'avoit pas recouvré la liberté, ayant été donnée en 1598 à l'infante Isabelle, qui épousoit l'archiduc Albert, on exigea des nouveaux souverains qu'ils renonçâssent formellement à ce commerce. La réunion de ces provinces, faite de nouveau en 1638 au corps de la monarchie, ne changea rien à cette odieuse stipulation. Les Flamands, blessés avec raison de se voir privés du droit que la nature donne à tous les peuples, de trafi-

quer par-tout où d'autres nations ne font pas en possession légitime d'un commerce exclusif, firent éclater leurs plaintes. Elles furent appuyées par leur gouverneur, le cardinal infant, qui fit décider qu'on les autoriseroit à naviguer aux Indes Orientales. L'acte qui devoit constater cet arrangement n'étoit pas encore expédié, lorsque le Portugal brisa le joug sous lequel il gémissoit depuis si long-tems. La crainte d'augmenter le mécontentement des Portugais, que l'on espéroit de ramener, empêcha de leur donner un nouveau rival en Asie, & fit éloigner la conclusion de cette importante affaire. Elle n'étoit pas finie, lorsqu'il fut réglé, en 1648, à Munster, que les sujets du roi d'Espagne ne pourroient jamais étendre leur commerce dans les Indes, plus qu'il ne l'étoit à cette époque. Cet acte ne devoit pas moins lier l'empereur qu'il ne lioit la cour de Madrid, puisqu'il ne possède les Pays-Bas qu'aux mêmes conditions, avec les mêmes obligations dont ils étoient chargés sous la domination Espagnole.

Ainsi raisonnèrent la Hollande & l'Angleterre, pour parvenir à obtenir la suppression

de la nouvelle compagnie, dont le ſuccès leur cauſoit les plus vives inquiétudes. Ces deux alliés, qui, par leurs forces maritimes, pouvoient anéantir Oſtende & ſon commerce, voulurent ménager une puiſſance qu'ils avoient élevée eux-mêmes, & dont ils croyoient avoir beſoin contre la maiſon de Bourbon. Ainſi, quoique déterminés à ne point laiſſer puiſer la maiſon d'Autriche à la ſource de leurs richeſſes, ils ſe contentèrent de lui faire des repréſentations, ſur la violation des engagemens les plus ſolemnels. Ils furent appuyés par la France, qui avoit le même intérêt, & qui de plus étoit garante du traité violé.

L'empereur ne ſe rendit pas à ces repréſentations. Il étoit ſoutenu dans ſon entrepriſe par l'opiniâtreté de ſon caractère, par les eſpérances ambitieuſes qu'on lui avoit données, par les grands privilèges, les préférences utiles que l'Eſpagne accordoit à ſes négocians. Cette couronne ſe flattoit alors d'obtenir pour Dom Carlos l'héritière de la maiſon d'Autriche, & ne croyoit pas pouvoir faire de trop grands ſacrifices à cette alliance. La liaiſon des deux cours qu'on avoit cru irréconciliables, agita l'Europe. Toutes les

nations se crurent en péril. Il se fit des ligues, des traités sans nombre, pour rompre une harmonie qui paroissoit plus dangereuse qu'elle ne l'étoit. On n'y réussit malgré tant de mouvement, que lorsque le conseil de Madrid, qui n'avoit plus de trésors à verser en Allemagne, se fut convaincu qu'il couroit après des chimères. La défection de son allié n'étonna pas l'Autriche. Elle parut décidée à soutenir toutes les prétentions qu'elle avoit formées, spécialement les intérêts de son commerce. Soit que cette fermeté en imposât aux puissances maritimes; soit, comme il est plus vraisemblable, qu'elles ne consultâssent que les principes d'une politique utile, elles se déterminèrent en 1727 à garantir la pragmatique sanction. La cour de Vienne paya un si grand service par le sacrifice de la compagnie d'Ostende.

Quoique les actes publics ne fissent mention que d'une suspension de sept ans, les associés sentirent bien que leur perte étoit décidée, & que cette stipulation n'étoit là que par ménagement pour la dignité impériale. Ils avoient trop bonne opinion de la cour de Londres & des états-généraux, pour penser

qu'on eût assuré l'indivisibilité des possessions Autrichiennes pour un avantage qui n'auroit été que momentané. Cette persuasion les détermina à oublier Ostende, & à porter ailleurs leurs capitaux. Ils firent successivement des démarches pour s'établir à Hambourg, à Trieste, en Toscane. La nature, la force ou la politique ruinèrent leurs efforts. Les plus heureux d'entre eux furent ceux qui tournèrent leurs regards vers la Suède.

VII. Compagnie de Suède. Révolutions arrivées dans le gouvernement de cette nation.

L'ÉTUDE des nations est de toutes les études la plus intéressante. L'observateur se plaît à saisir le trait particulier qui caractérise chaque peuple & à le démêler de la foule des traits généraux qui l'accompagnent. Inutilement il a pris la teinte des événemens. Inutilement les causes physiques ou morales en ont changé les nuances. Un œil pénétrant le suit à travers ses déguisemens, & le fixe malgré ses variations. Plus même le champ de l'observation est étendu, plus il présente de siècles à mesurer, d'époques à parcourir; plus aussi le problême est aisé à déterminer. Chaque siècle, chaque époque donne, s'il est permis de parler ainsi, son équation; &

l'on ne peut les résoudre toutes, sans découvrir la vérité qui y étoit comme enveloppée.

Mais le desir de connoître une nation doit augmenter à proportion du rôle qu'elle a joué sur le théâtre de l'univers, de l'influence qu'elle a eue dans les majestueuses ou terribles scènes qui ont agité le globe. Le principe & les effets de ce grand éclat attirent également les regards des gens éclairés, de la multitude; & il est très-rare qu'on se lasse de s'en occuper. Les Suédois doivent-ils être mis au rang des peuples qui ont acquis un nom fameux ? On en jugera.

La Suède étoit peu connue avant que ses féroces habitans eussent concouru avec les autres barbares du Nord au renversement de l'empire Romain. Après avoir fait le bruit & les ravages d'un torrent, elle retomba dans l'obscurité. Une contrée inculte & déserte, sans mœurs, sans police, sans gouvernement ne pouvoit guère fixer l'attention de l'Europe, alors peu éclairée, & qui ne faisoit point d'efforts pour sortir de son ignorance. Les brigandages & les assassinats étoient très-multipliés, s'il faut s'en rapporter à quelques vieilles chroniques d'une foi douteuse. Un

ſeul chef dominoit de tems en tems ſur le pays entier, d'autres fois il étoit partagé entre pluſieurs maîtres. Ces rivaux, avides de puiſſance, avoient recours aux moyens les plus honteux ou les plus violens pour ſe ſupplanter; & les révolutions étoient journalières. C'étoit ſur-tout entre les pères & les enfans que ces guerres étoient ſanglantes. Le chriſtianiſme, que reçut cette région à la fin du huitième ſiècle ou au commencement du neuvième, ne changea rien à la condition des peuples. Ce furent toujours les mêmes haînes, les mêmes combats, les mêmes calamités. On n'avoit que peu amélioré une ſi affreuſe deſtinée, lorſque des événemens malheureux firent paſſer la Suède ſous la domination Danoiſe ou dans une alliance qui tenoit de la ſervitude. Ces liens honteux furent briſés par Guſtave-Vaza, élu adminiſtrateur de l'état en 1521, & deux ans après ſon monarque.

L'empire étoit alors dans l'anarchie. Les prêtres exerçoient la principale autorité; & le fiſc ne recevoit annuellement que vingt-quatre mille marcs d'argent, quoique les dépenſes publiques s'élevâſſent à ſoixante

mille. En concentrant dans ses mains des pouvoirs épars, en rendant la couronne héréditaire dans sa famille, en dépouillant le clergé d'une partie de ses usurpations, en substituant le luthéranisme au culte établi, en réglant sagement le genre & l'emploi des impositions, le nouveau roi se montra digne du rang où il étoit monté : mais, pour avoir voulu pousser trop loin les réformes, il précipita ses sujets dans des malheurs qu'on auroit pu, qu'on auroit dû prévoir.

La Suède, que la nature de ses productions, ses besoins & l'étendue de ses côtes appelloient à la navigation, l'avoit abandonnée, depuis qu'elle s'étoit dégoûtée de la piraterie. Lubeck étoit en possession d'enlever ses denrées, & de lui fournir toutes les marchandises étrangères qu'elle consommoit. On ne voyoit dans ses rades que les navires de cette république, ni dans ses villes d'autres magasins que ceux qu'elle y avoit formés.

Cette dépendance blessa l'ame fière de Gustave. Il voulut rompre les liens qui enchaînoient au-dehors l'industrie de ses sujets: mais il le voulut avec trop de précipitation.

Avant d'avoir conftruit des vaiffeaux, avant d'avoir formé des négocians, il ferma fes ports aux Lubeckois. Dès-lors il n'y eut prefque plus de communication entre fon peuple & les autres peuples. L'état entier tomba dans un engourdiffement, dont on fe feroit difficilement des idées juftes. Quelques bâtimens Anglois, quelques bâtimens Hollandois qui fe montroient de loin en loin, n'avoient que foiblement remédié au mal, lorfque Guftave-Adolphe monta fur le trône.

Les premières années de ce règne furent marquées par des changemens utiles. Les travaux champêtres furent ranimés. On exploita mieux les mines. Il fe forma des compagnies pour la Perfe & pour les Indes Occidentales. Les côtes de l'Amérique Septentrionale virent jetter les fondemens d'une colonie. Le pavillon Suédois fe montra dans tous les parages de l'Europe.

Ce nouvel efprit ne dura qu'un moment. Les fuccès du grand Guftave à la guerre tournèrent entiérement le génie de la nation du côté des armes. Tout s'enflamma du defir de s'illuftrer fur les traces de ce héros & de fes élèves. L'efpoir du butin fe joignit à l'amour

de

de la gloire. Chacun vouloit vaincre l'ennemi & s'enrichir de ses dépouilles. L'éducation nationale étoit toute militaire, & les foyers paroissoient convertis en camps. Des trophées innombrables ornoient les temples, les châteaux, les toits les plus simples. Une génération de soldats étoit remplacée par une génération semblable ou plus audacieuse. Cet enthousiasme avoit gagné les dernières classes, comme les classes plus élevées. Les travaux nobles, les travaux obscurs étoient également dédaignés ; & un Suédois ne se croyoit né que pour vaincre & pour faire la destinée des empires. Cette fureur martiale avoit passé toutes les bornes sous Charles XII : mais elle s'éteignit après la mort tragique de cet homme extraordinaire.

Ce fut un autre peuple. L'épuisement de l'état ; la perte des conquêtes anciennes ; l'élévation de la Russie : tout dégoûtoit les plus confians d'une carrière qu'il n'étoit plus possible de suivre avec quelque espoir de succès, sans même achever la ruine d'un édifice ébranlé par des secousses violentes & réitérées. La paix étoit le vœu, & de ceux qui avoient vieilli sous des tentes, & de ceux

auxquels leur âge n'avoit pas permis de porter les armes. Le cri de la nation entière étoit pour sa liberté, attaquée successivement avec précaution, détruite par Charles XI, & dont l'ombre même avoit été ravie par l'infortuné monarque qui venoit de descendre au tombeau sans postérité. Tous les ordres de l'état s'assemblèrent; &, sans abolir la royauté, ils rétablirent le gouvernement républicain, lui donnèrent même plus d'extension qu'il n'en avoit eu.

Aucune convulsion ne précéda, aucune discorde ne suivit cette grande révolution. Tous les changemens furent faits avec maturité. Les professions les plus nécessaires, ignorées ou avilies jusqu'alors, fixèrent les premiers regards. On ne tarda pas à connoître les arts de commodité ou d'agrément. La jeune noblesse alla se former dans tous les états de l'Europe qui offroient quelque genre d'instruction. Ceux des citoyens, qui s'étoient éloignés d'un pays, depuis longtems ruiné & dévasté, y rapportèrent les talens qu'ils avoient acquis. L'ordre, l'économie politique, les différentes branches d'administration devinrent le sujet de tous les

entretiens. Tout ce qui intéressoit la république fut mûrement discuté dans les assemblées générales, & librement approuvé, librement censuré par des écrits publics. Il parut sur les sciences exactes des ouvrages lumineux qui méritèrent d'être adoptés par les nations les plus éclairées. Une langue, jusqu'alors barbare, eut enfin des règles, & acquit, avec le tems, de la précision & de l'élégance. Les manières & les mœurs des peuples éprouvèrent des variations encore plus nécessaires & plus heureuses. La politesse, l'affabilité, l'esprit de communication remplacèrent cette humeur farouche & cette rudesse de caractère qu'avoit laissées la continuité des guerres. On appella des lumières de tous les côtés. Les étrangers qui apportoient quelques inventions, quelques connoissances utiles, étoient accueillis; & ce fut dans ces heureuses circonstances, que les agens de la compagnie d'Ostende se présentèrent.

VIII. Les Suédois prennent part au commerce des

Un riche négociant de Stockholm, nommé Henri Koning, goûta leurs projets, & les fit approuver par la diète de 1731. On établit une compagnie des Indes, à laquelle on ac-

Indes. De quelle manière ils le conduisent.

corda le privilège exclusif de négocier au-delà du cap de Bonne-Espérance. Son octroi fut borné à quinze ans. On crut qu'il ne falloit pas lui donner plus de durée ; soit pour remédier de bonne heure aux imperfections qui se trouvent dans les nouvelles entreprises ; soit pour diminuer le chagrin d'un grand nombre de citoyens, qui s'élevoient avec chaleur contre un établissement que la nature & l'empire du climat sembloient repousser. Le desir de réunir, le plus qu'il seroit possible, les avantages d'un commerce libre & ceux d'une association privilégiée, firent régler que les fonds ne seroient pas limités, & que tout actionnaire pourroit retirer les siens à la fin de chaque voyage. Comme la plupart des intéressés étoient étrangers, Flamands principalement, il parut juste d'assurer un bénéfice à la nation, en faisant payer au gouvernement quinze cens dalers d'argent, ou 3390 livres par last que porteroit chaque bâtiment.

Cette condition n'empêcha pas la société d'expédier, durant la durée de son octroi, vingt-cinq navires ; trois pour le Bengale & vingt-deux pour la Chine. Un de ces vaisseaux

fit naufrage avec fa cargaifon entière, & trois périrent fans chargement. Malgré ces malheurs, les intéreffés retirèrent, outre leur capital, huit cens dix-fept & demi pour cent, ce qui montoit, année commune, à cinquante quatre & demi pour cent : bénéfice infiniment confidérable, quoique, fur ce produit, chacun des actionnaires dût faire & payer lui-même fes affurances.

En 1746, la compagnie obtint un nouveau privilège pour vingt ans. Elle fit partir fucceffivement trois vaiffeaux pour Surate, & trente-trois pour Canton, dont un fit naufrage avec tous fes fonds, près du lieu de fa deftination. Le profit des intéreffés fut de huit cens foixante-onze & un quart pour cent, ou de quarante-trois chaque année. Un événement remarquable diftingua ce fecond octroi du premier. Dès 1753, les affociés renoncèrent à la liberté dont ils avoient toujours joui, de retirer à volonté leurs capitaux, & fe déterminèrent à former un corps permanent. L'état les fit confentir à ce nouvel ordre de chofes, en fe contentant d'un droit de vingt pour cent fur toutes les marchandifes qui fe confommeroient dans le royaume, au

lieu de 75,000 liv. qu'il recevoit depuis ſept ans pour chaque voyage. Ce ſacrifice avoit pour but de mettre la compagnie Suédoiſe en état de ſoutenir la concurrence de la compagnie qui venoit de naître à Embden : mais les beſoins publics le firent rétracter en 1765. On pouſſa même l'infidélité juſqu'à exiger tous les arrérages.

Le monopole fut renouvellé, en 1766, pour vingt ans encore. Il prêta à la nation 1,250,000 livres ſans intérêt, & une ſomme double pour un intérêt de ſix pour cent. La ſociété qui faiſoit ces avances, devoit être ſucceſſivement rembourſée de la première, par la retenue des 93,750 livres qu'elle s'engageoit à payer pour chaque navire qui ſeroit expédié, & de la ſeconde à quatre époques convenues. Avant le premier janvier 1778, il étoit parti vingt & un vaiſſeaux, tous pour la Chine, dont quatre étoient encore attendus. Les dix-ſept arrivés, ſans avoir éprouvé d'événement fâcheux, avoient rapporté vingt-deux millions ſix cens livres peſant de thé, & quelques autres objets d'une importance beaucoup moindre. On ne peut pas dire préciſément quel bénéfice ont

produit ces expéditions : mais on doit préſumer qu'il a été conſidérable, puiſque les actions ont gagné juſqu'à quarante-deux pour cent. Ce qui eſt généralement connu, c'eſt que le dividende fut de douze pour cent en 1770, qu'il a été de ſix toutes les autres années, & que la compagnie eſt chargée des aſſurances depuis 1753.

Ce corps a établi le ſiège de ſes affaires à Gothenbourg, dont la poſition offroit pour l'expédition des bâtimens, pour la vente des marchandiſes, des facilités que refuſoient les autres ports du royaume. Une préférence ſi utile a beaucoup augmenté le mouvement de cette rade & le travail de ſon territoire.

Dans l'origine de la compagnie, ſes fonds varioient d'un voyage à l'autre. Ils furent, dit-on, fixés à ſix millions en 1753, & à cinq ſeulement, à la derniere convention. Les gens les mieux inſtruits ſont réduits à de ſimples conjectures ſur ce point important. Jamais, il ne fut mis ſous les yeux du public. Comme les Suédois avoient d'abord beaucoup moins de part à ce capital, qu'ils n'en ont eu depuis, le gouvernement jugea convenable de l'envelopper d'un nuage épais. Pour y

parvenir, il fut ſtatué que tout directeur qui révéleroit le nom des aſſociés ou les ſommes qu'ils auroient ſouſcrites, ſeroit ſuſpendu, dépoſé même, & qu'il perdroit, ſans retour, tout l'argent qu'il auroit mis dans cette entrepriſe. Cet eſprit de myſtère, inconcevable dans un pays libre, continua trente-cinq ans. Douze actionnaires devoient, il eſt vrai, recevoir tous les quatre ans les comptes des adminiſtrateurs: mais c'étoit l'adminiſtration qui nommoit ces cenſeurs. Depuis 1767, ce ſont les intéreſſés eux-mêmes qui choiſiſſent les commiſſaires, & qui écoutent leur rapport dans une aſſemblée générale. Ce nouvel arrangement aura ſans doute diminué la corruption. Le ſecret dans la politique, eſt comme le menſonge: il peut ſauver pour un moment les états, & doit les perdre avec le tems. L'un & l'autre ne ſont utiles qu'aux méchans.

Le produit des ventes n'a pas été toujours le même. On l'a vu plus ou moins conſidérable, ſelon le nombre & la grandeur des vaiſſeaux employés dans ce commerce, ſelon la cherté des marchandiſes au lieu de leur fabrication & leur rareté en Europe. Cepen-

ſant, on peut aſſurer qu'il eſt rarement reſté au-deſſous de 2,000,000 liv. & ne s'eſt jamais élevé au-deſſus de cinq. Le thé a toujours formé plus des quatre cinquièmes de ces valeurs.

C'eſt avec des piaſtres, achetées à Cadix, que ces opérations ont été conduites. Le peu qu'on y a fait entrer d'ailleurs mérite à peine qu'on s'en ſouvienne.

Les conſommations de la Suède furent d'abord un peu plus conſidérables qu'elles ne l'ont été dans la ſuite, parce qu'originairement les productions de l'Aſie ne devoient rien au fiſc. La plupart furent depuis aſſujetties à une impoſition de vingt ou vingt-cinq pour cent, quelques-unes même, telles que les ſoieries, paſſagérement proſcrites. Ces droits ont réduit la conſommation annuelle du royaume à 300,000 livres. Tout le reſte eſt exporté, en payant à l'état un huitième pour cent du prix de ſa vente. La Suède, vu la foibleſſe de ſon numéraire & la médiocrité de ſes reſſources intrinſèques, ne peut ſe permettre un plus grand luxe. On en va voir la preuve.

IX. Situation actuelle de la Suède.

La Suède, en y comprenant la partie de la Finlande & de la Laponie qui ſont de ſon

domaine, a une étendue prodigieuse. Ses côtes, d'un accès assez généralement difficile, sont embarrassées d'une infinité de rochers & de beaucoup de petites isles, où quelques hommes presque sauvages vivent de leur pêche. L'intérieur du pays est très-montueux. On y trouve cependant des plaines dont le sol, quoique sablonneux, quoique marécageux, quoique rempli de matières ferrugineuses, n'est pas stérile, principalement dans les provinces les plus méridionales. Au Nord de l'empire, le besoin a appris aux peuples qu'on pouvoit vivre d'un pain composé d'écorce de bouleau, de quelques racines & d'un peu de seigle. Pour se procurer une nourriture plus saine & plus agréable, ils ont tenté d'ensemencer des hauteurs, après en avoir abattu & brûlé les arbres. Les plus sages d'entre eux ont renoncé à cet usage, après avoir observé que le bois & le gazon ne croissoient plus sur un terrein pierreux & maigre, épuisé par deux ou trois récoltes assez abondantes. Des lacs, plus ou moins étendus, couvrent de très-grands espaces. On s'est habilement servi de ces amas inutiles d'eau, pour établir, avec le secours de plu-

fieurs rivières, de plufieurs canaux, de plufieurs éclufes, une navigation non interrompue, depuis Stockholm jufqu'à Gothenbourg.

Cette efquiffe du phyfique de la Suède, porteroit à penfer que cette région ne fut jamais bien peuplée, quoiqu'on l'ait appellée quelquefois la fabrique du genre-humain. Il eft vraifemblable que les nombreufes bandes qui en fortoient, & qui, fous le nom fi redouté de Goths & de Vandales, ravagèrent, afferviren tant de contrées de l'Europe, n'étoient que des effaims de Scythes & de Sarmates, qui s'y rendoient par le Nord de l'Afie, & qui fe pouffoient, fe remplaçoient fucceffivement. Cependant ce feroit peut-être une erreur de croire que cette vafte contrée ait toujours été auffi déferte que nous la voyons. Selon toutes les probabilités, elle avoit plus d'habitans, il y a trois fiècles, quoique la religion catholique, qu'on y profeffoit alors, autorifât les cloîtres & prefcrivît au clergé le célibat. Le dénombrement de 1751 ne porta le nombre des ames qu'à deux millions deux cens vingt-neuf mille fix cens foixante & un. Il étoit augmenté de trois cens quarante-trois mille en 1769. On penfe généralement que,

depuis cette époque, la population, dont la treizième partie seulement habite les villes, ne s'est pas accrue, qu'elle a même rétrogradé ; & c'est la misère, ce sont les maladies épidémiques qu'il faut accuser de ce malheur.

Le nombre des habitans seroit plus grand en Suède, si elle n'étoit continuellement abandonnée, & souvent sans retour, par un grand nombre de ceux qui y ont pris naissance. On voit dans tous les pays des hommes qui, par curiosité, par inquiétude naturelle & sans objet déterminé, passent d'une contrée dans une autre : mais c'est une maladie qui attaque seulement quelques individus, & ne peut être regardée comme la cause générale d'une émigration constante. Il y a dans tous les hommes un penchant à aimer leur patrie, qui tient plus à des causes morales qu'à des principes physiques. Le goût naturel pour la société; des liaisons de sang & d'amitié ; l'habitude du climat & du langage; cette prévention qu'on contracte si aisément pour le lieu, les mœurs, le genre de vie auxquels on est accoutumé : tous ces liens attachent un être raisonnable à des contrées où il a reçu le jour & l'éducation. Il faut de puissans motifs pour

lui faire rompre à la fois tant de nœuds, & préférer une autre terre où tout sera étranger & nouveau pour lui. En Suède, où toute la puissance étoit entre les mains des états composés des différens ordres du royaume, même celui des paysans, on devoit plus tenir à son pays. Cependant on en sortoit beaucoup; & il ne falloit pas s'en étonner.

Les terres en culture étoient autrefois partagées en quatre-vingt mille cinquante-deux hemmans ou fermes, qu'il n'étoit pas permis de morceler. Par une erreur plus grossière encore, les loix avoient fixé le nombre des personnes qui pourroient habiter chacune de ces propriétés. Lorsqu'il étoit complet, un père de famille étoit obligé d'expulser lui-même de la maison ses enfans puînés, quelque besoin qu'il pût en avoir pour augmenter la masse de ses productions. On avoit espéré d'opérer par ce réglement le défrichement de terreins incultes & la formation de nouveaux hemmans. Il eût fallu prévoir que des hommes ainsi opprimés, n'auroient ni la volonté, ni les moyens de s'occuper d'établissemens, & que la plupart iroient chercher dans des contrées étrangères, une tranquillité dont leur

patrie les privoit ſi injuſtement. Ce ne fut qu'en 1748 que le gouvernement ouvrit les yeux. A cette époque, on comprit enfin que le bien public vouloit que les laboureurs n'euſſent que l'étendue du ſol qu'ils pourroient exploiter convenablement; & la diète les autoriſa à diviſer leur héritage en autant de portions qu'ils le voudroient. Ce nouvel ordre de choſes a déja diminué les émigrations, & doit amener, avec le tems, l'amélioration de l'agriculture.

Elle étoit, dit-on, aſſez floriſſante, lorſque Guſtave-Vaza monta ſur le trône. Cette opinion manque viſiblement de vraiſemblance, puiſqu'avant cette époque, l'empire n'étoit ſorti des horreurs de l'anarchie, que pour paſſer ſous le joug d'une tyrannie étrangère. Au moins eſt-il certain que depuis, ce premier des arts a toujours été languiſſant. La nation s'eſt vue continuellement réduite à tirer de ſes voiſins une grande partie de ſes ſubſiſtances, & quelquefois pour ſix ou ſept millions de livres. Pluſieurs cauſes ont contribué à cette infortune. On pourroit placer parmi les plus conſidérables, la diſperſion d'un petit nombre d'hommes ſur un trop grand

espace. L'éloignement où ils étoient les uns des autres, contraignoit chacun d'eux de pourvoir lui-même à la plupart de ses besoins, & les a tous empêchés de se livrer sérieusement à aucune profession, pas même à l'exploitation des terres.

L'insuffisance des récoltes jettoit l'état dans des embarras continuels. Les arrangemens économiques, imaginés de loin en loin pour en sortir, ne produisoient pas l'effet desiré. On eut enfin, en 1772, le courage de remonter à la principale cause du désordre, & la distillation des grains fut prohibée. Malheureusement les loix se trouvèrent impuissantes contre la passion qu'avoient les peuples pour cette eau-de-vie; & il fallut en tempérer la sévérité. La condescendance ne fut pas portée, à la vérité, jusqu'à autoriser les citoyens à préparer eux-mêmes cette boisson, comme ils avoient été dans l'usage de le faire: mais le gouvernement s'engagea à leur en fournir pour environ trois cens mille tonneaux de grain, au lieu d'un million de tonneaux qu'on y employoit auparavant.

Depuis cette époque, la Suède a tiré, des marchés étrangers, beaucoup moins de grains.

Quelques-uns de ses écrivains économiques ont même prétendu qu'elle pourroit se passer de ce secours, si la nation revenoit de son égarement. Cette opinion trouvera peu de partisans. Il est prouvé, que ce soit le vice du sol, du climat ou de l'industrie, que la même quantité d'hommes, de jours de travail & de capitaux, ne donne dans cette région que le tiers des productions qu'on obtient dans des contrées plus fortunées.

Les mines doivent compenser ces désavantages de l'agriculture. La plupart appartenoient autrefois aux prêtres. Des mains du clergé, elles passèrent, en 1480, dans celles du gouvernement. Une révolution encore plus heureuse en a fait depuis l'apanage des particuliers.

Il n'y a que celle d'or, découverte en 1738, qui soit restée au fisc. Comme elle ne rend annuellement que sept ou huit cens ducats, & que ce produit est insuffisant pour les frais de son exploitation, aucun citoyen, aucun étranger n'a offert jusqu'ici de s'en charger.

La mine d'argent de Sala étoit connue dès le onzième siècle. Durant le cours du quatorzième,

torzième, elle donna vingt-quatre mille marcs, & feulement vingt-un mille deux cens quatre-vingts marcs dans le quinzième. On la vit tomber de plus en plus jufqu'au commencement de celui où nous vivons. Actuellement, elle rend dix-fept à dix-huit cens marcs chaque année. C'eft quinze ou feize fois plus que toutes les autres réunies.

L'alun, le foufre, le cobalt, le vitriol, font plus abondans. Cependant ce n'eft rien ou prefque rien auprès du cuivre & fur-tout du fer. Depuis 1754 jufqu'en 1768, il fut exporté, chaque année, neuf cens quatre-vingt-quinze mille fix cens fept quintaux de ce dernier métal. Alors, il commença à être moins recherché, parce que la Ruffie en offroit de la même qualité à vingt pour cent meilleur marché. Les Suédois fe virent réduits à diminuer leur prix; & il faudra bien qu'ils le baiffent encore pour ne pas perdre entiérement la branche la plus importante de leur commerce. Les plus intelligens d'entre eux ont pris le parti de travailler leur fer eux-mêmes, & de le convertir en acier, en fil d'archal, en clous, en canons, en ancres, en d'autres ufages de néceffité première pour

les autres peuples ; & le gouvernement a ſagement excité cette induſtrie par des gratifications. Ces faveurs ont été généralement approuvées. On s'eſt partagé ſur les graces accordées à d'autres manufactures.

Il n'y en avoit proprement aucune dans le royaume à l'époque mémorable qui lui rendit ſa liberté. Deux partis ne tardèrent pas à la diviſer. Une faction montra une paſſion démeſurée pour les fabriques; & ſans diſtinguer celles qui pouvoient convenir à l'état de celles qui devoient lui nuire, il leur prodigua à toutes les encouragemens les plus exceſſifs. C'étoit un grand déſordre. On n'en ſortit que pour tomber dans un excès auſſi révoltant. La faction oppoſée ayant prévalu, elle montra autant d'éloignement pour les manufactures de néceſſité que pour celles qui étoient uniquement de luxe, & les priva les unes & les autres des privilèges & des récompenſes, dont on les avoit comme accablées. Elles n'avoient pris aucune conſiſtance, malgré les prodigalités du fiſc. Leur chûte totale ſuivit la ſuppreſſion de ces dons énormes. Les artiſtes étrangers, les nationaux même diſparurent. On vit s'évanouir le

beau rêve d'une grande induſtrie ; & la nation ſe trouva preſqu'au même point où elle étoit avant 1720.

Les pêcheries n'ont pas eu la même deſtinée que les arts. La ſeule qui mérite d'être enviſagée ſous un point de vue politique, c'eſt celle du hareng. Elle ne remonte pas au-delà de 1740. Avant cette époque, ce poiſſon fuyoit les côtes de Suède. Alors il ſe jetta ſur celle de Gothenbourg, & ne s'en eſt pas retiré depuis. La nation en conſomme annuellement quarante mille barils, & l'on en exporte cent ſoixante mille, qui, à raiſon de 13 livres 15 ſols chacun, forment à l'état un revenu de 2,200,000 livres.

On ne jouiſſoit pas encore de cet avantage, lorſque le gouvernement décida que les navigateurs étrangers ne pourroient introduire dans ſes ports que les denrées de leur pays; qu'ils ne pourroient pas même porter ces marchandiſes d'une rade du royaume à l'autre. Cette loi célèbre, connue ſous le nom de *placard des productions*, & qui eſt de 1724, reſſuſcita la navigation, anéantie depuis long-tems par les malheurs des guerres. Un pavillon inconnu par-tout, ſe montra ſur

toutes les mers. Ceux qui l'arboroient ne tardèrent pas à acquérir de l'habileté & de l'expérience. Leurs progrès parurent même à des politiques éclairés devenir trop considérables pour un pays dépeuplé. Ils pensèrent qu'il falloit s'en tenir à l'exportation des productions de l'état, à l'importation de celles dont il avoit besoin, & abandonner le commerce purement de fret. Ce système a été vivement combattu. D'habiles gens ont cru, que bien loin de gêner cette branche d'industrie, il convenoit de l'encourager, en abolissant tous les réglemens qui la contrarient. Le droit exclusif de passer le Sund, fut anciennement attribué à un petit nombre de villes désignées sous le nom de *Staple*. Tous les ports même situés au Nord de Stockholm & d'Abo, furent asservis à porter leurs denrées à l'un de ces entrepôts, & à s'y pourvoir des marchandises de la Baltique, qu'ils auroient pu se procurer, de la première main, à meilleur marché. Ces odieuses distinctions, imaginées dans des tems barbares & qui tendent à favoriser le monopole des marchands, existent encore. Les spéculateurs les plus sages, en matière d'administration, desirent qu'elles soient anéan-

ties ; afin qu'une concurrence plus univerſelle produiſe une plus grande activité.

A juger du commerce de la Suède par le nombre des navires qu'il occupe, on le croiroit très-important. Cependant, ſi l'on veut conſidérer que cette région ne vend que du bray, du goudron, de la potaſſe, des planches, du poiſſon & des métaux groſſiers, on apprendra ſans étonnement que ſes exportations annuelles ne paſſent pas 15,000,000 livres. Les retours ſeroient encore d'un quart plus foibles, s'il falloit s'en rapporter à l'autorité des douanes. Mais il eſt connu que ſi elles ſont trompées de cinq pour cent ſur ce qui ſort, elles le ſont de vingt-cinq pour cent ſur ce qui entre. Dans cette ſuppoſition, il y auroit un équilibre preſque parfait entre ce qui eſt vendu, ce qui eſt acheté ; & le royaume ne gagneroit ni ne perdroit dans ſes liaiſons extérieures. Des perſonnes infiniment verſées dans ces matières, prétendent même que la balance lui eſt défavorable & qu'il n'a rempli juſqu'ici le vuide que cette infériorité devoit mettre dans ſon numéraire, qu'avec le ſecours des ſubſides qui lui ont été accordés par des puiſſances étrangères. C'eſt à la na-

tion à redoubler ses efforts pour sortir d'un état si fâcheux. Voyons si ses troupes sont mieux ordonnées.

Avant Gustave-Vaza, tout Suédois étoit militaire. Au cri du besoin public, le laboureur quittoit sa charrue & prenoit un arc. La nation entière se trouvoit aguerrie par des troubles civils, qui malheureusement ne discontinuoient pas. L'état ne soudoyoit alors que cinq cens soldats. En 1542, ce foible corps fut porté à six mille hommes. Pour être déchargée de leur entretien, la nation desiroit qu'on leur assignât une portion des domaines de la couronne. Ce projet, longtems contrarié par des intérêts particuliers, fut enfin exécuté. Charles XI reprit les terres royales que ses prédécesseurs, principalement la reine Christine, avoient prodiguées à leurs favoris, & il y plaça la partie la plus précieuse de l'armée.

Elle est actuellement composée d'un corps de douze mille vingt-huit hommes, toujours assemblé, indifféremment formé d'étrangers & régnicoles, ayant une solde régulière, & servant de garnison à toutes les forteresses du royaume.

Un autre corps plus diſtingué & regardé par les peuples comme le boulevard de l'empire, c'eſt celui qui eſt connu ſous le nom de troupes nationales. Il eſt de trente-quatre mille deux cens ſoixante-ſix hommes qui ne s'aſſemblent que vingt & un jours chaque année. On ne leur donne point de paie : mais ils ont reçu du gouvernement, ſous le nom de *Boſtel*, des poſſeſſions qui doivent ſuffire à leur ſubſiſtance. Depuis le ſoldat juſqu'au général, tous ont une habitation, tous ont des champs qu'ils doivent cultiver. Les commodités du logement, l'étendue & la valeur du ſol ſont proportionnés au grade de milice.

Cette inſtitution a reçu des éloges dans l'Europe entière. Ceux qui en ont vu les effets de plus près, l'ont moins approuvée. Ils ont obſervé que ces terres, qui paſſoient rapidement d'une main dans l'autre, étoient toujours dans le plus grand déſordre : que le caractère agriculteur étoit diamétralement oppoſé au caractère militaire : que l'homme qui cultivoit la terre s'attachoit à la glèbe par les ſoins qu'il lui donnoit & s'en éloignoit avec déſeſpoir, tandis que le ſoldat conduit

par ſon état d'une province d'un royaume dans une autre province, d'un royaume au fond d'un royaume éloigné, devoit toujours être prêt à partir gaiement au premier coup du tambour, au premier ſon de la trompette : que les travaux de la campagne languiſſoient, lorſqu'ils n'étoient pas ſecondés par une nombreuſe famille ; & qu'il falloit par conſéquent que le laboureur ſe mariât, tandis que le ſéjour ſous des tentes, l'habitation des camps, les haſards du métier de la guerre, demandoient un célibataire dont aucune liaiſon douce n'amollît le courage, & qui pût vivre par-tout ſans aucune prédilection locale, & expoſer à tout moment ſa vie ſans regret : que la perfection de la diſcipline militaire ſe perdoit ſans des exercices continuels, tandis que les champs ne laiſſant de repos & ne ſouffrant d'intermiſſion que dans la ſaiſon rigoureuſe qui ſéparoit les armées & qui endurciſſoit le ſol, les mêmes mains étoient peu propres à manier l'épée & à pouſſer le ſoc de la charrue : que les deux états ſuppoſoient l'un & l'autre une grande expérience, & qu'en les réuniſſant dans une même perſonne, c'étoit un

moyen fûr de n'avoir que de médiocres agriculteurs & de mauvais foldats : que ces terres qu'on leur diftribuoit deviendroient héréditaires ou reviendroient à l'état ; qu'héréditaires, bientôt il n'en refteroit plus à d'autres propriétaires ; & que rendues à l'état, c'étoit d'un moment à l'autre précipiter dans la mendicité une multitude d'enfans de l'un & de l'autre fexe, & peupler un royaume au bout de cinq ou fix campagnes de malheureux orphelins. En un mot, que la pratique des Boftels leur paroiffoit fi pernicieufe qu'ils ne balançoient pas à la placer au nombre des caufes qui rendoient les difettes de grain fi fréquentes en Suède.

Sa fituation l'a déterminée à former deux corps très-différens de marine : l'un d'un grand nombre de galères & de quelques prames pour la défenfe de fes côtes remplies d'écueils : l'autre de vingt-quatre vaiffeaux de ligne & de vingt-trois frégates pour des parages plus éloignés. Tous deux étoient dans un délabrement inexprimable, en 1772. Depuis cette époque, on s'eft occupé de la réparation de ces bâtimens, la plupart conftruits de fapin, parce que le pays n'a

que peu de chêne, & qui tomboient presque tous de vétusté. Il se peut que la Suède ait un besoin absolu de toutes ses galères : mais pour ses vaisseaux, il faudra bien qu'elle se détermine à en diminuer le nombre. Ses facultés ne lui permettront jamais d'en armer même la moitié.

Le revenu public de cette puissance ne passe pas seize ou dix-sept millions de livres. Il est formé par un impôt sur les terres, par le produit des douanes, par des droits sur le cuivre, le fer & le papier timbré, par une capitation & un don gratuit, par quelques autres branches moins considérables. C'est bien peu pour les besoins du gouvernement. Encore faut-il trouver dans cette foible somme de quoi acquitter les dettes.

Elles montoient à 7,500,000 livres, lorsque Charles XI arriva au trône. Ce prince, économe de la manière dont il convient aux souverains de l'être, les paya. Il fit plus. Il rentra dans plusieurs des domaines conquis en Allemagne & qui avoient été engagés à des voisins puissans. Il retira les diamans de la couronne, sur lesquels on avoit emprunté en Hollande des sommes considérables. Il

fortifia les places frontières. Il fecourut fes alliés, & arma fouvent des efcadres pour maintenir fa fupériorité dans la mer Baltique. Les événemens qui fuivirent fa mort, replongèrent les finances dans le cahos d'où il les avoit tirées. Le défordre a été toujours en augmentant, malgré les fubfides prodigués par la France & quelques autres fecours moins confidérables. En 1772, l'état devoit fix cens trois tonnes d'or, ou 90,450,000 liv. qui, pour un intérêt de quatre & demi pour cent payoient aux nationaux ou aux étrangers, 4,070,250 livres. A cette époque, il n'y avoit pas plus de deux millions d'argent en circulation dans le royaume. Les affaires publiques & particulières fe traitoient avec le papier d'une banque appartenant à l'état & garantie par les trois premiers ordres de la république. Cet établiffement a eu des cenfeurs, il a eu des panégyriftes. A-t-il été utile, a-t-il été funefte à la nation? Le problême n'eft pas réfolu.

La pauvreté n'étoit pas toutefois la plus dangereufe maladie qui travaillât la Suède. De plus grandes calamités la bouleverfoient. L'efprit de difcorde mettoit tout en fermen-

tation. La haine & la vengeance étoient les principaux refforts des événemens. Chacun regardoit l'état comme la proie de fon ambition ou de fon avarice. Ce n'étoit plus pour le fervice public que les places avoient été créées : c'étoit pour l'avantage particulier de ceux qui y étoient montés. La vertu & les talens étoient plutôt un obftacle à la fortune qu'un moyen d'élévation. Les affemblées nationales ne préfentoient que des fcènes honteufes ou violentes. Le crime étoit impuni & fe montroit avec audace. La cour, le fénat, tous les ordres de la république étoient remplis d'une défiance univerfelle. On cherchoit à fe détruire réciproquement avec la plus opiniâtre fureur. Lorfque l'on manquoit de moyens prompts & voifins, on les alloit chercher au loin ; & l'on ne rougiffoit pas de confpirer avec des étrangers contre fa patrie.

Ces défordres avoient leur fource dans la conftitution arrêtée en 1720. A un defpotifme révoltant, on avoit fubftitué une liberté mal combinée. Les pouvoirs, deftinés à fe balancer, à fe contenir, n'étoient, ni clairement énoncés, ni fagement diftribués. Auffi

commencèrent-ils à se heurter six ans après leur formation. Rien n'en pouvoit empêcher le choc. Ce fut une lutte continuelle entre le chef de l'état qui tendoit sans cesse à acquérir de l'influence dans la confection des loix, & la nation jalouse d'en conserver toute l'exécution. Les différens ordres de la république disputoient, avec le même acharnement, sur l'étendue de leurs prérogatives.

Ces combats où alternativement on triomphoit & l'on succomboit, jettèrent une grande instabilité dans les résolutions publiques. Ce qui avoit été arrêté dans une diète étoit prohibé dans la suivante, pour être rétabli de nouveau & de nouveau réformé. Dans le tumulte des passions, le bien général étoit oublié, méconnu ou trahi. Les sources de la félicité des citoyens tarissoient de plus en plus; & toutes les branches d'administration portoient l'empreinte de l'ignorance, de l'intérêt ou de l'anarchie. Une corruption, la plus ignominieuse peut-être dont jamais aucune société ait été infectée, vint mettre le comble à tant d'infortunes.

Deux factions, dans lesquelles toutes les autres s'étoient fondues, divisoient l'état.

Celle des *Chapeaux* sembloit occupée du projet de rendre à la Suède ses anciennes forces, en recouvrant les riches possessions que le malheur des guerres en avoit séparées. Elle s'étoit livrée à la France qui pouvoit avoir quelque intérêt à favoriser cette ambition. La faction des *Bonnets* étoit déclarée pour la tranquillité. Sa modération l'avoit rendue agréable à la Russie, qui ne vouloit point être traversée dans ses entreprises. Les deux cours, principalement celle de Versailles, avoient ouvert leurs trésors à ces vils factieux. Leurs chefs s'appliquoient à eux-mêmes la meilleure partie de ces profusions aveugles. Avec le reste, ils achetoient des voix. Elles étoient toujours à bas prix : mais aussi n'avoient-elles que rarement quelque consistance. Rien n'étoit plus commun que de voir un membre de la diète vendre son suffrage, après l'avoir vendu. Il n'étoit pas même extraordinaire qu'il se fit payer en même tems des deux côtés.

La malheureuse situation où se trouvoit réduit un état qui paroissoit libre, nourrissoit l'esprit de servitude qui avilit la plupart des contrées de l'Europe. Elles se vantoient

de leurs fers, en voyant les maux que souffroit une nation qui avoit brisé ses chaînes. Personne ne vouloit voir que la Suède avoit passé d'un excès à un autre; que pour éviter l'inconvénient des volontés arbitraires, on étoit tombé dans les désordres de l'anarchie. Les loix n'avoient pas su concilier les droits particuliers des individus avec les droits de la société, avec les prérogatives dont elle doit jouir pour la sûreté commune de tous ceux qui la composent.

Dans cette fatale crise, il convenoit à la Suède, de confier au fantôme de roi qu'elle avoit formé, un pouvoir suffisant pour sonder les plaies de l'état, & pour y appliquer les remèdes convenables. C'est le plus grand acte de souveraineté que puisse faire un peuple; & ce n'est pas perdre sa liberté que d'en remettre la direction à un dépositaire de confiance, en veillant à l'usage qu'il fera de ce pouvoir commis.

Cette résolution auroit comblé les Suédois de gloire, & fait leur bonheur. Elle auroit rempli les esprits de l'opinion de leurs lumières & de leur sagesse. En se refusant à un parti si nécessaire, ils ont réduit le chef de

l'état à s'emparer de l'autorité. Il règne aux conditions qu'il a voulu prescrire ; & il ne reste à ses sujets de droits, que ceux dont sa modération ne lui a pas permis de les dépouiller.

Nous ne sommes pas placés à la distance convenable, pour occuper nos lecteurs de cette révolution. C'est au tems à révéler ce qu'il importeroit à l'historien de savoir, pour en parler avec exactitude. Comment discerner ceux qui ont secondé les vues du souverain par des motifs généreux, de ceux qui s'y sont prêtés par des vues abjectes ? Il les connoît lui : mais le cœur des rois est un sanctuaire impénétrable d'où l'estime & le mépris s'échappent rarement pendant leur vie, & dont la clef ne se perd que trop souvent à leur mort. D'ailleurs ne sont-ils pas exposés comme nous aux prestiges de la passion, & sont-ils des meilleurs dispensateurs de l'éloge & du blâme ? Les jugemens de leurs sujets sont également suspects. Entre des voix confuses & contradictoires qui s'élèvent en même tems, qui démêlera le cri de la vérité du murmure sourd & secret de la calomnie, ou le murmure sourd & secret

de

de la vérité du cri de la calomnie ? Il faut attendre que l'intérêt & la flatterie aient cessé de s'expliquer, & la terreur d'imposer silence. C'est alors qu'il sera permis de prendre la plume, sans s'exposer au soupçon de capter bassement la bienveillance de l'homme puissant, ou de braver insolemment son autorité vengeresse. Si nous nous taisons, la postérité parlera. Il le sait. Heureux, s'il peut jouir d'avance de son approbation! Malheur à lui! malheur à ses peuples, s'il dédaignoit ce tribunal !

Passons maintenant aux liaisons formées aux Indes par le roi de Prusse.

X. Le roi de Prusse forme à Embden une compagnie pour les Indes. Caractère de ce prince. Sort de son établissement.

CE prince, dans l'âge des plaisirs, eut le courage de préférer à la molle oisiveté des cours, l'avantage de s'instruire. Le commerce des premiers hommes du siècle, & ses réflexions, mûrissoient dans le secret son génie, naturellement actif, naturellement impatient de s'étendre. Ni la flatterie, ni la contradiction ne purent jamais le distraire de ses profondes méditations. Il forma de bonne heure le plan de sa vie & de son règne. On osa prédire à son avénement au trône, que ses mi-

niſtres ne feroient que ſes ſecrétaires ; les adminiſtrateurs de ſes finances, que ſes commis; ſes généraux , que ſes aides-de-camp. Des circonſtances heureuſes le mirent à portée de développer aux yeux des nations des talens acquis dans la retraite. Saiſiſſant avec une rapidité qui n'appartenoit qu'à lui le point déciſif de ſes intérêts, Frédéric attaqua une puiſſance qui avoit tenu ſes ancêtres dans la ſervitude. Il gagna cinq batailles contre elle, lui enleva la meilleure de ſes provinces, & fit la paix auſſi à propos qu'il avoit fait la guerre.

En ceſſant de combattre, il ne ceſſa pas d'agir. On le vit aſpirer à l'admiration des mêmes peuples, dont il avoit été la terreur. Il appella tous les arts à lui, & les aſſocia à ſa gloire. Il réforma les abus de la juſtice, & dicta lui-même des loix pleines de ſageſſe. Un ordre ſimple, invariable, s'établit dans toutes les parties de l'adminiſtration. Perſuadé que l'autorité du ſouverain eſt un bien commun à tous les ſujets, une protection dont ils doivent tous également jouir, il voulut que chacun d'eux eût la liberté de l'approcher & de lui écrire. Tous les inſtans

de ſa vie étoient conſacrés au bien de ſes peuples. Ses délaſſemens même leur étoient utiles. Ses ouvrages d'hiſtoire, de morale, de politique étoient remplis de vérités pratiques. On vit régner juſque dans ſes poéſies des idées profondes, & propres à répandre la lumière. Il s'occupoit du ſoin d'enrichir ſes états ; lorſque des événemens heureux le mirent en poſſeſſion de l'Ooſt-Friſe en 1744.

Embden, capitale de cette petite province, paſſoit il y a deux ſiècles, pour un des meilleurs ports de l'Europe. Les Anglois, forcés de quitter Anvers, en firent le centre de leurs liaiſons avec le continent. Les Hollandois, après avoir aſpiré long-tems & inutilement à ſe l'approprier, en étoient devenus jaloux, juſqu'à travailler à le combler. Tout indiquoit que c'étoit un lieu propre à devenir l'entrepôt d'un grand commerce. L'éloignement où étoit ce foible pays de la maſſe des forces Pruſſiennes, pouvoit expoſer à quelques inconvéniens: mais Frédéric eſpéra que la terreur de ſon nom contiendroit la jalouſie des puiſances maritimes. Dans cette perſuaſion, il voulut

qu'en 1751, une compagnie pour les Indes Orientales, fût établie à Embden.

Le fonds de la nouvelle société, divisée en deux mille actions, étoit de 3,956,000 livres. Il fut principalement formé par les Anglois & les Hollandois, malgré la sévérité des loix portées par leurs gouvernemens pour l'empêcher. On étoit encouragé à ces spéculations par la liberté indéfinie dont on devoit jouir, en payant au souverain trois pour cent de toutes les ventes qui seroient faites. L'événement ne répondit pas aux espérances. Six vaisseaux, partis successivement pour la Chine, ne rendirent aux intéressés que leur capital, & un bénéfice de demi pour cent chaque année. Une autre compagnie qui se forma, peu de tems après, dans le même lieu pour le Bengale, fut encore plus malheureuse. Un procès, dont vraisemblablement on ne verra jamais la fin, est tout ce qui lui reste des deux seules expéditions qu'elle ait tentées. Les premières hostilités de 1756 suspendirent les opérations de l'un & l'autre corps; mais leur dissolution ne fut prononcée qu'en 1763.

C'est le seul échec qu'ait essuyé la gran-

deur du roi de Pruffe. Nous n'ignorons pas qu'il eft difficile d'apprécier fes contemporains : on les voit de trop près. Les princes font fur-tout ceux qu'on peut le moins fe flatter de bien connoître. La renommée en parle rarement fans paffion. C'eft le plus fouvent d'après les baffeffes de la flatterie, d'après les injuftices de l'envie, qu'ils font jugés. Le cri confus de tous les intérêts, de tous les fentimens qui s'agitent & changeat autour d'eux, trouble ou fufpend le jugement des fages même.

Cependant, s'il étoit permis de prononcer, d'après une multitude de faits liés les uns aux autres, on diroit de Frédéric qu'il fut diffiper les complots de l'Europe conjurée contre lui ; qu'il joignit à la grandeur & à la hardieffe des entreprifes, un fecret impénétrable dans les moyens ; qu'il changea la manière de faire la guerre, qu'on croyoit, avant lui, portée à fa perfection ; qu'il montra un courage d'efprit, dont l'hiftoire lui fourniffoit peu de modèles ; qu'il tira de fes fautes même plus d'avantages que les autres n'en favent tirer de leurs fuccès ; qu'il fit taire d'étonnement, ou parler d'admira-

tion toute la terre, & qu'il donna autant d'éclat à sa nation, que d'autres souverains en reçoivent de leurs peuples.

Ce prince présente un front toujours menaçant. L'opinion qu'il a donnée de ses talens ; le souvenir sans cesse présent de ses actions ; un revenu annuel de 70,000,000 livres ; un trésor de plus de deux cens ; une armée de cent quatre-vingts mille hommes : tout assure sa tranquillité. Malheureusement, elle n'est pas utile à ses sujets comme elle le fut autrefois. Ce monarque continue à laisser les Juifs à la tête de ses monnoies, où ils ont introduit un très-grand désordre. Il n'a point secouru les plus riches négocians de ses provinces, que ses opérations avoient ruinés. Il a mis dans ses mains les manufactures les plus considérables de son pays. Ses états sont remplis de monopoles, destructeurs de toute industrie. Des peuples dont il fut l'idole, ont été livrés à l'avidité d'une foule de brigands étrangers. Cette conduite a inspiré une défiance si universelle, soit au-dedans, soit hors de la Prusse, qu'il n'y a point de hardiesse à assurer que les efforts qui se font pour ressusciter la compagnie d'Embden seront inutiles.

O Frédéric, Frédéric ! tu reçus de la nature une imagination vive & hardie, une curiosité sans bornes, du goût pour le travail, des forces pour le supporter. L'étude du gouvernement, de la politique, de la législation, occupa ta jeunesse. L'humanité par-tout enchaînée, par-tout abattue, essuya ses larmes à la vue de tes premiers travaux, & sembla se consoler de ses malheurs, dans l'espérance de trouver en toi son vengeur. Elle augura & bénit d'avance tes succès. L'Europe te donna le nom de roi philosophe.

Lorsque tu parus sur le théâtre de la guerre, la célérité de tes marches, l'art de tes campemens, l'ordre de tes batailles étonnèrent toutes les nations. On ne cessoit d'exalter cette discipline inviolable de tes troupes, qui leur assuroit la victoire ; cette subordination méchanique qui ne fait de plusieurs armées qu'un corps, dont tous les mouvemens dirigés par une impulsion unique, frappent à la fois au même but. Les plilosophes même, prévenus par l'espoir dont tu les avois remplis, énorgueillis de voir un ami des arts & des hommes parmi les rois, applaudissoient peut-

être à tes fuccès fanglans. Tu fus regardé comme le modèle des rois guerriers.

Il exifte un titre plus glorieux: c'eft celui de roi citoyen. On ne l'accorde pas aux princes qui, confondant les erreurs & les vérités, la juftice & les préjugés, les fources du bien & du mal, envifagent les principes de la morale comme des hypothèfes de métaphyfique, ne voient dans la raifon qu'un orateur gagé par l'intérêt. O fi l'amour de la gloire s'étoit éteint au fond de ton cœur! Si ton ame, épuifée par tes grandes actions, avoit perdu fon reffort & fon énergie! Si les foibles paffions de la vieilleffe vouloient te faire rentrer dans la foule des rois! Que deviendroit ta mémoire? Que deviendroient les éloges que toutes les bouches de la renommée, que la voix immortelle des lettres & des arts t'ont prodigués? Mais non: ton règne & ta vie ne feront pas un problême dans l'hiftoire. R'ouvre ton cœur aux fentimens nobles & vertueux qui firent tes premières délices. Occupe tes derniers jours du bonheur de tes peuples. Prépare la félicité des générations futures, par la félicité de la génération actuelle. La puiffance de la Pruffe

appartient à ton génie. C'eſt toi qui l'as créée, c'eſt toi qui la ſoutiens. Il faut la rendre propre à l'état qui te doit ſa gloire.

Que ces innombrables métaux enfouis dans tes coffres, en rentrant dans la circulation, rendent la vie au corps politique : que tes richeſſes perſonnelles, qu'un revers peut diſſiper, n'aient déſormais pour baſe que la richeſſe nationale, qui ne tarira jamais : que tes ſujets courbés ſous le joug intolérable d'une adminiſtration violente & arbitraire, retrouvent les tendreſſes d'un père, au lieu des vexations d'un oppreſſeur : que des droits exorbitans ſur les perſonnes & les conſommations, ceſſent d'étouffer également la culture & l'induſtrie : que les habitans de la campagne ſortis d'eſclavage, que ceux des villes véritablement libres, ſe multiplient au gré de leurs penchans & de leurs efforts. Ainſi tu parviendras à donner de la ſtabilité à l'empire que tes qualités brillantes ont illuſtré, ont étendu ; tu ſeras placé dans la liſte reſpectable & peu nombreuſe des rois citoyens.

Oſe davantage : donne le repos à la terre. Que l'autorité de ta médiation, que le pouvoir de tes armes, force à la paix des nations

inquiètes. L'univers eſt la patrie d'un grand homme ; c'eſt le théâtre qui convient à tes talens : deviens le bienfaiteur de tous les peuples.

Tel étoit le diſcours que je t'adreſſois, au ſein du repos où tu te flattois d'achever une carrière honorée : ſemblable, s'il eſt permis de le dire, à l'éternel vers lequel l'hymne s'élève de toutes les contrées de la terre, lorſqu'un grand événement te fit reprendre ton tonnerre. Une puiſſance qui ne conſulta jamais que ſon agrandiſſement ſur les motifs de faire la guerre ou la paix ; ſans égard pour la conſtitution germanique, ni pour les traités qui la garantiſſent ; ſans reſpect pour le droit des gens & des familles ; au mépris des loix uſuelles & générales de l'hérédité : cette puiſſance forme des prétentions, raſſemble des armées, envahit dans ſa penſée la dépouille des princes trop foibles pour lui réſiſter, & menace la liberté de l'empire. Tu l'as prévenue. Le vieux lion a ſecoué ſa crinière. Il eſt ſorti de ſa demeure en rugiſſant ; & ſon jeune rival en a frémi. Frédéric, juſqu'à ce moment, s'étoit montré fort. L'occaſion de ſe montrer juſte s'eſt préſentée, & il l'a ſaiſie ;

L'Europe a retenti des vœux qu'on faisoit pour ses efforts : c'est qu'il n'étoit alors, ni un conquérant ambitieux, ni un commerçant avide, ni un usurpateur politique. On l'avoit admiré, & il sera béni. J'avois gravé au pied de sa statue : LES PUISSANCES LES PLUS FORMIDABLES DE L'EUROPE SE RÉUNIRENT CONTRE LUI, ET DISPARURENT DEVANT LUI. J'en graverai une moins fastueuse, mais plus instructive & plus noble. PEUPLES, IL BRISA LES CHAINES QU'ON VOUS PRÉPAROIT. PRINCES DE L'EMPIRE GERMANIQUE, IL NE SERA PAS TOUJOURS. SONGEZ A VOUS.

XI. Etablissement des Espagnols aux Philippines. Description de ces isles.

RIEN n'est grand, rien ne prospère dans les monarchies, sans l'influence du maître qui les gouverne : mais il ne dépend pas uniquement d'un monarque de faire tout ce qui convient au bonheur de ses peuples. Il trouve quelquefois de puissans obstacles dans les opinions, dans le caractère, dans les dispositions de ses sujets. Ces opinions, ce caractère, ces dispositions peuvent sans doute être corrigés : mais la révolution se fait souvent long-tems attendre ; & elle n'est pas encore arrivée pour les Philippines.

Les Philippines, anciennement connues sous le nom de Manilles, forment un Archipel immense à l'Eſt de l'Aſie. Elles s'étendent depuis le ſixième juſqu'au vingt-cin-quième degré Nord, ſur une largeur inégale de quarante à deux cens lieues. Dans leur nombre, qui eſt prodigieux, on en diſtingue treize ou quatorze plus conſidérables que les autres.

Ces iſles offrent aux yeux attentifs un ſpectacle terrible & majeſtueux. Elles ſont couvertes de baſalte, de lave, de ſcories, de verre noir, de fer fondu, de pierres griſes & friables remplies des débris du règne animal & végétal, de ſoufre tenu en fuſion par l'action continuelle des feux ſouterreins, d'eaux brûlantes qui communiquent avec des flammes cachées. Tous ces grands accidens de la nature ſont l'ouvrage des volcans éteints, des volcans qui brûlent encore, & de ceux qui ſe forment dans ces atteliers profonds, où des matières combuſtibles ſont toujours en fermentation. Il n'y a point de hardieſſe à conjecturer que ces contrées, qu'on peut compter entre les plus anciennes du globe, approchent plus près que les autres de leur deſtruction.

Les cendres dont ces fourneaux immenſes couvrent depuis des ſiècles, la ſurface d'un ſol profond; le remuement des campagnes, ſans ceſſe renouvellé par des tremblemens de terre; les chaleurs ordinaires à tous les pays ſitués ſous la Zone Torride; l'humidité que le voiſinage de l'Océan, les hautes montagnes, des forêts auſſi anciennes que le monde, entretiennent habituellement dans ces régions: telles ſont vraiſemblablement les cauſes de la fécondité preſque incroyable des Philippines. La plupart des oiſeaux, des quadrupèdes, des plantes, des fruits, des arbres qu'on voit dans le reſte de l'Aſie, ſe retrouvent dans cet Archipel, & preſque tout y eſt de meilleure qualité. On y découvre même quelques végétaux qui ne ſont pas apperçus ailleurs. Si un naturaliſte intelligent parcouroit ces iſles avec la liberté & les ſecours convenables, il enrichiroit ſûrement les ſciences d'une multitude de connoiſſances curieuſes, utiles & intéreſſantes.

Malheureuſement, le climat n'eſt pas auſſi agréable aux Philippines que le ſol y eſt fertile. Si les vents de terre & de mer y entretiennent durant ſix mois une plus grande

température que leur position ne le promettroit ; pendant le reste de l'année, les cieux sont embrâsés des feux du tonnerre, les campagnes sont inondées par des pluies continuelles. Cependant l'air n'est pas mal-sain. A la vérité, le tempérament des étrangers est un peu affoibli par une transpiration trop abondante : mais les naturels du pays poussent très-loin la carrière de leur vie, sans éprouver d'autres infirmités que celles auxquelles l'homme est assujetti par-tout.

Le centre de ces isles montueuses est occupé par des sauvages, qui en paroissent les plus anciens habitans. Quelle que soit leur origine, ils sont noirs, & ont la plupart les cheveux crêpus. Leur taille n'est pas élevée, mais ils sont robustes & nerveux. Quelquefois une famille entière forme une petite société ; le plus souvent chaque individu vit seul avec sa compagne. Jamais ils ne quittent leurs arcs & leurs flèches. Accoutumés au silence des forêts, le moindre bruit paroît les alarmer. Leur vie est toute animale. Les fruits, les racines qu'ils trouvent dans les bois, font leur unique nourriture ; & lorsqu'ils ont épuisé un canton, ils en vont ha-

biter un autre. Les efforts qu'on a faits pour les ſubjuguer, ont toujours été vains; parce qu'il n'y a rien de ſi difficile que de dompter des peuples errans dans des lieux inacceſſibles.

Les plaines, dont on les a chaſſés, ont été ſucceſſivement occupées par des colonies venues de Malaca, de Siam, de Macaſſar, de Sumatra, de Bornéo, des Moluques & d'Arabie. Les mœurs de ces colons étrangers, leurs idiômes, leur religion, leur gouvernement ne permettent pas de ſe méprendre ſur leur origine.

XII. Les Eſpagnols & les Portugais ſe diſputent la poſſeſſion des Philippines.

Magellan fut le premier Européen qui reconnut ces iſles. Mécontent du Portugal, ſa patrie, il étoit paſſé au ſervice de Charles-Quint; & par le détroit qui, depuis, porta ſon nom, il arriva en 1521 aux Manilles, d'où, après ſa mort, ſes lieutenans ſe rendirent aux Moluques, découvertes dix ou onze ans auparavant par les Portugais. Ce voyage auroit eu vraiſemblablement des ſuites remarquables, ſi elles n'avoient été arrêtées par la combinaiſon dont on va rendre compte.

Tandis qu'au quinzième ſiècle, les Por-

tugais s'ouvroient la route des Indes Orientales, & se rendoient les maîtres des épiceries & des manufactures qui avoient toujours fait les délices des nations policées, les Espagnols s'assuroient, par la découverte de l'Amérique, plus de trésors que l'imagination des hommes n'en avoit jusqu'alors desiré. Quoique les deux nations suivissent leurs vues d'agrandissement dans des régions bien séparées, il parut possible qu'on se rencontrât. Leur antipathie auroit rendu cet événement dangereux. Pour le prévenir, le pape fixa, en 1493, les prétentions respectives, par une suite de ce pouvoir universel & ridicule que les pontifes de Rome s'étoient arrogé depuis plusieurs siècles, & que l'ignorance, idolâtre de deux peuples également superstitieux, prolongeoit encore pour associer le ciel à leur avarice. Il donna à l'Espagne tout le pays qu'on découvriroit à l'Ouest du Méridien, pris à cent lieues des Açores, & au Portugal tout ce qu'il pourroit conquérir à l'Est de ce Méridien. L'année suivante, les puissances intéressées convinrent, d'elles-mêmes, à Tordésillas, de placer la ligne de démarcation à trois cens

cens soixante-dix lieues des isles du cap Verd. C'étoit aux yeux les plus clair-voyans une précaution superflue. A cette époque, personne ne connoissoit assez la théorie de la terre, pour prévoir que les navigateurs d'une couronne, poussant leurs découvertes du côté de l'Ouest, & les navigateurs de l'autre du côté de l'Est, arriveroient tôt ou tard au même terme. L'expédition de Magellan démontra cette vérité.

La cour de Lisbonne ne dissimula pas les inquiétudes que lui causoit cet événement. On la voyoit déterminée à tout hasarder plutôt qu'à souffrir qu'un rival, déja trop favorisé par la fortune, vînt lui disputer l'empire des mers d'Asie. Toutefois, avant de se commettre avec le seul peuple dont les forces maritimes fussent alors redoutables, elle crut devoir tenter les voies de la conciliation. Ce moyen réussit plus facilement qu'il n'étoit naturel de l'espérer.

Charles-Quint, que des entreprises trop vastes & trop multipliées réduisoient à des besoins fréquens, abandonna irrévocablement, en 1529, pour 350,000 ducats ou pour 2,598,750 livres toutes les prétentions

qu'il pouvoit avoir ſur les pays reconnus en ſon nom dans l'Océan Indien; il étendit même la ligne de la démarcation Portugaiſe juſqu'aux iſles des Larrons. C'eſt du moins ce que diſent les hiſtoriens Portugais. Car les écrivains Caſtillans veulent que leur monarque ſe ſoit réſervé la faculté de reprendre la diſcuſſion de ſes droits, & de les faire valoir ſi la déciſion lui étoit favorable : mais ſeulement après avoir rembourſé l'argent qu'il touchoit.

Le traité de Sarragoſſe eut le ſort ordinaire aux conventions politiques.

XIII. L'Eſpagne forme des établiſſemens aux Philippines. Raiſons qui en ont empêché le ſuccès.

Philippe II reprit, en 1564, le projet de ſoumettre les Manilles. L'Eſpagne étoit trop affoiblie par ſes conquêtes d'Amérique, pour imaginer de fonder à l'extrémité des Indes Orientales, un nouvel empire par la violence. Les voies douces de la perſuaſion entrèrent pour la première fois dans ſon plan d'agrandiſſement. Elle chargea quelques miſſionnaires de lui acquérir des ſujets, & ils ne trompèrent pas entiérement ſon attente.

Les hommes, autrefois idolâtres ou Mahométans, que la religion chrétienne ſoumit à l'Eſpagne, ſur les côtes, n'étoient pas tout-

à-fait fauvages, comme ceux de l'intérieur des terres. Ils avoient des chefs, des loix, des maifons, quelques arts imparfaits. Plufieurs connoiffoient un peu de culture. La propriété des champs qu'ils avoient femés leur fut affurée; & le bonheur dont ils jouiffoient fit defirer des poffeffions à d'autres. Les moines, chargés d'en faire la diftribution, réfervèrent pour eux les portions les plus étendues, les mieux fituées, les plus fertiles de ce fol immenfe; & le gouvernement leur en fit une ceffion formelle.

On fe promettoit beaucoup de ces arrangemens, tout imparfaits qu'ils étoient. Plufieurs caufes fe font réunies pour en empêcher le fuccès.

D'abord, la plupart des miffionnaires élevés dans l'ignorance & l'oifiveté des cloîtres, n'ont pas, comme il le falloit, excité au travail les Indiens qu'ils avoient fous leur direction. On peut même dire qu'ils les en ont détournés, pour les occuper fans ceffe de cérémonies, d'affemblées, de folemnités religeufes. Un fyftême auffi contraire à tout culte raifonnable qu'à la faine politique, a laiffé dans le néant les terres diftribuées aux

peuples assujettis. Celles même de leurs aveugles conducteurs ont été peu & mal cultivées, peut-être parce que le gouvernement fait distribuer tous les ans à ces religieux 525,000 livres.

La conduite des Espagnols a toujours encouragé cette inaction funeste. Le penchant à l'oisiveté, que ces hommes orgueilleux avoient apporté de leur patrie, fut encore fortifié par la permission que leur accorda la cour d'envoyer tous les ans en Amérique un vaisseau chargé des productions, des manufactures de l'Asie. Les trésors que rapportoit cet immense bâtiment, leur fit envisager comme honteuses & intolérables, même les occupations les plus honnêtes & les moins pénibles. Jamais leur mollesse ne connut d'autres ressources, pour vivre dans les délices. Aussi, dès que les malheurs de la guerre suspendoient pour un an ou deux l'expédition du galion, ces conquérans tomboient-ils la plupart dans une misère affreuse. Ils devenoient mendians, voleurs ou assassins. Les troupes partageoient ces forfaits; & les tribunaux étoient impuissans contre tant de crimes.

Les Chinois s'offroient naturellement pour donner aux arts & à la culture l'activité, que l'indolence des Indiens & la fierté des Espagnols leur refusoient. Les navigateurs de cette nation célèbre alloient, de tems immémorial, chercher aux Manilles les productions naturelles à ces isles. Ils continuèrent à les fréquenter après qu'elles eurent subi un joug étranger. Leur nombre s'accrut encore, lorsque les richesses du Mexique & du Pérou, qui y circuloient, donnèrent lieu à des spéculations plus vastes. Sur leurs navires, arrivèrent bientôt un grand nombre d'ouvriers, un plus grand de cultivateurs, trop multipliés dans cet empire florissant. Ces hommes laborieux, économes & intelligens, vouloient défricher les campagnes, établir des manufactures, créer tous les genres d'industrie, pourvu qu'on leur donnât la propriété de quelques parties d'un immense terrein qui n'avoit point de maître, pourvu que les tributs qu'on exigeroit d'eux fussent modérés. C'étoit un moyen infaillible d'établir à l'extrémité de l'Asie, sans perte d'hommes, sans sacrifice d'argent, une colonie florissante. Le malheur des Philippines a

voulu qu'on n'ait pas assez senti cette vérité ; & cependant le peu de bien qui s'est fait dans les isles, a été principalement l'ouvrage des Chinois.

XIV. Etat actuel des Philippines.

L'Espagne a soumis à sa domination, dans cet Archipel, quelques parties de neuf grandes isles. Celle de Luçon, qui est la plus considérable, a cent vingt-cinq lieues de long, sur trente & quarante de large. Les usurpateurs y abordent par une grande baie circulaire, formée par deux caps, à deux lieues de distance l'un de l'autre. Dans ce court espace se trouve la petite isle de Marivelles. Elle laisse deux passages. Celui de l'Est est le plus étroit & le plus sûr.

Au Sud-Est de la baie est Cavite. Ce port, défendu par un petit fort & une garnison de trois cens hommes, a la forme d'un fer à cheval. Douze vaisseaux y sont en sûreté sur un fond de vase. C'est-là qu'on construit les bâtimens nécessaires pour le service de la colonie.

Dans la même baie, à trois lieues de Cavite & près de l'embouchure d'un fleuve navigable, s'élève la fameuse ville de Manille. L'Egaspe, qui l'enleva aux Indiens en

1571, la jugea propre à devenir le centre de l'état qu'on vouloit fonder, & y fixa le gouvernement & le commerce. Gomez Perez de Las Marignas l'entoura de murs en 1590, & y bâtit la citadelle de Saint-Jacques. Elle s'est depuis agrandie & embellie. La rivière qui la traverse descend d'un lac qui a vingt lieues de tour. Il est formé par quarante ruisseaux, sur chacun desquels est établie une peuplade d'Indiens cultivateurs. C'est de-là que la capitale de l'empire reçoit ses subsistances. Son malheur est d'être située entre deux volcans qui se communiquent, & dont les foyers, toujours en action, semblent préparer sa ruine.

Dans tout l'Archipel on ne compte, suivant le dénombrement de 1752, qu'un million trois cens cinquante mille Indiens, qui aient subi le joug Espagnol. La plupart sont chrétiens, & tous, depuis seize jusqu'à cinquante ans, paient une capitation de quatre réaux ou de deux livres quatorze sols. On les a partagés en vingt-deux provinces, dont la seule isle de Luçon en contient douze, quoiqu'elle ne soit pas entiérement assujettie.

La colonie a pour chef un gouverneur,

dont l'autorité subordonnée au vice-roi du Mexique, doit durer huit ans. Il a le commandement des armes. Il préside à tous les tribunaux. Il dispose de tous les emplois civils & militaires. Il peut distribuer des terres, les ériger même en fiefs. Cette puissance qui n'est un peu balancée que par l'influence du clergé, s'est trouvée si dangereuse, que pour en arrêter l'excès, on a imaginé plusieurs expédiens. Le plus utile a été celui qui règle qu'on poursuivra la mémoire d'un gouverneur mort dans l'exercice de sa place, & que celui qui y survivra, ne partira qu'après que son administration aura été recherchée. Tout particulier peut porter ses plaintes. S'il a éprouvé quelque injustice, il doit être dédommagé aux dépens du prévaricateur, qui de plus est condamné à une amende envers le souverain qu'il a rendu odieux. Dans les premiers tems de cette sage institution, la sévérité fut poussée si loin, que lorsque les accusations étoient graves, le coupable étoit mis en prison. Plusieurs y moururent de frayeur, & d'autres n'en sortirent que pour subir des peines rigoureuses. Peu-à-peu cet appareil formidable s'est ré-

duit à rien. Le chef de la colonie donne à ſon ſucceſſeur de quoi payer ſa place, mais il avoit reçu la même ſomme de ſon prédéceſſeur.

Cette colluſion a formé un ſyſtême ſuivi d'oppreſſion. On a exigé arbitrairement des impôts. Le revenu public s'eſt perdu dans les mains deſtinées à le recueillir. Un droit d'entrée de ſept pour cent ſur toutes les marchandiſes, a fait dégénérer le commerce en contrebande. Le cultivateur s'eſt vu forcé de dépoſer ſes récoltes dans les magaſins du gouvernement. On a pouſſé l'atrocité juſqu'à fixer la quantité de grains que ſes champs devoient produire, juſqu'à l'obliger de les fournir au fiſc, pour en être payé dans le tems & de la manière qu'il conviendroit à des maîtres oppreſſeurs. Les efforts que quelques adminiſtrateurs honnêtes ont fait dans l'eſpace de deux ſiècles pour arrêter le cours de tant de barbaries ont été inutiles, parce que les abus étoient trop invétérés pour céder à une autorité ſubordonnée & paſſagère. Il n'auroit pas moins fallu que le pouvoir ſuprême de la cour de Madrid, pour oppoſer une digue ſuffiſante au torrent de la cupidité

universelle: mais ce moyen unique n'a jamais été employé. Cette honteuse indifférence est cause que les Philippines n'ont fait nuls progrès. A peine sauroit-on leur nom, sans les liaisons qu'elles entretiennent avec le Mexique.

Ces liaisons, aussi anciennes que l'établissement des Espagnols en Asie, se réduisent à faire passer en Amérique, par la mer du Sud, les productions, les marchandises des Indes. Nul des objets, qui forment ces riches cargaisons, n'est le produit du sol ou de l'industrie de ces isles. Elles tirent la cannelle de Batavia. Les Chinois leur portent des soieries; & les Anglois ou les François les toiles blanches, les toiles peintes de Bengale & du Coromandel. De quelque port qu'aient été expédiés ces objets, il faut qu'ils arrivent avant le départ du galion. Plus tard, ils ne seroient pas vendus ou ne le seroient qu'à perte à des négocians qui seroient réduits à les oublier dans leurs magasins. Les paiemens se font principalement avec de la cochenille & des piastres venues du Nouveau-Monde. Il y entre aussi quelques denrées du pays & des cauris qui n'ont point de cours en Afrique;

mais qui font d'un ufage univerfel fur les bords du Gange.

XV. A quels dangers font expofées les Philippines

Un établiffement, qui n'a pas une bafe plus folide, peut être aifément renverfé. Auffi ne craint-on pas de prédire que les Philippines échapperont un peu plutôt, un peu plus tard à fes poffeffeurs. Il fuffira d'un petit nombre de réflexions, pour donner la force de l'évidence à ces conjectures.

Des navigateurs éclairés nous ont appris que les poffeffions Efpagnoles, qui, dans ces contrées éloignées, avoient toujours été languiffantes, fe font devenues fenfiblement davantage depuis 1768 que les Jéfuites en ont été bannis. Outre que l'immenfe domaine de ces miffionnaires eft tout-à-fait déchu de la fertilité où ils l'avoient porté; les terres des Indiens qu'ils gouvernoient, les feules qui fuffent paffablement cultivées & où l'on trouvât quelques arts utiles, font retombées dans le néant d'où on les avoit tirées. Il eft même arrivé que ces infulaires, les moins pareffeux de la colonie, ont eu à fouffrir de la haîne bien ou mal fondée qui pourfuivoit leurs guides.

Une plus grande calamité fondit fur cet

Archipel, l'année ſuivante. Tous les Chinois, ſans exception, en furent chaſſés ; & cette proſcription forma une plaie qui, vraiſemblablement, ne guérira jamais. Ces hommes, dont la paſſion dominante eſt l'avarice, arrivoient tous les ans aux Philippines avec vingt-cinq ou trente petits bâtimens & y encourageoient quelques travaux par le prix qu'eux ſeuls y pouvoient mettre. Ce n'étoit pas tout. Un aſſez grand nombre de leurs compatriotes, fixés dans ces iſles, y donnoient habituellement l'exemple d'une vie toujours occupée. Pluſieurs même parcouroient les peuplades Indiennes &, par des avances bien ménagées, leur inſpiroient le deſir & leur donnoient la faculté de rendre leur ſituation meilleure. Il eſt fâcheux que ces moyens de proſpérité aient été anéantis par l'impoſſibilité où ſe trouvoient peut-être les Eſpagnols de contenir un peuple ſi enclin aux ſoulèvemens.

Antérieurement à ces événemens deſtructeurs, les peuples montroient un éloignement marqué pour leurs tyrans. L'oppreſſion les avoit ſouvent fait ſortir des bornes de l'obéiſſance ; & ſans l'intervention de leurs

pasteurs, les efforts impuissans d'une milice dégénérée ne les auroient pas remis dans les fers. Depuis que l'expulsion des missionnaires, qui avoient le plus d'empire sur les esprits, a privé le gouvernement Espagnol de sa plus grande force, les Indiens moins contenus doivent avoir la volonté de recouvrer leur indépendance, & peut-être assez d'énergie pour rentrer dans leurs premiers droits.

A ces dangers, qu'on peut appeller domestiques, se joignent des périls étrangers plus à craindre encore. Des barbares, sortis des isles Malaises, fondent habituellement sur les côtes des Philippines, y portent la destruction, & en arrachent des milliers de chrétiens qu'ils réduisent en servitude. Cette piraterie est rarement punie; parce que les Espagnols partagés en quatre factions, connues sous le nom de Castillans, de Galiciens, de Montagnards & de Biscayens, uniquement occupés de la haîne qui les tourmente, voient d'un œil indifférent tout ce qui est étranger à leurs divisions. Un si mauvais esprit a toujours de plus en plus enhardi les Malais. Déja, ils ont chassé l'en-

nemi commun de plusieurs isles. Tous les jours, ils le resserrent davantage; & bientôt ils se verront maîtres de sa possession, s'ils ne sont prévenus par quelque nation Européenne plus puissante ou plus active que celle qu'ils combattent.

En 1762, les Anglois s'emparèrent des Philippines avec une facilité qu'ils n'avoient pas espérée. Si les traités leur arrachèrent leur proie, ce fut sans étouffer peut-être l'ambition de la ressaisir, lorsque l'occasion s'en présenteroit. D'autres peuples peuvent également aspirer à cette conquête, pour en faire le centre de leur empire dans les mers & sur le continent des Indes.

Les Espagnols seront donc probablement chassés des Philippines. Il y a des politiques qui pensent que ce ne seroit pas un mal, & cette opinion est fort ancienne. A peine les Philippines eurent-elles ouvert leur communication avec l'Amérique, qu'on parla de les abandonner, comme nuisibles aux intérêts de la métropole. Philippe II & ses successeurs ont constamment rejetté cette proposition, qui a été renouvellée à plusieurs reprises. La ville de Séville, en 1731,

& celle de Cadix, en 1733, ont eu des idées plus raisonnables. Toutes deux ont imaginé, ce qu'il est bien étonnant qu'on n'eût pas vu plutôt, qu'il seroit utile à l'Espagne de prendre part directement au commerce de l'Asie, & que les possessions qu'elle a dans cette partie du monde, seroient le centre des opérations qu'elle y voudroit faire. Inutilement leur a-t-on opposé que l'Inde fournissant des étoffes de soie, des toiles de coton supérieures à celles de l'Europe pour le fini, pour les couleurs, sur-tout pour le bas prix, les manufactures nationales n'en pourroient soutenir la concurrence, & seroient infailliblement ruinées. Cette objection qui peut être de quelque poids chez certains peuples, leur a paru tout-à-fait frivole, dans la position où étoit leur patrie.

XVI. Ce que les Philippines pourroient devenir.

En effet, les Espagnols s'habillent, se meublent d'étoffes, de toiles étrangères. Ces besoins continuels augmentent nécessairement l'industrie, les richesses, la population, les forces de leurs voisins. Ceux-ci abusent de ces avantages, pour tenir dans la dépendance la nation qui les leur procure. Ne se conduiroit-elle pas avec plus de sagesse &

de dignité, si elle adoptoit les manufactures des Indes? Outre l'économie & l'agrément qu'elle y trouveroit, elle parviendroit à diminuer une prépondérance, dont elle sera tôt ou tard la victime.

Les inconvéniens presqu'inséparables des nouvelles entreprises, sont levés d'avance. Les isles que l'Espagne possède, sont situées entre le Japon, la Chine, la Cochinchine, Siam, Bornéo, Celèbes, les Moluques, & à portée d'entrer en liaison avec ces différens états. Leur éloignement du Malabar, du Coromandel & du Bengale ne les empêcheroit pas de protéger efficacement les comptoirs qu'on croiroit avantageux de former sur ces côtes industrieuses. Elles seroient d'ailleurs garanties par de vastes mers des ravages qui désolent si souvent le continent, & facilement préservées de la tentation délicate de prendre part à ses divisions.

Cette distance n'empêcheroit pas que la subsistance de l'Archipel ne fût assurée. Il n'y a pas dans l'Asie de contrée plus abondante en fruits, en sagou, en cocotiers, en plantes nourrissantes de toutes les espèces.

Le riz, que dans la plus grande partie des Indes,

Indes, il faut, à force de bras, arroser deux fois par jour jusqu'à ce que le grain en soit bien formé, est d'une culture plus facile aux Philippines. Semé sur le bord des rivières ou dans des plaines qu'on couvre d'eau lorsqu'on le veut, il donne par an deux récoltes abondantes, sans qu'on soit obligé de s'en occuper, jusqu'à ce que le moment de le cueillir soit arrivé.

Tous les grains de l'Europe réussissent dans ces isles. Elles en fourniroient aux navigateurs, quelque multipliés qu'ils fussent, si la négligence & la tyrannie du gouvernement n'avoient condamné la plupart des terres à une honteuse stérilité.

Le nombre des troupeaux est un sujet d'étonnement pour tous les voyageurs. Chaque communauté religieuse a des prairies de vingt-cinq à trente lieues, couvertes de quarante, de cinquante mille bœufs. Quoiqu'ils ne soient pas gardés, ils franchissent rarement les rivières & les montagnes qui servent de limites à ces possessions. Ceux qui s'égarent, sont facilement reconnus, à la marque des différens ordres imprimée avec un fer chaud, & l'on ne manque jamais de

les restituer à leurs légitimes maîtres. Depuis l'invasion des Anglois & les ravages qui en furent la suite, les bêtes à cornes sont moins communes : mais elles sont toujours très-multipliées.

Avant 1744, les Philippines ne voyoient croître dans leur sein fécond aucun de nos légumes. A cette époque, Mahé de Villebague y en porta des graines. Toutes ces plantes utiles avoient prospéré, lorsqu'après huit mois le cultivateur, que les intérêts de son commerce appelloient ailleurs, légua son jardin à un autre François fixé dans ces isles. Les Espagnols, qui n'avoient pu voir sans jalousie qu'un étranger leur montrât la route où ils auroient dû entrer depuis deux siècles, s'élevèrent avec tant de violence contre l'héritier de ses soins, que, pour rétablir le calme, le ministère public se crut obligé de faire arracher ces racines salutaires. Heureusement les Chinois, occupés sans relâche de ce qui peut contribuer à leur fortune, les avoient conservées à l'écart. Peu-à-peu on s'est familiarisé avec une innovation si avantageuse ; & c'est aujourd'hui une des meilleures ressources de la colonie.

Tel eſt donc un des effets de la haine nationale. On aime mieux ſe priver d'un bien que de le devoir à des étrangers : mais particuliérement aux François, plus haïs que tous les autres, malgré la liaiſon des deux gouvernemens. D'où naît cette antipathie ?

Voyagez beaucoup, & vous ne trouverez pas de peuple auſſi doux, auſſi affable, auſſi franc, auſſi poli, auſſi ſpirituel, auſſi galant que le François. Il l'eſt quelquefois trop : mais ce défaut eſt-il donc ſi grand ? Il s'affecte avec vivacité & promptitude, & quelquefois pour des choſes très-frivoles, tandis que des objets importans, ou le touchent peu ou n'excitent que ſa plaiſanterie. Le ridicule eſt ſon arme favorite & la plus redoutable pour les autres & pour lui-même. Il paſſe rapidement du plaiſir à la peine & de la peine au plaiſir. Le même bonheur le fatigue. Il n'éprouve guère de ſenſations profondes. Il s'engoue, mais il n'eſt ni fantaſque, ni intolérant, ni enthouſiaſte. Il ſe ſoucie fort peu de la religion. Il reſpecte le ſacerdoce, ſans l'eſtimer, ni le révérer. Il ne ſe mêle jamais d'affaires d'état que pour chanſonner ou dire ſon épigramme, ſur les

ministres. Cette légéreté est la source d'une espèce d'égalité dont il n'existe aucune trace ailleurs. Elle met de tems en tems l'homme du commun qui a de l'esprit au niveau du grand seigneur. C'est en quelque sorte, un peuple de femmes : car c'est parmi les femmes qu'on découvre, qu'on entend, qu'on apperçoit à côté de l'inconséquence, de la folie & du caprice, un mouvement, un mot, une action forte & sublime. Il a le tact exquis, le goût très-fin ; ce qui tient au sentiment de l'honneur dont la nuance se répand sur toutes, les conditions & sur tous les objets. Il est brave. Il est plutôt indiscret que confiant & plus libertin que voluptueux. La sociabilité qui le rassemble en cercles nombreux & qui le promène en un jour en vingt cercles différens, use tout pour lui en un clin d'œil, ouvrages, nouvelles, modes, vices, vertus. Chaque semaine a son héros, en bien comme en mal. C'est la contrée où il est le plus facile de faire parler de soi, & le plus difficile d'en faire parler long-tems. Il aime les talens en tout genre ; & c'est moins par les récompenses du gouvernement que par la considération populaire, qu'ils se soutien-

nent dans son pays. Il honore le génie. Il se familiarise trop aisément, ce qui n'est pas sans inconvénient pour lui-même & pour ceux qui veulent se faire respecter. Le François est avec vous ce que vous desirez qu'il soit, mais il faut se tenir avec lui sur ses gardes. Il perfectionne tout ce que les autres inventent. Tels sont les traits dont il porte l'empreinte plus ou moins marquée dans les contrées qu'il visite plutôt pour satisfaire sa curiosité que pour ajouter à son instruction. Aussi n'en rapporte-t-il que des prétentions. Il est plus fait pour l'amusement que pour l'amitié. Il a des connoissances sans nombre, & souvent il meurt seul. C'est l'être de la terre qui a le plus de jouissances & le moins de regrets. Comme il ne s'attache à rien fortement, il a bien-tôt oublié ce qu'il a perdu. Il possède supérieurement l'art de remplacer, & il est secondé dans cet art par tout ce qui l'environne. Si vous en exceptez cette prédilection offensante qu'il a pour sa nation & qu'il n'est pas en lui de dissimuler, il me semble que le jeune François, gai, léger, plaisant & frivole, est l'homme aimable de sa nation; & que le

François, mûr, inftruit & fage, qui a confervé les agrémens de fa jeuneffe, eft l'homme aimable & eftimable de tous les pays.

Cependant, la plupart des peuples ont de l'éloignement pour le François : mais il eft infupportable aux Efpagnols, à ceux principalement qui ne font pas fortis des bornes de leur domination, par des vertus, des vices, un caractère, des manières qui contraftent parfaitement avec leurs vertus, avec leurs vices, avec leur caractère, avec leurs manières. Cette averfion paroit même avoir plus d'énergie depuis le commencement du fiècle. On feroit porté à foupçonner que la France eft regardée par la nation à laquelle elle a donné un roi, avec ce dédain qu'a pour la famille de fa femme un homme de qualité qui s'eft méfallié. S'il en eft ainfi, le préjugé ne fera détruit que lorfque les Bourbons auront été naturalifés en Efpagne par une longue fuite de règnes floriffans.

Revenons aux Philippines.

Indépendamment de ce qui fert à la nourriture des naturels du pays & des conquérans, ces ifles offrent un grand nombre d'ob-

jets propres au commerce d'Inde en Inde: le tabac, le riz, le rottin, la cire, les huiles, les cauris, l'ébène, le poiſſon ſéché, les réſines, les bois de ſapan: mais plus particulièrement ces nids d'oiſeau, ces nerfs de cerf deſſéchés, ces biches de mer que tous les peuples de l'Aſie, ſur-tout les Chinois, recherchent ſi avidement.

Juſqu'ici, l'on n'a cultivé le ſucre que pour la conſommation de la colonie. La crainte de le voir un peu renchérir en a fait défendre l'exportation ſous des peines graves. Cet aveuglement ne ſauroit durer. Bientôt il ſera permis de fournir à la plus grande partie de l'Aſie une production, à laquelle le ſol des Philippines eſt très-favorable. On y joindra le fer.

Il eſt abondant & d'une qualité ſupérieure dans tout l'Archipel. Cependant, on n'en avoit jamais ouvert aucune mine, lorſque, vers l'an 1768, Simon de Auda s'aviſa heureuſement d'établir des forges. Le ſuccès en eût été plus aſſuré, ſi ce gouverneur actif eût commencé moins d'ouvrages à la fois; s'il eût laiſſé mûrir un peu plus ſes projets; s'il eût employé, pour faire réuſſir ſes en-

treprifes, des moyens plus conformes à l'humanité & à la juftice.

L'excellent cuivre répandu dans plufieurs des Philippines ne mérite pas moins l'attention du gouvernement. Ce métal fert, dans les Indes, aux vafes du culte public, à des uftenfiles d'un ufage journalier, à des monnoies qu'il faut renouveller fans ceffe, parce que le peuple ne montre pas moins d'empreffement à les enterrer qu'en ont les hommes riches pour enfouir des tréfors plus précieux. Les Hollandois tirent du Japon de quoi fournir à tous ces befoins. Ils perdront néceffairement cette branche de leur commerce, fi l'Efpagnol, forti de fa léthargie, ôfe entreprendre de lutter contre eux.

Les Philippines ont fur les autres colonies Européennes l'avantage de pofféder de l'or. Les Indiens en trouvent quelques parties dans le fable ou dans la vafe des rivières qui le charient. Ce qu'ils en amaffent peut monter à cinq ou fix cens mille livres par an. Ils le livrent en fecret aux navigateurs étrangers qui de leur côté leur fourniffent quelques marchandifes. Autrefois, on l'envoyoit en Amérique, puifque Cawendish en trouva

pour 658,800 livres ſur le galion qui voguoit vers le Mexique. Si l'Eſpagne, abjurant ſes anciennes maximes, encourageoit ce genre de travail, en laiſſant à ceux qui s'y conſacreroient l'uſage entiérement libre des richeſſes qu'il leur procureroit, ne ſe ménageroit-elle pas un moyen de plus, pour commercer, avec utilité dans les mers des Indes ?

Elle ne feroit pas réduite à deſirer que les navigateurs étrangers vinſſent chercher ſes productions. Comme les Philippines fourniſſent en abondance les matériaux d'une marine bien ordonnée, ſes ſujets pourroient fréquenter tous les marchés, & ajouter le bénéfice du fret à ſes autres avantages.

Cette activité prépareroit les liaiſons de la colonie avec ſa métropole. Dans le cahos où ſont plongées les Philippines, il n'eſt pas aiſé de voir ce qu'elles pourroient fournir un jour à l'Eſpagne. Actuellement, elles lui offrent de l'alun, des peaux de buffle, de la caſſe, des bois de teinture, du ſalpêtre, de l'écaille de tortue, de la nacre de perle que le Chinois a achetée juſqu'ici pour la revendre dans Canton aux Européens le triple de ce qu'elle lui coûtoit; du cacao qui, quoi-

que venu du Mexique, n'a pas dégénéré; de l'indigo, que la nature brute produit libéralement. Un homme éclairé voulut essayer en 1750 de donner à cette riche plante tout ce qu'elle pouvoit recevoir de perfection par la culture. On s'éleva généralement & avec fureur contre cette nouveauté. Il fallut que le marquis d'Obando, alors gouverneur, prît ce citoyen sous sa sauve-garde, & lui assignât un terrein fermé où il pût continuer avec sûreté ses opérations. Les expériences furent toutes très-heureuses; & depuis cette époque, l'on s'occupe, mais avec trop peu de vivacité, d'une teinture si précieuse.

Si une inertie particulière à l'Espagne n'avoit arrêté ses progrès en tout, il y a deux siècles qu'elle auroit naturalisé sur son territoire, si voisin des Moluques, les épiceries. Peut-être l'auroit-on vue partager avec les Hollandois cette source de richesses. Ce seroit une nouvelle faute que de différer plus longtems une expérience dont le plus grand inconvénient est d'être inutile.

Cette couronne pourroit être excitée par l'excellente qualité du coton qu'on cultive dans les Philippines, à y élever, avec le

ſecours des habitans du continent, de belles & nombreuſes manufactures. En attendant le ſuccès toujours lent des nouvelles entrepriſes, même le mieux combinées, l'Eſpagnol acheteroit dans les marchés étrangers les ſoieries, les toiles, les autres productions de l'Aſie convenables pour ſa patrie, & il les obtiendroit à meilleur marché que ſes concurrens. C'eſt avec l'argent tiré d'Amérique que tous les peuples de l'Europe négocient aux Indes. Avant que ce précieux métal ſoit arrivé à ſa deſtination, il a dû payer des droits conſidérables, faire des détours prodigieux, courir de grands riſques. En l'envoyant directement du Nouveau-Monde aux Philippines, les Eſpagnols gagneront ſur l'impoſition, ſur le tems, ſur les aſſurances; de ſorte qu'en donnant, en apparence, la même ſomme que les nations rivales, ils paieront réellement moins cher qu'elles.

Si le plan, tout ſimple, qu'on s'eſt permis de tracer s'exécutoit jamais, les Eſpagnols fixés en Aſie ſortiroient néceſſairement & pour toujours de l'indolente diſſolution où ils croupiſſent depuis deux ſiècles. Les peuples aſſujettis béniroient un gouvernement

devenu juste ; & ceux qui combattent encore pour leur indépendance, se rangeroient en foule sous des loix sages. Les peuples voisins, que l'orgueil & l'injustice ont repoussés des ports que leurs pères avoient fréquentés, tourneroient leurs voiles vers des rades où se réuniroient l'industrie & la concorde. Les marchands Européens, qui gémissent dans les liens du monopole sur les mers des Indes, porteroient leur activité, leurs lumières & leurs capitaux dans un asyle heureux & libre. La colonie, dont les revenus montent à 2,728,000 liv. cesseroit de coûter annuellement à l'Espagne 527,500 livres, & deviendroit un des plus beaux établissemens du monde.

Cette révolution ne sauroit être l'ouvrage d'une compagnie exclusive. Depuis plus de deux siècles que les Européens fréquentent les mers d'Asie, ils n'ont jamais été animés d'un esprit vraiment louable. En vain la société, la morale, la politique ont fait des progrès parmi nous : ces pays éloignés n'ont vu que notre avidité, notre inquiétude, notre tyrannie. Le mal que nous avons fait aux autres parties du monde, a été quel-

quefois compenſé par les lumières que nous y avons portées, par de ſages inſtitutions que nous y avons établies. Les Indes ont continué à gémir dans leurs ténèbres & ſous leur deſpotiſme, ſans aucun effort de notre part pour les délivrer de ces fléaux terribles. Si les différens gouvernemens avoient eux-mêmes dirigé les démarches de leurs négocians libres, il eſt vraiſemblable que l'amour de la gloire ſe feroit joint à la paſſion des richeſſes, & que plus d'un peuple auroit tenté des choſes capables de l'illuſtrer. Des vues ſi nobles & ſi pures ne pouvoient entrer dans l'eſprit d'aucune compagnie de négocians. Reſſerrées dans les bornes étroites d'un gain préſent, elles n'ont jamais penſé au bonheur des nations avec qui elles faiſoient le commerce, & on ne leur a pas fait un crime d'une conduite à laquelle on s'attendoit.

Combien il feroit honorable pour l'Eſpagne de ſe montrer ſenſible aux intérêts du genre-humain & de s'en occuper ! Elle commence à ſecouer le joug des préjugés qui l'ont tenue dans l'enfance, malgré ſes forces naturelles. Ses ſujets n'ont pas encore l'ame avilie & corrompue par la contagion des richeſſes,

dont leur indolence même & la cupidité de leur gouvernement, les ont heureusement sauvés. Cette nation doit aimer le bien; elle le peut connoître, elle le feroit, sans doute, elle en a tous les moyens dans les possessions que ses conquêtes lui ont données sur les plus riches pays de la terre. Ses vaisseaux, destinés à porter la félicité dans les contrées les plus reculées de l'Asie, partiroient de ses différens ports & se réuniroient aux Canaries, ou continueroient séparément leur chemin, suivant les circonstances. Ils pourroient revenir de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance, mais ils s'y rendroient par la mer du Sud, où la vente de leur cargaison augmenteroit de beaucoup leurs capitaux. Cet avantage leur assureroit la supériorité sur leurs concurrens, qui en général naviguent à faux fret & ne portent guère que de l'argent. La rivière de la Plata leur fourniroit des rafraîchissemens, s'il en étoit besoin. Ceux qui pourroient attendre ne relâcheroient qu'au Chily ou même seulement à Juan Fernandez.

Cette isle délicieuse, qui doit son nom à un Espagnol auquel on l'avoit cédée, & qui

s'en dégoûta après y avoir fait un aſſez long ſéjour, ſe trouve à cent dix lieues de la terre ferme du Chily. Sa plus grande longueur n'eſt que d'environ cinq lieues, & elle n'a pas tout-à-fait deux lieues de largeur. Dans un eſpace ſi borné & un terrein très-inégal, on trouve un beau ciel, un air pur, des eaux excellentes, tous les végétaux ſpécifiques contre le ſcorbut. L'expérience a prouvé que les grains, les fruits, les légumes, les quadrupèdes de l'Europe & de l'Amérique y réuſſiſſoient admirablement. Les côtes ſont fort poiſſonneuſes. Tant d'avantages ſont couronnés par un bon port. Les vaiſſeaux y ſont à l'abri de tous lès vents, excepté de celui du Nord; mais il n'eſt jamais aſſez violent, pour leur faire courir le moindre danger.

Ces commodités ont invité tous les corſaires, qui vouloient infeſter les côtes du Pérou, par leurs pirateries, à relâcher à Juan Fernandez. Anſon, qui portoit dans la mer du Sud des projets plus vaſtes, y trouva un aſyle également commode & ſûr. Les Eſpagnols convaincus enfin, que leur attention à détruire les beſtiaux qu'ils y avoient jettés,

n'étoit pas une précaution suffisante pour en écarter leurs ennemis, prirent, en 1750, le parti de la peupler. Malheureusement on plaça la nouvelle colonie dans un terrein trop bas; & des cent soixante-onze personnes de tout âge & de tout sexe qui la formoient, trente-cinq furent englouties, six ans après, par les vagues de l'Océan irrité qui avoit franchi ses bornes. Ceux qui avoient échappé aux flots furent placés sur une hauteur qui domine le port, & pour leur sûreté on éleva une petite fortification défendue par une garnison de soixante-six hommes. Il s'agissoit de pourvoir à leurs besoins. Tous les bâtimens employés au commerce du Pérou avec le Chily se virent d'abord contraints de relâcher à Juan Fernandez. Cette tyrannie ne pouvoit pas durer; & le gouvernement se détermina à y envoyer lui-même deux navires chaque année. Ce poste deviendra un entrepôt important, si la cour de Madrid ouvre enfin les yeux à la lumière.

De plus grands détails seroient superflus. On ne peut s'empêcher de voir combien les idées que nous ne faisons qu'indiquer seroient avantageuses au commerce, à la navigation, à

à la grandeur de l'Eſpagne. Il n'eſt pas poſſible que les liaiſons que la Ruſſie entretient par terre avec la Chine, s'élèvent jamais à la même importance.

XVII. Notions générales ſur la Tartarie.

ENTRE ces deux empires, dont la grandeur impoſe à l'imagination, eſt un eſpace immenſe, connu dans les premiers tems, ſous le nom de Scythie, & depuis, ſous celui de Tartarie. Priſe dans toute ſon étendue, cette région eſt bornée, à l'Occident, par la mer Caſpienne & la Perſe; au Sud, par la Perſe, l'Indoſtan, les royaumes d'Aracan & d'Ava, la Chine & la Corée; à l'Eſt, par la mer Orientale; au Nord, par la mer Glaciale. Une partie de ces vaſtes déſerts, eſt ſoumiſe à l'empire des Chinois; une autre reçoit ſes loix des Ruſſes; la troiſième eſt indépendante, ſous le nom de Khariſme, de grande & de petite Bucharie.

Les habitans de ces célèbres contrées, vécurent toujours de chaſſe, de pêche, du lait de leurs troupeaux; & avec un égal éloignement pour le ſéjour des villes, pour la vie ſédentaire, & pour la culture. Leur origine, qui s'eſt perdue dans leurs déſerts & dans

leurs courſes vagabondes, n'eſt pas plus ancienne que leurs uſages. Ils ont continué à être ce que leurs pères avoient été; & en remontant de génération en génération, on trouve que rien ne reſſemble tant aux hommes des premiers âges que les Tartares du nôtre.

Ces peuples adoptèrent, la plupart, de bonne heure la doctrine du grand Lama, qui réſide à Putola, ville ſituée dans un pays qui appartient en partie à la Tartarie, & en partie à l'Inde. Cette grande contrée, où les montagnes ſont entaſſées les unes ſur les autres, eſt appellée Boutan, par les habitans de l'Indoſtan; Tangut, par les Tartares; Tſanli, par les Chinois; Laſſa, par les Indiens au-delà du Gange; & Thibet, par les Européens.

Des monumens au-deſſus de tout ſoupçon, font remonter cette religion au-delà de trois mille ans. Rien n'eſt plus reſpectable qu'un culte qui eut toujours pour baſe l'exiſtence du premier être & la morale la plus pure.

On penſe généralement que les ſectateurs de ce pontife le croient immortel: que pour

entretenir cette erreur, la divinité ne se montre jamais qu'à un petit nombre de confidens : que lorsqu'elle s'offre aux adorations du peuple, c'est toujours dans une espèce de tabernacle, dont la clarté douteuse montre plutôt l'ombre de ce dieu vivant que ses traits : que quand il meurt, on lui substitue un autre prêtre de la même taille, & autant qu'il est possible de la même figure : &, qu'avec le secours de ces précautions, l'illusion se perpétue, même dans les lieux où se joue cette comédie ; à plus forte raison dans l'esprit des croyans éloignés de la scène.

C'est un préjugé qu'un philosophe lumineux & profond vient de dissiper. A la vérité, les grands Lamas se montrent rarement, afin d'entretenir la vénération qu'ils sont parvenus à inspirer pour leur personne & pour leurs mystères : mais ils admettent à leur audience les ambassadeurs, ils reçoivent les souverains qui viennent les visiter. S'il est difficile de jouir de leur vue, hors des occasions importantes & des plus grandes solemnités, on peut toujours envisager leurs portraits continuellement suspendus au-dessus des portes du temple de Putola.

Ce qui a donné un cours si universel à la fable de l'immortalité des Lamas, c'est que la foi du pays ordonne de croire, que l'esprit saint qui a animé un de ces pontifes, passe d'abord après sa mort dans le corps de celui qui est légitimement élu pour le remplacer. Cette transmigration du souffle divin, s'allie très-bien avec la métempsycose, dont le systême est établi de tems immémorial dans ces contrées.

La religion Lamique fit de bonne heure des progrès considérables. On l'adopta dans une portion du globe fort étendue. Elle domine dans tout le Thibet, dans toute la Mongalie. Les deux Bucharies, & plusieurs provinces de la Tartarie, lui sont presque totalement soumises. Elle a des sectateurs dans le royaume de Cachemire, aux Indes & à la Chine.

C'est de tous les cultes, le seul qui puisse se glorifier d'une antiquité très-reculée, sans mêlange d'aucun autre dogme. La religion des Chinois a été plus d'une fois altérée par l'arrivée des divinités étrangères & des superstitions qu'on a fait goûter aux dernières classes du peuple. Les Juifs ont vu

finir leur hiérarchie & démolir leur temple. Alexandre & Mahomet éteignirent, autant qu'il étoit en eux, le feu ſacré des Guèbres. Tamerlan & les Mogols ont affoibli dans l'Inde le culte du dieu Brama. Mais ni le tems, ni la fortune, ni les hommes, n'ont pu ébranler le pouvoir théocratique du grand Lama.

C'eſt un effet réſervé aux progrès de l'eſprit humain. Eclairez le Tartare ; & bientôt il examinera ſon ſymbole, il diſputera, il s'égorgera : mais la ſuperſtition ne ſortira qu'à demi-étouffée des flots de ſang qu'elle aura verſés. Pour ne pas tout perdre, le prêtre ſe détachera des points de ſon ſyſtême évidemment incompatibles avec le ſens commun, & il défendra le reſte contre les attaques des incrédules. Cependant, la révolution ſe fera plus lentement que dans les empires qui n'ont pas une hiérarchie eccléſiaſtique bien ordonnée, & où un chef ſuprême n'eſt pas chargé de maintenir les dogmes dans leur état primitif. Les Lamas avouent eux-mêmes qu'ils ne ſont pas des dieux : mais ils prétendent repréſenter la divinité, & avoir reçu du ciel le pouvoir de décider en dernier reſſort, de tout ce qui intéreſſe le culte

public. Leur théocratie s'étend bien auſſi entiérement ſur le temporel que ſur le ſpirituel : mais les ſoins profanes ne leur paroiſſent pas mériter de les occuper ; ils abandonnent toujours l'adminiſtration de l'état à des délégués qu'ils ont jugés dignes de leur confiance. Cet uſage a fait ſortir ſucceſſivement de leur vaſte domination pluſieurs provinces. Elles ſont devenues la proie de ceux qui les gouvernoient. Le grand Lama, autrefois maître abſolu de tout le Thibet, n'en poſſède aujourd'hui que la moindre partie.

Les opinions religieuſes des Tartares, n'ont, dans aucun tems, énervé leur valeur. Endurcis par les frimats du Nord, par les fatigues d'une vie errante ; ſans ceſſe ſous les armes, ſans ceſſe dans les combats, ces peuples n'ont jamais diſcontinué d'être belliqueux. Une inquiétude ardente & ſauvage les a toujours dégoûtés de leurs déſerts pauvres & incultes. L'ambition a continuellement tourné leurs regards avides vers les contrées de l'Aſie renommées pour leur opulence. Des nations amollies par les arts & par le climat n'ont pu ſoutenir les attaques de ces hommes agreſtes & féroces. L'habitude

de faire la guerre sans solde & sans magasins a poussé leur passion pour le pillage au-delà de tous les excès. Hors d'état d'affermir leurs conquêtes par des loix justes & une police exacte, ils ont par-tout fondé leur puissance sur la terreur & la destruction.

C'est pour arrêter les irruptions que ces brigands faisoient à la Chine, que fut élevée, environ trois siècles avant l'ère chrétienne, cette fameuse muraille, qui s'étend depuis le fleuve Jaune jusqu'à la mer de Kamschatka, qui est terrassée par-tout & flanquée par intervalles de grosses tours, suivant l'ancienne méthode de fortifier les places. Un pareil monument prouve qu'il y avoit alors dans l'empire, une prodigieuse population : mais il doit aussi faire présumer qu'on y manquoit d'énergie & de science militaire. Si les Chinois avoient eu du courage, ils auroient eux-mêmes attaqué des hordes errantes, ou les auroient contenues par des armées bien disciplinées; s'ils avoient su la guerre, ils auroient compris que des lignes de cinq cens lieues ne pouvoient pas être gardées par-tout, & qu'il suffisoit qu'elles fussent perçées à un seul endroit,

pour que le reste des fortifications devînt inutile.

Aussi, les incursions des Tartares continuèrent-elles jusqu'au treizième siècle. A cette époque, l'empire fut conquis par ces barbares, que commandoit Gengiskan. Ce sceptre étranger ne fut brisé, que lorsqu'au bout de quatre-vingt-neuf ans, il se trouva dans les mains d'un prince indolent, livré aux femmes, esclave de ses ministres.

Les Tartares, chassés de leur conquête, n'établirent point dans leur pays les loix & la police de la Chine. En repassant la grande muraille ils retombèrent dans la barbarie, & vécurent dans leurs déserts, aussi grossiers qu'ils en étoient sortis. Cependant, joints au petit nombre de ceux qui avoient continué leur vie errante, ils formèrent plusieurs hordes qui se peuplèrent dans le silence, & qui, avec le tems, se fondirent dans celle des Mantchoux. Leur réunion leur inspira le projet d'envahir de nouveau la Chine, qui étoit en proie à toutes les horreurs des dissensions domestiques.

Les mécontens étoient alors si multipliés, qu'ils formoient jusqu'à huit corps d'armée,

ſous autant de chefs. Dans cette confuſion, les Tartares, qui, depuis long-tems, ravageoient les provinces ſeptentrionales de l'empire, s'emparèrent de la capitale en 1644, & bientôt après de l'état entier.

Cette invaſion ſembla moins ſubjuguer la Chine, que l'augmenter d'une portion conſidérable de la Tartarie. Bientôt après, elle s'agrandit encore par la ſoumiſſion des Tartares Mogols, célèbres pour avoir fondé la plupart des trônes de l'Aſie, celui de l'Indoſtan en particulier. Une révolution ſi extraordinaire étoit à peine finie, que l'empire vit s'élever un nouvel ennemi, qui pouvoit devenir dangereux.

XVIII. Démêlés des Ruſſes & des Chinois dans la Tartarie.

Les Ruſſes, qui, vers la fin du ſeizième ſiècle, avoient conquis les plaines incultes de la Sibérie, étoient arrivés de déſert en déſert juſqu'au fleuve Amur qui les conduiſoit à la mer Orientale, & juſqu'à la Selenga, qui les approchoit de la Chine, dont ils avoient entendu vanter les richeſſes.

Les Chinois comprirent que les courſes des Ruſſes pourroient avec le tems troubler leur tranquillité; & ils conſtruiſirent quelques forts, pour arrêter un voiſin, dont l'ambi-

tion devenoit suspecte. Alors commencèrent entre les deux nations des disputes vives, touchant les frontières. Leurs chasseurs se chargeoient souvent ; & l'on se croyoit tous les jours à la veille d'une guerre ouverte. Heureusement, les plénipotentiaires des deux cours parvinrent à se concilier en 1689. Les limites des deux puissances furent posées à la rivière Kerbechi, près de l'endroit même où l'on négocioit, à trois cens lieues de la grande muraille. C'est le premier traité qu'eussent fait les Chinois, depuis la fondation de leur empire. Cette pacification offrit une autre nouveauté. On accorda aux Russes la liberté d'envoyer tous les ans une caravane à Pékin, dont les étrangers avoient été constamment éloignés, avec des précautions tout-à-fait mystérieuses. Il fut aisé de voir que les Tartares, qui s'étoient pliés aux mœurs & au gouvernement de la Chine, s'écartoient de ses maximes politiques.

XIX. La Russie obtient la liberté d'envoyer des caravanes à la Chine,

Cette condescendance n'inspira pas de la modération aux Russes. Ils continuèrent leurs usurpations, & bâtirent, trente lieues au-delà des limites convenues, une ville qu'on nomma Albasink ou Jasca. Les Chinois s'étant

plaints inutilement de cette infidélité, prirent en 1715, le parti de se faire justice. Les guerres où le Czar étoit engagé dans la Baltique, ne lui permettant pas d'envoyer des troupes à l'extrémité de la Tartarie, la place fut emportée après trois ans de siège.

& s'ouvre d'autres voies pour le commerce des Indes.

La cour de Pétersbourg fut assez éclairée, pour ne se pas livrer à un ressentiment inutile. Elle fit partir, en 1719, pour Pékin, un ministre chargé de ressusciter le commerce anéanti par les derniers troubles. La négociation réussit: mais la caravane de 1721, ne s'étant pas conduite avec plus de réserve que celles qui l'avoient précédée, il fut arrêté que dans la suite les deux nations ne traiteroient ensemble que sur la frontière.

Avant ce nouvel arrangement, il partoit tous les ans de Pétersbourg, une caravane qui, après avoir traversé des déserts immenses, étoit reçue sur la frontière de la Chine par quelques centaines de soldats qui l'escortoient jusqu'à la capitale de l'empire. Là, tous ceux qui la composoient étoient renfermés dans un caravenserail, où ils étoient obligés d'attendre que les marchands Chinois vinssent leur offrir le rebut de leurs magasins.

Leur traite ainsi consommée, ils reprenoient la route de leur patrie, & se retrouvoient à Pétersbourg, trois ans après en être partis.

Dans le cours ordinaire des choses, les mauvaises marchandises qu'apportoit la caravane, n'auroient eu que peu de valeur: mais comme ce commerce étoit pour le compte de la cour; & que la vente s'en faisoit toujours sous les yeux du souverain, les plus vils objets acquéroient du prix. Etre admis à cette espèce de foire, étoit une grace que le despote n'accordoit guère qu'aux gens en faveur. Tous vouloient se montrer dignes de cette distinction. On y réussissoit en poussant follement les enchères, & en faisant placer ainsi son nom sur la liste des acheteurs. Malgré cette honteuse émulation, les objets offerts étoient si peu importans, que leur produit, la consommation de la cour prélevée, ne s'élevoit jamais à cent mille écus.

Depuis la cessation des caravanes, on a établi à Kiatcha deux grands magasins, l'un Russe & l'autre Chinois, où sont déposées toutes les choses qu'on se propose d'échanger. Des commissaires des deux nations président à ce commerce, où il entre rarement des

métaux. Si les Russes, qui n'en donnent jamais, sont réduits quelquefois à recevoir de l'or, ils sont obligés de le livrer à la couronne à des conditions qui la dédommagent des droits qu'elle auroit perçus sur les marchandises.

La plus considérable de celles que les Chinois apportent dans cet entrepôt, c'est le thé verd. Il est infiniment supérieur à celui que l'Europe reçoit à travers des mers immenses. Aussi les Russes sont-ils forcés de le payer jusqu'à vingt francs la livre, quoiqu'ils le revendent rarement plus de quinze ou seize. Pour se dédommager de cette perte, ils ne manquent jamais de hausser le prix de leurs pelleteries : mais cette ruse est moins à leur avantage qu'au profit du gouvernement qui perçoit une imposition de vingt-cinq pour cent, sur tout ce qui se vend, sur tout ce qui s'achète. La douane de Kiatcha produit quelquefois à l'état jusqu'à deux millions de livres. Alors, le commerce de la Russie avec la Chine doit s'élever à six millions.

Il n'étoit pas si considérable, lorsque Pierre I essaya d'établir, par la Tartarie indépendante, une communication entre la Sibérie & l'Inde. Ce grand prince, toujours occupé

de projets, vouloit former cette liaison par le Sirth, qui arrose le Turkestan; & il envoya en 1719 deux mille cinq cens hommes, pour s'emparer de l'embouchure de cette rivière.

Elle n'existoit plus. Ses eaux avoient été détournées & conduites par différens canaux dans le lac Arall. C'étoit l'ouvrage des Tartares Usbecks, qui avoient pris ombrage des observations répétées qu'ils avoient vu faire. Un incident si singulier détermina les Russes à reprendre la route d'Astracan, d'où ils étoient partis. On avoit perdu cet objet de vue, lorsque, vers l'an 1738, les habitans des deux Bucharies, connus sous le nom de Bucharsis, souhaitèrent eux-mêmes de négocier avec la Russie. Pour encourager ce desir inattendu, le fisc se relâcha d'une partie des droits énormes qu'il exige généralement. Orenbourg devint le théâtre de ce nouveau commerce. Les Tartares y portent de leur propre territoire ces belles touloupes de petits agneaux, dont on éventre les mères, pour avoir des peaux moirées, blanches & fines. Ils y portent différentes marchandises qu'ils ont tirées de l'Indostan, & en particulier une assez grande quantité de diamans

bruts. Ils y portent environ quatre cens quintaux d'excellente rhubarbe. Chaque quintal coûte 500 livres, & le collège du commerce le vend à-peu-près le double.

Il faut se former une idée moins avantageuse des liaisons de la Russie avec les Indes, par la mer Caspienne. Ce fut pourtant, dans les siècles les plus reculés, la voie par où l'Europe & l'Asie communiquoient ensemble. Les régions voisines de ce lac immense, aujourd'hui très-pauvres, très-dépeuplées, très-barbares, offrent à des yeux savans des traces d'une ancienne splendeur, qu'il n'est pas possible de contester. On y découvre encore tous les jours des monnoies frappées au coin des premiers califes. Ces monumens & d'autres aussi authentiques, donnent de la vraisemblance au naufrage de quelques Indiens sur les côtes de l'Elbe du tems d'Auguste, qu'on a toujours regardé comme fabuleux, malgré l'autorité des écrivains contemporains qui le rapportoient. On n'a jamais compris comment des habitans de l'Inde auroient pu naviguer sur les mers germaniques. Mais étoit-il plus étrange de voir un Indien trafiquer dans les pays septentrionaux, que de

voir un Romain passer dans l'Inde par l'Arabie ? Les Indiens alloient en Perse, s'embarquoient sur la mer d'Hircanie, remontoient le Volga, pénétroient dans la grande Permie par le Kama, & de-là pouvoient aller s'embarquer sur la mer du Nord ou sur la Baltique.

Il y eut, & dans tous les tems il y aura des hommes entreprenans. L'homme porte en lui-même une énergie naturelle qui le tourmente; & que le goût, le caprice ou l'ennui tournent vers les tentatives les plus singulières. Il est curieux ; il desire de voir & de s'instruire. La soif des connoissances est moins générale, mais elle est plus impérieuse que celle de l'or. On va recueillir au loin de quoi dire & de quoi faire parler de soi dans son pays. Ce que le desir de la gloire produit dans l'un; l'impatience de la misère le fait dans un autre. On imagine la fortune plus facile dans les contrées éloignées que proche de soi. On marche beaucoup, pour trouver sans fatigue ce qu'on n'obtiendroit que d'un travail assidu. On voyage par paresse. On cherche des ignorans & des dupes. Il est des êtres malheureux qui se promettent de tromper le destin en fuyant devant lui. Il y en

a

a d'intrépides qui courent après les dangers. Quelques-uns sans courage & sans vertus ne peuvent supporter une pauvreté qui les rabaisse dans la société au-dessous de leur condition ou de leur naissance. Les ruines amenées subitement, ou par le jeu, ou par la dissipation, ou par des entreprises mal calculées en réduisent d'autres à une indigence à laquelle ils sont étrangers & qu'ils vont cacher au pole ou sous la ligne. A ces causes ajoutez toutes celles des émigrations constantes, les vexations des mauvais gouvernemens, l'intolérance religieuse, & la fréquence des peines infamantes qui poussent le coupable d'une région où il seroit obligé de marcher la tête baissée, dans une région où il puisse effrontément se donner pour un homme de bien, & regarder ses semblables en face.

Les Anglois n'eurent pas plutôt découvert Archangel au milieu du seizième siècle, & lié un commerce avec la Russie, qu'ils formèrent le projet de s'ouvrir, à la faveur du Volga & de la mer Caspienne, une route en Perse beaucoup plus facile & plus courte que celle des Portugais, obligés de faire le tour de

l'Afrique & d'une partie de l'Aſie, pour ſe rendre dans le golfe Perſique. Ils y étoient d'autant plus encouragés, que la partie ſeptentrionale de la Perſe, que baigne la mer Caſpienne, a des productions bien plus riches que la méridionale. Les ſoies de Schirvan, du Manzeradan, & plus particuliérement celles du Ghilan, ſont les meilleures de l'Orient, & pouvoient ſervir à élever d'excellentes manufactures. Mais le commerce des Anglois n'étoit pas encore aſſez formé, pour ſurmonter les obſtacles que devoit trouver une entrepriſe ſi vaſte & ſi compliquée.

Ces difficultés n'effrayèrent pas quelques années après un duc de Holſtein, qui avoit établi dans ſes états des fabriques de ſoie. Il vouloit en tirer les matières premières de la Perſe, où il envoya des ambaſſadeurs, dont il n'eſt reſté que la relation de leur voyage.

Lorſque la France ſe fut apperçue de l'influence du commerce dans la balance de la politique, elle eut envie de faire arriver dans ſes ports les ſoies de la Perſe par la Ruſſie. La funeſte paſſion des conquêtes fit oublier ce projet comme tant d'autres, ima-

ginés par quelques hommes éclairés, pour la prospérité de ce grand empire.

Il n'étoit pas possible que Pierre I, guidé par son génie, par son expérience, & par les étrangers qui le servoient de leurs lumières, ne sentît, à la fin, que c'étoit à ses peuples qu'il appartenoit de s'enrichir par l'extraction des productions de la Perse, & de proche en proche de celles des Indes. Aussi ce grand prince n'eut-il pas plutôt vu commencer les troubles qui ont bouleversé l'empire des Sophis, qu'il s'empara, en 1722, des fertiles contrées qui bordent la mer Caspienne. La chaleur du climat, l'humidité du sol, la malignité de l'air, firent périr les troupes chargées de conserver ses conquêtes. Cependant la Russie ne se détermina à abandonner les provinces usurpées, que, lorsqu'en 1736, elle vit Koulikan victorieux des Turcs, en état de les lui arracher.

La cour de Pétersbourg avoit perdu de vue le commerce de cette région, lorsqu'un Anglois, nommé Elton, forma, en 1741, le projet de le donner à sa nation. Cet homme entreprenant servoit en Russie. Il conçut le dessein de faire passer par le Volga & par la

mer Caſpienne des draps de ſon pays, dans la Perſe, dans le Nord de l'Indoſtan, & dans une grande partie de la Tartarie. Par une ſuite de ſes opérations, il devoit recevoir en échange de l'or, & les marchandiſes que les Arméniens, maîtres du commerce intérieur de l'Aſie, faiſoient payer un prix exceſſif. Ce plan fut adopté avec chaleur par la compagnie Angloiſe de Moſcovie, & le miniſtère Ruſſe le favoriſa.

Mais à peine l'aventurier Anglois avoit-il ouvert la carrière, que Koulikan, auquel il falloit des inſtrumens hardis & actifs pour ſeconder ſon ambition, réuſſit à l'attacher à ſon ſervice, & à acquérir par ſon moyen l'empire de la mer Caſpienne. La cour de Pétersbourg, aigrie par cette trahiſon, révoqua, en 1746, tous les privilèges qu'elle avoit accordés : mais c'étoit un foible remède à un ſi grand mal. La mort violente du tyran de la Perſe, étoit bien plus propre à raſſurer les eſprits.

Cette grande révolution, qui replongeoit plus que jamais les états du Sophi dans l'anarchie, fit repaſſer dans les mains des Ruſſes le ſceptre de la mer Caſpienne. C'étoit un pré-

liminaire néceſſaire pour ouvrir le commerce avec la Perſe & avec les Indes ; mais il ne ſuffiſoit pas pour le faire réuſſir. Les Arméniens oppoſoient au ſuccès une barrière preſque inſurmontable. Une nation active, accoutumée aux uſages de l'Orient, en poſſeſſion de gros capitaux, vivant avec une économie extrême, ayant des liaiſons toutes formées de tems immémorial, deſcendant aux moindres détails, s'élevant aux plus vaſtes ſpéculations : une telle nation ne pouvoit pas être aiſément ſupplantée. La cour de Ruſſie ne l'eſpéra pas. Auſſi chercha-t-elle à groſſir le nombre de ces habiles négocians, très-anciennement établis à Aſtracan. Le ſuccès n'a pas couronné ſes vues. On travaille à ſurmonter les obſtacles qui l'ont empêché ; & il faut beaucoup attendre du nouvel eſprit qui paroît animer toute la Ruſſie.

XX. Etendue, gouvernement, population, revenus de la Ruſſie.

Cet empire qui, comme tous les autres, a eu de foibles commencemens, eſt devenu, avec le tems, le plus vaſte de l'univers. Son étendue, d'Orient en Occident, eſt de deux mille deux cens lieues, & d'environ huit cens du Sud au Nord.

A l'exception des provinces conquiſes au

commencement du ſiècle ſur les bords de la mer Baltique ; qui ont conſervé tous les droits dont elles jouiſſoient; de l'Ukraine, qui a été maintenue dans quelques-uns des ſiens; de ces hordes errantes qu'il n'étoit pas poſſible d'aſſujettir à une police régulière : toutes les autres parties de l'empire ſont aſſervies à la même forme de gouvernement.

Sous ſes loix arbitraires, vit dans l'ignorance un clergé autrefois redoutable, mais devenu docile depuis qu'on l'a dépouillé des poſſeſſions que la ſuperſtition lui avoit prodiguées & du million d'eſclaves qui les exploitoit.

Vient enſuite un corps de nobleſſe qui tient dans ſes mains la plupart des terres, & dans ſa dépendance tous les malheureux qui les arroſent de leurs ſueurs.

Après eux, marche la claſſe des hommes libres. Elle eſt ſi obſcure, que l'Europe en a long-tems ignoré l'exiſtence. On ſait aujourd'hui qu'elle eſt compoſée de quelques étrangers, la plupart Allemands, que l'inquiétude à déterminés ou le beſoin réduits à chercher une nouvelle patrie ; de pluſieurs nationaux heureux ou intelligens, dont on

a successivement brisé les chaînes, & qui exercent dans les villes les arts & le commerce; d'un petit nombre de cultivateurs, qui ont la disposition absolue des foibles héritages que leur ont transmis leurs pères. La propriété de ces laboureurs, devient peu-à-peu la proie de quelque homme riche qui, par des avances intéressées, a favorisé leur paresse ou leurs profusions.

Enfin la dernière classe de l'état, si l'on peut lui donner ce nom, ce sont les esclaves. Au commencement du seizième siècle, on n'en voyoit que peu, tous pris à la guerre. Les seigneurs possédoient alors des fiefs, & le peuple cultivoit des terres qui lui appartenoient. Un nouvel ordre de choses s'établit, après la conquête de Cazan & d'Astracan. Ces belles & fertiles provinces attiroient si puissamment les paysans Russes, que, pour arrêter une émigration qui devenoit générale, on publia en 1556, la loi rigoureuse qui les attachoit tous à la glèbe. A cette funeste époque, ils cessèrent d'avoir la propriété de leurs biens & de leur personne. Le joug s'est appesanti depuis, & l'espèce humaine a été de plus en plus dégradée.

C'eft fans doute la raifon qui a retardé ou anéanti la population dans toute l'étendue de l'empire. En 1755, il n'avoit que huit millions neuf cens foixante-cinq mille trois cens feize mâles. En fuppofant le nombre des femmes égal à celui des hommes, c'étoit dix-fept millions neuf cens trente mille fix cens trente-deux ames. On ajoutoit à ce nombre les douze cens mille habitans des provinces arrachées à la Suède, au commencement du fiècle; & il fe trouvoit que la Ruffie avoit alors fous fa domination dix-neuf millions cent trente mille fix cens trente-deux fujets; fans compter le clergé, la nobleffe & l'armée. Si les guerres contre la Pruffe, contre la Pologne, contre la Turquie; fi les maladies épidémiques; fi les rébellions ont occafionné depuis une diminution fenfible dans la population ancienne : les grandes acquifitions faites récemment dans la Lithuanie doivent avoir rempli le vuide formé par ces fléaux terribles.

Dans les états où les hommes ne font pas multipliés, le revenu public ne fauroit être confidérable. En argent, il n'étoit prefque rien, lorfque Pierre I arriva au trône. Ce

prince le fit monter à trente-cinq millions: Anne le porta à soixante, & Elisabeth à cent vingt. Il fut poussé plus loin durant la guerre contre les Turcs, mais pour redevenir, à la paix, ce qu'il avoit été avant les troubles. A cette époque, le fisc devoit aux Génois & aux Hollandois d'assez grandes sommes qui depuis ont été acquittées. Il devoit à la nation près de deux cens millions en billets de banque, pour lesquels il avoit hypothéqué une assez grande quantité de cuivre distribuée dans les différentes caisses de l'empire.

C'est une opinion généralement reçue que les peuples succombent sous le poids des taxes. Après même que le fardeau aura été beaucoup allégé, il le faudra alléger encore, si les arts ne se multiplient pas, si l'agriculture, en particulier, ne prend pas des accroissemens remarquables.

On feroit des efforts inutiles pour l'encourager dans les contrées les plus septentrionales. Rien ne peut prospérer dans ces climats glacés. Ce sera toujours avec des oiseaux, avec des poissons, avec des bêtes fauves que se nourriront, que s'habilleront, que paieront leur tribut, les habitans dis-

perſés de loin en loin, dans ce climat dur & ſauvage.

A meſure qu'on s'éloigne du Nord, la nature devient moins avare en hommes & en productions. Dans la plupart des provinces, il ne manque au laboureur que des outils moins imparfaits, de meilleures méthodes, & de plus grands moyens d'exploitation. Le progrès des lumières doit faire eſpérer que ces vices ſeront enfin corrigés. On portera une attention particulière ſur l'Ukraine, l'une des plus fertiles contrées du monde connu. La Ruſſie en tire la plupart de ſes conſommations, la plupart des objets de ſon commerce; & elle n'en obtient pas la vingtième partie de ce qu'on pourroit lui demander.

On réuſſira d'autant plus facilement à exciter les travaux champêtres, que les Ruſſes n'aiment pas le ſéjour des villes, qu'ils ont ſous la main le fer, ce grand & ineſtimable mobile de l'agriculture. La nature l'a prodigué à la plupart des contrées de l'empire, & l'a donné à la Sibérie auſſi parfait qu'à la Suède même. A l'extraction du fer, on ajoutera celle de ces précieux métaux, qui ont enflammé la cupidité de toutes les nations &

de tous les ſiècles. Les mines d'argent, près d'Argun, ſont connues très-anciennement; & l'on a découvert depuis pen des mines d'argent & d'or dans le pays des Baskirs. Il eſt des peuples auxquels il conviendroit de condamner à l'oubli ces ſources de richeſſe. Il n'en eſt pas ainſi de la Ruſſie, où toutes les provinces intérieures ſont dans un tel état de pauvreté, qu'on y connoît à peine ces ſignes de convention qui repréſentent toutes choſes dans le commerce.

XXI. Commerce général de la Ruſſie.

Celui que les Ruſſes ont ouvert avec la Chine, avec la Perſe, avec la Pologne, a principalement pour baſe les fourrures d'hermine, de zibeline, de loup blanc, de renard noir que fournit la Sibérie. Quoique le caprice des conſommateurs ait porté la valeur de ces précieuſes pelleteries au-delà de ce qu'on pouvoit eſpérer, le prix en augmente encore. On devroit étendre les liaiſons à de nouveaux objets.

Les échanges de l'empire avec les états du Grand-Seigneur étoient comptés pour rien ou pour peu de choſe. Ils ne tarderont pas à devenir conſidérables, ſi l'on fait profiter du droit acquis, par les derniers traités, de paſſer de la mer Noire dans la mer Médi-

terranée, & de la mer Méditerranée dans la mer Noire. Ce privilège qu'aucune nation n'avoit encore obtenu, qu'aucune nation n'a pu obtenir depuis, doit donner au commerce & à la navigation des Russes une extension, dont il seroit téméraire de fixer le terme.

Cependant, ce seroit toujours sur les côtes de la mer Baltique que se feroient les plus grands enlèvemens des productions du pays, puisqu'il est prouvé qu'il sort habituellement un neuvième de plus en marchandises, par le seul port de Pétersbourg, que par les autres quarante-deux douanes de l'empire. En 1773, les exportations de la Russie, en comptant le droit de vingt-cinq pour cent que prend le souverain, s'élevèrent à 106,401,735 livres. Les importations, y compris le même droit, ne passèrent pas 66,544,005 livres. Par conséquent, la balance apparente fut de 39,557,830 livres. Nous avons dit la balance apparente. Il est connu, de tous ceux à qui ces matières sont familières, que les objets qui entrent dans le pays étant généralement d'un moindre volume que ce qui en sort, ils sont une occasion plus ordinaire de fraude.

Il n'est point d'état aussi heureusement

ſitué que la Ruſſie pour étendre ſon commerce. Preſque toutes les rivières y ſont navigables. Pierre I voulut que l'art ſecondât la nature, & que divers canaux joigniſſent ces fleuves les uns aux autres. Les plus importans ſont achevés. Il en eſt qui n'ont pas encore atteint leur perfection ; quelques-uns même, dont on n'a fait que donner le plan. Tel eſt le grand projet de réunir la mer Caſpienne au Pont-Euxin, en creuſant un canal du Tanaïs au Volga.

Malheureuſement, ces moyens, qui rendent ſi facile la circulation des denrées dans tout l'empire, & qui ouvrent une communication aiſée avec toutes les parties du globe, ſont devenus inutiles par des obſtacles multipliés. Le gouvernement a levé une partie des gênes qu'oppoſoient des inſtitutions vicieuſes. Les entraves qui tiennent aux mœurs feront plus de réſiſtance.

Pierre I voulut que les ſerfs, qui auroient en leur poſſeſſion 2500 livres, euſſent le droit de rompre leurs fers ; à condition qu'eux & leurs deſcendans paieroient annuellement aux héritiers de leur ancien maître, ce qu'il exigeoit d'eux avant leur liberté. Ces nou-

veaux bourgeois, sans éducation & sans principes, devinrent la plupart marchands, portèrent dans leur nouvel état les vices qu'ils avoient contractés dans la servitude, & les transmirent à leur postérité. La génération actuelle se sent encore de son origine.

Les loix ne permettent pas aux négocians étrangers d'acheter les productions de l'empire ailleurs que dans les ports; & par la nature du gouvernement, les nationaux n'ont pas ou ne peuvent pas paroître avoir des capitaux assez considérables pour y former de grands magasins. C'est donc une nécessité qu'on charge des achats quelque agent Russe qui, à l'époque du traité, exige toujours la moitié du prix convenu; le reste devant être payé à la livraison des marchandises. Elles sont rarement ce qu'elles devroient être; & cependant le commettant se dispense rarement de les recevoir, ou parce qu'il a des ordres à remplir, ou parce qu'il craint, avec raison, de perdre toutes ses avances.

L'étranger a-t-il des objets à vendre? Il ne trouve des acheteurs qu'en leur accordant un an ou dix-huit mois de crédit. Au terme du paiement, ils demandent ordinairement

un nouveau délai. Leur eſt-il refuſé ? on les condamne à un intérêt de dix-huit pour cent. Plus la dette s'accroît, plus la volonté ou la poſſibilité d'y ſatisfaire s'éloignent. L'atrocité même des réglemens imaginés pour empêcher ou pour punir les banqueroutes, eſt favorable aux débiteurs inſolvables ou de mauvaiſe foi. Il eſt rare que la pitié des juges ou la corruption des courtiſans ne les garantiſſent des peines décernées par la loi contre eux. Des protections puiſſantes aſſouviront bien, s'il le faut, les vengeances d'un créancier trompé: mais après ces arrêts, achetés à très-haut prix, il n'en ſera que plus ſûrement déchu de l'eſpoir de rien ſauver de ce qui lui étoit dû.

Ces infidélités, ces déprédations n'ont pas empêché que le commerce de l'empire ne fît d'aſſez grands progrès. Ils auroient été plus rapides, plus conſidérables, ſi les avantages phyſiques & naturels n'euſſent été opiniâtrément combattus par des cauſes morales ou politiques; ſi un miniſtère ſéduit ou corrompu n'eût arrêté la concurrence, en favoriſant l'Angleterre au préjudice des autres nations. Un meilleur eſprit, dans cette partie inté-

reſſante d'adminiſtration, contribueroit beaucoup à la félicité publique. Voyons l'influence que peut y avoir l'armée.

XXII. Forces militaires de la Ruſſie.

A l'élévation de Pierre I au trône, l'état militaire de la Ruſſie ſe réduiſoit à quarante mille ſtrelits indiſciplinés & féroces, qui n'avoient de courage que contre les peuples qu'ils opprimoient, contre le ſouverain qu'ils dépoſoient ou qu'ils maſſacroient au gré de leur caprice. Ce grand prince caſſa cette milice ſéditieuſe, & parvint à former un état de guerre, modelé ſur celui du reſte de l'Europe. Depuis la mort du réformateur de l'empire, les troupes ont été encore perfectionnées & ſur-tout multipliées. On les a vues s'élever ſucceſſivement juſqu'à trois cens ſoixante-quinze mille quatre cens cinquante-ſept hommes.

Malgré la valeur, le nombre, la diſcipline de ſes troupes, la Ruſſie eſt de toutes les puiſſances celle qui doit le plus ménager ſon ſang. Le deſir d'accroître un territoire, déja trop étendu, ne doit pas l'entraîner loin de ſes frontières, & la déterminer à des hoſtilités. Jamais elle ne parviendra à former un état contigu & ſerré, à devenir un peuple éclairé

éclairé & floriſſant, à moins qu'elle n'abdique la manie ſi dangereuſe des conquêtes, pour ſe livrer uniquement aux arts de la paix. Aucun de ſes voiſins ne peut la forcer à s'écarter de cet heureux ſyſtême.

Du côté du Nord, l'empire eſt mieux gardé par la mer Glaciale, qu'il ne le feroit par des eſcadres ou des fortereſſes.

Un bataillon & quelques pièces de campagne diſperſeroient toutes les hordes de Tartares qui pourroient remuer vers l'Orient.

Quand la Perſe ſortiroit de ſes ruines, ſes efforts iroient ſe perdre dans la mer Caſpienne, ou dans l'immenſe déſert qui la ſépare de la Ruſſie.

Au Midi, les ſéditions, l'ignorance & l'indiſcipline, tous les genres de corruption qui dégradent un peuple, ébranloient depuis un ſiècle l'empire Ottoman. La Ruſſie a ſurpris les Turcs dans cet état de dégradation, & les a affoiblis encore. Elle a rompu les liens qui attachoient les Tartares à cette domination ; & en ſe faiſant céder quelques forts, quelques rades dans la Crimée, s'eſt aſſurée à elle-même la faculté de mouvoir, au gré

de sa politique, cette cavalerie infatigable, destructive & féroce.

Que peut craindre, à l'Occident, la Russie des Polonois qui n'ont jamais eu, ni places, ni troupes, ni revenu, ni gouvernement, & qui ont été dépouillés depuis peu de la moitié de leur territoire ?

La Suède perdit, au commencement du siècle, celles de ses conquêtes qui lui donnoient des forces & de la richesse. Ce que sa nouvelle constitution pourra lui rendre d'énergie, n'en fera jamais une puissance redoutable. Loin d'être en état de s'agrandir aux dépens des Russes, elle aura toujours à craindre de se voir dépouiller par eux de ce qui lui reste de la Finlande.

Il seroit possible que la faute qu'a faite la cour de Pétersbourg, en rapprochant le territoire Prussien de ses possessions, occasionnât un jour des hostilités. Des circonstances favorables détermineront peut-être ce nouveau voisin à faire valoir les prétentions des chevaliers Teutons sur la Livonie ; & alors le sang des Russes & des Prussiens teindroit les eaux de la Baltique, & se mêleroit sous les murs de Riga. Cependant l'ambition du Bran-

debourg sera habituellement trop contrariée du côté de l'Allemagne, pour qu'elle puisse beaucoup alarmer le Nord.

On voit, par ces observations, que l'empire pourroit beaucoup diminuer ses forces de terre, si leur destination unique étoit de garantir ses provinces de l'invasion : mais comme leur principal emploi est de retenir sous le joug des peuples toujours mécontens d'un gouvernement oppresseur, il n'est pas aisé de déterminer à quel point elles devroient être réduites. La marine doit être envisagée sous un autre point de vue.

Les foibles relations de la Russie avec le reste de l'Europe s'entretenoient uniquement par terre, lorsque les Anglois, cherchant un passage par les mers du Nord pour arriver aux Indes Orientales, découvrirent le port d'Archangel. Ayant remonté la Duina, ils arrivèrent à Moscou, & y jettèrent les fondemens d'un nouveau commerce.

Il ne s'étoit pas ouvert d'autre porte de communication pour la Russie, quand Pierre I entreprit d'attirer, dans la mer Baltique, les navigateurs qui fréquentoient la mer Blanche, & de procurer aux productions de

fon empire un débouché plus étendu, plus avantageux. Son efprit de création le porta bientôt plus loin ; & il eut l'ambition de devenir une puiffance maritime.

Cependant fes premiers foins fe bornèrent à faire conftruire des bâtimens propres à la défenfe de fes côtes, à l'attaque des côtes voifines. Ce font des galères de différentes grandeurs, dont quelques-unes font difpofées pour la cavalerie, & un plus grand nombre pour l'infanterie. Comme ce font des foldats, tous inftruits à manier la rame, qui forment eux-mêmes les équipages, il n'y a ni retardement, ni dépenfe à craindre. On jette l'ancre toutes les nuits, & le débarquement fe fait où l'on eft le moins attendu.

La defcente exécutée, les troupes tirent les galères à terre, & en forment un camp retranché. Une partie de l'armée eft chargée de fa garde ; le refte fe répand dans le pays qu'il faut mettre à contribution. L'expédition faite, on fe rembarque pour recommencer ailleurs le ravage & la deftruction. Combien d'expériences ont démontré l'efficacité de ces armemens !

Cet heureux effai enhardit le réformateur

de la Russie à vouloir de grands vaisseaux : & ce fut à Cronstadt, qui sert de port à Pétersbourg, qu'il plaça ses flottes.

La mer n'est pas assez large devant le bassin du port. Les bâtimens qui veulent y entrer, sont violemment poussés par l'impétuosité de la Neva, sur les côtes dangereuses de la Finlande. On y arrive par un canal si rempli d'écueils, qu'il faut un tems fait exprès pour les éviter. Les navires s'y pourrissent vîte. L'expédition des escadres est retardée plus long-tems qu'ailleurs par les glaces. On ne peut sortir que par un vent d'Est, & les vents d'Ouest règnent la plus grande partie de l'été dans ces parages. Un dernier inconvénient, c'est qu'on ait été réduit à placer les chantiers à Pétersbourg, d'où les vaisseaux n'arrivent à Cronstadt, qu'après avoir passé, avec de grands dangers un bas-fond qui se trouve au milieu du fleuve.

Si Pierre I n'avoit eu cette prédilection aveugle que les grands hommes ont, comme les hommes ordinaires, pour les lieux qu'ils ont créés, on lui eût fait aisément comprendre que Cronstadt & Pétersbourg n'avoient pas été formés pour être l'entrepôt

de ses forces navales, & que l'art n'y pouvoit pas forcer la nature. Il auroit donné la préférence à Revel, qui se refusoit beaucoup moins à cette importante destination. Peut-être même des réflexions plus profondes l'auroient-elles convaincu qu'il n'étoit pas encore tems d'aspirer à ce genre de puissance.

Il est démontré par la raison & par l'expérience, qu'une marine militaire doit avoir pour base une marine marchande. La Russie est de toutes les nations de l'Europe, celle que l'abondance de ses munitions navales, que le volume & la quantité de ses productions appelleroient à une navigation plus vive & plus étendue. Cet empire n'avoit pas pourtant un seul bâtiment à l'époque où l'on voulut lui donner des flottes. Un instituteur qui auroit connu la marche naturelle des choses, auroit donc tourné ses premiers regards vers une navigation commerçante. Cet ordre politique fut interverti; & les successeurs de Pierre I ne se sont jamais écartés de ce mauvais systême. Nul d'entre eux n'a pensé à surmonter les obstacles que des institutions vicieuses opposoient à des expéditions mercantilles, qui auroient formé de bons équipages.

Tous se sont bornés à maintenir, à multiplier des escadres, qui ne peuvent avoir, ni instruction, ni expérience. Au tems où nous écrivons, cette marine, inutilement ruineuse, est formée sur la Baltique par trente vaisseaux de ligne & vingt-une frégates; dans les mers d'Azoph, par onze bâtimens de guerre tirant à peine onze pieds d'eau; & aux embouchures du Danube, par sept à huit grandes barques armées d'assez gros canons. Il conviendroit de réformer la plus grande partie de ces forces, jusqu'à ce qu'on eût préparé les moyens de les rendre utiles.

XXIII. Obstacles qui s'opposent à la prospérité de la Russie. Moyens qu'on pourroit employer pour les surmonter.

Les changemens que nous nous sommes permis d'indiquer, sont indispensables pour rendre la Russie florissante, mais ne sauroient suffire. Pour donner à cette prospérité quelque consistance, il faudroit donner de la stabilité à l'ordre de la succession. La couronne de cet empire fut long-tems héréditaire. Pierre I la rendit patrimoniale. Elle est devenue comme élective à la dernière révolution. Cependant, toute nation veut savoir à quel titre on lui commande; & le titre qui la frappe le plus est celui de la naissance. Otez aux regards de la multitude ce signe visible,

& vous remplirez les états de révoltes & de diſſenſions.

Mais il ne ſuffit pas d'offrir aux peuples un ſouverain qu'ils ne puiſſent pas méconnoître. Il faut que ce ſouverain les rende heureux ; ce qui eſt impoſſible en Ruſſie, à moins qu'on n'y change la forme du gouvernement.

L'eſclavage, quelque ſens qu'on veuille donner à cette expreſſion, eſt l'état dans lequel eſt tombée toute la nation. Parmi les ſujets, qu'on regarde comme libres dans cet empire, il n'en eſt aucun qui ait la ſûreté morale de ſa perſonne, la propriété conſtante de ſes biens, une liberté qu'il ne puiſſe perdre que dans des cas prévus & déterminés par la loi.

Sous un tel gouvernement, il ne ſauroit exiſter de lien entre les membres & leur chef. S'il eſt toujours redoutable pour eux, toujours ils ſont redoutables pour lui. La force publique, dont il abuſe pour les écraſer, n'eſt que le produit des forces particulières de ceux qu'il opprime. Le déſeſpoir ou un ſentiment plus noble peuvent, à chaque inſtant, les tourner contre lui.

Le reſpect qu'on doit à la mémoire de

Pierre I, ne doit pas empêcher de dire qu'il ne lui fut pas donné de voir l'enſemble d'un état bien conſtitué. Il étoit né avec du génie. On lui inſpira l'amour de la gloire. Cette paſſion le rendit actif, patient, appliqué, infatigable, capable de vaincre les difficultés que la nature, l'ignorance, l'habitude, oppoſoient à ſes entrepriſes. Avec ces vertus & les étrangers qu'il appella à lui, il réuſſit à créer une armée, une flotte, un port. Il fit pluſieurs réglemens néceſſaires pour le ſuccès de ſes hardis projets: mais quoique la renommée lui ait prodigué de toutes parts le ſublime titre de légiſlateur, à peine publia-t-il deux ou trois loix, qui même portoient l'empreinte d'un caractère féroce, On ne le vit pas s'élever juſqu'à combiner la félicité de ſes peuples avec ſa grandeur perſonnelle. Après ſes magnifiques établiſſemens, la nation continua à languir dans la pauvreté, dans la ſervitude & dans l'oppreſſion. Il ne voulut rien relâcher de ſon deſpotiſme; il l'aggrava peut-être, & laiſſa à ſes ſucceſſeurs cette idée atroce & deſtructive, que les ſujets ne ſont rien & que le ſouverain eſt tout.

Depuis ſa mort, ce mauvais eſprit s'eſt

perpétué. On n'a pas voulu voir que la liberté eſt le premier droit de tous les hommes; que le ſoin de la diriger vers le bien commun, doit être le but de toute ſociété raiſonnablement ordonnée; & que le crime de la force eſt d'avoir privé la plus grande partie du globe de cet avantage naturel.

Ainſi l'a penſé Catherine II. A peine cette célèbre princeſſe avoit pris les rênes du gouvernement, qu'il ſe répandit de tous côtés qu'elle vouloit régner ſur des hommes libres. Au moment où ſes intentions commençoient à tranſpirer, plus de cent mille ſerfs ſe diſposèrent à la révolte contre leurs maîtres. Pluſieurs des ſeigneurs, qui habitoient leurs terres, furent maſſacrés. Cette agitation, dont les ſuites pouvoient bouleverſer l'état, fit comprendre qu'il falloit apprivoiſer les ours avant de briſer leurs chaînes, & que de bonnes loix & des lumières devoient précéder la liberté.

Auſſi-tôt eſt conçu un projet de légiſlation; & l'on veut que ce code ſoit approuvé par les peuples eux-mêmes, pour qu'ils le reſpectent & le chériſſent comme leur ouvrage. *Mes enfans*, dit la ſouveraine aux députés de

ſes vaſtes états : *Mes enfans, peſez avec moi l'intérêt de la nation ; formons enſemble un corps de loix qui établiſſe ſolidement la félicité publique.*

Catherine penſa enſuite à former des hommes ; & ce fut un mot hardi & d'une vérité frappante, adreſſé à Pierre I, qui dirigea ſon plan. Ce prince ſe promettoit le plus grand ſuccès du retour des jeunes gens qu'il avoit envoyés puiſer des lumières dans les contrées les plus éclairées de l'Europe. Son bouffon, qui l'écoutoit, plia, le plus fortement qu'il put, une feuille de papier, la lui préſenta, & le défia d'effacer ce pli. Mais s'il n'étoit pas poſſible d'amender le Ruſſe barbare : comment eſpérer d'amender le Ruſſe corrompu ? S'il n'étoit pas poſſible de donner des mœurs à un peuple qui n'en avoit point : comment eſpérer d'en donner à un peuple qui n'en a que de mauvaiſes ? Ces conſidérations déterminèrent Catherine à abandonner à elle-même la génération actuelle, pour ne s'occuper que des races futures.

Par ſes ſoins ſe ſont élevées des écoles, où la jeune nobleſſe des deux ſexes, eſt inſtruite dans les ſciences utiles, dans les arts agréables. Les ſages, qui ont vu de près ces

institutions, y ont blâmé trop de frivolité ou trop de faste : mais la réflexion & l'expérience corrigeront, un peu plutôt, un peu plus tard, ce qu'elles peuvent avoir de défectueux.

D'autres établissemens, peut-être encore plus nécessaires, ont été formés en faveur du peuple. C'est-là que de jeunes garçons, que de jeunes filles reçoivent séparément, pendant quinze ans, tous les genres d'instruction convenables aux emplois & aux métiers qu'ils doivent exercer. Lorsque les vertus sociales auront jetté de profondes racines dans leur cœur ; lorsqu'on y aura gravé que l'honneur est la plus noble récompense d'une ame honnête, que la honte en est le plus redoutable châtiment, ces élèves, nés dans l'esclavage, n'auront plus de maître & seront citoyens dans toute l'étendue du terme. Les bons principes, dont on les aura nourris, se répandront, avec le tems, du centre de l'empire aux provinces les plus reculées ; & avec les mœurs, qui en découlent nécessairement, s'étendra une liberté bien ordonnée, d'où doit résulter le bonheur de la nation, sous le joug facile des loix.

Pour accélérer les progrès, toujours trop lents, d'une sage législation, d'une bonne éducation, il faudroit peut-être choisir la province la plus féconde de l'empire, y bâtir des maisons, les pourvoir de toutes les choses nécessaires à l'agriculture, attacher à chacune une portion de terre. Il faudroit appeller des hommes libres des contrées policées, leur céder en toute propriété l'asyle qu'on leur auroit préparé, leur assurer une subsistance pour trois ans, les faire gouverner par un chef qui n'eût aucun domaine dans la contrée. Il faudroit accorder la tolérance à toutes les religions, & par conséquent permettre des cultes particuliers & domestiques, & n'en point permettre de public.

C'est de-là que le levain de la liberté s'étendroit dans tout l'empire : les pays voisins verroient le bonheur de ces colons, & ils voudroient être heureux comme eux. Jetté chez des sauvages, je ne leur dirois pas, construisez une cabane qui vous assure une retraite contre l'inclémence des saisons; ils se moqueroient de moi : mais je la bâtirois. Le tems rigoureux arriveroit, je jouirois de ma prévoyance; le sauvage le verroit, &

l'année suivante il m'imiteroit. Je ne dirois pas à un peuple esclave, sois libre ; mais je lui mettrois devant les yeux les avantages de la liberté, & il la desireroit.

Je me garderois bien de charger mes transfuges des premières dépenses que j'aurois faites pour eux. Je me garderois bien davantage de rejetter sur les survivans, la dette prétendue de ceux qui mourroient sans l'avoir acquittée. Cette politique seroit aussi fausse qu'inhumaine. L'homme de vingt, de vingt-cinq, de trente ans, qui vous porte en don sa personne, ses forces, ses talens, sa vie, ne vous gratifie-t-il pas assez ? Faut-il qu'il vous paie la rente du don qu'il vous fait ? Lorsqu'il sera opulent, alors vous le traiterez comme votre sujet : encore attendrez-vous la troisième ou quatrième génération, si vous voulez que votre projet prospère, & amener vos peuples à une condition dont ils auront eu le tems de connoître les avantages.

Ce plan est, à peu de chose près, celui qu'adopta Catherine, à son avénement au trône. Quarante mille Allemands, séduits par les avantages immenses qu'on leur offroit, prirent en 1764 & en 1765 la route de la

Ruſſie, où ils ne trouvèrent que l'eſclavage, la miſère, la mort; & où le peu qui a échappé à ces calamités languit dans l'attente d'une fin prochaine. Le bien qu'on ſe propoſoit a été beaucoup retardé par ce crime de l'humanité, par ce crime de la politique : mais il y faut encore tendre par tous les moyens poſſibles.

Dans ce nouvel ordre de perſonnes & de choſes, où les intérêts du monarque ne feront plus que ceux de ſes ſujets, il faudra, pour donner des forces à la Ruſſie, tempérer l'éclat de ſa gloire; ſacrifier l'influence qu'elle a priſe dans les affaires générales de l'Europe; réduire Pétersbourg, devenu mal-à-propos une capitale, à n'être qu'un entrepôt de commerce; tranſporter le gouvernement dans l'intérieur de l'empire. C'eſt de ce centre de la domination, qu'un ſouverain ſage, jugeant avec connoiſſance des beſoins & des reſſources, pourra travailler efficacement à lier entre elles les parties trop détachées de ce grand état. De l'anéantiſſement de tous les genres d'eſclavage, il ſortira un tiers état, ſans lequel il n'y eut jamais chez aucun peuple, ni arts, ni mœurs, ni lumières.

Jusqu'à cette époque, la cour de Russie sera des efforts inutiles pour éclairer les peuples, en appellant des hommes célèbres de toutes les contrées. Ces plantes exotiques périront dans le pays, comme les plantes étrangères périssent dans nos serres. Inutilement on formera des écoles & des académies à Pétersbourg; inutilement on enverra à Paris & à Rome des élèves sous les meilleurs maîtres. Ces jeunes gens, au retour de leur voyage, seront forcés d'abandonner leur talent, pour se jetter dans des conditions subalternes qui les nourrissent. En tout, il faut commencer par le commencement; & le commencement est de mettre en vigueur les arts méchaniques & les classes basses. Sachez cultiver la terre, travailler des peaux, fabriquer des laines, & vous verrez s'élever rapidement des familles riches. De leur sein sortiront des enfans, qui, dégoûtés de la profession pénible de leurs pères, se mettront à penser, à discourir, à arranger des syllabes, à imiter la nature; & alors vous aurez des poëtes, des philosophes, des orateurs, des statuaires & des peintres. Leurs productions deviendront nécessaires aux hommes opulens,

&

& ils les achèteront. Tant qu'on eſt dans le beſoin, on travaille; on ne ceſſe de travailler que quand le beſoin ceſſe. Alors naît la pareſſe; avec la pareſſe, l'ennui: & partout les beaux arts ſont les enfans du génie, de la pareſſe & de l'ennui.

Etudiez les progrès de la ſociété, & vous verrez des agriculteurs dépouillés par des brigands; ces agriculteurs oppoſer à ces brigands une portion d'entre eux, & voilà des ſoldats. Tandis que les uns récoltent, & que les autres font ſentinelle, une poignée d'autres citoyens dit au laboureur & au ſoldat, vous faites un métier pénible & laborieux. Si vous vouliez, vous ſoldats, nous défendre, vous laboureurs, nous nourrir, nous vous déroberions une partie de votre fatigue par nos danſes & nos chanſons. Voilà le troubadour & l'homme de lettres. Avec le tems, cet homme de lettres s'eſt ligué, tantôt avec le chef, contre les peuples, & il a chanté la tyrannie; tantôt avec le peuple, contre le tyran, & il a chanté la liberté. Dans l'un & l'autre cas, il eſt devenu un citoyen important.

Suivez la marche conſtante de la nature; auſſi-bien chercheriez-vous inutilement à

vous en écarter. Vous verrez vos efforts & vos dépenses s'épuiser sans fruit; vous verrez tout périr autour de vous; vous vous retrouverez presque au même point de barbarie dont vous avez voulu vous tirer, & vous y resterez jusqu'à ce que les circonstances fassent sortir de votre propre sol une police indigène, dont les lumières étrangères peuvent tout au plus accélérer les progrès. N'en espérez pas davantage, & cultivez votre sol.

Un autre avantage que vous y trouverez; c'est que les sciences & les arts nés sur votre sol, s'avanceront peu-à-peu à leur perfection, & que vous serez des originaux; au lieu que si vous empruntez des modèles étrangers, vous ignorerez la raison de leur perfection, & vous vous condamnerez à n'être jamais que de foibles copies.

Le tableau qu'on s'est permis de tracer de la Russie, pourra paroître un hors-d'œuvre: mais peut-être le moment étoit-il favorable pour apprécier une puissance qui, depuis quelques années, joue un rôle si fier & si éclatant. Il faut parler maintenant des liaisons que les autres nations de l'Europe ont formées avec la Chine.

XXIV. Commerce de la Chine avec les régions voisines.

LA Chine est le pays de la terre où il y a le moins de gens oisifs. Dans une région trop peuplée, malgré l'abondance de ses productions, l'attente de la disette qui s'avance, remplit tous les citoyens d'activité, de mouvement & d'inquiétude. Ils doivent être intéressés, bas, faux & trompeurs.

Cet esprit d'avidité réduisit les Chinois à renoncer dans leur commerce intérieur aux monnoies d'or & d'argent qui étoient d'un usage général. Le nombre des faux monnoyeurs, qui augmentoit chaque jour, ne permettoit pas une autre conduite : on ne fabriqua plus que des espèces de cuivre.

Le cuivre étant devenu rare, par des événemens dont l'histoire ne rend pas compte, on lui associa les coquillages, si connus sous le nom de cauris. Le gouvernement s'étant apperçu que le peuple se dégoûtoit d'un objet si fragile, ordonna que les ustensiles de cuivre répandus dans tout l'empire, fussent livrés aux hôtels des monnoies. Ce mauvais expédient n'ayant pas fourni des ressources proportionnées aux besoins publics, on fit raser environ quatre cens temples de Foé, dont les idoles furent fondues. Dans la suite,

la cour paya les magiſtrats & l'armée, partie en cuivre & partie en papier. Les eſprits ſe révoltèrent contre une innovation ſi dangereuſe, & il fallut y renoncer. Depuis cette époque qui remonte à trois ſiècles, la monnoie de cuivre eſt la ſeule monnoie légale.

Malgré le caractère intéreſſé des Chinois, leurs liaiſons extérieures furent long-tems très-peu de choſe. L'éloignement où cette nation vivoit des autres peuples, venoit du mépris qu'elle avoit pour eux. Cependant on deſira, plus qu'on n'avoit fait, de fréquenter les ports voiſins ; & le gouvernement Tartare, moins zélé pour le maintien des mœurs, que l'ancien gouvernement, favoriſa ce moyen d'accroître les richeſſes de la nation. Les expéditions qui, juſqu'alors, n'avoient été permiſes que par la tolérance intéreſſée des commandans des provinces maritimes, ſe firent ouvertement. Un peuple dont la ſageſſe étoit célèbre, ne pouvoit manquer d'être accueilli favorablement. Il profita de la haute opinion qu'on avoit de lui pour établir le goût des marchandiſes qu'il pouvoit fournir ; & ſon activité embraſſa le continent comme les mers.

Aujourd'hui la Chine trafique avec la Corée, qu'on croit avoir été originairement peuplée par les Tartares, qui a été fûrement plusieurs fois conquise par eux, & qu'on a vue, tantôt esclave, tantôt indépendante des Chinois dont elle est actuellement tributaire. Ils y portent du thé, de la porcelaine, des étoffes de soie, & prennent en échange des toiles de chanvre & de coton, & du ginseng médiocre.

Les Tartares, qu'on peut regarder comme étrangers, achètent des Chinois des étoffes de laine, du riz, du thé, du tabac, qu'ils paient avec des moutons, des bœufs, des fourrures & sur-tout du ginseng. Cette plante croît sur les confins de la Tartarie, près de la grande muraille. On la retrouve aussi dans le Canada. Sa racine est un navet, tantôt simple, tantôt divisé en deux. Alors, elle a quelque ressemblance avec les parties inférieures de l'homme, d'où lui viennent les noms de ginseng à la Chine, & de garent-oguen chez les Iroquois.

La tige, qui se renouvelle tous les ans, laisse, en tombant, une impression sur le collet de la racine, de sorte qu'on connoit

l'âge de la plante par le nombre des impreſſions, & ſon âge en augmente le prix. Cette tige baſſe, ſimple, garnie ſeulement de deux ou trois feuilles diviſées en cinq folioles, ſe termine en une petite ombelle de fleurs. Les fleurs ſont compoſées de cinq pétales & autant d'étamines portées ſur un piſtil, qui, recouvert de ſon calice, devient un petit fruit charnu, rempli de deux ou trois petites ſemences. Il avorte dans quelques fleurs.

La racine du ginſeng a pluſieurs vertus, dont les plus reconnues ſont de fortifier l'eſtomac & de purifier le ſang. On lui donne de la tranſparence par un procédé à-peu-près pareil à celui que les Orientaux emploient pour le ſalep. Ce ginſeng préparé eſt ſi précieux aux yeux des Chinois, qu'ils ne le trouvent jamais trop cher.

Le gouvernement fait cueillir tous les ans cette plante par dix mille ſoldats Tartares, dont chacun doit rendre gratuitement deux onces du meilleur ginſeng. On leur donne pour le reſte un poids égal en argent. Cette récolte eſt interdite aux particuliers. Une défenſe ſi odieuſe ne les empêche pas d'en chercher. Sans cette contravention à une loi

injuste, ils seroient hors d'état de payer les marchandises qu'ils tirent de l'empire, & réduits par conséquent à s'en passer.

On a déja fait connoître le commerce des Chinois avec les Russes. Il deviendra considérable, si les deux gouvernemens cessent d'opprimer un jour leurs négocians.

Celui que l'empire a ouvert avec les habitans de la petite Bucharie se réduit à leur donner du thé, du tabac, des draps en échange des grains d'or qu'ils trouvent dans leurs torrens ou dans leurs rivières. Ces liaisons, actuellement languissantes, ne prendront un grand accroissement que lorsqu'on aura instruit ces barbares dans l'art d'exploiter les mines, dont leurs montagnes sont remplies.

La Chine est séparée des états du Mogol & des autres contrées de l'Inde par des sables mouvans ou par des rochers entassés qui rendent impraticable toute communication avec ces régions si riches. Aussi n'ajoutent-elles rien au foible commerce que cette nation fait annuellement par terre. Celui que la mer lui ouvre est plus considérable.

L'empire ne confie guère à l'Océan que du thé, des soieries & des porcelaines. Au Japon,

ces objets font payés avec de l'or & du cuivre; aux Philippines, avec des piaftres; à Batavia, avec des épiceries; à Siam, avec des bois de teinture & des vernis; au Tonquin, avec des foies groffières; à la Cochinchine, avec de l'or & du fucre. Les retours ne paffent pas trente-cinq ou quarante millions, quoique les Chinois doublent leurs capitaux dans ce commerce. Dans la plupart des marchés qu'ils fréquentent, ils ont pour agens ou pour affociés les defcendans de ceux de leurs concitoyens qui fe refusèrent au joug des Tartares.

Ces liaifons, qui d'un côté fe terminent au Japon & de l'autre aux détroits de Malaca & de la Sonde, auroient acquis vraifemblablement plus d'extenfion, fi les conftructeurs Chinois, moins affervis aux anciens ufages, avoient daigné s'inftruire à l'école des navigateurs Européens.

On imagineroit fans peine que ce dédain d'un peuple pour les connoiffances d'un autre peuple eft un des principaux caractères de la barbarie, ou peut-être même de l'état fauvage. Cependant, il eft auffi le vice d'une nation policée. Un fot orgueil lui per-

ſuade qu'elle ſait tout, ou que la choſe qu'elle ignore ne vaut pas la peine d'être appriſe. Elle ne fait aucun progrès dans les ſciences; & ſes arts perſiſtent dans une médiocrité dont ils ne ſe tireront que par un haſard que le tems peut amener ou ne pas amener. Il en eſt alors d'une contrée comme d'un cloître; & c'eſt une image très-juſte de la Chine que la lumière environne, ſans pouvoir y percer: comme s'il n'y avoit aucun moyen d'en bannir l'ignorance, ſans y laiſſer entrer la corruption. Où en ſeroient les nations de l'Europe, ſi infectées d'une vanité maſquée de quelque préjugé, elles ne s'étoient éclairées réciproquement ? Celle-ci doit à celle-là le germe de la liberté; l'une & l'autre à une troiſième, les vrais principes du commerce; & cette eſpèce d'échange eſt bien d'une autre importance pour leur bonheur que celui de leurs denrées.

XXV. Commerce des Européens avec la Chine.

Les premiers Européens, que leur inquiétude pouſſa vers les côtes de la Chine, furent admis indiſtinctement dans toutes les rades de l'empire. Leur extrême familiarité avec les femmes; leurs violences avec les hommes; des actes répétés de hauteur & d'indiſcré-

tion, les firent concentrer depuis à Canton, le port le plus méridional de ces côtes étendues.

Leurs navires remontèrent d'abord jusqu'aux murs de cette cité célèbre, située à quinze lieues de l'embouchure du Tygre. Peu-à-peu, le port se combla, au point de n'offrir que douze à treize pieds d'eau. Alors nos bâtimens, qui de jour en jour avoient acquis plus de grandeur, furent forcés de s'arrêter à Hoang-pou, à trois milles de la place. C'est une assez bonne rade, formée par deux petites isles. Des circonstances particulières firent accorder, en 1745, aux François la liberté d'établir leurs magasins dans celle de Wampou, qui est salubre & peuplée; mais les nations rivales sont toujours réduites à faire leurs opérations dans l'autre absolument déserte, & singuliérement mal-saine après que le riz y a été coupé.

Pendant les cinq ou six mois que les équipages des navires Européens se morfondent ou périssent à Hoang-pou, les agens du commerce font leurs ventes & leurs achats à Canton. Lorsque ces étrangers commencèrent à fréquenter ce grand marché, on les fit jouir de toute la liberté que comportoit le main-

tien des loix. Bientôt ils se lassèrent de la circonspection nécessaire dans un gouvernement rempli de formalités. En punition de leurs imprudences, tout accès direct chez le dépositaire de l'autorité publique leur fut fermé, & ils furent tous réunis dans un seul quartier. Le magistrat ne permit une autre demeure qu'à ceux dont un hôte accrédité garantissoit les mœurs & la conduite. Ces liens furent encore resserrés en 1760. La cour avertie par les Anglois des vexations criantes de ses délégués, fit partir de Pékin des commissaires qui se laissèrent séduire par les accusés. Sur le rapport de ces hommes corrompus, tous les Européens furent confinés dans un petit nombre de maisons, d'où ils ne pouvoient traiter qu'avec une compagnie armée d'un privilège exclusif. Ce monopole a depuis un peu diminué; mais les autres gênes sont toujours les mêmes.

Ces humiliations ne nous ont pas dégoûtés de nos liaisons avec la Chine. Nous continuons d'y aller chercher du thé, des porcelaines, des soies, des soieries, du vernis, du papier, de la rhubarbe & quelques autres objets moins importans.

XXVI.
Quelles font les connoiſſances qu'on a fur le thé que les Européens achètent à la Chine.

Le thé eſt un arbriſſeau d'une forme agreſte, haut de cinq ou ſix pieds, commun à la Chine & au Japon. Il ſe plaît dans les lieux eſcarpés. On le trouve plus ſouvent ſur le penchant des colines & le long des rivières. Les Chinois en ſèment des champs entiers; les Japonois ſe contentent d'en garnir les liſières de leurs campagnes. Il ne parvient qu'au bout de ſept ans à ſa plus grande hauteur. On coupe alors la tige, pour obtenir de nouveaux rejettons, dont chacun donne à-peu-près autant de feuilles qu'un arbriſſeau entier.

Ces feuilles, la ſeule partie que l'on eſtime dans le thé, ſont alternes, ovales, aiguës, liſſes, dentelées dans leur contour & d'un verd foncé. Les plus jeunes ſont tendres & minces. Elles deviennent plus fermes & plus épaiſſes en vieilliſſant. A leur baſe, ſe trouvent des fleurs iſolées, qui ont un calice à cinq ou ſix diviſions, autant de pétales blancs, ſouvent réunis par le bas, un grand nombre d'étamines placées autour d'un piſtil. Celui-ci ſe change en une capſule ligneuſe, arrondie, à trois côtes & trois loges remplies chacune d'une ſemence ſphérique ou de pluſieurs ſemences anguleuſes.

Outre ce thé, connu sous le nom de thé bouy, on peut distinguer deux autres espèces bien caractérisées. L'une est le thé verd, dont la fleur est composée de neuf pétales; l'autre le thé rouge, qui a une grande fleur à six pétales rouges, & garnie dans son centre d'une houppe d'étamines réunies à leur base. On ignore s'il existe un plus grand nombre d'espèces. Des trois, dont il a été fait mention, la première est la plus commune. On cultive le thé bouy dans la plupart des provinces de la Chine : mais il n'a pas le même degré de bonté par-tout, quoique par-tout on ait l'attention de le placer au Midi & dans les vallées. Celui qui croît sur un sol pierreux est fort supérieur à celui qui sort des terres légères, & plus supérieur encore à celui qu'on trouve sur les terres jaunes. De-là les variétés que l'on qualifie improprement du nom d'espèces.

La différence des terreins n'est pas la seule cause de la perfection plus ou moins grande du thé. Les saisons où la feuille est ramassée, y influent encore davantage.

La première récolte se fait sur la fin de février. Les feuilles, alors petites, tendres

& délicates, forment ce qu'on appelle le *ficki-tsjaa* ou thé impérial, parce qu'il ſert principalement à l'uſage de la cour & des gens en place. Les feuilles de la ſeconde récolte qui eſt au commencement d'avril, ſont plus grandes & plus développées, mais de moindre qualité que les premières. Elles donnent le *toots-jaa* ou le thé Chinois que les marchands diſtinguent en pluſieurs ſortes. Enfin, les feuilles cueillies au mois de juin & parvenues à leur entière croiſſance donnent le *bants-jaa*, ou le thé groſſier, réſervé pour le peuple.

Un troiſième moyen de multiplier les variétés du thé conſiſte dans la différente manière de le préparer. Les Japonois, au rapport de Kœmpfer, ont des bâtimens particuliers qui contiennent une ſuite de petits fourneaux couverts chacun d'une platine de fer ou de cuivre. Lorſqu'elle eſt échauffée, on la charge de feuilles qui auparavant, ont été plongées dans l'eau chaude ou expoſées à ſa vapeur. On les remue avec vivacité juſqu'à ce qu'elles aient acquis un degré de chaleur ſuffiſant. On les verſe enſuite ſur des nattes & on les roule entre les mains. Ces pro-

cédés répétés deux ou trois fois, abſorbent toute l'humidité. Au bout de deux ou trois mois, ils ſont réitérés, ſur-tout pour le thé impérial, qui devant être employé en poudre, demande une deſſication plus complette. Ce thé précieux ſe conſerve dans des vaſes de porcelaine; celui de moindre qualité dans des pots de terre; le plus groſſier dans des corbeilles de paille. La préparation de ce dernier n'exige pas tant de précautions. On le deſſèche, à moins de frais, à l'air libre. Outre ces thés, il en eſt d'autres que l'on apporte en gâteaux, en boules, en petits paquets liés avec de la ſoie. On en fait auſſi des extraits.

La pratique des Chinois ſur la culture, la récolte & la préparation du thé eſt moins connue: mais il ne paroît pas qu'elle s'éloigne de celle des Japonois. On a prétendu qu'ils ajoutoient à leur thé quelque teinture végétale. On a encore attribué, mais ſans raiſon, ſa couleur verte à un mêlange de couperoſe ou à l'action de la platine de cuivre ſur laquelle la feuille a été deſſéchée.

Le thé eſt la boiſſon ordinaire des Chinois. Ce ne fut pas un vain caprice qui en introduiſit l'uſage. Dans preſque tout leur empire,

les eaux font mal-faines & de mauvais goût. De tous les moyens qu'on imagina pour les améliorer, il n'y eut que le thé qui eut un fuccès entier. L'expérience lui fit attribuer d'autres vertus. On fe perfuada que c'étoit un excellent diffolvant, qui purifioit le fang, qui fortifioit la tête & l'eftomac, qui facilitoit la digeftion & la tranfpiration.

La haute opinion que les premiers Européens qui pénétrèrent à la Chine fe formèrent du peuple qui l'habite, leur fit adopter l'idée, peut-être exagérée, qu'il avoit du thé. Ils nous communiquèrent leur enthoufiafme, & cet enthoufiafme a été toujours en augmentant dans le nord de l'Europe & de l'Amérique, dans les contrées où l'air eft groffier & chargé de vapeurs.

Quelle que foit en général la force des préjugés, on ne peut guère douter que le thé ne produife quelques heureux effets chez les nations qui en ont le plus univerfellement adopté l'ufage. Ce bien ne doit pas être pourtant ce qu'il eft à la Chine même. On fait que les Chinois gardent pour eux le thé le mieux choifi & le mieux foigné. On fait qu'ils mêlent fouvent au thé qui

fort

ſort de l'empire d'autres feuilles, qui, quoique reſſemblantes pour la forme, peuvent avoir des propriétés différentes. On ſait que la grande exportation qui ſe fait du thé, les a rendus moins difficiles ſur le choix du terrein, & moins exacts pour les préparations. Notre manière de le prendre, ſe joint à ces négligences, à ces infidélités.

Nous le buvons trop chaud & trop fort. Nous y mêlons toujours beaucoup de ſucre, ſouvent des odeurs, & quelquefois des liqueurs nuiſibles. Indépendamment de ces conſidérations, le long trajet qu'il fait par mer ſuffiroit pour lui faire perdre la plus grande partie de ſes ſels bienfaiſans.

On ne pourra juger définitivement du thé, que lorſqu'il aura été naturaliſé dans nos climats. On commençoit à déſeſpérer du ſuccès, quoique les expériences n'euſſent été tentées qu'avec des graines qui étant d'une nature très-huileuſe ſont ſujettes à rancir. M. Linné, le plus célèbre botaniſte de l'Europe, reçut enfin cet arbriſſeau germant, & il parvint à le conſerver hors des ſerres, en Suède même. Quelques pieds ont été depuis portés dans la Grande-Bretagne, où ils vivent, fleuriſſent

& se multiplient en plein air. La France s'en est aussi procuré ; & ils réussiroient vraisemblablement dans les provinces méridionales de ce royaume. Ce sera un très-grand avantage de cultiver nous-mêmes une plante qui ne peut que difficilement autant perdre à changer de sol qu'à moisir dans la longue traversée qu'elle est obligée de faire. Il n'y a pas long-tems que nous étions tout aussi éloignés du secret de faire de la porcelaine.

XXVII. Origine, nature & propriétés de la porcelaine que les Européens achètent à la Chine.

Il existoit il y a quelques années dans le cabinet du comte de Caylus, deux ou trois petits fragmens d'un vase cru Égyptien, qui, dans des essais faits avec beaucoup de soins & d'intelligence, se trouvèrent être de porcelaine non couverte. Si ce savant ne s'est pas mépris ou n'a pas été trompé, ce bel art étoit déja connu dans les beaux tems de l'ancienne Égypte. Mais il faudroit des monumens plus authentiques qu'un fait isolé, pour en faire refuser l'invention à la Chine, où l'origine s'en perd dans la nuit des tems.

Sans entrer dans le systême de ceux qui veulent donner à l'Égypte une antériorité de fondation, de loix, de sciences & d'arts de

toute espèce, que la Chine a peut-être autant de droit de revendiquer en sa faveur ; qui sait si ces deux empires, également anciens, n'ont pas reçu toutes leurs institutions sociales d'un peuple formé dans le vaste espace de terre qui les sépare ? Si les habitans sauvages des grandes montagnes de l'Asie, après avoir erré durant plusieurs siècles dans le continent, qui fait le centre de notre hémisphère, ne se sont pas dispersés insensiblement vers les côtes des mers qui l'environnent, & formés en corps de nations séparées à la Chine, dans l'Inde, dans la Perse, en Égypte ? Si les déluges successifs, qui ont pu désoler cette partie de la terre, n'ont pas emprisonné les hommes dans ces régions, coupées par des montagnes & des déserts ? Ces conjectures sont d'autant moins étrangères à l'histoire du commerce, que celle-ci doit, tôt ou tard, donner les plus grandes lumières sur l'histoire générale du genre-humain, de ses peuplades, de ses opinions, & de ses inventions de toute espèce.

Celle de la porcelaine est, sinon une des plus merveilleuses, du moins l'une des plus agréables qui soient sorties des mains de l'homme,

C'eſt la propreté du luxe, qui vaut mieux que ſa richeſſe.

La porcelaine eſt une eſpèce de poterie, ou plutôt c'eſt la plus parfaite de toutes les poteries. Elle eſt plus ou moins blanche, plus ou moins ſolide, plus ou moins tranſparente. La tranſparence ne lui eſt pas même tellement eſſentielle, qu'il n'y en ait beaucoup & de fort belle ſans cette propriété.

La porcelaine eſt couverte ordinairement d'un vernis blanc ou d'un vernis coloré. Ce vernis n'eſt autre choſe qu'une couche de verre fondu & glacé, qui ne doit jamais avoir qu'une demi-tranſparence. On donne le nom de couverte à cette couche, qui conſtitue proprement la porcelaine. Celle qui n'a pas reçu cette eſpèce de vernis, ſe nomme biſcuit de porcelaine. Celle-ci a bien le mérite intrinſèque de l'autre : mais elle n'en a ni la propreté, ni l'éclat, ni la beauté.

Le mot de poterie convient à la définition de la porcelaine, parce que, comme toutes les autres poteries plus communes, ſa matière eſt priſe immédiatement dans les ſubſtances de la terre même, ſans autre altération de l'art qu'une ſimple diviſion de leurs parties. Il ne

doit entrer aucune ſubſtance métallique ni ſaline dans ſa compoſition, pas même dans ſa couverte, qui doit ſe faire avec des matières auſſi ſimples, ou peu s'en faut.

La meilleure porcelaine & communément la plus ſolide, ſera celle qui ſera faite avec le moins de matières différentes ; c'eſt-à-dire, avec une pierre vitrifiable, & une belle argile blanche & pure. C'eſt de cette dernière terre que dépend la ſolidité & la conſiſtance de la porcelaine & de toute la poterie en général.

Les connoiſſeurs diviſent en ſix claſſes la porcelaine qui nous vient d'Aſie : la porcelaine truitée, le blanc ancien, la porcelaine du Japon, celle de la Chine, le Japon chiné & la porcelaine de l'Inde. Toutes ces dénominations tiennent plutôt au coup-d'œil qu'à un caractère bien décidé.

La porcelaine truitée, qu'on appelle ainſi ſans doute parce qu'elle a de la reſſemblance avec les écailles de la truite, paroît être la plus ancienne, & celle qui tient de plus près à l'enfance de l'art. Elle a deux imperfections. La pâte en eſt toujours fort griſe, & la couverte en eſt gercée en mille manières. Cette

gerçure n'eſt pas ſeulement dans la couverte ; elle prend auſſi ſur le biſcuit. De-là vient que cette porcelaine n'eſt preſque point tranſparente, qu'elle n'eſt point ſonore, qu'elle eſt très-fragile, & qu'elle tient au feu plus facilement qu'une autre. Pour cacher la difformité de ces gerçures, on l'a barriolée de couleurs différentes. Cette bigarrure a fait ſon mérite & ſa réputation. La facilité avec laquelle M. le comte de Lauraguais l'a imitée, a convaincu les gens attentifs que cette eſpèce de porcelaine n'eſt qu'une porcelaine manquée.

Le blanc ancien eſt certainement d'une grande beauté ; ſoit qu'on s'en tienne à l'éclat de ſa couverte ; ſoit qu'on en examine le biſcuit. Cette porcelaine eſt précieuſe, aſſez rare & de peu d'uſage. Sa pâte paroît très-courte, & on n'en a pu faire que de petits vaſes, ou des figures, & des magots dont la forme ſe prête à ſon défaut. On la vend dans le commerce comme porcelaine du Japon, quoiqu'il paroiſſe certain qu'il s'en fait de très-belle de la même eſpèce à la Chine. Il y en a de deux teintes différentes, l'une qui a le blanc de la crême préciſément, l'autre

qui joint à sa blancheur un léger coup-d'œil blenâtre qui semble annoncer plus de transparence. En effet la couverte semble être un peu plus fondue dans celle-ci. On a cherché à imiter cette porcelaine à Saint-Cloud, & il en est sorti des pièces qui paroissoient fort belles. Ceux qui les ont examinées de plus près, ont trouvé que c'étoit des frittes, que c'étoit du plomb, & qu'elles ne pouvoient pas soutenir le parallèle.

Il est plus difficile qu'on ne pense de bien distinguer ce qu'on appelle porcelaine du Japon, de ce que la Chine fournit de plus beau en ce genre. Un fin connoisseur que nous avons consulté, prétend qu'en général ce qu'on appelle véritablement Japon, a une couverture plus blanche & moins blenâtre que la porcelaine de la Chine, que les ornemens y sont mis avec moins de profusion, que le bleu y est plus éclatant, que les dessins & les fleurs y sont moins baroques, mieux copiés de la nature. Son témoignage paroît confirmé par les écrivains, qui disent que les Chinois qui trafiquent au Japon, en rapportent quelques pièces de porcelaine qui ont plus d'éclat & moins de solidité que les leurs,

N 4

& qu'ils s'en servent pour la décoration de leurs appartemens, mais jamais pour l'usage, parce qu'elles soutiennent difficilement le feu. Il croit de la Chine tout ce qui est couvert d'un vernis coloré, soit en verd céladon, soit en couleur bleuâtre, soit en violet pourpre. Tout ce que nous avons ici du Japon, nous est venu, ou nous vient, par la voie des Hollandois, les seuls Européens à qui l'entrée de cet empire ne soit pas interdite. Il est possible qu'ils l'aient choisi dans les porcelaines que les Chinois y apportent annuellement, qu'ils l'aient acheté à Canton même. Dans l'un & l'autre cas, la distinction entre la porcelaine du Japon & celle de la Chine, seroit fausse au fond, & n'auroit d'autre base que le préjugé. Il résulte cependant de cette opinion, que tout ce qui porte parmi nous le titre de porcelaine du Japon, est toujours de très-belle porcelaine.

Il y a moins à douter sur ce qu'on appelle porcelaine de la Chine. La couverte est plus bleuâtre, elle est plus chargée de couleurs, & les dessins en sont plus bizarres que dans celle qu'on nomme du Japon. La pâte elle-même est communément plus blanche, plus

liée, plus grasse ; son grain plus fin, plus serré, & on lui donne moins d'épaisseur. Parmi les diverses porcelaines qui se fabriquent à la Chine, il y en a une qui est fort ancienne. Elle est peinte en gros bleu, en beau rouge & en verd de cuivre. Elle est fort grossière, fort massive, & d'un poids fort considérable. Il s'en trouve de cette espèce qui est truitée. Le grain en est souvent sec & gris. Celle qui n'est pas truitée est sonore; mais l'une & l'autre ont très-peu de transparence. Elle se vend sous le nom d'ancien Chine, & les pièces les plus belles sont censées venir du Japon. C'étoit originairement une belle poterie plutôt qu'une porcelaine véritable. Le tems & l'expérience l'ont perfectionnée. Elle a acquis plus de transparence, & les couleurs appliquées avec plus de soin, ont eu plus déclat. Cette porcelaine diffère essentiellement des autres, en ce qu'elle est faite d'une pâte courte, qu'elle est très-dure & très-solide. Les pièces de cette porcelaine ont toujours en-dessous trois ou quatre traces de supports, qui ont été mis pour l'empêcher de fléchir dans la cuisson. Avec ce secours on est parvenu à fabriquer des pièces d'une hau-

teur, d'un diamètre considérables. Les porcelaines qui ne sont pas de cette espèce & qu'on appelle Chine moderne, ont la pâte plus longue, le grain plus fin, & la couverte plus glacée, plus blanche, plus belle. Elles ont rarement des supports, & leur transparence n'a rien de vitreux. Tout ce qui est fabriqué de cette pâte est tourné facilement, ensorte que la main de l'ouvrier paroît avoir glissé dessus, ainsi que sur une excellente argile. Les porcelaines de cette espèce varient à l'infini pour la forme, pour les couleurs, pour la main d'œuvre & pour le prix.

Une cinquième espèce de porcelaine est celle à qui nous donnons le nom de Japon chiné, parce qu'elle réunit aux ornemens de la porcelaine qu'on croit du Japon, ceux qui sont plus dans le goût de la Chine. Parmi cette espèce de porcelaine, il s'en trouve une, enrichie d'un très-beau bleu avec des cartouches blancs. Cette couverte a cela de particulier, qu'elle est d'un véritable émail blanc, tandis que les autres couvertes ont une demi-transparence : car les couvertures de la Chine ne sont jamais tout-à-fait transparentes.

Les couleurs s'appliquent en général de la

même manière fur toutes les porcelaines de la Chine, fur celles même qu'on a faites à fon imitation. La première, la plus folide de ces couleurs, eft le bleu qu'on retire du faffre qui n'eft autre chofe que la chaux de cobalt. Cette couleur s'applique ordinairement à crud fur tous les vafes, avant de leur donner la couverte & de les mettre au four; enforte que la couverte qu'on met enfuite par-deffus lui fert de fondant. Toutes les autres couleurs, & même le bleu qui entre dans la compofition de la palette, s'appliquent fur la couverte, & ont befoin d'être unies préalablement avec une matière faline ou une chaux de plomb qui favorife leur ingrez dans la couverte. Une manière particulière & affez familière aux Chinois de peindre la porcelaine, c'eft de colorer la couverte toute entière. Pour lors la couleur ne s'applique ni deffus, ni deffous la couverte, mais on la mêle & on l'incorpore dans la couverte elle-même. Il fe fait des chofes de fantaifie très-extraordinaires en ce genre. De quelque manière que les couleurs foient appliquées, elles fe tirent communément du cobalt, de l'or, du fer, des terres martiales & du cuivre;

Celle de cuivre eſt très-délicate & demande de grandes précautions.

Toutes les porcelaines dont nous avons parlé ſe font à Kingto-ching, bourgade immenſe de la province de Kianſi. Elles y occupent cinq cens fours & un million d'hommes. On a eſſayé à Pékin, & dans d'autres lieux de l'empire, de les imiter; & les expériences ont été malheureuſes par-tout, malgré la précaution qu'on avoit priſe de n'y employer que les mêmes ouvriers, les mêmes matières. Auſſi a-t-on univerſellement renoncé à cette branche d'induſtrie, excepté au voiſinage de Canton où on fabrique la porcelaine connue parmi nous ſous le nom de porcelaine des Indes. La pâte en eſt longue & facile; mais en général les couleurs, le bleu ſur-tout & le rouge de mars, y ſont très-inférieurs à ce qui vient du Japon & de l'intérieur de la Chine. Toutes les couleurs, excepté le bleu, y relèvent en boſſe, & ſont communément mal appliquées. On ne voit du pourpre que ſur cette porcelaine, ce qui a fait follement imaginer qu'on le peignoit en Hollande. La plupart des taſſes, des aſſiettes, des autres vaſes que portent nos négo-

cians, fortent de cette manufacture, moins eftimée à la Chine que ne le font dans nos contrées celles de fayence.

Nous avons cherché à naturalifer parmi nous l'art de la porcelaine. La Saxe s'en eft occupée plus heureufement que les autres états. Sa porcelaine eft de la vraie porcelaine, & vraifemblablement compofée de matières fort fimples, quoique dépendantes fûrement d'une combinaifon plus recherchée que celle de l'Afie. Cette combinaifon particulière, & la rareté des matériaux qui entrent dans fa compofition, doivent caufer la cherté de cette porcelaine. Comme il ne fort de cette manufacture qu'une feule & même efpèce de pâte, on a penfé; avec affez de vraifemblance, que les Saxons ne poffèdent que leur fecret, & n'ont point du tout l'art de la porcelaine. On eft confirmé dans ce foupçon par la grande reffemblance qu'il y a entre la mie & le grain de la porcelaine de Saxe, & celles de quelques autres porcelaines d'Allemagne, qui paroiffent faites par une combinaifon à-peu-près femblable.

Quoi qu'il en foit de cette conjecture, on peut affurer qu'il n'y a point de porcelaine

dont la couverte soit plus agréable à la vue, plus égale, plus unie, plus solide & plus fixe. Elle résiste à un très-grand feu, beaucoup plus long-tems que différentes couvertes des porcelaines de la Chine. Ses couleurs jouent agréablement & ont un ton très-mâle. On n'en connoît point d'aussi bien assorties à la couverte. Elles ne sont ni trop, ni trop peu fondues. Elles ont du brillant, sans être noyées & glacées, comme la plupart de celles de Sèvre.

Ce mot nous avertit qu'il faut parler des porcelaines de France. On sait qu'elles ne sont faites, ainsi que celles d'Angleterre, qu'avec des frittes, c'est-à-dire, avec des pierres infusibles par elles-mêmes, auxquelles on fait prendre un commencement de fusion, en y joignant une quantité de sel plus ou moins considérable. Aussi sont-elles plus vitreuses, plus fusibles, moins solides & plus cassantes que toutes les autres. Celle de Sèvre qui est sans comparaison la plus mauvaise de toutes, & dont la couverte a toujours un coup-d'œil jaunâtre sale, qui décèle le plomb dont elle est chargée, n'a que le mérite que peuvent lui donner des dessinateurs, des

peintres du premier ordre. Ces grands maîtres ont mis tant d'art à quelques-unes de ces pièces, qu'elles feront précieufes pour la poftérité : mais en elle-même, elle ne fera jamais qu'un objet de goût, de luxe & de dépenfe. Les fupports feront une des principales caufes de fa cherté.

Toute porcelaine, au moment qu'elle reçoit fon dernier coup de feu, fe trouve dans un état de fufion commencée : elle a pour lors, de la molleffe, & pourroit être maniée comme le fer lorfqu'il eft embrâfé. On n'en connoît point qui ne fouffre, qui ne fe tourmente lorfqu'elle eft dans cet état. Si les pièces qui font tournées ont plus dépaiffeur & de faillie d'un côté que de l'autre, auffi-tôt le fort emporte le foible ; elles fléchiffent de ce côté, & la pièce eft perdue. On pare à cet inconvénient par des morceaux de porcelaine, faits de la même pâte, de différentes formes, qu'on applique au-deffous ou contre les parties qui font plus de faillie & courent plus de rifques de fléchir que les autres. Comme toute porcelaine prend une retraite au feu à mefure qu'elle cuit, il faut non-feulement que la matière dont on fait les fupports puiffe

se retraire aussi; mais encore que sa retraite ne soit, ni plus, ni moins grande que celle de la pièce qu'elle est destinée à soutenir. Les différentes pâtes ayant des retraites différentes, il s'ensuit que le support doit être de la même pâte que la porcelaine.

Plus une porcelaine est tendre au feu, & susceptible de vitrification, plus elle a besoin de support. C'est par cet inconvénient que pèche essentiellement la porcelaine de Sèvre, dont la pâte est d'ailleurs fort chère, & qui en consomme souvent plus en support, qu'il n'en entre dans la pièce de porcelaine même. La nécessité de ce moyen dispendieux, entraîne encore un autre inconvénient. La couverte ne peut cuire en même tems que la porcelaine, qui est obligée par-là, d'aller deux fois au feu. La porcelaine de la Chine & celles qui lui ressemblent étant faites d'une pâte plus solide, moins susceptible de vitrification, ont rarement besoin d'être soutenues, & se cuisent avec la couverture. Elles consomment donc beaucoup moins de pâte, souffrent moins de perte, demandent moins de tems, de soins & de feu.

Quelques écrivains ont cru bien établir

la

la prééminence de la porcelaine d'Afie fur les nôtres, en difant que ces dernières réfiftent moins au feu que celle qui leur a fervi de modèle, que toutes celles d'Europe fondent dans celle de Saxe, & que celle de Saxe finit par fondre dans celle des Indes. Rien n'eft plus faux que cette affertion, prife dans toute fon étendue. Il y a peu de porcelaines de la Chine qui réfiftent autant au feu que celle de Saxe. Elles fe déforment même & fe bouillonnent au feu qui cuit celle de M. de Lauraguais. Mais cela doit être compté pour rien ou pour fort peu de chofe. La porcelaine n'eft pas faite pour retourner dans les fours dont elle eft fortie. Elle n'eft pas deftinée à effuyer un feu de réverbère.

C'eft par la folidité que les porcelaines de la Chine l'emportent véritablement fur celles d'Europe ; c'eft par la propriété qu'elles ont d'être échauffées plus promptement & avec moins de rifque, de fouffrir fans danger l'impreffion fubite des liqueurs froides ou bouillantes ; c'eft par la facilité qu'elles offrent de les cuire & de les travailler : avantage incomparable qui fait qu'on en fabrique, fans peine, des pièces de toute grandeur, qu'on la cuit

avec moins de risque, qu'elle est à meilleur marché, d'un usage universel, & qu'elle peut être par conséquent l'objet d'un commerce plus étendu.

Un autre avantage bien rare de la porcelaine des Indes, c'est que sa pâte est admirable pour faire des creusets & mille autres ustensiles de ce genre, qui sont d'une utilité journalière dans les arts. Non-seulement ces vases résistent plus long-tems au feu : mais ce qui est bien plus précieux, ils ne communiquent rien aux verres & aux matières qu'on y fait fondre. Leur matière est si pure, si blanche, si compacte & si dure, qu'elle n'entre en fusion que difficilement & ne porte point de couleur.

La France touche au moment de jouir de toutes ces commodités. Il est certain que M. le comte de Lauraguais, qui a cherché long-tems le secret de la porcelaine de la Chine, est parvenu à en faire qui lui ressemble. Ses matériaux ont le même caractère; & s'ils ne sont pas exactement de la même espèce, ils sont au moins des espèces du même genre. Comme les Chinois, il peut faire sa pâte longue ou courte, & employer à son choix

ſon procédé, ou un procédé différent. Sa porcelaine ne le cède en rien à celle des Chinois pour la facilité à ſe tourner, à ſe modeler, & lui eſt ſupérieure par la ſolidité de ſa couverte, peut-être auſſi par ſon aptitude à recevoir les couleurs. S'il parvient à lui donner la même fineſſe, la même blancheur du grain, nous nous paſſerons aiſément de la porcelaine de la Chine.

Tandis que des obſtacles, qui ne nous ſont pas connus, réduiſoient la découverte de M. de Lauraguais à de ſimples eſſais, la manufacture de Sèvre abandonnoit peu-à-peu ſa pâte de fritte, pour lui en ſubſtituer une autre faite avec une terre d'une extrême blancheur, trouvée dans le Limouſin. La nouvelle eſt beaucoup plus ſolide que l'ancienne, la mie en eſt plus belle, le grain plus agréable, la tranſparence moins vitreuſe. On lui applique une couverte d'une plus grande beauté. En changeant ainſi ſa compoſition, cette manufacture s'eſt rapprochée de la nature de la vraie porcelaine, & a ſimplifié ſes procédés.

Cependant, comme la terre dont on ſe ſert à Sèvre eſt fort courte, & que la partie argileuſe qui peut ſeule donner du liant, de

la facilité pour le travail, de la solidité dans la cuisson, entre peu dans la composition de cette terre, les ouvrages qui sortiront de cette manufacture seront toujours nécessairement très-chers. Il n'en seroit pas ainsi de la pâte de M. le comte de Lauraguais, à la vérité moins blanche, mais qui est sous la main de l'artiste comme de la cire qui se prête à tout ce qu'on lui demande.

La terre du Limousin a subjugué tous les esprits par son éclat. Aussi-tôt Paris & son territoire se sont remplis de fours à porcelaine. Tous ont tiré de cette province leurs matériaux, qui se sont trouvés de la même nature: mais plus ou moins blancs, plus ou moins fusibles, selon la partie de la couche très-étendue où on les a pris.

Lorsque M. Turgot étoit Intendant de Limoges, il y forma une manufacture de porcelaine sur des principes très-bien combinés. Si cet établissement, qui est sur les lieux mêmes, & qui a sur tous les autres le choix des matières, le bon marché de la main-d'œuvre, est conduit avec zèle & intelligence, il doit finir toute concurrence. On ne verra plus subsister que Sèvre, que la beauté de

ſes formes, que le bon goût de ſes ornemens mettront toujours hors de toute comparaiſon. Mais en voilà aſſez & trop peut-être ſur le ſujet qui vient de nous occuper. Il eſt tems de parler de la ſoie de la Chine.

XXVIII. Les Européens achètent de la ſoie à la Chine. En quoi elle diffère de la nôtre.

Les annales de la Chine attribuent la découverte de la ſoie à l'une des femmes de l'empereur Hoangti. Ces princeſſes ſe firent depuis une agréable occupation de nourrir des vers, d'en tirer la ſoie & de la mettre en œuvre. On prétend même qu'il y avoit dans l'intérieur du palais, un terrein deſtiné à la culture des mûriers. L'impératrice, accompagnée des dames les plus diſtinguées de ſa cour, ſe rendoit en cérémonie dans le verger, & y cueilloit elle-même les feuilles de quelques branches qu'on abaiſſoit à ſa portée. Une politique ſi ſage, encouragea tellement cette branche d'induſtrie, que bientôt la nation qui n'étoit couverte que de peaux, ſe trouva habillée de ſoie. En peu de tems, l'abondance fut ſuivie de la perfection. On dut ce dernier avantage aux écrits de pluſieurs hommes éclairés, de quelques miniſtres même, qui n'avoient pas dédaigné de porter leurs obſervations ſur cet art nouveau. La

Chine entière s'inſtruiſit dans leur théorie de tout ce qui pouvoit y avoir rapport.

L'art d'élever les vers qui produiſent la ſoie, de filer cette production, d'en fabriquer des étoffes, paſſa de la Chine aux Indes & en Perſe, où il ne fit pas des progrès rapides S'il en eût été autrement, Rome n'eût pas donné juſqu'à la fin du troiſième ſiècle une livre d'or, pour une livre de ſoie. La Grèce ayant adopté cette induſtrie dans le huitième ſiècle, les ſoieries ſe répandirent un peu plus, ſans devenir communes. Ce fut long-tems un objet de magnificence, réſervé aux places les plus éminentes & aux plus grandes ſolemnités. Roger, roi de Sicile, appella enfin d'Athènes des ouvriers en ſoie; & bientôt la culture des mûriers s'étendit de cette iſle au continent voiſin. D'autres contrées de l'Europe voulurent jouir d'un avantage qui donnoit des richeſſes à l'Italie, & elles y parvinrent après quelques efforts inutiles. Cependant la nature du climat, & peut-être d'autres cauſes, n'ont pas permis d'avoir par-tout le même ſuccès.

Les ſoies de Naples, de Sicile, de Reggio, ſont toutes communes, ſoit en organſin, ſoit en trame. On les emploie pourtant utilement,

elles ſont même néceſſaires pour les étoffes brochées, pour les broderies, pour tous les ouvrages où l'on a beſoin de ſoie forte.

Les autres ſoies d'Italie, celles de Novi, de Veniſe, de Toſcane, de Milan, du Montferrat, de Bergame & du Piémont, ſont employées en organſin pour chaîne, quoiqu'elles n'aient pas toutes la même beauté, la même bonté. Les ſoies de Bologne eurent long-tems la préférence ſur toutes les autres. Depuis que celles du Piémont ont été perfectionnées, elles tiennent le premier rang pour l'égalité, la fineſſe, la légéreté. Celles de Bergame ſont celles qui en approchent le plus.

Quoique les ſoies que fournit l'Eſpagne ſoient en général fort belles, celles de Valence ont une grande ſupériorité. Les unes & les autres ſont propres à tout. Leur ſeul défaut eſt d'être un peu trop chargées d'huile, ce qui leur fait beaucoup de tort à la teinture.

Les ſoies de France, ſupérieures à la plupart des ſoies de l'Europe, ne cèdent qu'à celles de Piémont & de Bergame pour la légéreté. Elles ont d'ailleurs plus de brillant en teint que celles du Piémont, plus d'égalité & de nerf que celles de Bergame.

La diverſité des ſoies que recueille l'Europe, ne l'a pas miſe en état de ſe paſſer de celle de la Chine. Quoique en général ſa qualité ſoit peſante & ſon brin inégal, elle ſera toujours recherchée pour ſa blancheur. On croit communément qu'elle tient cet avantage de la nature. Ne ſeroit-il pas plus naturel de penſer, que, lors de la filature, les Chinois jettent dans la baſſine quelque ingrédient qui a la vertu de chaſſer toutes les parties hétérogènes, du moins les plus groſſières? Le peu de déchet de cette ſoie, en comparaiſon de toutes les autres, lorſqu'on la fait cuire pour la teinture, paroît donner un grand poids à cette conjecture.

Quoi qu'il en ſoit de cette idée, la blancheur de la ſoie de la Chine, à laquelle nulle autre ne peut être comparée, la rend ſeule propre à la fabrique des blondes & des gazes. Les efforts qu'on a faits pour lui ſubſtituer les nôtres dans les manufactures de blondes, ont toujours été vains, ſoit qu'on ait employé des ſoies apprêtées ou non apprêtées. On a été un peu moins malheureux à l'égard des gazes. Les ſoies les plus blanches de France & d'Italie l'ont remplacée avec une apparence

de ſuccès ; mais le blanc & l'apprêt n'ont jamais été ſi parfaits.

Dans le dernier ſiècle, les Européens tiroient de la Chine fort peu de ſoie. La nôtre étoit ſuffiſante pour les gazes noires ou de couleur, & pour les marlis qui étoient alors d'uſage. Le goût qu'on a pris depuis quarante ans, & plus généralement depuis vingt-cinq, pour les gazes blanches & pour les blondes, a étendu peu-à-peu la conſommation de cette production Orientale. Elle s'eſt élevée dans les tems modernes à quatre-vingt milliers par an, dont la France a toujours employé près des trois quarts. Cette importation a ſi fort augmenté, qu'en 1766, les Anglois ſeuls en tirèrent cent quatre milliers. Comme les gazes & les blondes ne pouvoient pas la conſommer, les manufacturiers en employèrent une partie dans leurs fabriques de moires & de bas. Ces bas ont, ſur les autres, l'avantage d'une blancheur éclatante & inaltérable, mais ils ſont infiniment moins fins.

Indépendamment de cette ſoie d'une blancheur unique, qui ſe recueille principalement dans la province de Tche-Kiang, & que nous connoiſſons en Europe ſous le nom de ſoie

de Nankin, lieu où on la fabrique plus particuliérement; la Chine produit des soies communes que nous appellons soies de Canton. Comme elles ne sont propres qu'à quelques trames, & qu'elles sont aussi chères que celles d'Europe qui servent aux mêmes usages, on en tire très-peu. Ce que les Anglois & les Hollandois en exportent, ne passe pas cinq ou six milliers. Les étoffes forment un plus grand objet.

Les Chinois ne sont pas moins habiles à mettre les soies en œuvre qu'à les recueillir. Cet éloge ne doit pas s'étendre à celles de leurs étoffes où il entre de l'or & de l'argent. Leurs manufacturiers n'ont jamais su passer ces métaux par la filière; & leur industrie s'est toujours bornée à rouler leurs soies dans des papiers dorés, ou à appliquer les étoffes sur les papiers mêmes. Les deux méthodes sont également vicieuses.

Quoique les hommes soient plus frappés en général du nouveau que de l'excellent, ces étoffes, malgré leur brillant, ne nous ont jamais tentés. Nous n'avons été guère moins rebutés de la défectuosité de leur dessin. On n'y voit que des figures estropiées & des

grouppes ſans intention. Perſonne n'y a reconnu le moindre talent pour diſtribuer les jours & les ombres, ni cette grace, cette facilité qui ſe font remarquer dans les ouvrages de nos bons artiſtes. Il y a dans toutes leurs productions quelque choſe de roide & de meſquin, qui déplaît aux gens d'un goût un peu délicat. Tout y porte le caractère particulier de leur génie, qui manque de feu & d'élévation.

Ce qui nous fait ſupporter ces énormes défauts dans ceux de leurs ouvrages qui repréſentent des fleurs, des oiſeaux, des arbres, c'eſt qu'aucun de ces objets n'eſt en relief. Les figures ſont peintes ſur les étoffes même, avec des couleurs preſque ineffaçables. Cependant l'illuſion eſt ſi entière, qu'on croiroit tous ces objets brochés ou brodés.

Les étoffes unies de la Chine n'ont pas beſoin d'indulgence. Elles ſont parfaites, ainſi que leurs couleurs, le verd & le rouge en particulier. Le blanc du damas a un agrément infini. Les Chinois n'emploient à cet ouvrage que des ſoies de Tche-Kiang. Ils font, comme nous, débouillir la chaîne à fond, mais ils ne cuiſent la trame qu'à demi. Cette méthode

conserve à l'étoffe un peu de corps & de fermeté. Les blancs en sont roux, sans être jaunâtres, & délicieux à la vue, sans avoir ce grand éclat qui la fatigue. Elle ne se repose pas moins agréablement sur les vernis chinois.

XXIX. Les Européens achètent des vernis & du papier à la Chine. Digression sur les arts de cet empire.

Le vernis est une résine particulière, qui découle d'un arbre nommé au Japon, *sitz-dsiu* & *tsi-chu* à la Chine. Il est peu rameux & de la hauteur du saule. Son écorce est blanchâtre & raboteuse, son bois cassant & rempli de moëlle. Ses feuilles, disposées alternativement sur l'extrémité des rameaux, ressemblent à celles d'un frêne, & laissent échapper de leur aisselle des grappes de fleurs qui sont mâles sur un individu & femelles sur un autre. Les premières ont un calice à cinq divisions, cinq pétales & autant d'étamines. On trouve dans les secondes, au lieu d'étamines, un pistil couronné de trois styles, qui devient un petit fruit jaunâtre, gros comme un pois, légérement comprimé sur les côtés & rempli d'un noyau osseux. Cet arbre vient fort bien de graine, mais on préfère de le multiplier de marcotte. Pour cet effet, on choisit en automne les branches dont on veut faire de nouveaux plants. On entoure leur base d'une

boule de terre détrempée, contenue avec de la filasse, jusqu'au tems des gelées, & entretenue fraîche par des arrosemens. Au printems, lorsque la branche a poussé des racines dans cette terre, on la scie au-dessous de la boule & on la transplante.

Cet arbre ne croît que dans quelques provinces tempérées de la Chine & du Japon. On le retrouve aussi dans les régions de l'Amérique, situées sous la même latitude, telles que la Louysiane & la Caroline. Il prospère dans tous les terreins & à toutes les expositions : mais son produit n'est pas égal partout en qualité & en quantité. Sa culture exige peu de soin. Il suffit de remuer un peu la terre au pied des arbres, & d'y rassembler des feuilles mortes qui servent de fumier. Le tronc de ceux qui croissent sans culture, dans les montagnes, a quelquefois un pied de diamètre. Il est beaucoup moindre dans les arbres cultivés qui ne durent pas plus de dix ans. Il faut attribuer cette différence aux incisions qu'on fait à leur écorce pour en tirer le vernis. Cette liqueur laiteuse, contenue dans toutes les parties de l'arbre, découle par les entailles, sous la forme d'une poix liquide,

Expoſée à l'air, elle prend une couleur rouſſeâtre, qui ſe change bientôt en un noir brillant. Des coquilles, placées à chaque fente reçoivent la liqueur. Elle eſt verſée enſuite dans des bambous, & portée de-là chez les marchands qui la mettent dans de plus grands vaſes. Le vernis frais exhale une vapeur dangereuſe, qui fait naître des humeurs inflammatoires ſur la peau de ceux qui la reſpirent. On ſe garantit de ſa malignité, en détournant la tête, lorſqu'on le recueille ou qu'on le tranſvaſe. Quelques voyageurs ajoutent que les ouvriers ſe frottent les mains & le viſage avec de l'huile avant & après le travail, qu'ils couvrent avec ſoin toutes les autres parties de leur corps.

La récolte du vernis ſe fait en été, & ſe répète juſqu'à trois fois dans la même ſaiſon, ſur le même arbre : mais le premier qui découle eſt le meilleur. Lorſque l'arbre paroît épuiſé, on coupe ſon tronc, & la racine pouſſe de nouveaux rejettons, propres à donner du vernis au bout de trois ans.

Le vernis le plus eſtimé ſe tire du Japon. Il n'a pas beſoin de beaucoup de préparation. On ſe contente de le paſſer à travers un

linge, pour en féparer les parties étrangères. On en fait encore évaporer au foleil l'eau furabondante, & on ajoute au vernis du fiel de porc, pour lui donner du corps.

Il ne faut pas confondre avec ce vernis, un vernis très-inférieur qu'on y mêle en fraude. Celui-ci, connu fous le nom de vernis de Siam, découle de l'arbre qui donne l'anacarde. Il n'eft employé qu'à enduire les uftenfiles les plus communs. On le recueille à Siam, à Camboge & au Tonquin, où les Chinois l'achètent, parce que celui qu'ils tirent du tfi-chu ne fuffit pas à leur confommation.

Le vrai vernis dont on diftingue à la Chine trois qualités différentes, s'emploie de deux manières. Dans la première, l'on frotte le bois d'une huile particulière aux Chinois; & dès qu'elle eft fèche l'on applique le vernis. Sa tranfparence eft telle que les veines du bois paroiffent peintes, fi l'on n'en met que deux ou trois couches. Il n'y a qu'à les multiplier pour donner au vernis l'éclat du miroir.

L'autre manière eft plus compliquée. Avec le fecours d'un maftic, on colle fur le bois une efpèce de carton. Ce fonds uni & folide reçoit fucceffivement plufieurs couches de

vernis. Il ne doit être ni trop épais, ni trop liquide ; & c'eſt à ſaiſir ce juſte milieu que conſiſte principalement le mérite de l'artiſte.

De quelque manière que le vernis ſoit employé, il rend le bois comme incorruptible. Les vers ne s'y établiſſent que difficilement, & l'humidité n'y pénètre preſque jamais. Il ne faut qu'un peu d'attention pour empêcher que l'odeur même ne s'y attache.

L'agrément du vernis répond à ſa ſolidité. Il ſe prête à l'or, à l'argent, à toutes les couleurs. On y peint des hommes, des campagnes, des palais, des chaſſes, des combats. Il ne laiſſeroit rien à deſirer, ſi de mauvais deſſins Chinois ne le déparoient généralement.

Malgré ce vice, les ouvrages de vernis exigent des ſoins extrêmement ſuivis. On leur donne au moins neuf ou dix couches, qui ne ſauroient être trop légères. Il faut laiſſer entre elles un intervalle ſuffiſant, pour qu'elles puiſſent bien ſécher. L'eſpace doit être encore plus conſidérable entre la dernière couche, & le moment où l'on commence à polir, à peindre & à dorer. Pour tous ces travaux, un été ſuffit à peine à Nankin, dont les

les atteliers fourniſſent la cour & les principales villes de l'empire. A Canton on va plus vîte. Comme les Européens demandent beaucoup d'ouvrages; qu'ils les veulent aſſortis à leurs idées, & qu'ils ne donnent que peu de tems pour les exécuter : tout ſe fait avec précipitation. L'artiſte, forcé de renoncer au bon, borne ſon ambition à produire des effets qui puiſſent arrêter agréablement la vue. Le papier n'a jamais les mêmes imperfections.

Originairement, les Chinois écrivoient avec un poinçon de fer ſur des tablettes de bois, qui, réunies, formoient des volumes. Dans la ſuite ils tracèrent leurs caractères ſur des pièces de ſoie ou de toile, auxquelles on donnoit la longueur & la largeur dont on avoit beſoin. Enfin le ſecret du papier fut trouvé il y a ſeize ſiècles.

Le papier de la Chine eſt de deux ſortes. Celui dont on ſe ſert pour l'écriture & pour l'impreſſion, eſt fabriqué avec des chiffons de coton & de chanvre, par des procédés aſſez ſemblables à ceux qui ſont en uſage dans les manufactures de l'Europe. Il eſt comparable &, à quelques égards, ſupérieur à celui dont

nous nous servons. Sa finesse & sa transparence ont fait imaginer qu'il étoit composé de soie. Mais ceux qui ont donné cours à cette opinion ignoroient que la soie, quoique réduite en très-petites molécules, ne se mêle pas à l'eau, & ne peut jamais devenir une étoffe solide sur les formes.

Dans le papier de la seconde espèce sont employées les écorces intérieures du mûrier, de l'orme, du cotonier, & sur-tout du bambou. Après avoir été pourries dans des eaux bourbeuses avec de la chaux, ces matières sont hachées, blanchies à la rosée & au soleil, triturées dans des pilons & réduites dans des chaudières en une pâte fluide. Cette pâte étendue sur des formes faites avec de petites baguettes de rottin passées à la filière, donne ces feuilles de papier qui ont quelquefois douze pieds de long, quatre de large, & qui servent généralement de tapisserie aux maisons Chinoises. Quelquefois elles sont destinées pour l'écriture ou pour l'impression: mais il faut alors les faire passer à une dissolution d'alun; & encore après cette réparation ne peut-on écrire ou imprimer que sur l'une des deux faces.

Quoique ce papier se coupe, qu'il prenne l'humidité & que les vers l'attaquent, il est devenu un objet de commerce. L'Europe a emprunté de l'Asie l'idée d'en meubler des cabinets, d'en composer des paravents. Les figures tracées sur ces papiers offrent des graces dans les attitudes & dans les ajustemens: mais quoiqu'on y voie des têtes dont le trait a quelque chose d'agréable, cependant elles ne sont point correctement dessinées. Les yeux, dans une tête de face, sont fréquemment présentés sous l'aspect qu'ils auroient dans des têtes de profil; & les mains sont toujours pitoyablement rendues. De plus, on n'y voit point d'ombres, & les objets sont comme éclairés de tous les côtés. Ils ne portent pas même d'ombre sur le terrein, & sont en quelque sorte diaphanes. Aussi peut-on dire que les Chinois n'ont point du tout l'art de la peinture: car il n'y a point de peinture où il n'y a ni arrondissement, ni demi-teintes, ni ombres, ni reflets. Ce sont tout au plus de légères enluminures.

On ne doit rien conclure des estampes gravées à Paris pour l'empereur de la Chine. Les dessins étoient faits par des missionnaires

qui avoient appris le deſſin en Europe, au moyen de quoi ils ſe ſont trouvés, en général, conformes aux principes d'effet que nous tirons de l'inſpection réfléchie de la nature. Cependant, pour ſe conformer ſans doute à l'uſage de l'empire, il s'en eſt trouvé un où les figures ne portoient point d'ombre ſur le terrein, ce qui mettoit les figures comme en l'air.

On peut auſſi attribuer aux connoiſſances priſes en Europe, la perſpective qu'on voit dans ces deſſins. Quoiqu'elle ne ſoit pas exacte ni d'un bon choix, puiſque tous les aſpects y ſont préſentés comme à vue d'oiſeau, néanmoins ces eſtampes ſont, à cet égard, fort au-deſſus des deſſins vraiment Chinois. Dans ceux-ci, on apperçoit, à la vérité, quelque idée de la diminution perſpective & du fuyant des objets: mais on n'y voit rien qui faſſe préſumer qu'ils aient quelque connoiſſance de la perſpective démontrée géométriquement.

Ces connoiſſances théoriques étant moins néceſſaires dans la ſculpture, leurs progrès y ont été plus loin. On trouve dans beaucoup de leurs figures, à tête mobile, des détails de nature vraie & exécutés avec beaucoup

de foin, mais cependant fans goût dans le travail & fervilement rendus, comme parmi nous, à la renaiffance des arts. Ces artiftes ne favent point voir la nature par fes beautés. Cela vient, vraifemblablement, de ce qu'ils n'étudient point le nud, & de ce qu'arrivés au point où font reftés leurs prédéceffeurs, ils n'en cherchent pas davantage.

Cependant, il eft poffible que cette façon bornée d'étudier ait produit un bien chez eux, relativement à leur porcelaine. Elle peut avoir contribué à conferver à leurs vafes les formes les plus fimples & les premières trouvées. Ce font en effet les plus analogues à ce genre de fculpture. Elles font les plus convenables à la néceffité de fupporter un feu violent fans fe déformer. Leurs formes, le plus fouvent droites ou avec des finuofités très-coulantes, paroiffent plus propres à foutenir l'effet de la cuiffon. Notre furabondance de génie & le defir de produire toujours du nouveau, nous engagent à tenter toutes fortes de courbes, & fouvent des chofes en l'air qui ont de la peine à réuffir, & qui, rendues irrégulières par l'action du feu, produifent beaucoup de défectuofités

& font perdre beaucoup de pièces. A quoi l'on peut ajouter que les premiers qui donnèrent des formes de vafe dans nos manufactures, étoient trop accoutumés à travailler pour l'orfévrerie qui permet de tout hafarder. Il faut efpérer que le tems, l'expérience & le défaut de fuccès, dans beaucoup de tentatives, ramèneront, dans cet art, la fimplicité qui lui convient.

Depuis qu'on a imaginé de peindre du papier en Angleterre & en France, celui de la Chine eft moins recherché. Nos efforts pour nous paffer de fa rhubarbe pourroient bien être auffi heureux.

XXX. La Chine fournit aux Européens de la rhubarbe & quelques autres marchandifes.

La rhubarbe eft une racine qui a la propriété de purger doucement, de fortifier l'eftomac, de faciliter la digeftion, & de tuer les vers des enfans. Elle eft tubéreufe, un peu fangeufe, brune au-dehors, jaune dans l'intérieur & marquée de veines rougeâtres. Sa faveur eft amère & aftringente, fon odeur âcre & aromatique. On préfère celle qui eft compacte, odorante & qui teint la falive en jaune. Les morceaux cariés, trop légers & d'une odeur foible font rejettés.

On n'a pas eu jufqu'ici de notion bien

assurée sur la plante qui donne ce remède. Elle n'a été observée, sur les lieux, par aucun naturaliste. La rhubarbe de Moscovie, dont les feuilles sont ondulées, a passé, quelque tems, pour être la vraie rhubarbe : mais sa racine trop compacte & moins purgative paroît décider contre elle. Une autre espèce, qui est le *rheum palmatum* des botanistes, & dont M. de Jussieu a reçu depuis peu des graines, par la Russie, sembleroit être la plante cherchée. Sa racine a la même texture, les mêmes signes distinctifs, les mêmes propriétés que celle de nos pharmacies. Elle est oblongue, tubéreuse, & pousse plusieurs feuilles, grandes, palmées, à lobes aigus, du milieu desquelles s'élève, à la hauteur de six pieds, un pédicule de fleurs blanches assez petites, dont chacune est composée d'un calice coloré à six divisions de neuf étamines & d'un pistil surmonté de trois styles qui devient, en mûrissant ; une semence triangulaire.

On ignore le lieu précis dont cette espèce est originaire : mais il est bien connu que la vraie rhubarbe croît sans culture, entre le trentième & le trente-neuvième degré de

latitude boréale. Les provinces de Chenſi & de Setſchuen, au nord-oueſt de la Chine, la petite Bucharie & le royaume de Tangut, occupent une grande partie de ce vaſte eſpace.

La racine de rhubarbe eſt tirée de la terre ſur la fin de l'hiver, avant le développement des feuilles. On la coupe en morceaux, qui ſont placés ſur de longues tables & remués pluſieurs fois par jour, juſqu'à ce que le ſuc qu'ils contiennent ſoit épaiſſi & concret. Sans cette précaution, la partie la plus active ſe diſſiperoit, & il en réſulteroit une diminution dans leur poids & dans leur vertu. On les enfile enſuite, dans de petites cordes, pour les deſſécher, ſoit à l'air libre, dans un lieu ombragé, ſoit au cou des beſtiaux, comme pluſieurs voyageurs l'aſſurent. Ces racines ſont enſuite enveloppées de coton & envoyées à leurs différentes deſtinations.

Ce ſont les Tartares Calmouks & les habitans de la grande Bucharie qui portent la rhubarbe à Orembourg. Le gouvernement Ruſſe l'y fait acheter. Les bonnes racines ſont ſéparées des mauvaiſes avec attention.

On brûle ce qui ne mérite pas d'être conſervé; & l'on fait éprouver une nouvelle deſſication au reſte. La partie qui n'eſt pas conſommée dans l'intérieur de l'empire, eſt livrée à des négocians Anglois, à un prix convenu & qui ne varie point. C'eſt la meilleure de toutes les rhubarbes.

Après celle-là, vient celle que les peuples de la grande Bucharie portent en Perſe, & qui après avoir traverſé par terre une partie de l'Aſie, arrive ſur les bords de la Méditerranée, où elle eſt achetée par les Vénitiens. Avant d'être revendue, cette rhubarbe reçoit à-peu-près les mêmes ſoins que celle qui a paſſé par les mains des Ruſſes.

Ce qui vient de rhubarbe par ces deux voies ne ſuffiſant pas à nos beſoins, l'on a été réduit à employer celle que nos navigateurs nous portent de la Chine. Elle eſt très-inférieure aux autres; ſoit qu'elle n'ait été deſſéchée qu'au four, comme on le conjecture parce qu'elle n'eſt pas percée; ſoit que le voiſinage des autres marchandiſes lui ait communiqué un goût particulier; ſoit enfin qu'un long ſéjour ſur l'océan l'ait dénaturée.

L'Europe a deſiré de s'approprier cette

plante falutaire. Le pied qu'on en voit au jardin royal de Paris a déja fourni des graines & des rejettons qui ont profpéré, en pleine terre, dans plufieurs provinces du royaume. La fociété formée à Londres pour l'encouragement des arts & du commerce, diftribua en 1774 des médailles à deux cultivateurs Anglois qui avoient recueilli de la rhubarbe d'une qualité fupérieure. Ces premiers effais dûrent avoir des fuites favorables.

Outre les objets dont on a parlé, les Européens achètent à la Chine de l'encre, du camphre, du borax, du rottin, de la gomme-lacque, & ils y achetoient autrefois de l'or.

En Europe un marc d'or vaut à-peu-près quatorze marcs & demi d'argent. S'il exiftoit un pays où il en valût vingt, nos négocians y en porteroient, pour l'échanger contre de l'argent. Ils nous rapporteroient cet argent, pour l'échanger contre de l'or, auquel ils donneroient la même deftination. Cette activité continueroit jufqu'à ce que la valeur relative des deux métaux fe trouvât à-peu-près la même dans les deux contrées. Le même intérêt fit envoyer long-tems à la

Chine de l'argent pour le troquer contre de l'or. On gagnoit à cette mutation quarante-cinq pour cent. Les compagnies exclusives ne firent jamais ce commerce, parce qu'un pareil bénéfice, quelque considérable qu'il paroisse, auroit été fort inférieur à celui qu'elles faisoient sur les marchandises. Leurs agens, qui n'avoient pas la liberté du choix, se livrèrent à ces spéculations pour leur propre compte. Ils poussèrent cette branche d'industrie avec tant de vivacité, que bientôt ils ne trouvèrent pas un avantage suffisant à la continuer. L'or est plus ou moins cher à Canton, suivant la saison où on l'achète. On l'a à bien meilleur marché depuis le commencement de février jusqu'à la fin de mai, que durant le reste de l'année où la rade est remplie de vaisseaux étrangers. Cependant dans les tems les plus favorables il n'y a que dix-huit pour cent à gagner, gain insuffisant pour tenter personne. Les employés de la compagnie de France sont les seuls qui n'aient pas souffert de la cessation de ce commerce, qui leur fut toujours défendu. Les directeurs se réservoient exclusivement cette source de fortune. Plusieurs y puisoient; mais Casta-

nier ſeul ſe conduiſoit en grand négociant. Il expédioit des marchandiſes pour le Mexique. Les piaſtres qui provenoient de leur vente, étoient portées à Acapulco, d'où elles paſſoient aux Philippines, & de-là à la Chine où on les convertiſſoit en or. Cet habile homme, par une circulation ſi lumineuſe, ouvroit une carrière dans laquelle il eſt bien étonnant que perſonne n'ait marché après lui.

XXXI. Quels ſont les peuples de l'Europe qui ont formé des liaiſons avec la Chine. A quelle ſomme s'élèvent leurs achats.

Toutes les nations Européennes qui paſſent le cap de Bonne Eſpérance, vont à la Chine. Les Portugais y abordèrent les premiers. On leur céda, avec un eſpace d'environ trois milles de circonférence, Macao, ville bâtie dans un terrein ſtérile & inégal, ſur la pointe d'une petite iſle ſituée à l'embouchure de la rivière de Canton. Ils obtinrent la diſpoſition de la rade trop reſſerrée, mais ſûre & commode, en s'aſſujettiſſant à payer à l'empire tous les droits d'entrée ; & ils achetèrent la liberté d'élever des fortifications, en s'engageant à un tribut annuel de 37,500 livres. Tout le tems que la cour de Lisbonne donna des loix aux mers des Indes, cette place fut un entrepôt important. Sa

profpérité diminua dans les mêmes proportions que la puiffance qui en difpofoit. Infenfiblement elle s'eft anéantie. A peine fe fouviendroit-on de ce lieu, autrefois renommé, fi, pendant une partie de l'année, il ne fervoit d'afyle aux facteurs Européens qui, après le départ de leurs navires, font obligés de quitter Canton, où ils ne peuvent rentrer qu'à leur arrivée. Cependant ces foibles reftes d'une colonie autrefois fi floriffante jouirent d'une efpèce d'indépendance jufqu'en 1744.

A cette époque, l'affaffinat d'un Chinois détermina le vice-roi de la province à demander à fa cour un magiftrat pour inftruire les barbares de Macao : ce furent les propres termes de la requête. On envoya un mandarin qui prit poffeffion de la place au nom de fon maître. Il dédaigna d'habiter parmi des étrangers, pour lefquels on a un fi grand mé pris, & il fixa fa demeure à une lieue de la ville.

Les Hollandois furent encore plus maltraités il y a près d'un fiècle. Ces républicains, qui, malgré l'afcendant qu'ils avoient pris dans les mers d'Afie, s'étoient vus exclus de la Chine par les intrigues des Portugais,

parvinrent à s'en ouvrir enfin les ports. Mécontens de l'existence précaire qu'ils y avoient, ils tentèrent d'élever un fort auprès de Hoang-pou, sous prétexte d'y bâtir un magasin. Leur projet étoit, dit-on, de se rendre maîtres du cours du Tigre, & de faire également la loi aux Chinois & aux étrangers qui voudroient négocier à Canton. On démêla leurs vues, plutôt qu'il ne convenoit à leurs intérêts. Ils furent massacrés, & leur nation n'osa de long-tems se montrer sur les côtes de l'empire. Elle y reparut vers l'an 1730. Les premiers vaisseaux qui y abordèrent, étoient partis de Java. Ils portoient différentes productions de l'Inde en général, de leurs colonies en particulier, & les échangeoient contre celles du pays. Ceux qui les conduisoient, uniquement occupés du soin de plaire au conseil de Batavia, de qui ils recevoient immédiatement leurs ordres, & dont ils attendoient leur avancement, ne songeoient qu'à se défaire avantageusement des marchandises qui leur étoient confiées, sans s'attacher à la qualité de celles qu'ils recevoient. La compagnie ne tarda pas à s'apper-

cevoir que de cette manière, elle ne soutiendroit jamais dans ses ventes la concurrence des nations rivales. Cette considération la détermina à faire partir directement d'Europe, des navires avec de l'argent. Ils touchent à Batavia, où ils se chargent des denrées du pays propres pour la Chine, & reviennent directement dans nos parages, avec des cargaisons beaucoup mieux composées qu'elles n'étoient autrefois, mais non pas aussi-bien que celles des Anglois.

De tous les peuples qui ont formé des liaisons avec les Chinois, cette nation est celle qui en a eu de plus suivies. Elle avoit une loge dans l'isle de Chusan, du tems que les affaires se traitoient principalement à Emouy. Lorsqu'elles eurent été concentrées dans Canton, son activité fut toujours la même. L'obligation imposée à sa compagnie d'exporter des étoffes de laine, détermina ce corps à y entretenir assez constamment des facteurs chargés de les vendre. Cette pratique jointe au goût qu'on prit dans les possessions Britanniques pour le thé, fit tomber dans ses mains au commencement du siècle presque tout le commerce de la Chine avec l'Europe,

Les droits énormes que mit le parlement ſur cette conſommation étrangère, ouvrirent les yeux des autres nations, de la France en particulier.

Cette monarchie avoit formé en 1660 une compagnie particulière pour ces parages. Un riche négociant de Rouen, nommé Fermanel, étoit à la tête de l'entrepriſe. Elle fut commencée avec des fonds inſuffiſans, & eut une iſſue malheureuſe. L'éloignement qu'on avoit naturellement pour un empire, qui ne voyoit dans les étrangers que des hommes propres à corrompre ſes mœurs, à entreprendre ſur ſa liberté, fut conſidérablement augmenté par les pertes qu'on avoit faites. Inutilement les diſpoſitions de ce peuple changèrent vers l'an 1685, & avec elles la manière dont nous étions traités. Les François ne fréquentèrent que rarement ſes ports. La nouvelle ſociété qu'on forma en 1698, ne mit pas plus d'activité dans ſes expéditions que la première. Ce commerce n'a pris de la conſiſtance que lorſqu'il a été réuni à celui des Indes, & dans la même proportion.

Les Danois & les Suédois ont commencé à fréquenter les ports de la Chine à-peu-près dans

dans le même tems, & s'y font gouvernés fuivant les mêmes principes. Il eft vraifemblable que celle d'Embden les auroit adoptés, fi elle eût eu le tems de prendre quelque confiftance.

Les achats que les Européens font annuellement à la Chine, peuvent s'apprécier par ceux de 1766, qui s'élevèrent à 26,754,494 livres. Cette fomme, dont le thé feul abforba plus des quatre cinquièmes, fut payée en piaftres ou en marchandifes, apportées par vingt-trois vaiffeaux. La Suède fournit, 1,935,168 livres en argent; & en étain, en plomb, en autres marchandifes, 427,500 liv. Le Danemarck, 2,161,630 liv. & en fer, plomb, & pierres à fufil, 231,000 livres. La France, 4,000,000 livres en argent, & 400,000 livres en draperies. La Hollande, 2,735,400 livres en argent, 44,600 livres en lainages, & 4,000,150 livres en productions de fes colonies. La Grande-Bretagne, 5,443,566 livres en argent, 2,000,475 liv. en étoffes de laine, & 3,375,000 livres en plufieurs objets tirés de diverfes parties de l'Inde. Toutes ces fommes réunies formèrent un total de 26,754,494 livres. Nous ne fai-

fons pas entrer dans ce calcul dix millions en argent que les Anglois portèrent de plus que nous n'avons dit; parce qu'ils étoient deſtinés à payer les dettes que cette nation avoit contractées, ou à former un fonds d'avance pour négocier dans l'intervalle des voyages.

XXXII. Que deviendra le commerce de l'Europe avec la Chine ?

Il n'eſt pas aiſé de prévoir ce que deviendra ce commerce. Quelque paſſion qu'ait la Chine pour l'argent, elle paroît plus portée à fermer ſes ports aux Européens, que diſpoſée à leur faciliter les moyens d'étendre leurs opérations. A meſure que l'eſprit Tartare s'eſt affoibli, que les conquérans ſe ſont nourris des maximes du peuple vaincu, ils ont adopté ſes idées, ſon averſion, ſon mépris en particulier pour les étrangers. Ces diſpoſitions ſe ſont manifeſtées par des gênes humiliantes, qui ont ſucceſſivement remplacé les égards qu'on avoit pour eux. De cette ſituation équivoque à une expulſion entière, il n'y a pas bien loin. Elle pourroit être d'autant plus prochaine, qu'il y a une nation active, qui s'occupe peut-être en ſecret des moyens de l'effectuer.

Les Hollandois voient, comme tout le

monde, que l'Europe a pris un goût vif pour plusieurs productions Chinoises. Ils doivent penser, que l'impossibilité de les tirer directement du lieu de leur origine, n'en anéantiroit pas la consommation. Si nous étions tous exclus de l'empire, ses sujets exporteroient eux-mêmes leurs marchandises. Comme l'imperfection de leur marine ne leur permet pas de pousser loin leur navigation, ils ne pourroient les déposer qu'à Batavia ou à Malaca. Dès-lors la nation à laquelle ces colonies appartiennent, verroit tomber ce commerce entier dans ses mains. Il est horrible de soupçonner ces républicains d'une politique si basse; mais personne n'ignore que de moindres intérêts les ont déterminés à des actions plus odieuses.

Si les ports de la Chine étoient une fois fermés, il est vraisemblable qu'ils le seroient pour toujours. L'obstination de cette nation, ne lui permettroit jamais de revenir sur ses pas, & nous ne voyons point que la force pût l'y contraindre. Quels moyens pourroit-on employer contre un état dont la nature nous a séparés par un espace de huit mille lieues? Il n'est point de gouvernement

assez dépourvu de lumières, pour imaginer que des équipages fatigués osâssent tenter des conquêtes dans un pays défendu par un peuple innombrable, quelque lâche qu'on suppose une nation avec laquelle les Européens ne se sont pas encore mesurés. Les coups qu'on lui porteroit se réduiroient à intercepter sa navigation dont elle s'occupe peu, & qui n'intéresse ni ses commodités ni sa subsistance.

Cette vengeance inutile n'auroit même qu'un tems fort borné. Les vaisseaux destinés à cette croisière de piraterie, seroient écartés de ces parages une partie de l'année par les moussons, & l'autre partie par les tempêtes nommées typhons, qui sont particulières aux mers de la Chine.

Après avoir développé la manière dont les nations de l'Europe ont conduit jusqu'à présent le commerce des Indes, il convient d'examiner trois questions qui semblent naître du fond du sujet, & qui ont partagé jusqu'ici les esprits. Doit-on continuer ce commerce? Les grands établissemens sont-ils nécessaires pour le faire avec succès? Faut-il le laisser dans les mains des compagnies exclusives?

Nous porterons dans cette discussion l'impartialité d'un homme, qui n'a dans cette cause d'autre intérêt que celui du genre-humain.

L'ignorance ou la mauvaise foi corrompent tous les récits. La politique ne juge que d'après ses vues; le commerce que d'après ses intérêts. Il n'y a que le philosophe qui sache douter; qui se taise, quand il manque de lumières; & qui dise la vérité, quand il se détermine à parler. En effet, quelle récompense, assez importante à ses yeux, pourroit le déterminer à tromper les hommes & à renoncer à son caractère? La fortune? il est assez riche, s'il a de quoi satisfaire à ses besoins singuliérement bornés. L'ambition? s'il a le bonheur d'être sage, on peut lui porter envie; mais il n'y a rien sous le ciel qu'il puisse envier. Les dignités? on ne les lui offrira pas, il le sait; & on les lui offriroit, qu'il ne les accepteroit pas sans la certitude de faire le bien. La flatterie? il ignore l'art de flatter, & il en dédaigne les méprisables avantages. La réputation? en peut-il obtenir autrement que par la franchise? La crainte? il ne craint rien, pas même de mourir. S'il est jetté

dans le fond d'un cachot, il ſait bien que ce ne ſera pas la première fois que des tyrans ou des fanatiques y ont conduit la vertu, & qu'elle n'en eſt ſortie que pour aller ſur un échafaud. C'eſt lui qui échappe à la main du deſtin qui ne ſait par où le prendre, parce qu'il a briſé, comme dit le Stoïcien, les anſes par leſquelles le ſort ſaiſit le foible, pour en diſpoſer à ſon gré.

XXXIII. L'Europe doit-elle continuer ſon commerce avec les Indes ?

Ceux qui voudront conſidérer l'Europe comme ne formant qu'un ſeul corps, dont les membres ſont unis entre eux par un intérêt commun, ou du moins ſemblable, ne mettront pas en problême ſi ſes liaiſons avec l'Aſie lui ſont avantageuſes. Le commerce des Indes augmente évidemment la maſſe de nos jouiſſances. Il nous donne des boiſſons ſaines & délicieuſes, des commodités plus recherchées, des ameublemens plus gais, quelques nouveaux plaiſirs, une exiſtence plus agréable. Des attraits ſi puiſſans ont également agi ſur les peuples qui, par leur poſition, leur activité, le bonheur de leurs découvertes, la hardieſſe de leurs entrepriſes, pouvoient aller puiſer ces délices à leur ſource; & ſur les nations qui n'ont pu ſe les

procurer que par le canal intermédiaire des états maritimes, dont la navigation faisoit refluer dans tout notre continent la surabondance de ces voluptés. La passion des Européens pour ce luxe étranger a été si vive, que, ni les plus fortes impositions, ni les prohibitions, & les peines les plus sévères, n'ont pu l'arrêter. Après avoir lutté vainement contre un penchant qui s'irritoit par les obstacles, tous les gouvernemens ont été forcés de céder au torrent, quoique des préjugés universels, cimentés par le tems & l'habitude leur fissent regarder cette complaisance comme nuisible à la stabilité du bonheur général des nations.

Il étoit tems que cette tyrannie finît. Doutera-t-on que ce soit un bien d'ajouter aux jouissances propres d'un climat, celles qu'on peut tirer des climats étrangers? La société universelle existe pour l'intérêt commun & par l'intérêt réciproque de tous les hommes qui la composent. De leur communication il doit résulter une augmentation de félicité. Le commerce est l'exercice de cette précieuse liberté, à laquelle la nature a appellé tous les hommes, a attaché leur bonheur &

même leurs vertus. Difons plus; nous ne les voyons libres que dans le commerce; ils ne le deviennent que par les loix qui favorifent réellement le commerce : & ce qu'il y a d'heureux en cela, c'eft qu'en même tems qu'il eft le produit de la liberté, il fert à la maintenir.

On a mal vu l'homme, quand on a imaginé que pour le rendre heureux, il falloit l'accoutumer aux privations. Il eft vrai que l'habitude des privations diminue la fomme de nos malheurs : mais en retranchant encore plus fur nos plaifirs que fur nos peines, elle conduit l'homme à l'infenfibilité plutôt qu'au bonheur. S'il a reçu de la nature un cœur qui demande à fentir; fi fon imagination le promène fans ceffe malgré lui fur des projets ou des fantômes de félicité qui le flattent, laiffez à fon ame inquiète un vafte champ de jouiffance à parcourir. Que notre intelligence nous apprenne à voir dans les biens dont nous jouiffons, des motifs de ne pas regretter ceux auxquels nous ne pouvons atteindre : c'eft-là le fruit de la fageffe. Mais exiger que la raifon nous perfuade de rejetter ce que nous pourrions ajouter à ce que nous poffédons, c'eft contredire la nature, c'eft

anéantir peut-être les premiers principes de la ſociabilité, c'eſt transformer l'univers en un vaſte monaſtère, & les hommes en autant d'oiſeux & triſtes anachorètes. Suppoſons ce projet rempli ; & jettant un coup-d'œil ſur le globe, demandons-nous à nous-mêmes, ſi nous l'aimerions mieux tel que nous le verrions que tel qu'il étoit.

Comment réduire l'homme à ſe contenter de ce peu que les moraliſtes preſcrivent à ſes beſoins ? Comment fixer les limites du néceſſaire, qui varie avec ſa ſituation, ſes connoiſſances & ſes deſirs ? A peine eut-il ſimplifié par ſon induſtrie les moyens de ſe procurer la ſubſiſtance, qu'il employa le tems qu'il venoit de gagner, à étendre les bornes de ſes facultés & le domaine de ſes jouiſſances. De-là naquirent tous les beſoins factices. La découverte d'un nouveau genre de ſenſations excita le deſir de les conſerver, & la curioſité d'en imaginer d'une autre eſpèce. La perfection d'un art introduiſit la connoiſſance de pluſieurs. Le ſuccès d'une guerre occaſionnée par la faim ou par la vengeance, donna la tentation des conquêtes. Les haſards de la navigation jettèrent les

hommes dans la néceſſité de ſe détruire ou de ſe lier. Il en fut des traités de commerce entre les nations ſéparées par la mer, comme des pactes de ſociété entre les hommes ſemés & rapprochés par la nature ſur une même terre. Tous ces rapports commencèrent par des combats, & finirent par des aſſociations. La guerre & la navigation ont mêlé les ſociétés & les peuplades. Dès-lors, les hommes ſe ſont trouvés liés par la dépendance ou la communication. L'alliage des nations fondues enſemble dans l'incendie des guerres, s'épure & ſe polit par le commerce. Dans ſa deſtination, le commerce veut que toutes les nations ſe regardent comme une ſociété unique, dont tous les membres ont également droit de participer aux biens de tous les autres. Dans ſon objet & ſes moyens, le commerce ſuppoſe le deſir & la liberté concertée entre tous les peuples, de faire tous les échanges qui peuvent convenir à leur ſatisfaction mutuelle. Deſir de jouir, liberté de jouir; il n'y a que ces deux reſſorts d'activité, que ces deux principes de ſociabilité, parmi les hommes.

Que peuvent oppoſer à ces raiſons d'une

communication libre & universelle, ceux qui blâment le commerce de l'Europe avec les Indes? Qu'il entraîne une perte considérable d'hommes; qu'il arrête le progrès de notre industrie; qu'il diminue la masse de notre argent? Il est aisé de détruire ces objections.

Tant que les hommes jouiront du droit de se choisir une profession, d'employer à leur gré leurs facultés, ne soyons pas inquiets de leur destinée. Comme dans l'état de liberté chaque chose a le prix qui lui convient, ils ne braveront aucun danger qu'autant qu'ils en seront payés. Dans des sociétés bien ordonnées, chaque individu doit être le maître de faire ce qui convient le mieux à son goût, à ses intérêts, tant qu'il ne blesse en rien la propriété, la liberté des autres. Une loi qui interdiroit tous les travaux où les hommes peuvent courir le risque de leur vie, condamneroit une grande partie du genre-humain à mourir de faim, & priveroit la société d'une foule d'avantages. On n'a pas besoin de passer la ligne pour faire un métier dangereux; & sans sortir de l'Europe, on trouveroit des professions beaucoup plus destructives de l'espèce humaine que la navi-

gation des Indes. Si les périls des voyages maritimes moissonnent quelques hommes, donnons à la culture de nos terres toute la protection qu'elle mérite, & notre population sera si nombreuse, que l'état pourra moins regretter les victimes volontaires que la mer engloutit. On peut ajouter que la plupart de ceux qui périssent dans ces voyages de long cours, sont enlevés par des causes accidentelles, qu'il seroit facile de prévenir par un régime de vie plus sain, & par une conduite plus réglée. Mais quand on ajoute aux vices de son climat & de ses mœurs, les vices corrupteurs des climats où l'on aborde; comment résister à ce double principe de destruction?

En supposant même que le commerce des Indes dût coûter à l'Europe autant d'hommes que l'on prétend qu'il en absorbe ou qu'il en fait périr, est-il bien certain que cette perte n'est pas réparée & compensée par les travaux dont il est la source, & qui nourrissent, qui multiplient la population? Les hommes dispersés sur les vaisseaux qui voguent vers ces parages, n'occuperoient-ils pas sur la terre une place qu'ils laissent à

templir par des hommes à naître ? Qu'on jette un regard attentif sur le grand nombre d'habitans qui couvrent le territoire resserré des peuples navigateurs, & l'on sera convaincu que ce n'est pas la navigation d'Asie, ni même la navigation en général, qui diminue la population des Européens, mais qu'elle seule balance peut-être toutes les causes de dépérissement & de décadence de l'espèce humaine. Rassurons encore ceux qui craignent que le commerce des Indes ne diminue les occupations & les profits de notre industrie.

Quand il seroit vrai que cette communication auroit arrêté quelques-uns de nos travaux, à combien d'autres n'a-t-elle pas donné naissance ? La navigation lui doit une grande extension. Nos colonies en ont reçu la culture du sucre, du café & de l'indigo. Plusieurs de nos manufactures sont alimentées par ses soies & par ses cotons. Si la Saxe & d'autres contrées de l'Europe font de belles porcelaines ; si Valence fabrique des Pékins supérieurs à ceux de la Chine même ; si la Suisse imite les mousselines & les toiles brodées de Bengale ; si l'Angleterre & la France impriment supérieurement des toiles ; si tant

d'étoffes inconnues autrefois dans nos climats occupent aujourd'hui nos meilleurs artistes, n'est-ce pas de l'Inde que nous tenons tous ces avantages?

. Allons plus loin, & supposons que nous ne devons aucun encouragement, aucune connoissance à l'Asie, la consommation que nous faisons de ses marchandises n'en doit pas nuire davantage à notre industrie. Car avec quoi les payons-nous? N'est-ce pas avec le prix de nos ouvrages portés en Amérique? Je vends à un Espagnol pour cent francs de toile, & j'envoye cet argent aux Indes. Un autre envoie aux Indes la même quantité de toile en nature. Lui & moi en rapportons du thé. Est-ce qu'au fond notre opération n'est pas la même? Est-ce que nous n'avons pas également converti en thé une valeur de cent francs en toile? Nous ne différons, qu'en ce que l'un fait ce changement par deux procédés, & que l'autre le fait par le moyen d'un seul. Supposez que les Espagnols au lieu d'argent me donnent d'autres marchandises dont l'Inde soit curieuse: est-ce que j'aurai diminué les travaux de la nation quand j'aurai porté ces marchandises aux Indes?

N'eſt-ce pas la même choſe que ſi j'y avois porté nos productions en nature ? Je pars d'Europe avec des marchandiſes de manufactures nationales. Je les vais changer dans la mer du Sud contre des piaſtres. Je porte ces piaſtres aux Indes. J'en rapporte des choſes utiles ou agréables. Ai-je rétréci l'induſtrie de l'état ? Non, j'ai étendu la conſommation de ſes produits, & j'ai multiplié ſes jouiſſances. Ce qui trompe les gens prévenus contre le commerce des Indes, c'eſt que les piaſtres arrivent en Europe avant d'être tranſportées en Aſie. En dernière analyſe, que l'argent ſoit ou ne ſoit pas employé comme gage intermédiaire, j'ai échangé directement ou indirectement avec l'Aſie, des choſes uſuelles contre des choſes uſuelles, mon induſtrie contre ſon induſtrie, mes productions contre ſes productions.

Mais, s'écrient quelques eſprits chagrins, l'Inde a englouti dans tous les tems les tréſors de l'univers. Depuis que le haſard a donné aux hommes la connoiſſance de la métallurgie, diſent ces cenſeurs, on n'a ceſſé de cultiver cet art. L'avarice, pâle, inquiète, n'a pas quitté ces rochers ſtériles, où la nature

avoit enfoui ſagement de perfides tréſors. Arrachés des abymes de la terre, ils ont toujours continué de ſe répandre ſur ſa ſurface, d'où, malgré l'extrême opulence des Romains, de quelques autres peuples, on les a vu diſparoître en Europe, en Afrique, dans une partie de l'Aſie même. Les Indes les ont abſorbés. L'argent prend encore aujourd'hui la même route. Il coule ſans interruption de l'Occident au fond de l'Orient, & s'y fixe ſans que rien puiſſe jamais le faire rétrograder. C'eſt donc pour les Indes que les mines du Pérou ſont ouvertes ; c'eſt donc pour les Indiens que les Européens ſe ſont ſouillés de tant de crimes en Amérique. Tandis que les Eſpagnols épuiſent le ſang de leurs eſclaves dans le Mexique, pour arracher l'argent des entrailles de la terre, les Banians ſe fatiguent encore davantage pour l'y faire rentrer. Si jamais les richeſſes du Potoſi tariſſent ou s'arrêtent, notre avidité ſans doute ira les déterrer ſur les côtes du Malabar, où nous les avons portées. Après avoir épuiſé l'Inde de perles & d'aromates, nous irons peut-être les armes à la main y ravir le prix de ce luxe. Ainſi nos cruautés &

nos

nos caprices entraîneront l'or & l'argent dans de nouveaux climats, où l'avarice & la superstition les enfouiront encore.

Ces plaintes ne sont pas sans fondement. Depuis que les autres parties du monde ont ouvert leur communication avec l'Inde, elles ont toujours échangé des métaux contre des arts & des denrées. La nature a prodigué aux Indiens le peu dont ils ont besoin ; le climat leur interdit notre luxe, & la religion leur donne de l'éloignement pour les choses qui nous servent de nourriture. Comme leurs usages, leurs mœurs, leur gouvernement sont restés les mêmes au milieu des révolutions qui ont bouleversé leur pays, il n'est pas permis d'espérer qu'ils puissent jamais changer. L'Inde a été, l'Inde sera ce qu'elle est. Tout le tems qu'on y fera le commerce, on y portera de l'argent, on en rapportera des marchandises. Mais avant de se récrier contre l'abus de ce commerce, il faut en suivre la marche, en voir le résultat.

D'abord il est constant que notre or ne passe pas aux Indes. Ce qu'elles en produisent est augmenté continuellement de celui du Monomotapa, qui y arrive par la côte

orientale de l'Afrique & par la mer Rouge ; de celui des Turcs, qui y entre par l'Arabie & par Baffora ; de celui de Perfe, qui prend la double route de l'océan & du continent. Jamais celui que nous tirons des colonies Efpagnoles & Portugaifes ne groffit cette maffe énorme. En général, nous fommes fi éloignés d'envoyer de l'or dans les mers d'Afie, que pendant long-tems nous avons porté de l'argent à la Chine, pour l'y échanger contre de l'or.

L'argent même que l'Inde reçoit de nous ne forme pas une auffi groffe fomme qu'on feroit tenté de le croire, en voyant la quantité immenfe de marchandifes que nous en tirons. Leur vente annuelle s'élève depuis quelque tems à cent foixante millions. En fuppofant qu'elles n'ont coûté que la moitié de ce qu'elles ont produit, il devroit être paffé dans l'Inde pour leur achat quatre-vingts millions, fans compter ce que nous aurions dû y envoyer pour nos établiffemens. On ne craindra pas d'affurer, que depuis quelque tems toutes les nations réunies de l'Europe n'y portent pas annuellement au-delà de vingt-quatre millions. Huit millions fortent

de France, six millions de Hollande, trois millions d'Angleterre, trois millions de Danemarck, deux millions de la Suède & deux millions du Portugal. Il faut donner de la vraisemblance à ce calcul.

Quoiqu'en général, les Indes n'aient nul besoin, ni de nos denrées, ni de nos manufactures, elles ne laissent pas de recevoir de nous, en fer, en plomb, en cuivre, en étoffes de laine, en quelques autres articles moins considérables, pour la valeur du cinquième au moins de ce qu'elles nous fournissent.

Ce moyen de payer est grossi par les ressources que les Européens trouvent dans leurs possessions d'Asie. Les plus considérables, de beaucoup, sont celles que les isles à épiceries fournissent aux Hollandois & le Bengale aux Anglois.

Les fortunes que les marchands libres & les agens des compagnies font aux Indes, diminuent encore l'exportation de nos métaux. Ces hommes actifs versent leurs capitaux dans les caisses de leur nation, dans les caisses des nations étrangères, pour en être payés en Europe, où ils reviennent tous un peu plutôt, un peu plus tard. Ainsi, une

partie du commerce se fait aux Indes, avec l'argent gagné dans le pays même.

Il arrive encore des événemens, qui mettent dans nos mains les trésors de l'Orient. Qui peut douter qu'en renversant des trônes dans le Décan & dans le Bengale, & en disposant à leur gré de ces grandes places, les François & les Anglois n'aient mis dans leurs mains les richesses accumulées dans ces contrées opulentes depuis tant de siècles ? Il est visible que ces sommes réunies à d'autres moins considérables, que les Européens ont acquises par la supériorité de leur intelligence & de leur courage, ont dû retenir parmi nous beaucoup d'argent, qui, sans ces révolutions, auroit pris la route de l'Asie.

Cette riche partie du monde, nous a même restitué une partie des trésors que nous y avions versés. Personne n'ignore l'expédition de Koulikan dans l'Inde : mais tout le monde ne sait pas que ce terrible vainqueur arracha à la mollesse, à la lâcheté des Mogols, pour plus de deux milliars en espèces, ou en effets précieux. Le palais seul de l'empereur, en renfermoit d'inestimables & sans nombre. La salle du trône étoit revêtue de lames d'or,

Des diamans en ornoient le plafond. Douze colonnes d'or maſſif, garnies de perles & de pierres précieuſes, formoient trois côtés du trône, dont le dais ſur-tout étoit digne d'attention. Il repréſentoit la figure d'un paon, qui, étendant ſa queue & ſes aîles, couvroit le monarque de ſon ombre. Les diamans, les rubis, les émeraudes, toutes les pierreries dont ce prodige de l'art étoit compoſé, repréſentoient au naturel les couleurs de cet oiſeau brillant. Sans doute qu'une partie de ces richeſſes eſt rentrée dans l'Inde. Les guerres cruelles, qui, depuis ce tems-là, ont déſolé la Perſe, auront fait enterrer bien des tréſors venus de la conquête du Mogol. Mais il n'eſt pas poſſible que différentes branches de commerce n'en aient fait couler quelques parties en Europe, par des canaux trop connus pour en parler ici.

Admettons, ſi l'on veut, qu'il n'en ait rien reflué parmi nous; la cauſe de ceux qui condamnent le commerce des Indes, parce qu'il ſe fait avec des métaux, n'en ſera pas meilleure. Il eſt aiſé de le prouver. L'argent ne croît pas dans nos champs; c'eſt une production de l'Amérique, qui nous eſt tranſ-

mise en échange de nos productions. Si l'Europe ne le versoit pas en Asie, bientôt l'Amérique seroit dans l'impossibilité de le verser en Europe. Sa surabondance dans notre continent, lui feroit tellement perdre de sa valeur, que les nations qui nous l'apportent ne pourroient plus en tirer de leurs colonies. Une fois que l'aune de toile, qui vaut présentement vingt sols, sera montée à une pistole, les Espagnols ne pourront plus l'acheter pour la porter dans le pays où croît l'argent. Ce métal leur coûte à exploiter. Dès que la dépense de cette exploitation sera décuplée, sans que l'argent ait augmenté de prix, cette exploitation, plus onéreuse que profitable à ses entrepreneurs, sera nécessairement abandonnée. Il ne viendra plus de métaux du Nouveau-Monde, dans l'ancien. L'Amérique cessera d'exploiter ses meilleures mines; comme par degrés, elle s'est vue forcée d'abandonner les moins abondantes. Cet événement seroit même déja arrivé, si elle n'avoit trouvé un débouché d'environ trois milliars en Asie, par la route du cap de Bonne-Espérance ou par celle des Philippines. Ainsi ce versement de métaux dans l'Inde, que tant

de gens aveuglés par leurs préjugés, ont regardé jusqu'ici comme si ruineux, a été également utile, & à l'Espagne dont il a soutenu l'unique manufacture, & aux autres peuples, qui, sans cela, n'auroient pu continuer à vendre, ni leurs productions, ni leur industrie. Le commerce des Indes ainsi justifié, il convient d'examiner s'il a été conduit dans les principes d'une politique judicieuse.

XXXIV. L'Europe a-t-elle besoin de grands établissemens dans les Indes pour y faire le commerce?

Tous les peuples de l'Europe, qui ont doublé le cap de Bonne-Espérance, ont cherché à fonder de grands empires en Asie. Les Portugais, qui ont montré la route de ces riches contrées, donnèrent, les premiers, l'exemple d'une ambition sans bornes. Peu contens de s'être rendus les maîtres des isles, dont les productions étoient précieuses, d'avoir élevé des forteresses par-tout où il en falloit, pour mettre dans leur dépendance la navigation de l'Orient; ils voulurent donner des loix au Malabar, qui, partagé en plusieurs petites souverainetés jalouses ou ennemies les unes des autres, fut forcé de subir le joug.

Les Espagnols ne montrèrent pas d'abord

plus de modération. Avant même d'avoir achevé la conquête des Philippines, qui devoient former le centre de leur puiſſance, ils firent des efforts pour étendre plus loin leur domination. Si depuis ils n'ont pas aſſujetti le reſte de cet immenſe archipel, s'ils n'ont pas rempli de leurs fureurs tous les lieux voiſins; il faut chercher la cauſe de leur inaction dans les tréſors de l'Amérique, qui, ſans aſſouvir leurs deſirs, ont fixé leurs vues.

Les Hollandois enlevèrent aux Portugais les meilleurs poſtes qu'ils avoient dans le continent, & les chaſſèrent de toutes les iſles où croiſſent les épiceries. Ils n'ont réuſſi à conſerver ces poſſeſſions, de même que celles qu'ils y ont ajoutées, qu'en établiſſant un gouvernement moins vicieux que celui du peuple ſur les ruines duquel ils s'élevoient.

Les pas incertains & lents des François, ne leur ont pas permis pendant long-tems de former de grands projets ou de les ſuivre. Dès qu'ils ſe ſont trouvés en force, ils ont profité du renverſement de l'autorité Mogole, pour uſurper l'empire du Coromandel. On

leur a vu conquérir, ou se faire céder par des négociations artificieuses, un terrein plus étendu qu'aucune puissance Européenne n'en avoit jamais possédé dans l'Indostan.

Les Anglois, plus sages, n'ont travaillé à s'agrandir, qu'après avoir dépouillé les François, & lorsqu'aucune nation rivale ne pouvoit les traverser. La certitude de n'avoir enfin que les naturels du pays à combattre, les a déterminés à porter leurs armes dans le Bengale. C'étoit la contrée de l'Inde qui devoit leur fournir le plus de marchandises propres pour les marchés d'Asie & d'Europe, celle qui devoit le plus consommer de leurs manufactures, celle enfin, qu'à la faveur d'un grand fleuve, leur pavillon pouvoit le plus aisément tenir dans leur dépendance. Ils ont vaincu; & ils se flattent de jouir long-tems du fruit de leurs victoires.

Leurs succès, ceux des François, ont confondu toutes les nations. On comprend sans peine comment des isles abandonnées à elles-mêmes, sans aucune liaison avec leurs voisins, sans avoir ni l'art, ni les moyens de se défendre, ont pu être subjuguées. Mais des victoires remportées de nos jours, dans

le continent, par cinq ou six cens Européens, sur des armées innombrables de Gentils & de Mahométans, instruits la plupart dans les arts de la guerre, causent un étonnement dont on ne revient pas. Les esprits devroient être cependant préparés de loin à ces étranges scènes.

A peine les Portugais parurent dans l'Orient, qu'un petit nombre de vaisseaux & de soldats y bouleversèrent les royaumes. Il ne fallut que l'établissement de quelques comptoirs, la construction de quelques forts, pour abattre les puissances de l'Inde. Lorsqu'elles cessèrent d'être opprimées par les premiers conquérans, elles le furent par ceux qui les chassoient & les remplaçoient. L'histoire de ces délicieuses contrées, cessa d'être l'histoire des naturels du pays, & ne fut plus que celle de leurs tyrans.

Mais qu'étoit-ce donc que ces hommes singuliers, qui ne s'instruisoient jamais à l'école du malheur & de l'expérience ; qui se livroient eux-mêmes, sans défense, à leur ennemi commun ; qui n'apprenoient pas de leurs défaites continuelles, à repousser quelques aventuriers que la mer avoit comme

vomis fur leurs côtes? Ces hommes toujours dupes & toujours victimes, étoient-ils de la même espèce que ceux qui les attaquoient? Pour résoudre ce problême, il suffira de remonter aux causes de la lâcheté des Indiens; & nous commencerons par le despotisme qui les écrase.

Il n'est point de nation, qui, en se poliçant, ne perde de sa vertu, de son courage, de son amour pour l'indépendance; & il est tout simple que les peuples du midi de l'Asie, s'étant les premiers assemblés en société, aient été les premiers exposés au despotisme. Telle a été, depuis l'origine du monde, la marche de toutes les associations. Une autre vérité également prouvée par l'histoire, c'est que toute puissance arbitraire se précipite vers sa destruction, & que des révolutions plus ou moins rapides, ramènent par-tout un peu plutôt, un peu plus tard le règne de la liberté. On ne connoît guère que l'Indostan, où les habitans ayant une fois perdu leurs droits, ne soient jamais parvenus à les recouvrer. Les tyrans sont cent fois tombés, mais la tyrannie s'est toujours maintenue.

A l'esclavage politique, s'est joint l'esclavage civil. L'Indien n'est pas le maître de sa vie : on n'y connoît point de loi qui la protège contre les caprices du despote, ni même contre les fureurs de ses délégués. Il n'est pas le maître de son esprit : l'étude de toutes les sciences intéressantes pour l'humanité lui est interdite ; & toutes celles qui sont reçues concourent à son abrutissement. Il n'est pas le maître du champ qu'il cultive : les terres & leurs productions appartiennent au souverain ; & c'est beaucoup pour le laboureur, s'il peut se promettre de son travail une nourriture suffisante pour lui & pour sa famille. Il n'est pas le maître de son industrie : tout artiste qui a eu le malheur de montrer un peu de talent, court risque d'être destiné au service du chef de l'empire, de ses lieutenans, ou de quelque homme riche, qui aura acheté le droit de l'occuper à sa fantaisie. Il n'est pas le maître de ses richesses : pour se soustraire aux vexations, il dépose son or dans le sein de la terre, & l'y laisse enseveli même à sa mort, avec la folle persuasion qu'il lui servira dans une autre vie. Peut-on douter qu'une autorité absolue, arbitraire, tyran-

nique, qui enveloppe, pour ainſi dire, l'Indien de tous les côtés, ne briſe tous les reſſorts de ſon ame, & ne le rende incapable des ſacrifices qu'exige le courage?

Le climat de l'Indoſtan s'oppoſe auſſi à de généreux efforts. La molleſſe qu'il inſpire, met un obſtacle invincible aux révolutions grandes & hardies, ſi ordinaires dans les régions du Nord. Le corps & l'eſprit également affoiblis, n'ont que les vices & les vertus de l'eſclavage. A la ſeconde, au plus tard à la troiſième génération, les Tartares, les Turcs, les Perſans, les Européens même, prennent la nonchalance Indienne. Sans doute que des inſtitutions religieuſes ou morales pourroient vaincre les influences phyſiques. Mais les ſuperſtitions du pays n'ont jamais connu ce but élevé. Jamais elles n'ont promis de récompenſes dans une autre vie, au citoyen généreux qui mourroit pour la défenſe ou la gloire de la patrie. En conſeillant, en ordonnant même quelquefois le ſuicide, par l'appât ſéduiſant des délices futures, elles ont ſévérement défendu l'effuſion du ſang.

C'étoit une ſuite néceſſaire du ſyſtême de la métempſycoſe. Ce dogme doit inſpirer à

ſes ſectateurs une charité habituelle & univerſelle. La crainte de nuire à leur prochain, c'eſt-à-dire à tous les animaux, à tous les hommes, les occupe continuellement. Le moyen qu'on ſoit ſoldat, quand on peut ſe dire : peut-être que l'éléphant, le cheval que je vais abattre, renferme l'ame de mon père ; peut-être l'ennemi que je vais percer, fut autrefois le chef de ma race ? Ainſi aux Indes, la religion fortifie la lâcheté, née du deſpotiſme & du climat. Les mœurs y ajoutent plus encore.

Dans toutes les régions, le plaiſir de l'amour eſt le premier des plaiſirs ; mais le deſir n'en eſt pas auſſi ardent dans une zone que dans une autre. Tandis que les peuples du Septentrion uſent ſi modérément de ce délicieux préſent de la nature, ceux du Midi s'y livrent avec une fureur qui briſe tous les reſſorts. La politique a quelquefois tourné ce penchant à l'avantage de la ſociété : mais les légiſlateurs de l'Inde paroiſſent n'avoir eu en vue que d'augmenter les funeſtes influences d'un climat brûlant. Les Mogols, derniers conquérans de ces contrées, ont été plus loin. L'amour n'eſt, pour eux, qu'une dé-

bauche honteuſe & deſtructive, conſacrée par la religion, par les loix, par le gouvernement. La conduite militaire des peuples de l'Indoſtan, ſoit Gentils, ſoit Mahométans, eſt digne de pareilles mœurs. On entrera dans quelques détails; & on les puiſera dans les écrits d'un officier Anglois, que ſes faits de guerre ont rendu célèbre dans ces contrées éloignées.

D'abord les ſoldats compoſent la moindre partie des camps Indiens. Chaque cavalier eſt ſuivi de ſa femme, de ſes enfans, & de deux domeſtiques, dont l'un doit panſer le cheval & l'autre aller au fourrage. Le cortège des officiers & des généraux, eſt proportionné à leur vanité, à leur fortune & à leur grade. Le ſouverain lui-même plus occupé, lorſqu'il ſe met en campagne, de l'étalage de ſa magnificence que des beſoins de la guerre, traîne à ſa ſuite, ſon ſerrail, ſes éléphans, ſa cour, la plupart des ſujets de ſa capitale. La néceſſité de pourvoir aux beſoins, aux caprices, au luxe de cette bizarre multitude, forme naturellement au milieu de l'armée une eſpèce de ville, remplie de magaſins & d'inutilités. Les mouvemens d'un

monſtre ſi peſant & ſi mal conſtitué, ſont néceſſairement fort lents. Il règne une grande confuſion dans ſes marches, dans ſes opérations. Quelque ſobres que ſoient les Indiens & même les Mogols, les vivres doivent leur manquer ſouvent; & la famine entraîne après elle des maux contagieux, une affreuſe mortalité.

Cependant, elle n'emporte preſque jamais que des recrues. Quoiqu'en général, les habitans de l'Indoſtan affectent une grande paſſion pour la gloire militaire, ils ſont le métier de la guerre le moins qu'ils peuvent. Ceux qui ont eu aſſez de ſuccès dans les combats pour obtenir des titres honorables, ſont diſpenſés, pendant quelque tems, du ſervice; & il eſt rare qu'ils ne profitent pas de ce privilège. La retraite de ces vétérans, réduit les armées à n'être qu'un vil aſſemblage de ſoldats levés à la hâte, dans les différentes provinces de l'empire & qui ne connoiſſent nulle diſcipline.

La manière de vivre des troupes eſt digne d'une conſtitution ſi vicieuſe. Elles mangent le ſoir une quantité prodigieuſe de riz, & prennent après leur ſouper des drogues qui

les

les plongent dans un sommeil profond. Malgré cette mauvaise habitude, l'on ne voit point de garde autour du camp, destinée à prévenir les surprises ; & rien ne peut déterminer le soldat à se lever matin pour l'exécution des entreprises qui exigeroient le plus de célérité.

Les oiseaux de proie, dont on a toujours un grand nombre, règlent les opérations. Les trouve-t-on pesans, engourdis? c'est un mauvais augure qui empêche de livrer bataille Sont-ils furieux & emportés? on marche au combat, quelques raisons qu'il y ait pour l'éviter ou le différer. Cette superstition, ainsi que l'observation des jours heureux ou malheureux, décident du sort des projets les mieux concertés.

On ne connoît point d'ordre dans les marches. Chaque soldat va selon son caprice, & se contente de suivre le gros du corps auquel il est attaché. Souvent on lui voit sur la tête ses subsistances, & les ustensiles nécessaires pour les préparer ; tandis que ses armes sont portées par sa femme, communément suivie de plusieurs enfans. Si un fantassin a des parens ou des affaires dans

l'armée ennemie, il y paſſe ſans inquiétude, & rejoint enſuite ſes drapeaux, ſans trouver la moindre oppoſition à ſon retour.

L'action n'eſt pas mieux dirigée que ſes préparatifs. La cavalerie qui fait toute la force des armées Indiennes, où l'on a un mépris décidé pour l'infanterie, charge aſſez bien à l'arme blanche, mais ne ſoutient jamais le feu du canon ou de la mouſqueterie. Elle craint de perdre ſes chevaux, la plupart Arabes, Perſans ou Tartares, qui ſont toute ſa fortune. Ceux qui compoſent ce corps, également reſpecté & bien payé, ont tant d'attachement pour leurs chevaux, qu'ils en portent quelquefois le deuil.

Autant les Indiens redoutent l'artillerie ennemie, autant ils ont confiance en la leur, quoiqu'ils ignorent également, & la manière de la traîner, & celle de s'en ſervir. Leurs canons, qui ont tous des noms pompeux & qui ſont la plupart d'une grandeur giganteſque, ſont plutôt un obſtacle au ſuccès qu'un inſtrument de victoire.

Ceux qui ont l'ambition de ſe diſtinguer, s'enivrent d'opium, auquel ils attribuent la vertu d'échauffer le ſang, & de porter l'ame

aux actions héroïques. Dans cette ivresse passagère, ils ressemblent bien plus, par leur habillement & par leur fureur impuissante, à des femmes fanatiques, qu'à des hommes déterminés.

Le prince qui commande ces troupes méprisables, monte toujours sur un éléphant richement caparaçonné, où il est à la fois, & le général & l'étendard de l'armée entière qui a les yeux sur lui. Prend-il la fuite? est-il tué? la machine se détruit. Tous les corps se dispersent, ou se rangent sous les enseignes de l'ennemi.

Ce tableau que nous aurions pu étendre, sans le charger, rend croyables nos succès dans l'Indostan. Beaucoup d'Européens même, jugeant de ce qu'on pourroit dans l'intérieur du pays, par ce qui a été opéré sur les côtes, pensent que la conquête entière de ces contrées, pourroit s'entreprendre sans témérité. Cette extrême confiance leur est venue de ce que dans des positions où aucun ennemi ne pouvoit les harceler sur leurs derrières, ni intercepter les secours qui leur arrivoient; ils ont vaincu des tisserands & des marchands timides, des armées sans courage & sans dis-

cipline, des princes foibles, jaloux les uns des autres, toujours en guerre avec leurs voisins ou avec leurs sujets. Ils ne veulent pas voir, que s'ils s'enfonçoient dans les profondeurs de l'Inde, ils auroient tous péri avant d'être arrivés au milieu de leur carrière. La chaleur excessive du climat, les fatigues continuelles, des maladies sans nombre, le défaut de subsistances, cent autres causes d'une mort inévitable, réduiroient les conquérans à rien, quand même les troupes qui les harceleroient ne leur feroient courir de dangers d'aucune espèce.

Supposons cependant, si l'on veut, que dix mille soldats Européens ont parcouru, ont ravagé l'Inde d'un bout à l'autre: qu'en résultera-t-il? Ces forces suffiront-elles pour assurer la conquête, pour contenir chaque peuple, chaque province, chaque canton; & si elles ne suffisent pas, qu'on nous dise de quelle augmentation de troupes on aura besoin?

Qu'on admette la domination solidement établie, la situation du conquérant ne sera pas beaucoup meilleure. Les revenus de l'Indostan seront absorbés dans l'Indostan même.

Il ne reftera à la puiffance de l'Europe qui aura conçu ce projet d'ufurpation, qu'un grand vuide dans fa population, & la honte d'avoir embraffé des chimères.

La queftion que nous venons d'agiter eft devenue affez inutile, depuis que les Européens ont travaillé eux-mêmes à rendre leurs fuccès dans l'Indoftan plus difficiles. En affociant à leurs jaloufies mutuelles les naturels du pays, ils les ont formés à la tactique, à la difcipline, aux armes. Cette faute politique a ouvert les yeux aux fouverains de ces contrées. L'ambition d'avoir des troupes aguerries les a faifis. Leur cavalerie a mis plus d'ordre dans fes mouvemens; & leur infanterie, jufqu'alors fi méprifée, a pris la confiftance de nos bataillons. Une artillerie nombreufe & bien fervie, a défendu leur camp, a protégé leurs attaques. Les armées mieux compofées & plus réguliérement payées, ont été en état de tenir plus long-tems la campagne.

Ce changement que des intérêts momentanés avoient empêché, peut-être, de prévoir, pourra devenir avec le tems affez confidérable pour mettre des obftacles infur-

montables à la passion qu'ont les Européens de s'étendre dans l'Indostan, pour les dépouiller même des conquêtes qu'ils y ont faites. Sera-ce un bien ? Sera-ce un mal ? C'est ce que nous allons discuter.

Lorsque les Européens voulurent commencer à négocier dans cette opulente région, ils la trouvèrent partagée en un grand nombre de petits états, dont les uns étoient gouvernés par des princes du pays, & les autres par des rois Patanes. Les haînes qui les divisoient leur mettoient presque continuellement les armes à la main. Indépendamment de ces guerres de province à province, il y en avoit une perpétuelle entre chaque souverain & ses sujets. Elle étoit entretenue par des régisseurs ou fermiers, qui pour se rendre agréables à la cour, faisoient toujours outrer la mesure des impôts. Ces barbares ajoutoient à ce fardeau le poids plus accablant encore des vexations. Leurs rapines n'étoient qu'un moyen de plus pour conserver leurs places dans un pays où celui qui donne davantage a toujours raison.

Cette anarchie, ces violences, nous per-

ſuadèrent, que pour établir un commerce ſûr & permanent, il falloit le mettre ſous la protection des armes ; & nous bâtimes des comptoirs fortifiés. Dans la ſuite, la jalouſie, qui diviſe les nations Européennes aux Indes comme ailleurs, les précipita dans des dépenſes plus conſidérables. Chacun de ces peuples étrangers ſe crut obligé, pour n'être pas la victime de ſes rivaux, d'augmenter ſes forces.

Cependant notre domination ne s'étendoit pas au-delà de nos fortereſſes. Les marchandiſes y arrivoient des terres aſſez paiſiblement, ou avec des difficultés qui n'étoient pas inſurmontables. Après même que les conquêtes de Koulikan eurent plongé dans la confuſion le nord de l'indoſtan, la tranquillité continua ſur la côte du Coromandel. Mais la mort de Nizam El-moulouk, ſouba du Décan, y alluma un incendie qui fume encore.

La diſpoſition de cette immenſe dépouille, appartenoit naturellement à la cour de Delhy. Sa foibleſſe enhardit les enfans de Nizam à ſe diſputer l'héritage de leur père. Pour ſe ſupplanter ils eurent recours tour-à-

tour aux armes, aux trahiſons, au poiſon, aux aſſaſſinats. La plupart des aventuriers qu'ils aſſocièrent à leurs haînes & à leurs crimes, périrent au milieu de ces horreurs. Les ſeuls Marattes qui formoient une nation, qui épouſoient tantôt un parti, tantôt un autre, & qui avoient ſouvent des troupes dans tous, paroiſſoient devoir profiter de cette anarchie, & marcher à la ſouveraineté du Décan. Les Européens ont prétendu avoir un grand intérêt à traverſer ce deſſein profond, mais ſecret; & voici pourquoi.

Les Marattes, ont-ils dit, ſont voleurs par les loix de leur éducation, par les principes de leur politique. Ils ne reſpectent point le droit des gens ; ils n'ont aucune connoiſſance du droit naturel, ou du droit civil; ils portent par-tout avec eux la déſolation. Le ſeul bruit de leur approche fait un déſert des contrées les plus habitées. On ne voit que confuſion dans tous les pays qu'ils ont ſubjugués, & les manufactures y ſont anéanties.

Cette opinion fit penſer aux nations Européennes, prépondérantes à la côte du Coromandel, que de tels voiſins y ruineroient entiérement le commerce, & qu'il ne feroit

plus possible de remettre des fonds aux courtiers, pour tirer des marchandises de l'intérieur des terres, sans que ces fonds fussent enlevés par ces brigands. Le desir de prévenir un malheur, qui devoit ruiner leur fortune, & leur faire perdre le fruit des établissemens qu'elles avoient formés, suggéra à leurs agens l'idée d'un nouveau systême.

Dans la situation actuelle de l'Indostan, publièrent-ils, il est impossible d'y entretenir des liaisons utiles sans la protection d'un état de guerre. La dépense, dans un si grand éloignement de la métropole, ne peut être soutenue par les seuls bénéfices du commerce, quelque considérables qu'on les suppose. C'est donc une nécessité de se procurer des possessions suffisantes pour fournir à ces frais énormes; & par conséquent des possessions qui ne soient pas médiocres.

Cet argument, imaginé vraisemblablement pour masquer une grande avidité ou une ambition sans bornes, mais que la passion trop commune des conquêtes a fait trouver d'un si grand poids, pourroit bien n'être qu'un sophisme. Il se présente pour le com-

battre, une foule de raifons phyfiques, morales & politiques. Nous ne nous arrêterons qu'à une, & ce fera un fait. Depuis les Portugais, qui, les premiers, ont porté dans l'Inde des vues d'agrandiffement, jufqu'aux Anglois qui terminent la lifte fatale des ufurpateurs, il n'y a pas une feule acquifition ni grande, ni petite, qui, à l'exception du Bengale & des lieux où croiffent les épiceries, ait pu à la longue payer les dépenfes qu'a entrainées fa conquête, qu'a exigées fa confervation. Plus les poffeffions ont été vaftes, plus elles ont été onéreufes à la puiffance ambitieufe, qui, par quelque voie que ce pût être, avoit réuffi à les obtenir.

Il en fera toujours ainfi. Toute nation qui aura acquis un grand territoire, voudra le conferver. Elle ne verra fa fûreté que dans des places fortifiées, & l'on en élèvera fans nombre. Cet appareil de guerre éloignera le cultivateur, & l'artifte, également alarmés pour leur tranquillité. L'efprit des princes voifins fe remplira de foupçons, & ils craindront, avec raifon, de fe voir la proie d'un marchand devenu conquérant. Dès-lors, ils méditeront la ruine d'un op-

preffeur, qu'ils n'avoient reçu dans leurs ports, que dans la vue d'augmenter leurs tréfors & leur puiffance. Si les circonftances les réduifent à des traités, ils ne les figneront qu'en jurant, dans leur cœur, la perte de celui avec lequel ils feront alliance. Le menfonge fera la bafe de tous leurs accords. Plus long-tems ils auront été réduits à feindre, & plus ils auront eu de loifir pour aiguifer le poignard deftiné à frapper leur ennemi.

La crainte bien fondée de ces perfidies, déterminera les ufurpateurs à fe tenir toujours en force. Auront-ils pour défenfeurs des Européens? Quelle confommation d'hommes pour la métropole! Quelle dépenfe pour les affembler, pour leur faire paffer les mers, pour les entretenir, pour les recruter! Si, par principes d'économie, l'on fe borne aux troupes Indiennes; que pourra-t-on fe promettre d'un amas confus de gens fans aveu, dont les expéditions dégénèrent toujours en brigandages, & finiffent habituellement par une fuite honteufe & précipitée? Leur reffort moral & phyfique eft relâché au point, que la défenfe de leurs dieux & de

leurs foyers, n'a jamais inſpiré aux plus hardis d'entre eux, que quelques mouvemens paſſagers d'une intrépidité bouillante. Des intérêts étrangers & ruineux pour leur patrie, éleveront-ils leur ame avilie & corrompue? Ne doit-on pas plutôt préſumer qu'ils ſeront toujours dans la diſpoſition prochaine de trahir une cauſe odieuſe, qui ne leur offrira aucun avantage permanent & ſenſible?

A ces inconvéniens, ſe joindra un eſprit de concuſſion & de rapine, qui, même dans les tems les plus calmes de la paix, ne différera que peu des ravages de la guerre. Les agens, chargés de ces intérêts éloignés, voudront accumuler rapidement des richeſſes. Les gains lents & méthodiques du commerce, ne leur paroîtront pas dignes de leur attention, & ils précipiteront des révolutions qui mettront à leurs pieds des lacs de roupies. Leur audace aura fait des maux ſans nombre; avant que l'autorité, éloignée de ſix mille lieues, ſe ſoit occupée des ſoins de la réprimer. Les réformateurs ſeront impuiſſans contre des millions, ou ils arriveront trop tard pour

prévenir le renversement d'un édifice qui n'aura jamais eu de base bien solide.

Ce résultat nous dispensera d'examiner la nature des engagemens politiques que les Européens ont contractés avec les puissances de l'Inde. Si ces grandes acquisitions sont nuisibles, les traités faits pour se les procurer, ne sauroient être raisonnables. Il faudra que nos marchands, s'ils sont sages, renoncent en même-tems, & à la fureur des conquêtes, & à l'espoir flatteur de tenir dans leurs mains la balance de l'Asie.

La cour de Delhy achevera de succomber sous le faix de ces divisions intestines, ou la fortune suscitera un prince capable de la relever. Le gouvernement restera féodal, ou redeviendra despotique. L'empire sera partagé en plusieurs états indépendans, ou n'obéira qu'à un seul maître. Ce seront les Marattes ou les Mogols, qui donneront des loix. Ces révolutions ne doivent pas occuper les Européens. L'Indostan, quelle que soit sa destinée, fabriquera des toiles. Nos marchands les acheteront, ils nous les vendront : voilà tout.

Inutilement on objecteroit, que l'esprit, qui, de tout tems, a régné dans ces contrées, nous a forcés de sortir des règles ordinaires du commerce; que nous sommes armés sur les côtes; que cette position nous mêle, malgré nous, dans les affaires de nos voisins; que chercher à nous trop isoler, c'est tout perdre. Ces craintes paroîtront un fantôme aux gens raisonnables, qui savent que la guerre, en ces régions éloignées, ne peut qu'être encore plus funeste aux Européens qu'aux habitans; & qu'elle nous mettra dans la nécessité de tout envahir, ce qu'on ne peut se promettre; ou d'être à jamais chassés d'un pays où il est avantageux de conserver des relations.

L'amour de l'ordre donnera même plus d'extension à ces vues pacifiques. Loin de regarder les grandes possessions comme nécessaires, on ne désespérera pas de pouvoir se passer un jour de postes fortifiés. Les Indiens sont naturellement doux & humains, malgré le caractère atroce du despotisme qui les écrase. Les peuples anciens, qui trafiquoient avec eux, se louèrent toujours de leur candeur, de leur bonne-foi. Cette partie de la

terre eſt actuellement dans une poſition orageuſe pour elle & pour nous. Notre ambition y a ſemé par-tout la diſcorde ; & notre cupidité y a inſpiré de la haîne, de la crainte, du mépris pour notre continent. Conquérans, uſurpateurs, oppreſſeurs auſſi prodigues de ſang qu'avides de richeſſes ; voilà ce que nous avons paru dans l'Orient. Nos exemples y ont multiplié les vices nationaux, & nous y avons enſeigné à ſe défier des nôtres.

Si nous avions porté chez les Indiens des procédés établis ſur la bonne-foi ; ſi nous leur avions fait connoître que l'utilité réciproque eſt la baſe du commerce ; ſi nous avions encouragé leur culture & leur induſtrie, par des échanges également avantageux pour eux & pour nous : inſenſiblement, on ſe ſeroit concilié l'eſprit de ces peuples. L'heureuſe habitude de traiter ſûrement avec nous, auroit fait tomber leurs préjugés & changé peut-être leur gouvernement. Nous en ſerions venus au point de vivre au milieu d'eux, de former autour de nous des nations ſtables & ſolidement policées, dont les forces auroient protégé nos établiſſemens par une

changement que l'efprit de difcorde, qui nous agite, ne permet pas d'efpérer fi-tôt, convient-il à l'Europe de continuer le commerce des Indes, par des compagnies exclufives; ou de le rendre libre? C'eft la dernière queftion qui nous refte à examiner.

XXXV. L'Europe doit-elle rendre libre le commerce des Indes, ou l'exploiter par des compagnies exclufives?

Si nous voulions la décider par des généralités, elle ne feroit pas difficile à réfoudre. Demandez fi dans un état qui admet une branche de commerce, tous les citoyens ont droit d'y prendre part; la réponfe eft fi fimple, qu'elle n'eft pas même fufceptible de difcuffion. Il feroit affreux que des fujets, qui partagent également le fardeau des chaînes fociales & des dépenfes publiques, ne participâffent pas également aux avantages du pacte qui les réunit; qu'ils euffent à gémir, & de porter le joug de leurs inftitutions, & d'avoir été trompés en s'y foumettant.

D'un autre côté, les notions politiques fe concilient parfaitement avec ces idées de juftice. Tout le monde fait que c'eft la liberté qui eft l'ame du commerce, & qu'elle eft feule capable de le porter à fon dernier

terme. Tout le monde convient que c'eſt la concurrence qui développe l'induſtrie, & qui lui donne tout le reſſort dont elle eſt ſuſceptible. Cependant depuis plus d'un ſiècle, les faits n'ont ceſſé d'être en contradiction avec ces principes.

Tous les peuples de l'Europe qui font le commerce des Indes, le font par des compagnies excluſives, & il faut convenir que des faits de cette eſpèce ſont impoſans, parce qu'il eſt bien difficile de croire, que de grandes nations, chez qui les lumières en tout genre ont fait tant de progrès, ſe ſoient conſtamment trompées pendant plus de cent années ſur un objet ſi important, ſans que l'expérience & la diſcuſſion aient pu les éclairer. Il faut donc, ou que les défenſeurs de la liberté aient donné trop d'étendue à leurs principes, ou que les défenſeurs du privilège excluſif aient porté trop loin la néceſſité de l'exception. Peut-être auſſi en embraſſant des opinions extrêmes, a-t-on paſſé le but de part & d'autre, & s'eſt-on également éloigné de la vérité.

Depuis qu'on agite cette queſtion fameuſe, on a toujours cru qu'elle étoit par-

faitement ſimple ; on a toujours ſuppoſé qu'une compagnie des Indes étoit eſſentiellement excluſive, & que ſon exiſtence tenoit à celle de ſon privilège. De-là les défenſeurs de la liberté ont dit : les privilèges excluſifs ſont odieux, donc il ne faut point de compagnie. Leurs adverſaires au contraire ont répondu : la nature des choſes exige une compagnie, donc il faut un privilège excluſif. Mais ſi nous parvenons à faire voir que les raiſons qui s'élèvent contre les privilèges ne prouvent rien contre les compagnies, & que les circonſtances qui peuvent rendre une compagnie des Indes néceſſaire, ne ſont rien en faveur de ſon privilège ; ſi nous prouvons que la nature des choſes exige à la vérité une aſſociation puiſſante, une compagnie pour le commerce des Indes, mais que le privilège excluſif tient à des cauſes particulières, enſorte que cette compagnie peut exiſter ſans être privilégiée, nous aurons trouvé la ſource de l'erreur commune & la ſolution de la difficulté.

Qu'eſt-ce qui conſtitue la nature des choſes en matière de commerce ? Ce ſont les climats,

les productions, la distance des lieux, la forme du gouvernement, le génie & les mœurs des peuples qui y sont soumis. Dans le commerce des Indes, il faut aller à six mille lieues de l'Europe chercher les marchandises que fournissent ces contrées: il faut y arriver dans une saison déterminée, & attendre qu'une autre saison ramene les vents nécessaires pour le retour. Il résulte de-là, que les voyages consomment environ deux années, & que les armateurs ne peuvent espérer de revoir leurs fonds qu'au bout de ces deux années. Première circonstance essentielle..

La nature d'un gouvernement, sous lequel il n'y a ni sûreté ni popriété, ne permet point aux gens du pays d'avoir des marchés publics, ou de former des magasins particuliers. Qu'on se représente des hommes accablés & corrompus par le despotisme, des ouvriers hors d'état de rien entreprendre par eux-mêmes; & d'un autre côté, la nature plus féconde encore que l'autorité n'est avide, fournissant à des peuples paresseux une subsistance qui suffit à leurs besoins, à leurs desirs: & l'on sera étonné qu'il y ait la moindre industrie dans l'Inde. Aussi pou-

vons-nous assurer qu'il ne s'y fabriqueroit presque rien, si l'on n'alloit exciter les tisserands l'argent à la main, & si l'on n'avoit la précaution de commander un an d'avance les marchandises dont on a besoin. On paie un tiers du prix, au moment où on les commande; un second tiers, lorsque l'ouvrage est à moitié fait; & le dernier tiers enfin, à l'instant de la livraison. Il résulte de cet arrangement, une différence fort considérable sur le prix & sur la qualité; mais il résulte aussi la nécessité d'avoir ses fonds dehors une année de plus, c'est-à-dire, trois années au lieu de deux: nécessité effrayante pour des particuliers, sur-tout en considérant la grandeur des fonds qu'exigent ces entreprises.

En effet, les frais de navigation & les risques étant immenses, il faut nécessairement pour les courir, rapporter des cargaisons complettes, c'est-à-dire, des cargaisons d'un million ou quinze cens mille livres, prix d'achat dans l'Inde. Or, quels sont les négocians ou les capitalistes même, en état de faire des avances de cette nature, pour n'en recevoir le remboursement qu'au bout de trois années?

Il y en a ſans doute très-peu en Europe ; & parmi ceux qui en auroient la puiſſance, il n'y en a preſque aucun qui en eût la volonté. Conſultez le cœur humain. Ce ſont des gens qui ont des fortunes médiocres qui courent volontiers de grands riſques, pour faire de grands profits. Mais lorſqu'une fois la fortune d'un homme eſt parvenue à un certain degré, il veut jouir, & jouir avec ſûreté. Ce n'eſt pas que les richeſſes éteignent la ſoif des richeſſes, au contraire, elles l'allument ſouvent : mais elles fourniſſent en même tems mille moyens de la ſatisfaire, ſans peine & ſans danger. Ainſi, d'abord ſous ce point de vue, commence à naître la néceſſité de former des aſſociations, où un grand nombre de gens n'héſiteront point de s'intéreſſer, parce que chacun d'eux en particulier ne riſquera qu'une petite partie de ſa fortune, & meſurera l'eſpérance des profits ſur la réunion des moyens que peut employer la ſociété entière. Cette néceſſité deviendra plus ſenſible encore, ſi l'on conſidère de près la manière dont ſe font les achats dans l'Inde & les précautions de détail qu'exige cette opération.

Pour contracter une cargaiſon d'avance, il faut plus de cinquante agens différens répandus à trois cens, à quatre cens, à cinq cens lieues les uns des autres. Il faut, quand l'ouvrage eſt fini, le vérifier, l'auner, ſans quoi les marchandiſes ſeroient bientôt défectueuſes par la mauvaiſe-foi des ouvriers, également corrompus par leur gouvernement, & par l'influence des crimes en tout genre, dont l'Europe depuis trois ſiècles leur a donné l'exemple.

Après tous ces détails, il faut encore d'autres opérations qui ne ſont pas moins néceſſaires. Il faut des blanchiſſeurs, des batteurs de toile, des emballeurs, des blanchiſſeries même qui renferment des étangs dont les eaux ſoient choiſies. Il ſeroit bien difficile, ſans doute, à des particuliers, de ſaiſir & d'embraſſer cet enſemble de précautions; mais en ſuppoſant que leur induſtrie leur en fournît la poſſibilité, ce ne pourroit jamais être qu'autant que chacun d'eux feroit un commerce ſuivi, & des expéditions toujours ſucceſſives. Car tous les moyens que nous venons d'indiquer ne ſe créent pas d'un jour à l'autre, & ne peuvent ſe maintenir que par

des relations continuelles. Il faudroit donc que chaque particulier fût en état, pendant trois années de suite, d'expédier successivement un vaisseau chaque année, c'est-à-dire, de debourser 4,000,000 de livres. On sent bien que cela est impossible, & qu'il n'y a qu'une société qui puisse former une pareille entreprise.

Mais il s'établira peut-être dans l'Inde des maisons de commerce, qui feront toutes ces opérations de détail, & qui tiendront des cargaisons toutes prêtes pour les vaisseaux qu'on expédiera d'Europe.

Cet établissement de maisons de commerce à six mille lieues de la métropole, avec des fonds immenses pour faire les avances nécessaires aux tisserands, nous paroît une chimère démentie par la raison & par l'expérience. Peut-on croire de bonne-foi que des négocians qui ont une fortune faite en Europe, iront la porter en Asie, pour y former des magasins de mousselines, dans l'espérance de voir arriver des vaisseaux qui n'arriveront peut-être pas, ou qui n'arriveront qu'en très-petit nombre & avec des fonds insuffisans? Ne voit-on pas, au contraire,

que l'efprit de retour s'empare de tous les Européens qui ont fait une petite fortune dans ces climats ; & qu'au lieu de chercher à l'accroître par les moyens faciles que leur offrent le commerce particulier de l'Inde & le fervice des compagnies, ils fe preffent d'en venir jouir tranquillement dans leur patrie.

Vous faut-il de nouvelles preuves & de nouveaux exemples ? Voyez ce qui fe paffe en Amérique.

Si l'on pouvoit fuppofer que le commerce & l'efpoir des profits qu'il donne, fuffent capables d'attirer les Européens riches hors de chez eux, ce feroit fans doute pour aller fe fixer dans cette partie du monde bien moins éloignée que l'Afie, & gouvernée par les loix, par les mœurs de l'Europe. Il femble qu'il feroit tout fimple de voir des négocians acheter d'avance le fucre des colons, pour le livrer aux vaiffeaux d'Europe à l'inftant de leur arrivée, en recevant d'eux en échange des denrées qu'ils revendroient à ces mêmes colons lorfqu'ils en auroient befoin. C'eft cependant tout le contraire qui arrive. Les négocians établis en Amérique

ne font que de fimples commiffionnaires ; des facteurs, qui facilitent aux colons & aux Européens l'échange réciproque de leurs denrées, mais qui font fi peu en état de faire activement le commerce par eux-mêmes, que lorfqu'un vaiffeau n'a pu trouver le débit de fa cargaifon, elle refte en dépôt pour le compte de l'armateur, chez le commiffionnaire auquel elle avoit été adreffée. D'après cela, on doit conclure que ce qui ne fe fait pas en Amérique fe feroit encore moins en Afie, où il faudroit de plus grands moyens, & où il y auroit de plus grandes difficultés à vaincre. Nous ajouterons que l'établiffement fuppofé des maifons de commerce dans l'Inde, ne détruiroit point la néceffité de former en Europe des fociétés, parce qu'il n'en faudroit pas moins débourfer pour chaque armement douze ou quinze cens mille livres de fonds, qui ne pourroient jamais rentrer que la troifième année au plutôt.

Cette néceffité une fois prouvée dans tous les cas, il en réfulte que le commerce de l'Inde eft dans un ordre particulier, puifqu'il n'y a point, ou prefque point de négocians

qui puiſſent l'entreprendre & le ſuivre par eux-mêmes, avec leur propre fonds, & ſans le ſecours d'un grand nombre d'aſſociés. Il nous reſte à prouver que ces ſociétés démontrées néceſſaires, ſeroient portées par leur intérêt propre & par la nature des choſes, à ſe réunir en une ſeule & même compagnie.

Deux raiſons principales viennent à l'appui de cette propoſition : le danger de la concurrence dans les achats & dans les ventes, & la néceſſité des aſſortimens.

La concurrence des vendeurs & des acheteurs réduit les marchandiſes à leur juſte valeur. Lorſque la concurrence des vendeurs eſt plus grande que celle des acheteurs, le prix des marchandiſes tombe au-deſſous de leur valeur ; comme il eſt plus conſidérable, lorſque le nombre des acheteurs ſurpaſſe celui des vendeurs. Appliquons ces notions au commerce de l'Inde.

Lorſque vous ſuppoſez que ce commerce s'étendra en proportion du nombre d'armemens particuliers qu'on y deſtinera, vous ne voyez pas que cette multiplicité n'augmentera que la concurrence des acheteurs,

tandis qu'il n'eſt pas en votre pouvoir d'augmenter celle des vendeurs. C'eſt comme ſi vous conſeilliez à des négocians d'aller en troupe mettre l'enchère à des effets, pour les avoir à meilleur marché.

Les Indiens ne font preſque aucune conſommation des productions de notre ſol & de notre induſtrie. Ils ont peu de beſoins, peu d'ambition, peu d'activité. Ils ſe paſſeroient facilement de l'or & de l'argent de l'Amérique, qui loin de leur procurer des jouiſſances, n'eſt qu'un aliment de plus à la tyrannie ſous laquelle ils gémiſſent. Ainſi comme la valeur de tous les objets d'échange n'a d'autre meſure que le beſoin & la fantaiſie des échangeurs, il eſt évident que dans l'Inde nos marchandiſes valent très-peu, tandis que celles que nous y achetons valent beaucoup. Tant que je ne verrai pas des vaiſſeaux Indiens venir chercher dans nos ports nos étoffes & nos métaux, je dirai que ce peuple n'a pas beſoin de nous, & qu'il nous fera néceſſairement la loi dans tous les marchés que nous ferons avec lui. De-là il ſuit que plus il y aura de marchands Européens occupés de ce commerce, plus la valeur des

productions de l'Inde augmentera, plus celles des nôtres diminuera ; & qu'enfin ce ne sera qu'avec des exportations immenses que nous nous procurerons les marchandises qui nous viennent de l'Asie. Mais si, par une suite de cet ordre de choses, chacune des sociétés particulières est obligée d'exporter plus d'argent, sans rapporter plus de marchandises, il en résultera pour elles une perte certaine ; & la concurrence qui aura entamé leur ruine en Asie, les poursuivra encore en Europe pour la consommer ; parce que le nombre des vendeurs étant alors plus considérable, tandis que celui des acheteurs est toujours le même, les sociétés seront obligées de vendre à meilleur marché, après avoir été forcées d'acheter plus cher.

L'article des assortimens n'est pas moins important. On entend par assortiment la combinaison de toutes les espèces de marchandises que fournissent les différentes parties de l'Inde, combinaison proportionnée à l'abondance ou à la disette connue de chaque espèce de marchandise en Europe. C'est de-là principalement que dépendent tous les succès & tous les profits du com-

merce. Mais rien ne ſeroit plus difficile dans l'exécution pour des ſociétés particulières. En effet, comment voudroit-on que ces petites ſociétés iſolées, ſans communication, ſans liaiſon entre elles, intéreſſées au contraire à ſe dérober la connoiſſance de leurs opérations, rempliſſent cet objet eſſentiel? Comment voudroit-on qu'elles dirigeâſſent cette multitude d'agens & de moyens, dont on vient de montrer la néceſſité? Il eſt clair que les ſubrécargues ou les commiſſionnaires incapables de vues générales, demanderoient tous en même tems la même eſpèce de marchandiſes, parce qu'ils croiroient qu'il y auroit plus à gagner. Ils en feroient par conſéquent monter le prix dans l'Inde, ils le feroient baiſſer en Europe, & cauſeroient tout-à-la-fois un dommage inévitable à leurs commettans & à l'état.

Toutes ces conſidérations n'échapperoient certainement point aux armateurs & aux capitaliſtes, qu'on ſolliciteroit d'entrer dans ces ſociétés. La crainte de ſe trouver en concurrence avec d'autres ſociétés, ſoit dans les achats, ſoit dans les ventes, ſoit dans la

compoſition des aſſortimens, ralentiroit leur activité. Bientôt le nombre des ſociétés diminueroit; & le commerce, au lieu de s'étendre, ſe renfermeroit tous les jours dans un cercle plus étroit, & finiroit peut-être par s'anéantir.

Ces ſociétés particulières feroient donc intéreſſées, comme nous l'avons dit, à ſe réunir; parce qu'alors tous leurs agens, ſoit à la côte de Coromandel, ſoit à la côte du Malabar, ſoit dans le Bengale, liés & dirigés par un ſyſtême ſuivi, travailleroient de concert dans les différens comptoirs, à aſſortir les cargaiſons qui devroient être expédiées du comptoir principal : tandis que par des rapports & une relation intimes, toutes ces cargaiſons formées ſur un plan uniforme, concourroient à produire un aſſortiment complet, meſuré ſur les ordres & les inſtructions qui auroient été envoyés d'Europe.

Mais on eſpéreroit vainement qu'une pareille réunion pût s'opérer ſans le concours du gouvernement. Il y a des cas où les hommes ont beſoin d'être excités; & c'eſt principalement, comme dans celui-ci, lorſqu'ils ont à craindre qu'on ne leur refuſe une pro-

tection qui leur eſt néceſſaire, ou qu'on n'accorde à d'autres des faveurs qui pourroient leur nuire. Le gouvernement de ſon côté ne feroit pas moins intéreſſé à favoriſer cette aſſociation, puiſqu'il eſt conſtant que c'eſt le moyen le plus ſûr, & peut-être l'unique, de ſe procurer au meilleur marché poſſible les marchandiſes de l'Inde, néceſſaires à la conſommation intérieure de l'état, & à l'exportation qui s'en fait au-dehors. Cette vérité deviendra plus ſenſible par un exemple très-ſimple.

Suppoſons un négociant qui expédie un vaiſſeau aux Indes avec des fonds conſidérables. Ira-t-il charger pluſieurs commiſſionnaires dans le même lieu d'acheter les marchandiſes dont il a beſoin? Non, ſans doute; parce qu'il ſentira qu'en exécutant fort ſecretement ſes ordres chacun de leur côté, ils ſe nuiroient les uns aux autres, & feroient monter néceſſairement le prix des marchandiſes demandées; enſorte qu'il en auroit une moindre quantité avec la même ſomme d'argent, que s'il n'eût employé qu'un ſeul commiſſionnaire. L'application n'eſt pas difficile à faire : c'eſt l'état qui eſt le négociant,

&

& c'eſt la compagnie qui eſt le commiſſionnaire.

Nous avons prouvé juſqu'à préſent que dans le commerce des Indes, la nature des choſes exigeoit que les citoyens d'un état fuſſent réunis en compagnie, & pour leur intérêt propre, & pour celui de l'état même: mais nous n'avons encore rien trouvé d'où l'on pût induire que cette compagnie dût être excluſive. Nous croyons appercevoir, au contraire, que l'excluſif dont les compagnies Européennes ont toujours été armées, tient à des cauſes particulières qui ne ſont point de l'eſſence de ce commerce.

Lorſque les différentes nations de l'Europe imaginèrent ſucceſſivement qu'il étoit de leur intérêt de prendre part au commerce des Indes, que les particuliers ne faiſoient pas, quoiqu'il leur fût ouvert depuis long-tems, il fallut bien former des compagnies, & leur donner des encouragemens proportionnés à la difficulté de l'entrepriſe. On leur avança des fonds; on les décora de tous les attributs de la puiſſance ſouveraine; on leur permit d'envoyer des ambaſſadeurs; on leur donna le droit de faire la paix & la guerre, & mal-

heureusement pour elles & pour l'humanité, elles n'ont que trop usé de ce droit funeste. On sentit en même tems qu'il étoit nécessaire de leur assurer les moyens de s'indemniser des dépenses d'établissement, qui devoient être très-considérables. De-là les privilèges exclusifs, dont la durée fut d'abord fixée à un certain nombre d'années, & qui se sont ensuite perpétués par des circonstances que nous allons développer.

Les prérogatives brillantes que l'on avoit acccordées aux compagnies, étoient, à le bien prendre, autant de charges imposées au commerce. Le droit d'avoir des forteresses, emportoit la nécessité de les construire & de les défendre. Le droit d'avoir des troupes, emportoit l'obligation de les recruter & de les payer. Il en étoit de même de la permission d'envoyer des ambassadeurs, & de faire des traités avec les princes du pays. Tout cela entraînoit après soi des dépenses de pure représentation, bien propres à arrêter les progrès du commerce, & à faire tourner la tête aux gens que les compagnies envoyoient aux Indes pour y être leurs facteurs, & qui en

arrivant se croyoient des souverains, & agissoient en conséquence.

Cependant les gouvernemens trouvoient fort commode d'avoir en Asie des espèces de colonies, qui, en apparence, ne leur coûtoient rien ; & comme en laissant toutes les dépenses à la charge des compagnies, il étoit juste de leur assurer tous les profits, les privilèges ont été maintenus. Mais si au lieu de s'arrêter à cette prétendue économie du moment, on eût porté ses regards vers l'avenir, & qu'on eût lié tous les événemens que la révolution d'un certain nombre d'années amène naturellement dans son cours, on auroit vu que les dépenses de souveraineté, dont il est impossible de déterminer la mesure, parce qu'elles sont subordonnées à une infinité de circonstances politiques, absorberoient plutôt ou plus tard, & les bénéfices & les capitaux du commerce : qu'il faudroit alors que le trésor public s'épuisât pour venir au secours de la compagnie privilégiée, & que ces faveurs tardives, qui n'apporteroient de remède qu'au mal déja fait, sans en détruire la cause, laisseroient à perpétuité les compagnies de commerce dans la médiocrité & dans la langueur.

Mais pourquoi les gouvernemens ne reviendroient-ils pas enfin de cette erreur ? Pourquoi ne reprendroient-ils pas une charge qui leur appartient, & dont le poids, après avoir accablé les compagnies, finit toujours par retomber tout entier ſur eux ? Alors la néceſſité de l'excluſif s'évanouiroit. Les compagnies exiſtantes, que des relations anciennes & un crédit établi rendent précieuſes, ſeroient ſoigneuſement conſervées. L'apparence du monopole s'éloigneroit d'elles à jamais, & la liberté leur offriroit peut-être des objets nouveaux, que les charges attachées au privilège ne leur auroient pas permis d'embraſſer. D'un autre côté, le champ du commerce ouvert à tous les citoyens, ſe fertiliſeroit ſous leurs mains. On les verroit tenter de nouvelles découvertes, former des entrepriſes nouvelles. Le commerce d'Inde en Inde, ſûr de trouver un débouché en Europe, s'étendroit encore & prendroit plus d'activité. Les compagnies attentives à toutes ces opérations, meſureroient leurs envois & leurs retours ſur les progrès du commerce particulier ; & cette concurrence, dont perſonne ne ſeroit la vic-

time, tourneroit au profit des différens états.

Ce systême nous semble propre à concilier tous les intérêts, tous les principes. Il ne nous paroît susceptible d'aucune objection raisonnable, soit de la part des défenseurs du privilège exclusif, soit de la part des défenseurs de la liberté.

Les premiers diroient - ils que les compagnies sans privilège exclusif n'auroient qu'une existence précaire, & seroient bientôt ruinées par les particuliers ?

Vous étiez donc de mauvaise foi, leur répondrois-je, lorsque vous souteniez que le commerce particulier ne pouvoit pas réussir ? Car s'il parvient à ruiner celui des compagnies, comme vous le prétendez aujourd'hui, ce ne peut être qu'en s'emparant malgré elles, par la supériorité de ses moyens & par l'ascendant de la liberté, de toutes les branches dont elles sont en possession. D'ailleurs, qu'est-ce qui constitue réellement vos compagnies ? Ce sont leurs fonds, leurs vaisseaux, leurs comptoirs; & non pas leur privilège exclusif. Qu'est-ce qui les a toujours ruinées ? Ce sont les dépenses excessives, les abus de

tout genre, les entreprifes folles, en un mot, la mauvaife adminiftration, bien plus deftructive que la concurrence. Mais fi la diftribution de leurs moyens & de leurs forces eft faite avec fageffe & économie ; fi l'efprit de propriété dirige leurs opérations, je ne vois point d'obftacle qu'elles ne puiffent vaincre, point de fuccès qu'elles ne puiffent efpérer.

Ces fuccès feroient-ils ombrage aux défenfeurs de la liberté ? Diroient-ils à leur tour que ces compagnies riches & puiffantes épouvanteroient les particuliers, & détruiroient en partie cette liberté générale & abfolue, fi néceffaire au commerce.

Cette objection ne nous furprendroit pas de leur part ; car ce font prefque toujours des mots qui conduifent les hommes, & qui dirigent leurs démarches & leurs opinions. Je n'excepte pas de cette erreur le plus grand nombre des écrivains économiques. Liberté de commerce, liberté civile. Nous adorons avec eux ces deux divinités tutélaires du genre-humain. Mais fans nous laiffer féduire par des mots, nous nous attachons à l'idée qu'ils repréfentent. Que demandez-vous,

dirois-je à ces respectables enthousiastes de la liberté ? Que les loix abolissent jusqu'au nom de ces anciennes compagnies, afin que chaque citoyen puisse se livrer sans crainte à ce commerce, & qu'ils aient tous également les mêmes moyens de se procurer des jouissances, les mêmes ressources pour parvenir à la fortune ? Mais si de pareilles loix, avec tout cet appareil de liberté, ne sont dans le fait que des loix très-exclusives, leur langage trompeur vous les fera-t-il adopter ? Lorsque l'état permet à tous ses membres de faire des entreprises qui demandent de grandes avances, & dont par conséquent les moyens sont entre les mains d'un très-petit nombre de citoyens, je demande ce que la multitude gagne à cet arrangement. Il semble qu'on veuille se jouer de sa crédulité, en lui permettant de faire des choses qu'il lui est impossible de faire. Anéantissez les compagnies en totalité, le commerce de l'Inde ne se fera point, ou ne se fera que par un petit nombre de négocians accrédités.

Je vais plus loin ; & en faisant abstraction des privilèges exclusifs, je poserai en fait que les compagnies des Indes, par la manière

dont elles font conftituées, ont affocié à leur commerce une infinité de gens, qui fans cela n'y auroient jamais eu de part. Voyez le nombre des actionnaires de tout état, de tout âge, qui participent aux bénéfices de ce commerce ; & vous conviendrez qu'il eût été bien plus refferré dans la fuppofition contraire ; que l'exiftence des compagnies n'a fait que l'étendre, en paroiffant le borner ; & que la modicité du prix des actions doit rendre très-précieufe au peuple la confervation d'un établiffement qui lui ouvre une carrière que la liberté lui auroit fermée.

Dans la vérité, nous croyons que les compagnies & les particuliers réuffiroient également, fans que les fuccès des uns puffent nuire aux fuccès des autres, ou leur donner de la jaloufie. Les compagnies continueroient à exploiter des objets qui, exigeant par leur nature & leur étendue de grands moyens & de l'unité, ne peuvent être embraffés que par une affociation puiffante. Les particuliers au contraire s'adonneroient à des objets, qui font à peine apperçus par une grande compagnie, & qui, avec le fecours de l'économie,

& par la réunion d'un grand nombre de petits moyens, deviendroient pour eux une source de richesses.

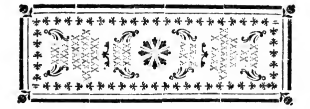
C'est aux hommes d'état, appellés par leurs talens au maniment des affaires publiques, à prononcer sur les idées d'un citoyen obscur que son inexpérience peut avoir égaré. La politique ne sauroit s'appliquer assez tôt, ni trop profondément, à régler un commerce qui intéresse si essentiellement le sort des nations, & qui vraisemblablement, l'intéressera toujours.

Pour que les liaisons de l'Europe avec les Indes discontinuâssent, il faudroit que le luxe, qui a fait dans nos régions des progrès si rapides, jetté de si profondes racines, fût également proscrit dans tous les états. Il faudroit que la mollesse ne nous surchargeât plus de mille besoins factices, inconnus à nos ancêtres. Il faudroit que la rivalité du commerce cessât d'agiter, de diviser les nations avides de richesses. Il faudroit des révolutions dans les mœurs, dans les usages, dans les opinions qui n'arriveront jamais. Il faudroit rentrer dans les bornes d'une nature

ſimple , dont nous paroiſſons ſortis pour toujours.

Telles ſont les dernières réflexions que nous dicteront les relations de l'Europe avec l'Aſie. Il eſt tems de s'occuper de l'Amérique.

Fin du cinquième Livre.



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ETABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPEENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE SIXIÈME.

Découverte de l'Amérique. Conquête du Mexique. Etabliſſemens Eſpagnols dans cette partie du Nouveau-Monde.

I. Parallèle de l'hiſtoire ancienne & moderne.

L'HISTOIRE ancienne offre un magnifique ſpectacle. Ce tableau continu de grandes révolutions, de mœurs héroïques & d'événemens extraordinaires, deviendra de plus en plus intéreſſant, à meſure qu'il ſera plus

rare de trouver quelque chose qui lui ressemble. Il est passé, le tems de la fondation & du renversement des empires! Il ne se trouvera plus, l'homme devant qui *la terre se taisoit!* Les nations, après de longs ébranlemens, après les combats de l'ambition & de la liberté, semblent aujourd'hui fixées dans le morne repos de la servitude. On combat aujourd'hui avec la foudre, pour la prise de quelques villes, & pour le caprice de quelques hommes puissans: on combattoit autrefois avec l'épée, pour détruire & fonder des royaumes, ou pour venger les droits naturels de l'homme. L'histoire des peuples est sèche & petite, sans que les peuples soient plus heureux. Une oppression journalière a succédé aux troubles & aux orages & l'on voit avec peu d'intérêt des esclaves plus ou moins avilis, s'assommer avec leurs chaînes, pour amuser la fantaisie de leurs maitres.

L'Europe, cette partie du globe qui agit le plus sur toutes les autres, paroît avoir pris une assiette solide & durable. Ce sont des sociétés puissantes, éclairées, étendues, jalouses dans un degré presque égal. Elles se presseront les unes les autres; & au milieu

de cette fluctuation continuelle, les unes s'étendront, d'autres seront resserrées, & la balance penchera alternativement d'un côté & de l'autre, sans être jamais renversée. Le fanatisme de religion & l'esprit de conquête, ces deux causes perturbatrices du globe, ne sont plus ce qu'elles étoient. Le levier sacré, dont l'extrémité est sur la terre & le point d'appui dans le ciel, est rompu ou très-affoibli. Les souverains commencent à s'appercevoir, non pour le bonheur de leurs peuples, qui les touche peu, mais pour leur propre intérêt, que l'objet important est de réunir la sûreté & les richesses. On entretient de nombreuses armées, on fortifie ses frontières, & l'on commerce.

Il s'établit en Europe un esprit de trocs & d'échanges, qui peut donner lieu à de vastes spéculations dans les têtes des particuliers : mais cet esprit est ami de la tranquillité & de la paix. Une guerre, au milieu des nations commerçantes, est un incendie qui les ravage toutes. Le tems n'est pas loin, où la sanction des gouvernemens s'étendra aux engagemens particuliers des sujets d'un peuple avec les sujets d'un autre, & où ces ban-

queroutes, dont les contre-coups se font sentir à des distances immenses, deviendront des considérations d'état. Dans ces sociétés mercantilles, la découverte d'une isle, l'importation d'une nouvelle denrée, l'invention d'une machine, l'établissement d'un comptoir, l'invasion d'une branche de commerce, la construction d'un port, deviendront les transactions les plus importantes; & les annales des peuples demanderont à être écrites par des commerçans philosophes, comme elles l'étoient autrefois par des historiens orateurs.

La découverte d'un nouveau monde pouvoit seule fournir des alimens à notre curiosité. Une vaste terre en friche, l'humanité réduite à la condition animale, des campagnes sans récoltes, des trésors sans possesseurs, des sociétés sans police, des hommes sans mœurs: combien un pareil spectacle n'eût-il pas été plein d'intérêt & d'instruction pour un Locke, un Buffon, un Montesquieu! Quelle lecture eût été aussi surprenante, aussi pathétique que le récit de leur voyage! Mais l'image de la nature brute & sauvage, est déja défigurée. Il faut se hâter d'en rassem-

bler les traits à demi-effacés, après avoir peint & livré à l'exécration les avides & féroces chrétiens, qu'un malheureux hasard conduisit d'abord dans cet autre hémisphère.

II. Anciennes révolutions de l'Espagne.

L'Espagne, connue dans les premiers âges sous le nom d'Hespérie & d'Ibérie, étoit habitée par des peuples, qui, défendus d'un côté par la mer, & gardés de l'autre par les Pyrénées, jouissoient tranquillement d'un climat agréable, d'un pays abondant, & se gouvernoient par leurs usages. La partie de la nation qui occupoit le Midi, étoit un peu sortie de la barbarie, par quelque foible liaison qu'elle avoit avec les étrangers : mais les habitans des côtes de l'océan ressembloient à tous les peuples qui ne connoissent d'autre exercice que celui de la chasse. Ce genre de vie avoit pour eux tant de charmes, qu'ils laissoient à leurs femmes tous les travaux de l'agriculture. On étoit parvenu à leur en faire supporter les fatigues, en formant tous les ans une assemblée générale, où celles qui s'étoient le plus distinguées dans cet exercice, recevoient des éloges publics.

Voilà donc le sexe le plus foible livré aux

travaux les plus durs de la vie, soit sauvage ; soit civilisée ; la jeune fille tenant dans ses mains délicates les instrumens du labour ; sa mère, peut-être enceinte d'un second, d'un troisième enfant, le corps penché sur la charrue, & enfonçant le soc ou la bêche dans le sein de la terre pendant des chaleurs brûlantes. Ou je me trompe fort, ou ce phénomène est pour celui qui réfléchit un des plus surprenans qui se présentent dans les annales bizarres de notre espèce. Il seroit difficile de trouver un exemple plus frappant de ce que l'hommage national peut obtenir : car il y a moins d'héroïsme à exposer sa vie qu'à la consacrer à de longues fatigues. Mais si tel est le pouvoir des hommes rassemblés sur l'esprit de la femme, quel ne seroit point celui des femmes rassemblées sur le cœur de l'homme ?

Telle étoit la situation de l'Espagne, lorsque les Carthaginois tournèrent leurs regards avides vers une région remplie de richesses inconnues à ses habitans. Ces négocians qui couvroient la Méditerranée de leurs vaisseaux, se présentèrent comme des amis, qui, en échange de métaux inutiles offroient des commodités sans nombre. L'appât d'un

commerce en apparence si avantageux, séduisit à tel point les Espagnols, qu'ils permirent à ces républicains de bâtir sur les côtes, des maisons pour se loger, des magasins pour la sûreté de leurs marchandises, des temples pour l'exercice de leur religion. Ces établissemens devinrent insensiblement des forteresses, dont une puissance plus rusée que guerrière profita, pour asservir des peuples crédules, toujours divisés entr'eux, toujours irréconciliables. En achetant les uns, en intimidant les autres, Carthage vint à bout de subjuguer l'Espagne, avec les soldats & les trésors de l'Espagne même.

Les Carthaginois devenus les maîtres de la plus grande & de la plus précieuse partie de cette belle contrée, parurent ignorer ou mépriser les moyens d'y affermir leur domination. Au lieu de continuer à s'approprier pour des effets de peu de valeur, l'or & l'argent que fournissoient aux vaincus des mines abondantes, ils voulurent tout emporter de force. Cet esprit de tyrannie passa de la république au général, à l'officier, au soldat, au négociant même. Une conduite si violente jetta les provinces soumises dans le

défefpoir, & infpira à celles qui étoient encore libres, une horreur extrême pour un joug fi dur. Ces difpofitions déterminèrent les unes & les autres à accepter des fecours auffi funeftes que leurs maux étoient cruels. L'Efpagne devint un théâtre de jaloufie, d'ambition & de haîne entre Rome & Carthage.

Les deux républiques combattirent avec beaucoup d'acharnement, pour favoir à qui l'empire de cette belle portion de l'Europe appartiendroit. Peut-être ne feroit-il refté ni à l'une, ni à l'autre, fi les Efpagnols, fpectateurs tranquilles des événemens, euffent laiffé le tems aux nations rivales de fe confumer. Mais pour avoir voulu être acteurs dans ces fcènes fanglantes, ils fe trouvèrent efclaves des Romains, & continuèrent à l'être jufqu'au cinquième fiècle.

Bientôt la corruption des maîtres du monde infpira aux peuples fauvages du Nord, l'audace d'envahir des provinces mal gouvernées & mal défendues. Les Sueves, les Alains, les Vandales, les Goths, pafsèrent les Pyrénées. Accoutumés au métier des brigands, ces barbares ne purent devenir citoyens; & ils fe firent une guerre vive. Les Goths plus

habiles ou plus heureux, foumirent leurs ennemis, & composèrent de toutes les Espagnes un état, qui, malgré le vice de ses institutions, malgré les rapines des Juifs qui en étoient les seuls commerçans, se soutint jusqu'au commencement du huitième siècle.

A cette époque, les Maures qui avoient subjugué l'Afrique avec cette impétuosité qui distinguoit toutes leurs entreprises, passent la mer. Ils trouvent un roi sans mœurs & sans talens; beaucoup de courtisans & point de ministres; des soldats sans valeur & des généraux sans expérience; des peuples amollis, pleins de mépris pour le gouvernement, & disposés à changer de maître; des rebelles qui se joignent à eux, pour tout ravager, tout brûler, tout massacrer. En moins de trois ans, l'empire des chrétiens est détruit, & celui des infidèles établi sur des fondemens solides.

L'Espagne dut à ses vainqueurs des semences de goût, d'humanité, de politesse, de philosophie, plusieurs arts, & un assez grand commerce. Ces jours brillans ne durèrent pas long-tems. Ils furent éclipsés par les innombrables sectes qui se formèrent parmi

les conquérans, & par la faute qu'ils firent de ſe donner des ſouverains particuliers dans toutes les villes conſidérables de leur domination.

Pendant ce tems-là, les Goths qui, pour ſe dérober au joug des Mahométans, avoient été chercher un aſyle au fond des Aſturies, ſuccomboient ſous le joug de l'anarchie, croupiſſoient dans une ignorance barbare, étoient opprimés par des prêtres fanatiques, languiſſoient dans une pauvreté inexprimable, ne ſortoient d'une guerre civile que pour entrer dans une autre. Trop heureux dans le cours de ces calamités, d'être oubliés ou ignorés, ils étoient bien éloignés de ſonger à profiter des diviſions de leurs ennemis. Mais auſſi-tôt que la couronne, d'abord élective, fut devenue héréditaire au dixième ſiècle; que la nobleſſe & les évêques eurent perdu la faculté de troubler l'état; que le peuple ſorti d'eſclavage eût été appellé au gouvernement, on vit ſe ranimer l'eſprit national. Les Arabes, preſſés de tous les côtés, furent dépouillés ſucceſſivement. A la fin du quinzième ſiècle, il ne leur reſtoit qu'un petit royaume.

Leur décadence auroit été plus rapide, s'ils avoient eu affaire à une puissance qui pût réunir vers un centre commun, toutes les conquêtes qu'on faisoit sur eux. Les choses ne se passèrent pas ainsi. Les Mahométans furent attaqués par différens chefs, dont chacun forma un état indépendant. L'Espagne fut divisée en autant de souverainetés qu'elle contenoit de provinces. Combien il fallut de tems, de successions, de guerres, de révolutions, pour que ces foibles états se trouvâssent fondus dans ceux de Castille & d'Aragon! Enfin le mariage d'Isabelle & de Ferdinand ayant heureusement réuni dans une même famille toutes les couronnes d'Espagne, on se trouva des forces suffisantes pour attaquer le royaume de Grenade.

Cet état, qui faisoit à peine la huitième partie de la péninsule, avoit été toujours florissant, depuis l'invasion des Sarrazins; mais il avoit vu croître ses prospérités, à mesure que les conquêtes des chrétiens avoient déterminé un grand nombre d'infidèles à s'y réfugier. Le reste de l'Europe n'offroit pas des terres aussi-bien cultivées, des manufactures aussi nombreuses & aussi

parfaites ; une navigation auſſi ſuivie, auſſi étendue. Le revenu public montoit, dit-on, à 7,000,000 livres, richeſſe prodigieuſe dans un tems où l'or & l'argent étoient très-rares.

Tant d'avantages, loin de détourner les ſouverains de la Caſtille & de l'Aragon d'attaquer Grenade, furent les motifs qui les pouſſèrent le plus vivement à cette entrepriſe. Il leur fallut dix ans d'une guerre ſanglante & opiniâtre, pour ſubjuguer cette floriſſante province. La conquête en fut achevée par la priſe de la capitale, vers les premiers jours de l'an 1492.

III. Colomb forme le projet de découvrir l'Amérique.

Ce fut dans ces circonſtances glorieuſes, qu'un homme obſcur, plus avancé que ſon ſiècle dans la connoiſſance de l'aſtronomie & de la navigation, propoſa à l'Eſpagne heureuſe au-dedans de s'agrandir au-dehors. Chriſtophe Colomb ſentoit comme par inſtinct qu'il devoit y avoir un autre continent, & que c'étoit à lui de le découvrir. Les Antipodes, que la raiſon même traitoit de chimère, & la ſuperſtition d'erreur & d'impiété, étoient aux yeux de cet homme de génie, une vérité inconteſtable. Plein de cette idée, l'une des plus grandes qui ſoient entrées dans

l'esprit humain, il proposa à Gênes sa patrie, de mettre sous ses loix un autre hémisphère. Méprisé par cette petite république, par le Portugal où il vivoit, & par l'Angleterre même, qu'il devoit trouver disposée à toutes les entreprises maritimes, il porta ses vues & ses projets à Isabelle.

Les ministres de cette princesse prirent d'abord pour un visionnaire un homme qui vouloit découvrir un monde. Ils le traitèrent long-tems avec cette hauteur insultante que les hommes en place affectent si souvent avec ceux qui n'ont que du génie. Colomb ne fut pas rebuté par les difficultés. Il avoit, comme tous ceux qui forment des projets extraordinaires, cet enthousiasme qui les roidit contre les jugemens de l'ignorance, les dédains de l'orgueil, les petitesses de l'avarice, les délais de la paresse. Son ame ferme, élevée, courageuse, sa prudence & son adresse, le firent enfin triompher de tous les obstacles. On lui accorda trois petits navires & quatre-vingt-dix hommes. Sur cette foible escadre, dont l'armement ne coûtoit pas cent mille francs, il mit à la voile le 3 Août 1492, avec le titre d'amiral & de vice-roi des isles

& des terres qu'il découvriroit, & arriva aux Canaries où il s'étoit proposé de relâcher.

IV. Colomb cingle d'abord vers les Canaries. Détails sur ces isles.

Ces isles, situées à cinq cens milles des côtes d'Espagne & à cent milles du continent d'Afrique, sont au nombre de sept. L'antiquité les connut sous le nom d'isles Fortunées. Ce fut à la partie la plus occidentale de ce petit archipel que le célèbre Ptolomée, qui vivoit dans le second siècle de l'ère chrétienne, établit un premier méridien, d'où il compta les longitudes de tous les lieux, dont il détermina la position géographique. Il auroit pu, selon la remarque judicieuse des trois astronomes François qui ont publié en 1778 la relation si curieuse & si instructive d'un voyage fait en 1771 & en 1772, il auroit pu choisir Alexandrie : mais il craignit, sans doute, que cette prédilection pour son pays ne fût imitée par d'autres, & qu'il ne résultât quelque embarras de ces variations. Le parti auquel s'arrêta ce philosophe, de prendre pour premier méridien celui qui paroissoit laisser à son orient toute la partie alors connue de la terre, fut généralement approuvé, généralement suivi pendant plusieurs siècles. Ce n'est que dans les tems

modernes que plusieurs nations lui ont mal-à-propos substitué la capitale de leur empire.

L'habitude qu'on avoit contractée d'employer le nom des isles Fortunées n'empêchoit pas qu'on ne les eût perdues entiérement de vue. Quelque navigateur avoit sans doute reconnu de nouveau ces terres infidelles, puisqu'en 1344, la cour de Rome en donna la propriété à Louis de la Cerda, un des Infans de Castille. Obstinément traversé par le chef de sa famille, ce prince n'avoit encore pu rien tenter pour mettre à profit cette étrange libéralité, lorsque Béthencourt partit de la Rochelle le 6 Mai 1402, & s'empara deux mois après de Lancerote. Dans l'impossibilité de rien opérer de plus avec les moyens qui lui restoient, cet aventurier se détermina à rendre hommage au roi de Castille de toutes les conquêtes qu'il pourroit faire. Avec les secours que lui donna ce souverain, il envahit Fortaventure en 1404, Gomère en 1405, l'isle de Fer en 1406. Canarie, Palme & Teneriff ne subirent le joug qu'en 1483, en 1492 & en 1496. Cet archipel, sous le nom d'isles Canaries, a fait toujours depuis partie de la domination Es-

pagnole & a été conduit par les loix de Caſtille.

Les Canaries jouiſſent d'un ciel communément ſerein. Les chaleurs ſont vives ſur les côtes : mais l'air eſt agréablement tempéré ſur les lieux un peu élevés, & trop froid ſur quelques montagnes couvertes de neige la plus grande partie de l'année.

Les fruits & les animaux de l'ancien, du Nouveau-Monde, proſpèrent tous ou preſque tous ſur le ſol varié de ces iſles. On y récolte des huiles, quelque ſoie, beaucoup d'orſeille & une aſſez grande quantité de ſucre inférieur à celui que donne l'Amérique. Les grains qu'il fournit ſuffiſent le plus ſouvent à la conſommation du pays ; & ſans compter les boiſſons de moindre qualité, ſes exportations en vin s'élèvent annuellement à dix ou douze mille pipes de Malvoiſie.

En 1768, les Canaries comptoient cent cinquante-cinq mille cent ſoixante-ſix habitans, indépendamment de cinq cens huit eccléſiaſtiques, de neuf cens vingt-deux moines, & de ſept cens quarante-ſix religieuſes. Vingt-neuf mille huit cens de ces citoyens étoient enrégimentés. Ces milices

n'étoient rien alors : mais depuis on les a un peu exercées, comme toutes celles des autres colonies Espagnoles.

Quoique l'audience ou le tribunal supérieur de justice soit dans l'isle spécialement appellée Canarie, on regarde comme la capitale de l'Archipel celle de Teneriff, connue par ses volcans & par une montagne qui, selon les dernières & les meilleures observations, s'élève mille neuf cens quatre toises au-dessus de la mer. C'est la plus étendue, la plus riche & la plus peuplée. Elle est le séjour du commandant général & le siège de l'administration. Les navigateurs, presque tous Anglois ou Américains, font leurs ventes dans son port de Sainte-Croix & y prennent leur chargement.

L'argent que ces négocians y versent, circule rarement dans les isles. Ce ne sont pas les impôts qui l'en font sortir, puisqu'ils se réduisent au monopole du tabac, & à une taxe de six pour cent sur ce qui sort, sur ce qui entre : foibles ressources que doivent absorber les dépenses de souveraineté. Si les Canaries envoient annuellement quinze ou seize cens mille francs à la métropole,

c'eſt pour la ſuperſtition de la croiſade : c'eſt pour la moitié de leurs appointemens que doivent la première année à la couronne ceux des citoyens qui en ont obtenu quelque place : c'eſt pour le droit des lances ſubſtitué ſur toute l'étendue de l'empire à l'obligation anciennement impoſée à tous les gens titrés de ſuivre le roi à la guerre : c'eſt pour le tiers du revenu des évêchés qui, dans quelque partie du monde que ce puiſſe être, appartient au gouvernement : c'eſt pour le produit des terres acquiſes ou conſervées par quelques familles fixées en Eſpagne : c'eſt enfin pour payer les dépenſes de ceux que l'inquiétude, l'ambition ou le deſir d'acquérir quelques connoiſſances font ſortir de leur archipel.

Une exportation ſi conſidérable de métaux a tenu les Canaries dans un épuiſement continuel. Elles en ſeroient ſorties, ſi on les eût laiſſé paiſiblement jouir de la liberté qui, en 1657, leur fut accordée d'expédier tous les ans pour l'autre hémiſphère cinq bâtimens chargés de mille tonneaux de denrées ou de marchandiſes. Malheureuſement, les entraves que mit Cadix à ce commerce, le réduiſit

peu-à-peu à l'envoi d'un très-petit navire à Caraque. Cette tyrannie expire ; & nous parlerons de sa chûte, après que nous aurons suivi Colomb sur le grand théâtre où son génie & son courage vont se développer.

Ce fut le 6 septembre qu'il quitta Gomère où ses trop frêles bâtimens avoient été radoubés & ses vivres renouvellés ; qu'il abandonna les routes suivies par les navigateurs qui l'avoient précédé ; qu'il fit voile à l'Ouest pour se jetter dans un océan inconnu.

Bientôt, ses équipages épouvantés de l'immense étendue des mers qui les séparoient de leur patrie, commencèrent à s'effrayer. Ils murmuroient, & les plus intraitables des mutins proposèrent à plusieurs reprises de jetter l'auteur de leurs dangers dans les flots. Ses plus zélés partisans même étoient sans espoir ; & il ne pouvoit plus rien se promettre, ni de la sévérité, ni de la douceur. *Si la terre ne paroît dans trois jours, je me livre à votre vengeance*, dit alors l'amiral. Le discours étoit hardi, sans être téméraire. Depuis quelque tems, il trouvoit le fond avec la sonde ; & des indices qui trompent rarement, lui faisoient juger qu'il n'étoit pas éloigné du but qu'il s'étoit proposé.

V.
Arrivée de Colomb dans le Nouveau-Monde.

Ce fut au mois d'octobre que fut découvert le Nouveau-Monde. Colomb aborda à une des isles Lucayes, qu'il nomma San-Salvador, & dont il prit possession au nom d'Isabelle. Personne en Europe n'étoit capable de penser, qu'il pût y avoir quelque injustice de s'emparer d'un pays qui n'étoit pas habité par des chrétiens.

Les insulaires, à la vue des vaisseaux & de ces hommes si différens d'eux, furent d'abord effrayés, & prirent la fuite. Les Espagnols en arrêtèrent quelques-uns, qu'ils renvoyèrent, après les avoir comblés de caresses & de présens. Il n'en fallut pas davantage pour rassurer toute la nation.

Ces peuples vinrent sans armes sur le rivage. Plusieurs entrèrent dans les vaisseaux; ils examinoient tout avec admiration. On remarquoit en eux de la confiance & de la gaieté. Ils apportoient des fruits. Ils mettoient les Espagnols sur leurs épaules, pour les aider à descendre à terre. Les habitans des isles voisines montrèrent la même douceur & les mêmes mœurs. Les matelots que Colomb envoyoit à la découverte, étoient fêtés dans toutes les habitations. Les hommes, les fem-

mes, les enfans, leur alloient chercher des vivres. On rempliſſoit du coton le plus fin, les lits ſuſpendus dans leſquels ils couchoient.

Lecteur, dites-moi, ſont-ce des peuples civiliſés qui ſont deſcendus chez des ſauvages, ou des ſauvages chez des peuples civiliſés? Et qu'importe qu'ils ſoient nus; qu'ils habitent le fond des forêts, qu'ils vivent ſous des hutes; qu'il n'y ait parmi eux ni code de loix, ni juſtice civile, ni juſtice criminelle, s'ils ſont doux, humains, bienfaiſans, s'ils ont les vertus qui caractériſent l'homme. Hélas! par-tout on auroit obtenu le même accueil avec les mêmes procédés. Oublions, s'il ſe peut, ou plutôt rappellons-nous ce moment de la découverte, cette première entrevue des deux mondes pour bien déteſter le nôtre.

C'étoit de l'or que cherchoient les Eſpagnols: ils en virent. Pluſieurs ſauvages portoient des ornemens de ce riche métal; ils en donnèrent à leurs nouveaux hôtes. Ceux-ci furent plus révoltés de la nudité, de la ſimplicité de ces peuples, que touchés de leur bonté. Ils ne furent point reconnoître en eux l'empreinte de la nature. Étonnés de

trouver des hommes couleur de cuivre, sans barbe & sans poil sur le corps, ils les regardèrent comme des animaux imparfaits, qu'on auroit dès-lors traités inhumainement, sans l'intérêt qu'on avoit de savoir d'eux des détails importans sur les contrées voisines, & dans quel pays étoient les mines d'or.

VI. C'est à S. Domingue que les Espagnols forment leur premier établissement en Amérique. Mœurs des habitans de cette isle.

Après avoir reconnu quelques isles d'une médiocre étendue, Colomb aborda au Nord d'une grande isle, que les insulaires appelloient Hayti, & qu'il nomma l'Espagnole : elle porte aujourd'hui le nom de Saint-Domingue. Il y fut conduit par quelques sauvages des autres isles, qui l'avoient suivi sans défiance, & qui lui avoient fait entendre que la grande isle étoit le pays qui leur fournissoit ce métal, dont les Espagnols étoient si avides.

L'isle de Hayti, qui a deux cens lieues de long, sur soixante, & quelquefois quatre-vingts de large, est coupée dans toute sa largeur de l'Est à l'Ouest, par une chaîne de montagnes, la plupart escarpées, qui en occupent le milieu. On la trouva partagée entre cinq nations fort nombreuses qui vivoient en paix. Elles avoient des rois nommés caciques,

caciques, d'autant plus absolus, qu'ils étoient fort aimés. Ces peuples étoient plus blancs que ceux des autres isles. Ils se peignoient le corps. Les hommes étoient entiérement nus. Les femmes portoient une sorte de jupe de coton qui ne passoit pas le genou. Les filles étoient nues comme les hommes. Ils vivoient de maïs, de racines, de fruits & de coquillages. Sobres, légers, agiles, peu robustes, ils avoient de l'éloignement pour le travail. Ils couloient leurs jours sans inquiétude & dans une douce indolence. Leur tems s'employoit à danser, à jouer, à dormir. Ils montroient peu d'esprit, à ce que disent les Espagnols; & en effet, des insulaires séparés des autres peuples, ne devoient avoir que peu de lumières. Les sociétés isolées s'éclairent lentement, difficilement; elles ne s'enrichissent d'aucune des découvertes que le tems & l'expérience font naître chez les autres peuples. Le nombre des hasards qui mènent à l'instruction est plus borné pour elles.

Ce sont les Espagnols eux-mêmes, qui nous attestent que ces peuples étoient humains, sans malignité, sans esprit de vengeance, presque sans passion.

Ils ne favoient rien, mais ils n'avoient aucun defir d'apprendre. Cette indifférence & la confiance avec laquelle ils fe livroient à des étrangers, prouvent qu'ils étoient heureux.

Leur hiftoire, leur morale, étoient renfermées dans un recueil de chanfons qu'on leur apprenoit dès l'enfance.

Ils avoient, comme tous les peuples, quelques fables fur l'origine du genre-humain.

On fait peu de chofe de leur religion, à laquelle ils n'étoient pas fort attachés; & il y a apparence que fur cet article comme fur beaucoup d'autres, leurs deftructeurs les ont calomniés. Ils ont prétendu que ces infulaires fi doux adoroient une multitude d'être malfaifans. On ne le fauroit croire. Les adorateurs d'un dieu cruel n'ont jamais été bons. Et qu'importoient leurs dieux & leur culte? Firent-ils aux nouveaux venus quelque queftion fur leur religion? Leur croyance futelle un motif de curiofité, de haîne ou de mépris pour eux? C'eft l'Européen qui fe conduifit comme s'il eût été confeillé par les démons de l'infulaire; c'eft l'infulaire qui fe conduifit comme s'il eût obéi à la divinité de l'Européen.

Aucune loi ne régloit chez eux le nombre des femmes. Ordinairement, une d'entre elles avoit quelques privilèges, quelques diſtinctions; mais ſans autorité ſur les autres. C'étoit celle que le mari aimoit le plus, & dont il ſe croyoit le plus aimé. Quelquefois à la mort de cet époux, elle ſe faiſoit enterrer avec lui. Ce n'étoit point chez ce peuple un uſage, un devoir, un point d'honneur; c'étoit dans la femme une impoſſibilité de ſurvivre à ce que ſon cœur avoit de plus cher. Les Eſpagnols appelloient débauche, licence, crime, cette liberté dans le mariage & dans l'amour, autoriſée par les loix & par les mœurs; & ils attribuoient aux prétendus excès des inſulaires, l'origine d'un mal honteux & deſtructeur qu'on croit communément avoir été inconnu en Europe avant la découverte de l'Amérique.

Ces inſulaires n'avoient pour armes, que l'arc avec des flèches d'un bois, dont la pointe durcie au feu, étoit quelquefois garnie de pierres tranchantes, ou d'arrêtes de poiſſon. Les ſimples habits des Eſpagnols, étoient des cuiraſſes impénétrables contre ces flèches lancées avec peu d'adreſſe. Ces armes jointes

à de petites maſſues, ou plutôt à de gros bâtons, dont le coup devoit être rarement mortel, ne rendoient pas ce peuple bien redoutable.

Il étoit compoſé de différentes claſſes, dont une s'arrogeoit une eſpèce de nobleſſe; mais on ſait peu quelles étoient les prérogatives de cette diſtinction, & ce qui pouvoit y conduire. Ce peuple ignorant & ſauvage, avoit auſſi des ſorciers, enfans ou pères de la ſuperſtition.

Colomb ne négligea aucun des moyens qui pouvoient lui concilier ces inſulaires. Mais il leur fit ſentir auſſi, que ſans avoir la volonté de leur nuire, il en avoit le pouvoir. Les effets ſurprenans de ſon artillerie, dont il fit des épreuves en leur préſence, les convainquirent de ce qu'il leur diſoit. Les Eſpagnols leur parurent des hommes deſcendus du ciel; & les préſens qu'ils en recevoient, n'étoient pas pour eux de ſimples curioſités, mais des choſes ſacrées. Cette erreur étoit avantageuſe. Elle ne fut détruite par aucun acte de foibleſſe ou de cruauté. On donnoit à ces ſauvages des bonnets rouges, des grains de verre, des épingles, des couteaux, des

ſonnettes, & ils donnoient de l'or & des vivres.

Dans les premiers momens de cette union, Colomb marqua la place d'un établiſſement qu'il deſtinoit à être le centre de tous les projets qu'il ſe propoſoit d'exécuter. Il conſtruiſit le fort de la Nativité avec le ſecours des inſulaires, qui travailloient gaiement à forger leurs fers. Il y laiſſa trente-neuf Caſtillans; & après avoir reconnu la plus grande partie de l'iſle il fit voile pour l'Eſpagne.

Il arriva à Palos, port de l'Andalouſie, d'où ſept mois auparavant il étoit parti. Il ſe rendit par terre à Barcelone, où étoit la cour. Ce voyage fut un triomphe. La nobleſſe & le peuple allèrent au-devant de lui, & le ſuivirent en foule juſqu'aux pieds de Ferdinand & d'Iſabelle. Il leur préſenta des inſulaires, qui l'avoient ſuivi volontairement. Il fit apporter des monceaux d'or, des oiſeaux, du coton, beaucoup de raretés que la nouveauté rendoit précieuſes. Cette multitude d'objets étrangers expoſée aux yeux d'une nation, dont la vanité & l'imagination exagèrent tout, leur fit voir au loin, dans le tems & l'eſpace, une ſource inépui-

fable de richesses qui devoit couler éternellement dans son sein. L'enthousiasme gagna jusqu'aux souverains. Dans l'audience publique qu'ils donnèrent à Colomb, ils le firent couvrir & s'asseoir, comme un grand d'Espagne. Il leur raconta son voyage. Ils le comblèrent de caresses, de louanges, d'honneurs; & bientôt après, il repartit avec dix-sept vaisseaux pour faire de nouvelles découvertes, & fonder des colonies.

A son arrivée à Saint-Domingue, avec quinze cens hommes, soldats, ouvriers, missionnaires; avec des vivres pour leur subsistance; avec les semences de toutes les plantes qu'on croyoit pouvoir réussir sous ce climat humide & chaud; avec les animaux domestiques de l'ancien hémisphère dont le nouveau n'avoit pas un seul, Colomb ne trouva que des ruines & des cadavres, où il avoit laissé des fortifications & des Espagnols. Ces brigands avoient provoqué leur ruine par leur orgueil, par leur licence & leur tyrannie. L'amiral n'en douta pas après les éclaircissemens qu'il se fit donner; & il sut persuader à ceux qui avoient moins de modération que lui, qu'il étoit de la bonne

politique de renvoyer la vengeance à un autre tems. Un fort, honoré du nom d'Isabelle, fut construit aux bords de l'Océan, & celui de Saint-Thomas sur les montagnes de Cibao, où les insulaires ramassoient, dans des torrens, la plus grande partie de l'or qu'ils faisoient servir à leur parure, & où les conquérans se proposoient d'ouvrir des mines.

Pendant qu'on étoit occupé de ces travaux, les vivres apportés d'Europe avoient été consommés ou s'étoient corrompus. La colonie n'en avoit pas assez reçu de nouveaux pour remplir le vuide; & des soldats, des matelots n'avoient eu ni le tems, ni le talent, ni la volonté de créer des subsistances. Il fallut recourir aux naturels du pays qui ne cultivant que peu étoient hors d'état de nourrir des étrangers qui, quoique les plus sobres de l'ancien hémisphère, consommoient chacun ce qui auroit suffi aux besoins de plusieurs Indiens. Ces malheureux livroient tout ce qu'ils avoient, & l'on exigeoit davantage. Ces exactions continuelles les firent sortir de leur caractère naturellement timide; & tous les caciques, à l'exception de Guaçanahari,

qui le premier avoit reçu les Espagnols dans ses états, résolurent d'unir leurs forces pour briser un joug qui devenoit chaque jour plus intolérable.

VII. Cruautés commises par les conquérans à S. Domingue. Ce qu'elles produisent.

Colomb interrompit le cours de ses découvertes pour prévenir ou pour dissiper ce danger inattendu. Quoique la misère, le climat & la débauche eussent précipité au tombeau les deux tiers de ses compagnons; quoique la maladie empêchât plusieurs de ceux qui avoient échappé à ces fléaux terribles, de se joindre à lui; quoiqu'il ne pût mener à l'ennemi que deux cens fantassins & vingt cavaliers, cet homme extraordinaire ne craignit pas d'attaquer, en 1495, dans les plaines de Vega-Real, une armée que les historiens ont généralement portée à cent mille combattans. La principale précaution qu'on prit fut de fondre sur elle durant la nuit.

Les insulaires étoient vaincus avant que l'action s'engageât. Ils regardoient les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure. Les armes de l'Europe avoient augmenté leur admiration, leur respect & leur crainte. La vue des chevaux les avoient surtout frappés d'admiration. Plusieurs étoient

assez simples pour croire que l'homme & le cheval n'étoient qu'un seul & même animal, ou une espèce de divinité. Quand une impression de terreur n'auroit pas trahi leur courage, ils n'auroient pu faire encore qu'une foible résistance. Le feu du canon, les piques, une discipline inconnue les auroient aisément dispersés. Ils prirent la fuite de tous côtés. Pour les punir de ce qu'on appelloit leur rébellion, chaque Indien au-dessus de quatorze ans fut asservi à un tribut en or ou en coton, selon la contrée qu'il habitoit.

Cet ordre de choses, qui exigeoit un travail assidu, parut le plus grand des maux à un peuple qui n'avoit pas l'habitude de l'occupation. Le desir de se débarrasser de ses oppresseurs devint sa passion unique. Comme l'espoir de les renvoyer au-delà des mers par la force ne lui étoit plus permis, il imagina, en 1496, de les y contraindre par la famine. Dans cette vue, il ne sema plus de maïs, il arracha les racines de manioc qui étoient plantées, & il se réfugia dans les montagnes les plus arides, les plus escarpées.

Rarement les résolutions désespérées sont-elles heureuses. Celle que venoient de pren-

dre les Indiens leur fut infiniment funeste. Les dons d'une nature brute & ingrate ne purent les nourrir, comme ils l'avoient inconsidérement espéré; & leur asyle, quelque difficile qu'en fût l'accès, ne put les soustraire aux poursuites d'un tyran irrité qui, dans cette privation absolue de toutes les ressources locales, reçut, par hasard, quelques subsistances de sa métropole. La rage fut portée au point de former des chiens à découvrir, à dévorer ces malheureux. On a même prétendu que quelques Castillans avoient fait vœu d'en massacrer douze, chaque jour, en l'honneur des douze apôtres. Il est reçu qu'avant cet événement, l'isle comptoit un million d'habitans. Le tiers d'une si grande population périt en cette occasion, par la fatigue, par la faim & par le glaive.

A peine ceux de ces infortunés qui avoient échappé à tant de désastres étoient rentrés dans leurs foyers, où des calamités d'un autre genre leur étoient préparées, que leurs persécuteurs se divisèrent. La translation du chef-lieu de la colonie, du Nord au Sud, d'Isabelle à San-Domingo, put bien servir de prétexte à quelques plaintes : mais les dif-

cordes tiroient principalement leur ſource des paſſions miſes en fermentation par un ciel ardent, & trop peu réprimées par une autorité mal affermie. On obéiſſoit au frère, au repréſentant de Colomb, lorſqu'il y avoit quelque cacique à détrôner, un canton à piller, des bourgades à exterminer. Après le partage du butin, l'eſprit d'indépendance redevenoit l'eſprit dominant : les haînes & les jalouſies étoient ſeules écoutées. Les factions finirent par tourner leurs armes les unes contre les autres : elles ſe firent ouvertement la guerre.

Durant le cours de ces diviſions, l'amiral étoit en Eſpagne. Il y avoit paſſé pour diſſiper les accuſations qu'on ne ceſſoit de renouveller contre lui. Le récit de ce qu'il avoit fait de grand, l'expoſé de ce qu'il ſe propoſoit d'exécuter d'utile, lui regagnèrent aſſez aiſément la confiance d'Iſabelle. Ferdinand lui-même ſe réconcilia un peu avec les navigations lointaines. L'on traça le plan d'un gouvernement régulier qui ſeroit d'abord eſſayé à Saint-Domingue, & enſuite ſuivi, avec les changemens dont l'expérience auroit démontré la néceſſité, dans les divers établiſ-

femens que la fucceffion des tems devoit élever fur l'autre hémifphère. Des hommes habiles dans l'exploitation des mines furent choifis avec beaucoup de foin; & le fifc fe chargea de leur folde, de leur entretien pour plufieurs années.

La nation penfa autrement que fes fouverains. Le tems, qui amène la réflexion à la fuite de l'enthoufiafme, avoit fait tomber le defir, originairement fi vif, d'aller dans le Nouveau-Monde. Son or ne tentoit plus perfonne. La couleur livide de tous ceux qui en étoient revenus; les maladies cruelles & honteufes de la plupart; ce qu'on difoit de la malignité du climat, de la multitude de ceux qui y avoient péri, des difettes qui s'y faifoient fentir; la répugnance d'obéir à un étranger dont la févérité étoit généralement blâmée; peut-être la crainte de contribuer à fa gloire : toutes ces caufes avoient donné un éloignement invincible pour Saint-Domingue aux fujets de la couronne de Caftille, les feuls des Efpagnols auxquels il fut permis d'y paffer jufqu'en 1593.

Il falloit pourtant des colons. L'amiral propofa de les prendre dans les prifons; de dé-

rober des criminels à la mort, à l'infamie pour l'agrandiſſement d'une patrie dont ils étoient le rebut & le fléau. Ce projet eut eu moins d'inconvéniens pour des colonies ſolidement établies, où la vigueur des loix auroit contenu ou réprimé des ſujets effrénés ou corrompus. Il faut aux nouveaux états d'autres fondateurs que des ſcélérats. L'Amérique ne ſe purgera peut-être jamais du levain, de l'écume qui entrèrent dans la maſſe des premières populations que l'Europe y jetta; & Colomb lui-même ne tarda pas à ſe convaincre qu'il avoit ouvert un mauvais avis.

Si ce hardi navigateur eût ſeulement amené avec lui des hommes ordinaires, il leur auroit inſpiré, dans la traverſée, des principes peut-être élevés, du moins des ſentimens honnêtes. Formant, à leur arrivée, le plus grand nombre, ils auroient donné l'exemple de la ſoumiſſion, & auroient néceſſairement fait rentrer dans l'ordre ceux qui s'en étoient écartés. Cette harmonie auroit produit les meilleurs effets. Les Indiens euſſent été mieux traités, les mines mieux exploitées, les tributs mieux payés. Encouragée, par le ſuccès, à de nouveaux efforts, la métropole

auroit formé d'autres établissemens qui eussent étendu la gloire, les richesses, la puissance de l'Espagne. Quelques années devoient amener ces événemens. Une idée peu réfléchie gâta tout.

Les malfaiteurs qui suivoient Colomb, joints aux brigands qui infestoient Saint-Domingue, formèrent un des peuples les plus dénaturés que le globe eût jamais portés. Leur association les mit en état de braver audacieusement l'autorité; & l'impossibilité de les réduire fit recourir aux moyens de les gagner. Plusieurs furent inutilement tentés. Enfin on imagina, en 1499, d'attacher aux terres que recevoit chaque Espagnol, un nombre plus ou moins considérable d'insulaires qui devroient tout leur tems, toutes leurs sueurs à des maîtres sans humanité & sans prévoyance. Cet acte de foiblesse rendit une tranquillité apparente à la colonie, mais sans concilier à l'amiral l'affection de ceux qui en profitoient. Les plaintes formées contre lui furent même plus suivies, plus ardentes, plus appuyées, & plus accueillies qu'elles ne l'avoient encore été.

Cet homme extraordinaire achetoit bien

cher la célébrité que ſon génie & ſes travaux lui avoient acquiſe. Sa vie fut un contraſte perpétuel d'élévation & d'abaiſſement. Toujours en bute aux complots, aux calomnies, à l'ingratitude des particuliers, il eut encore à ſoutenir les caprices d'une cour fière & orageuſe, qui, tour-à-tour, le récompenſoit & le puniſſoit, le réduiſoit à d'humiliantes juſtifications, & lui rendoit ſa confiance.

La prévention du miniſtère d'Eſpagne, contre l'auteur de la plus grande découverte qui eût jamais été faite, alla ſi loin, qu'on envoya dans le Nouveau-Monde un arbitre pour juger entre Colomb & ſes ſoldats. Bovadilla, le plus avide, le plus injuſte, le plus féroce de tous ceux qui étoient paſſés en Amérique, arrive, en 1500, à Saint-Domingue; dépouille l'amiral de ſes biens, de ſes honneurs, de ſon autorité, & l'envoie en Europe chargé de fers. L'indignation publique avertit les ſouverains que l'univers attend, ſans délai, la punition d'un forfait ſi audacieux, la réparation d'un ſi grand outrage. Pour concilier les bienſéances avec leurs préjugés, Iſabelle & Ferdinand rap-

pellent, avec une indignation vraie ou ſimulée, l'agent qui avoit ſi cruellement abuſé du pouvoir qu'ils lui avoient commis : mais ils ne renvoient pas à ſon poſte la déplorable victime de ſon incompréhenſible ſcélérateſſe. Plutôt que de languir dans l'oiſiveté, plutôt que de vivre dans l'humiliation, Colomb ſe détermine à faire, comme aventurier, un quatrième voyage dans des régions qu'on pouvoit preſque dire de ſa création. Après ce nouvel effort, que la malice des hommes, que le caprice des élémens ne réuſſirent pas à rendre inutile, il termina, en 1506, à Valladolid une carrière brillante, que la mort récente d'Iſabelle lui avoit ôté toute eſpérance de voir jamais heureuſe. Quoiqu'il n'eût que cinquante-neuf ans, ſes forces phyſiques étoient très-affoiblies : mais ſes facultés morales n'avoient rien perdu de leur énergie.

Telle fut la fin de cet homme ſingulier qui avoit étonné l'Europe, en ajoutant une quatrième partie à la terre, ou plutôt une moitié du monde à ce globe ſi long-tems dévaſté & ſi peu connu. La reconnoiſſance publique auroit dû donner, à cet hémiſphère étranger, le nom du premier navi-
gateur

gateur qui y avoit pénétré. C'étoit le moindre hommage qu'on dût à ſa mémoire : mais, ſoit envie, ſoit inattention, ſoit jeu de la fortune qui diſpoſe auſſi de la renommée, il n'en fut pas ainſi. Cet honneur étoit réſervé au Florentin Améric Veſpuce, quoiqu'il ne fit que ſuivre les traces d'un homme dont le nom doit être placé à côté des plus grands noms. Ainſi le premier inſtant où l'Amérique fut connue du reſte de la terre, fut marqué par une injuſtice, préſage fatal de toutes celles dont ce malheureux pays devoit être le théâtre.

Ses malheurs avoient commencé avec la découverte. Malgré ſon humanité & ſes lumières, Colomb les multiplia lui-même, en attachant des Américains aux champs qu'il diſtribuoit à ſes ſoldats. Ce qu'il s'étoit permis pour ſortir des embarras où le jettoit une inſubordination rarement interrompue, Bovadilla le continua & l'étendit dans la vue de ſe rendre agréable. Ovando, qui le remplaça, rompit tous ces liens, ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu. Le repos fut la première jouiſſance des êtres foibles que la violence avoit condamnés à des travaux que leur nour-

riture, leur conſtitution & leurs habitudes ne comportoient pas. Ils erroient au haſard, ou reſtoient accroupis ſans rien faire. La ſuite de cette inaction fut une famine qui leur fut funeſte, & qui le fut à leurs oppreſſeurs. Avec de la douceur, des réglemens ſages & beaucoup de patience, il étoit poſſible d'opérer d'heureux changemens. Ces voies lentes & tempérées ne convenoient pas à des conquérans preſſés d'acquérir, preſſés de jouir. Ils demandèrent, avec la chaleur inſéparable d'un grand intérêt, que tous les Indiens leur fuſſent répartis pour être employés à l'exploitation des mines, à la culture des grains, aux différentes occupations dont on les jugeroit capables. La religion & la politique furent les deux voiles dont ſe couvrit cet affreux ſyſtême. Tout le tems, diſoit-on, que ces ſauvages auront le libre exercice de leurs ſuperſtitions, ils n'embraſſeront pas le chriſtianiſme; & ils nourriront toujours un eſprit de révolte, à moins que leur diſperſion ne les mette hors d'état de rien entreprendre. La cour, après bien des diſcuſſions, ſe décida pour un ordre de choſes, ſi contraire à tous les bons principes. L'iſle entière

fut divisée en un grand nombre de districts que les Espagnols obtinrent plus ou moins étendus, selon leur grade, leur crédit ou leur naissance. Les Indiens, attachés à ces possessions précaires, furent des esclaves que la loi voulut toujours protéger, & qu'elle ne protégea jamais efficacement, ni à Saint-Domingue, ni dans les autres parties du Nouveau-Monde, où cette horrible disposition s'établit depuis généralement.

Quelques commotions suivirent cet arrangement : mais elles furent arrêtées par des perfidies ou étouffées dans le sang. Lorsque la servitude fut imperturbablement établie, les mines donnèrent un produit plus fixe. La couronne en avoit d'abord la moitié; elle se réduisit dans la suite au tiers, & fut enfin obligée de se borner au cinquième.

Les trésors qui venoient de Saint-Domingue enflammèrent la cupidité de ceux-là même qui ne vouloient point passer les mers. Les grands, les favoris & les gens en place se firent donner de ces propriétés qui procuroient des richesses, sans soins, sans avances & sans inquiétude. Ils les faisoient régir par des agens, qui avoient leur fortune à faire,

en augmentant celle de leurs commettans. En moins de ſix ans ſoixante mille familles Américaines ſe trouvèrent réduites à quatorze mille. Il fallut aller chercher ſur le continent & dans les iſles voiſines d'autres ſauvages pour les remplacer.

Les uns & les autres étoient accouplés au travail comme des bêtes. On faiſoit relever, à force de coups, ceux qui plioient ſous leurs fardeaux. Il n'y avoit de communication entre les deux ſexes, qu'à la dérobée. Les hommes périſſoient dans les mines, & les femmes dans les champs que cultivoient leurs foibles mains. Une nourriture mal-ſaine, inſuffiſante, achevoit d'épuiſer des corps excédés de fatigues. Le lait tarriſſoit dans le ſein des mères. Elles expiroient de faim, de laſſitude, preſſant contre leurs mamelles deſſéchées leurs enfans morts ou mourans. Les pères s'empoiſonnoient. Quelques-uns ſe pendirent aux arbres, après y avoir pendu leurs fils & leurs épouſes. Leur race n'eſt plus. Il faut que je m'arrête ici un moment. Mes yeux ſe rempliſſent de larmes, & je ne vois plus ce que j'écris.

VIII. Naviga-

Avant que ces ſcènes d'horreur euſſent

consommé la ruine des premières plages reconnues par les Espagnols dans le Nouveau-Monde, quelques aventuriers de cette nation avoient formé des établissemens moins considérables à la Jamaïque, à Porto-Rico, à Cuba. Velasquès, fondateur de ce dernier, desiroit que sa colonie partageât, avec celle de Saint-Domingue, l'avantage de faire des découvertes dans le continent; & il trouva très-disposés à seconder ses vues, la plupart de ceux qu'une avidité active & insatiable avoit conduits dans son isle. Cent dix s'embarquèrent, le 8 février 1517, sur trois petits bâtimens à Saint-Iago; cinglèrent à l'Ouest; débarquèrent successivement à Yucatan, à Campèche; furent reçus en ennemis sur les deux côtes; périrent en grand nombre des coups qu'on leur porta, & regagnèrent dans le plus grand désordre le port d'où, quelques mois auparavant, ils étoient partis avec de si flatteuses espèrances. Leur retour fut marqué par la fin du chef de l'expédition Cordova, qui mourut de ses blessures.

tions qui conduisent les Espagnols à la connoissance du Mexique.

Jusqu'à cette époque, l'autre hémisphère n'avoit offert aux Espagnols que des sauvages nus, errans, sans industrie, sans gouverne-

ment. Pour la première fois, on venoit de voir des peuples logés, vêtus, formés en corps de nation, assez avancés dans les arts pour convertir en vases des métaux précieux.

Cette découverte pouvoit faire craindre des dangers nouveaux: mais elle présentoit aussi l'appât d'un butin plus riche; & deux cens quarante Espagnols se précipitèrent dans quatre navires qu'armoit, à ses dépens, le chef de la colonie. Ils commencèrent par vérifier ce qu'avoient publié les aventuriers qui les avoient précédés, poussèrent ensuite leur navigation jusqu'à la rivière de Panuco; & crurent appercevoir par-tout des traces encore plus décisives de civilisation. Souvent ils débarquèrent. Quelquefois on les attaqua très-vivement, & quelquefois on les reçut avec un respect qui tenoit de l'adoration. Dans une ou deux occasions, ils purent échanger contre l'or du nouvel hémisphère quelques bagatelles de l'ancien. Les plus entreprenans d'entre eux, opinoient à former un établissement sur ces belles plages; leur commandant, Grijalva, qui, quoique actif, quoique intrépide, n'avoit pas l'ame d'un héros, ne trouva pas ses forces suffisantes

pour une entreprise de cette importance. Il reprit la route de Cuba, où il rendit un compte, plus ou moins exagéré, de tout ce qu'il avoit vu, de tout ce qu'il avoit pu apprendre de l'empire du Mexique.

La conquête de cette vaste & opulente région est aussi-tôt arrêtée par Velasquès. Le choix de l'instrument qu'il y emploiera l'occupe plus long-tems. Il craint également de la confier à un homme qui manquera des qualités indispensables pour la faire réussir, ou qui aura trop d'ambition pour lui en rendre hommage. Ses confidens le décident enfin pour Fernand Cortès, celui de ses lieutenans que ses talens appellent le plus impérieusement à l'exécution du projet, mais le moins propre à remplir ses vues personnelles. L'activité, l'élévation, l'audace que montre le nouveau chef dans les préparatifs d'une expédition dont il prévoit & veut écarter les difficultés, réveillent toutes les inquiétudes d'un gouverneur naturellement trop soupçonneux. On le voit occupé, d'abord en secret & publiquement ensuite, du projet de retirer une commission importante qu'il se reproche d'avoir inconsidérément donnée. Repentir tar-

dif. Avant que soient achevés les arrangemens imaginés pour retenir la flotte composée de onze petits bâtimens, elle a mis à la voile, le 10 février 1519, avec cent neuf matelots, cinq cens huit soldats, seize chevaux, treize mousquets, trente-deux arbalètes, un grand nombre d'épées & de piques, quatre fauconneaux & dix pièces de campagne.

Ces moyens d'invasion, tout insuffisans qu'ils pourront paroître, n'avoient pas même été fournis par la couronne qui ne contribuoit alors que de son nom aux découvertes, aux établissemens. C'étoient les particuliers qui formoient des plans d'agrandissement, qui les dirigeoient par des combinaisons bien ou mal réfléchies, qui les exécutoient à leurs dépens. La soif de l'or & l'esprit de chevalerie qui régnoit encore, excitoient principalement la fermentation. Ces deux aiguillons faisoient à la fois courir dans le Nouveau-Monde, des hommes de la première & de la dernière classe de la société; des brigands qui ne respiroient que le pillage, & des esprits exaltés qui croyoient aller à la gloire. C'est pourquoi la trace de ces premiers conquérans fut marquée par tant de forfaits & par tant d'actions

extraordinaires ; c'eſt pourquoi leur cupidité fut ſi atroce & leur bravoure ſi giganteſque.

La double paſſion des richeſſes & de la renommée paroît animer Cortès. En ſe rendant à ſa deſtination, il attaque les Indiens de Tabaſco, bat pluſieurs fois leurs troupes, les réduit à demander la paix, reçoit leur hommage, & ſe fait donner des vivres, quelques toiles de coton, & vingt femmes qui le ſuivent avec joie. Cet empreſſement avoit une cauſe trop légitime.

En Amérique, les hommes ſe livroient généralement à cette débauche honteuſe qui choque la nature & pervertit l'inſtinct animal. On a voulu attribuer cette dépravation à la foibleſſe phyſique, qui cependant devroit plutôt en éloigner qu'y entraîner. Il faut en chercher la cauſe dans la chaleur du climat ; dans le mépris pour un ſexe foible ; dans l'inſipidité du plaiſir entre les bras d'une femme haraſſée de fatigues ; dans l'inconſtance du goût ; dans la bizarrerie qui pouſſe en tout à des jouiſſances moins communes ; dans une recherche de volupté, plus facile à concevoir qu'honnête à expliquer. D'ailleurs, ces chaſſes qui ſéparoient quelquefois pendant

des mois entiers l'homme de la femme, ne tendoient-elles pas à rapprocher l'homme de l'homme? Le reste n'est plus que la suite d'une passion générale & violente, qui foule aux pieds, même dans les contrées policées, l'honneur, la vertu, la décence, la probité, les loix du sang, le sentiment patriotique : sans compter qu'il est des actions auxquelles les peuples policés ont attaché avec raison des idées de moralité tout-à-fait étrangères à des sauvages.

Quoi qu'il en soit, l'arrivée des Européens fit luire un nouveau jour aux yeux des femmes Américaines. On les vit se précipiter sans répugnance dans les bras de ces lubriques étrangers, qui s'étoient fait des cœurs de tigre, & dont les mains avares dégouttoient de sang. Tandis que les restes infortunés de ces nations sauvages cherchoient à mettre entre eux & le glaive qui les poursuivoit, des déserts immenses, des femmes jusqu'alors trop négligées, foulant audacieusement les cadavres de leurs enfans & de leurs époux massacrés, alloient chercher leurs exterminateurs jusques dans leur propre camp, pour leur faire partager les transports de l'ardeur

qui les dévoroit. Parmi les causes qui contribuèrent à la conquête du Nouveau-Monde, on doit compter cette fureur des femmes Américaines pour les Espagnols. Ce furent elles qui leur servirent communément de guides, qui leur procurèrent souvent des vivres, & qui quelquefois leur découvrirent des conspirations.

La plus célèbre de ces femmes fut appellée Marina. Quoique fille d'un cacique assez puissant, elle fut par des événemens singuliers, esclave chez les Mexicains dès sa première enfance. De nouveaux hasards l'avoient conduite à Tabasco avant l'arrivée des Espagnols. Frappés de sa figure & de ses graces, ils la distinguèrent. Leur général lui donna son cœur, & lui inspira une passion très-vive. Dans de tendres embrassemens, elle apprit bientôt le Castillan. Cortès, de son côté, connut l'étendue de l'esprit, la fermeté du caractère de son amante ; & il n'en fit pas seulement son interprète, mais encore son conseil. De l'aveu de tous les historiens, elle eut une influence principale dans tout ce qu'on entreprit contre le Mexique.

IX. Les Espa-

Cet empire obéissoit à Montezuma, lors-

gnols abordent au Mexique. Leurs premiers combats sont contre la république de Tlascala.

que les Espagnols y abordèrent. Le souverain ne tarda pas à être averti de l'arrivée de ces étrangers. Dans cette vaste domination, des couriers placés de distance en distance, instruisoient rapidement la cour de toute ce qui arrivoit dans les provinces les plus reculées. Leurs dépêches consistoient en des toiles de coton, où étoient représentées les différentes circonstances des affaires qui méritoient l'attention du gouvernement. Les figures étoient entremêlées de caractères hyéroglíphiques, qui suppléoient à ce que l'art du peintre n'avoit pu exprimer.

On devoit s'attendre qu'un prince que sa valeur avoit élevé au trône, dont les conquêtes avoient étendu l'empire, qui avoit des armées nombreuses & aguerries, feroit attaquer, ou attaqueroit lui-même une poignée d'aventuriers, qui osoient infester son domaine de leurs brigandages. Il n'en fut pas ainsi ; & les Espagnols, toujours invinciblement poussés vers le merveilleux, cherchèrent, dans un miracle, l'explication d'une conduite si visiblement opposée au caractère du monarque, si peu assortie aux circonstances où il se trouvoit. Les écrivains de

cette superstitieuse nation ne craignirent pas de publier à la face de l'univers, qu'un peu avant la découverte du Nouveau-Monde, on avoit annoncé aux Mexicains, que bientôt il arriveroit du côté de l'Orient un peuple invincible, qui vengeroit, d'une manière à jamais terrible, les dieux irrités par les plus horribles crimes, par celui en particulier que la nature repousse avec le plus de dégoût; & que cette prédiction fatale avoit seule enchaîné les talens de Montezuma. Ils crurent trouver dans cette imposture le double avantage de justifier leurs usurpations, & d'associer le ciel à leurs cruautés. Une fable si grossière trouva long-tems des partisans dans les deux hémisphères; & cet aveuglement n'est pas aussi surprenant qu'on le pourroit croire. Quelques réflexions pourront en développer les causes.

D'anciennes révolutions, dont l'époque est inconnue, ont bouleversé la terre; & l'astronomie nous montre la possibilité de ces catastrophes, dont l'histoire physique & morale du monde offre une infinité de preuves incontestables. Un grand nombre de comètes se meuvent dans tous les sens autour du so-

leil. Loin que les mouvemens de leurs orbites soient invariables, ils sont sensiblement altérés par l'action des planètes. Plusieurs de ces grands corps ont passé près de la terre, & peuvent l'avoir rencontrée. Cet événement est peu vraisemblable dans le cours d'une année ou même d'un siècle : mais sa probabilité augmente tellement par le nombre des révolutions de la terre, qu'on peut presque assurer que cette planète n'a pas toujours échappé au choc des différentes comètes qui traversoient son orbite.

Cette rencontre a dû occasionner, sur la surface du globe, des ravages inexprimables. L'axe de rotation changé; les mers abandonnant leur ancienne position pour se précipiter vers le nouvel équateur; la plus grande partie des animaux noyée par le déluge, ou détruite par la violente secousse imprimée à la terre par la comète ; des espèces entières anéanties : tels sont les désastres qu'une comète a dû produire.

Indépendamment de cette cause générale de dévastation, les tremblemens de terre, les volcans, mille autres causes inconnues, qui agissent dans l'intérieur du globe & à sa sur-

face, doivent changer la poſition reſpective de ſes parties, & par une ſuite néceſſaire la ſituation de ſes poles de rotation. Les eaux de la mer, déplacées par ces changemens, doivent quitter un pays pour couvrir l'autre, & cauſer ainſi ces inondations, ces déluges ſucceſſifs qui ont laiſſé par-tout des monumens viſibles de ruine, de dévaſtation, & des traces profondes de leurs ravages dans le ſouvenir des hommes.

Cette lutte continuelle d'un élément contre l'autre, de la terre qui engloutit une partie de l'océan dans ſes cavités intérieures, de la mer qui ronge & emporte de grandes portions de la terre dans ſes abîmes ; ce combat éternel des deux élémens incompatibles, ce ſemble, & pourtant inſéparables, tient les habitans du globe dans un péril ſenſible, & dans des alarmes vives ſur leur deſtinée. La mémoire ineffaçable des changemens arrivés, inſpire naturellement la crainte des changemens à venir. De-là ces traditions univerſelles de déluges paſſés, & cette attente de l'embrâſement du monde. Les tremblemens de terre occaſionnés par les inondations & les volcans, que ces ſecouſſes reproduiſent

à leur tour, ces crises violentes dont aucune partie du globe ne doit être exempte, engendrent & perpétuent la frayeur parmi les hommes. On la trouve répandue & consacrée dans toutes les superstitions. Elle est plus vive dans les pays où, comme l'Amérique, les marques de ces révolutions du globe sont plus sensibles & plus récentes.

L'homme épouvanté voit dans un seul mal le germe de mille autres. Il en attend de la terre & des cieux; il croit voir la mort sur sa tête & sous ses pieds. Des événemens que le hasard a rapprochés lui paroissent liés dans la nature même & dans l'ordre des choses. Comme il n'arrive jamais rien sur la terre, sans qu'elle se trouve sous l'aspect de quelque constellation, on s'en prend aux étoiles de tous les malheurs dont on ignore la cause; & de simples rapports de situation entre des planètes, ont pour l'esprit humain, qui a toujours cherché dans les ténèbres l'origine du mal, une influence immédiate & nécessaire sur toutes les révolutions qui les suivent ou les accompagnent.

Mais les événemens politiques, comme les plus intéressans pour l'homme, ont toujours eu

eu à ses yeux une dépendance très-prochaine du mouvement des astres. De-là les fausses prédictions & les terreurs qu'elles ont inspirées: terreurs qui ont toujours troublé la terre, & dont l'ignorance est tout-à-la-fois le principe & la mesure.

Quoique Montezuma eût pu, comme tant d'autres, être atteint de cete maladie de l'esprit humain, rien ne porte à penser qu'il ait eu une foiblesse, alors si commune. Mais sa conduite politique n'en fut pas meilleure. Depuis que ce prince étoit sur le trône, il ne montroit aucun des talens qui l'y avoient fait monter. Du sein de la mollesse, il méprisoit ses sujets, il opprimoit ses tributaires. L'arrivée des Espagnols ne rendit pas du ressort à cette ame avilie & corrompue. Il perdit en négociations, le tems qu'il falloit employer en combats, & voulut renvoyer avec des présens des ennemis qu'il falloit détruire. Cortès, à qui cet engourdissement convenoit beaucoup, n'oublioit rien pour le perpétuer. Ses discours étoient d'un ami. Sa mission se bornoit, disoit-il, à entretenir de la part du plus grand monarque de l'Orient, le puissant maître du Mexique. A toutes les

inſtances qu'on faiſoit pour preſſer ſon rembarquement, il répondoit toujours qu'on n'avoit jamais renvoyé un ambaſſadeur ſans lui donner audience. Cette obſtination ayant réduit les envoyés de Montezuma à recourir, ſelon leurs inſtructions, aux menaces, & à vanter les tréſors & les forces de leur patrie: *voilà*, dit le général Eſpagnol, en ſe tournant vers ſes ſoldats, *voilà ce que nous cherchons, de grands périls & de grandes richeſſes.* Il avoit alors fini ſes préparatifs, & acquis toutes les connoiſſances qui lui étoient néceſſaires. Réſolu à vaincre ou à périr, il brûla ſes vaiſſeaux, & marcha vers la capitale de l'empire.

Sur ſa route ſe trouvoit la république de Tlaſcala, de tout tems ennemie des Mexicains, qui vouloient la ſoumettre à leur domination. Cortès ne doutant pas qu'elle ne dût favoriſer ſes projets, lui fit demander paſſage, & propoſer une alliance. Des peuples qui s'étoient interdit preſque toute communication avec leurs voiſins & que ce principe inſociable avoit accoutumés à une défiance univerſelle, ne devoient pas être favorablement diſpoſés pour des étrangers dont le ton étoit impérieux & qui avoient ſignalé

leur arrivée par des insultes faites aux dieux du pays. Aussi repoussèrent-ils, sans ménagement, les deux ouvertures. Les merveilles qu'on racontoit des Espagnols étonnoient les Tlascaltèques, mais ne les effrayoient pas. Ils livrèrent quatre ou cinq combats. Une fois les Espagnols furent rompus. Cortès se crut obligé de se retrancher, & les Indiens se firent tuer sur les parapets. Que leur manquoit-il pour vaincre ? Des armes.

Un point d'honneur qui tient à l'humanité. Un point d'honneur qu'on trouva chez les Grecs au siège de Troye, qui se fit remarquer chez quelques peuples des Gaules & qui paroît établi chez plusieurs nations, contribua beaucoup à la défaite des Tlascaltèques. C'étoit la crainte & la honte d'abandonner à l'ennemi leurs blessés & leurs morts. A chaque moment, le soin de les enlever rompoit les rangs & ralentissoit les attaques.

Une constitution politique, qu'on ne se seroit pas attendu à trouver dans le Nouveau-Monde, s'étoit formée dans cette contrée. Le pays étoit partagé en plusieurs cantons, où régnoient des hommes qu'on appelloit caciques. Ils conduisoient leurs sujets à la

guerre, levoient les impôts & rendoient la justice : mais il falloit que leurs édits fussent confirmés par le sénat de Tlascala qui étoit le véritable souverain. Il étoit composé de citoyens choisis dans chaque district par les assemblées du peuple.

Les Tlascaltèques avoient des mœurs extrêmement sévères. Ils punissoient de mort le mensonge, le manque de respect du fils à son père, le péché contre nature. Le larcin, l'adultère & l'ivrognerie étoient en horreur : ceux qui étoient coupables de ces crimes étoient bannis. Les loix permettoient la pluralité des femmes; le climat y portoit, & le gouvernement y encourageoit.

Le mérite militaire étoit le plus honoré, comme il l'est toujours chez les peuples sauvages ou conquérans. A la guerre, les Tlascaltèques portoient dans leurs carquois deux flèches, sur lesquelles étoient gravées les images de leurs anciens héros. On commençoit le combat par lancer une de ces flèches, & l'honneur obligeoit à la reprendre.

Dans la ville, ils étoient vêtus : mais ils se dépouilloient de leurs habits pour combattre. On vantoit leur bonne-foi & leur fran-

chise dans les traités: & entre eux ils honoroient les vieillards.

Leur pays, quoiqu'inégal, quoique peu étendu, quoique médiocrement fertile, étoit fort peuplé, assez bien cultivé, & l'on y vivoit heureux.

Voilà les hommes que les Espagnols ne daignoient pas admettre dans l'espèce humaine. Une des qualités qu'ils méprisoient le plus chez les Tlascaltèques, c'étoit l'amour de la liberté. Ils ne trouvoient pas que ce peuple eût un gouvernement, parce qu'il n'avoit pas celui d'un seul; ni une police, parce qu'il n'avoit pas celle de Madrid; ni des vertus, parce qu'il n'avoit pas leur culte; ni de l'esprit, parce qu'il n'avoit pas leurs opinions.

Jamais peut-être aucune nation ne fut idolâtre de ses préjugés, au point où l'étoient alors, où le sont peut-être encore aujourd'hui les Espagnols. Ces préjugés faisoient le fond de toutes leurs pensées, influoient sur leurs jugemens, formoient leur caractère. Ils n'employoient le génie ardent & vigoureux que leur a donné la nature, qu'à inventer une foule de sophismes, pour s'affermir dans leurs

erreurs. Jamais la déraifon n'a été plus dogmatique, plus décidée, plus ferme & plus fubtile. Ils étoient attachés à leurs ufages comme à leurs préjugés. Ils ne reconnoiffoient qu'eux dans l'univers de fenfés, d'éclairés, de vertueux. Avec cet orgueil national, le plus aveugle qui fut jamais, ils auroient eu pour Athènes, le mépris qu'ils avoient pour Tlafcala. Ils auroient traité les Chinois comme des bêtes; & par-tout ils auroient outragé, opprimé, dévafté.

Malgré cette manière de penfer fi hautaine & fi dédaigneufe, les Efpagnols firent alliance avec les Tlafcaltèques, qui leur donnèrent fix mille foldats pour les conduire & les appuyer.

X. Introduits dans la capitale de l'Empire, les Efpagnols font obligés de l'évacuer après plufieurs événemens extraordinaires.

Avec ce fecours, Cortès s'avançoit vers Mexico, à travers un pays abondant, arrofé, couvert de bois, de champs cultivés, de villages & de jardins. La campagne étoit féconde en plantes inconnues à l'Europe. On y voyoit une foule d'oifeaux d'un plumage éclatant, des animaux d'efpèces nouvelles. La nature étoit différente d'elle-même, & n'en étoit que plus agréable & plus riche. Un air tempéré, des chaleurs continues, mais fup-

portables, entretenoient la parure & la fécondité de la terre. On voyoit dans le même canton, des arbres couverts de fleurs, des arbres chargés de fruits. On femoit dans un champ le grain qu'on moiffonnoit dans l'autre.

Les Efpagnols ne parurent point fenfibles à ce nouveau fpectacle. Tant de beautés ne les touchoient pas. Ils voyoient l'or fervir d'ornement dans les maifons & dans les temples, embellir les armes des Mexicains, leurs meubles & leurs perfonnes ; ils ne voyoient que ce métal. Semblables à ce Mammona dont parle Milton, qui dans le ciel oubliant la divinité même, avoit toujours les yeux fixés fur le parvis qui étoit d'or.

Montezuma, que fes incertitudes, & peut-être la crainte de commettre fon ancienne gloire, avoient empêché d'attaquer les Efpagnols à leur arrivée ; de fe joindre depuis aux Tlafcaltèques plus hardis que lui ; d'affaillir enfin des vainqueurs, fatigués de leurs propres triomphes : Montezuma, dont les mouvemens s'étoient réduits à détourner Cortès du deffein de venir dans fa capitale, prit le parti de l'y introduire lui-même. Il commandoit à trente princes, dont plufieurs

pouvoient mettre ſur pied des armées. Ses richeſſes étoient conſidérables, & ſon pouvoir abſolu. Il paroît que ſes ſujets avoient quelques connoiſſances & de l'induſtrie. Ce peuple étoit guerrier & rempli d'honneur.

Si l'empereur du Mexique eût ſu faire uſage de ces moyens, ſon trône eût été inébranlable. Mais ce prince oubliant ce qu'il ſe devoit, ce qu'il devoit à ſa couronne, ne montra pas le moindre courage, la moindre intelligence. Tandis qu'il pouvoit accabler les Eſpagnols de toute ſa puiſſance, malgré l'avantage de leur diſcipline & de leurs armes, il voulut employer contre eux la perfidie.

Il les combloit à Mexico de préſens, d'égards, de careſſes, & il faiſoit attaquer la Vera-Crux, colonie que les Eſpagnols avoient fondée dans le lieu où ils avoient débarqué pour s'aſſurer une retraite, ou pour recevoir des ſecours. *Il faut*, dit Cortès à ſes compagnons, en leur apprenant cette nouvelle, *il faut étonner ces barbares par une action d'éclat : j'ai réſolu d'arrêter l'empereur, & de me rendre maître de ſa perſonne.* Ce deſſein fut approuvé. Auſſi-tôt, accompagné de ſes officiers, il marche au palais de Montezuma,

& lui déclare qu'il faut le suivre, ou se résoudre à périr. Ce prince, par une bassesse égale à la témérité de ses ennemis, se met entre leurs mains. Il est obligé de livrer au supplice les généraux qui n'avoient agi que par ses ordres; & il met le comble à son avilissement, en rendant hommage de sa couronne au roi d'Espagne.

Au milieu de ces succès, on apprend que Narvaès vient d'arriver de Cuba avec huit cens fantassins, avec quatre-vingts chevaux, avec douze pièces de canon, pour prendre le commandement de l'armée & pour exercer des vengeances. Ces forces étoient envoyées par Velasquès, mécontent que des aventuriers partis sous ses auspices eussent renoncé à toute liaison avec lui, qu'ils se fussent déclarés indépendans de son autorité, & qu'ils eussent envoyés des députés en Europe, pour obtenir la confirmation des pouvoirs qu'ils s'étoient arrogés eux-mêmes. Quoique Cortès n'ait que deux cens cinquante hommes; il marche à son rival; il le combat, le fait prisonnier, oblige les vaincus à mettre bas les armes, puis les leur rend en leur proposant de le suivre. Il gagne leur cœur par sa con-

fiance & fa magnanimité. Ces foldats fe rangent fous fes drapeaux; & avec eux, il reprend, fans perdre un moment, la route de Mexico où il n'avoit pu laiffer que cent cinquante Efpagnols qui, avec les Tlafcaltèques gardoient étroitement l'empereur.

Il y avoit des mouvemens dans la nobleffe Mexicaine, qui étoit indignée de la captivité de fon prince; & le zèle indifcret des Efpagnols, qui dans une fête publique en l'honneur des dieux du pays, renverfèrent les autels & maffacrèrent les adorateurs & les prêtres, avoit fait prendre les armes au peuple.

Les Mexicains avoient des fuperftitions barbares; & leurs prêtres étoient des monftres, qui faifoient l'abus le plus affreux du culte abominable qu'ils avoient impofé à la crédulité de la nation. Elle reconnoiffoit, comme tous les peuples policés, un être fuprême, une vie à venir, avec fes peines & fes récompenfes: mais ces dogmes fublimes étoient mêlés d'abfurdités, qui les rendoient incroyables.

Dans la religion du Mexique, on attendoit la fin du monde à la fin de chaque fiècle;

& cette année étoit dans l'empire un tems de deuil & de désolation.

Les Mexicains invoquoient des puissances subalternes, comme les autres nations en ont invoquées, sous le nom de génies, de camis, de manitous, d'anges, de fétiches. La moindre de ces divinités avoit ses temples, ses images, ses fonctions, son autorité particulière, & toutes faisoient des miracles.

Ils avoient une eau sacrée dont on faisoit des aspersions. On en faisoit boire à l'empereur. Les pélerinages, les processions, les dons faits aux prêtres, étoient de bonnes œuvres.

On connoissoit chez eux des expiations, des pénitences, des macérations, des jeûnes.

Quelques-unes de leurs superstitions leur étoient particulières. Tous les ans ils choisissoient un esclave. On l'enfermoit dans le temple, on l'adoroit, on l'encensoit, on l'invoquoit, & on finissoit par l'égorger en cérémonie.

Voici encore une superstition qu'on ne trouvoit pas ailleurs. Les prêtres pétrissoient en certains jours une statue de pâte qu'ils faisoient cuire. Ils la plaçoient sur l'autel, où

elle devenoit un dieu. Ce jour-là, une foule innombrable de peuple, se rendoit dans le temple. Les prêtres découpoient la statue. Ils en donnoient un morceau à chacun des assistans, qui le mangeoit, & se croyoit sanctifié après avoir mangé son dieu.

Il vaut mieux manger des dieux que des hommes : mais les Mexicains immoloient aussi des prisonniers de guerre dans le temple du dieu des batailles. Les prêtres, dit-on, mangeoient ensuite ces prisonniers, & en envoyoient des morceaux à l'empereur & aux principaux seigneurs de l'empire.

Quand la paix avoit duré quelque tems, les prêtres faisoient dire à l'empereur que les dieux avoient faim ; & dans la seule vue de faire des prisonniers, on recommençoit la guerre.

A tous égards, cette religion étoit atroce & terrible. Toutes ses cérémonies étoient lugubres & sanglantes. Elle tenoit sans cesse l'homme dans la crainte. Elle devoit rendre les hommes inhumains, & les prêtres tout-puissans.

On ne peut faire un crime aux Espagnols d'avoir été révoltés de ces absurdes barbaries :

mais il ne falloit pas les détruire par de plus grandes cruautés; il ne falloit pas se jetter sur le peuple assemblé dans le premier temple de la ville, & l'égorger; il ne falloit pas assassiner les nobles pour les dépouiller.

Cortès à son retour à Mexico, trouva les siens assiégés dans le quartier où il les avoit laissés. C'étoit un espace assez vaste pour contenir les Espagnols & leurs alliés, & entouré d'un mur épais, avec des tours placées de distance en distance. On y avoit disposé l'artillerie le mieux qu'il avoit été possible; & le service s'y étoit toujours fait avec autant de régularité & de vigilance que dans une place assiégée ou dans le camp le plus exposé. Le général ne pénétra dans cette espèce de forteresse qu'après avoir surmonté beaucoup de difficultés; & quand il y fut enfin parvenu les dangers continuoient encore. L'acharnement des naturels du pays étoit tel qu'ils hasardoient de pénétrer par les embrâsures du canon, dans l'asyle qu'ils vouloient forcer.

Pour se tirer d'une situation si désespérée, les Espagnols ont recours à des sorties. Elles sont heureuses, sans être décisives. Les Mexicains montrent un courage extraordinaire. Ils

se dévouent gaiement à une mort certaine. On les voit se précipiter nus & sans défense dans les rangs de leurs ennemis pour rendre leurs armes inutiles ou pour les leur arracher. Tous veulent périr pour délivrer leur patrie de ces étrangers qui prétendoient y régner.

Le combat le plus sanglant se donne sur une élévation dont les Américains s'étoient emparés, & d'où ils accabloient de traits plus ou moins meurtriers tout ce qui se présentoit. La troupe chargée de les déloger est trois fois repoussée. Cortès s'indigne de cette résistance, & quoiqu'assez grièvement blessé veut se charger lui-même de l'attaque. A peine est-il en possession de ce poste important, que deux jeunes Mexicains jettent leurs armes & viennent à lui comme déserteurs. Ils mettent un genou à terre, dans la posture de supplians, le saisissent & s'élancent avec une extrême vivacité dans l'espérance de le faire périr, en l'entraînant avec eux. Sa force ou son adresse le débarrassent de leurs mains, & ils meurent victimes d'une entreprise généreuse & inutile.

Cette action, mille autres d'une vigueur pareille, font desirer aux Espagnols qu'on puisse trouver des moyens de conciliation.

Montezuma, toujours prisonnier, consent à devenir l'instrument de l'esclavage de son peuple, & il se montre, avec tout l'appareil du trône, sur la muraille pour engager ses sujets à cesser les hostilités. Leur indignation lui apprend que son règne est fini; & les traits qu'ils lui lancent le percent d'un coup mortel.

Un nouvel ordre de choses suit de près cet événement tragique. Les Mexicains voient à la fin que leur plan de défense, que leur plan d'attaque sont également mauvais; & ils se bornent à couper les vivres à un ennemi que la supériorité de sa discipline & de ses armes rend invincible. Cortès ne s'apperçoit pas plutôt de ce changement de systême, qu'il pense à se retirer chez les Tlascaltèques.

L'exécution de ce projet exigeoit une grande célérité, un secret impénétrable, des mesures bien combinées. On se met en marche vers le milieu de la nuit. L'armée défiloit en silence & en ordre sur une digue, lorsque son arrière-garde fut attaquée avec impétuosité par un corps nombreux, & ses flancs par des canots distribués aux deux côtés de la chaussée. Si les Mexicains, qui avoient plus de forces qu'ils n'en pouvoient faire agir, eussent

eu la précaution de jetter des troupes à l'extrémité des ponts qu'ils avoient sagement rompus, les Espagnols & leurs alliés auroient tous péri dans cette action sanglante. Leur bonheur voulut que leur ennemi ne sût pas profiter de tous ses avantages; & ils arrivèrent enfin sur les bords du lac, après des dangers & des fatigues incroyables. Le désordre où ils étoient, les exposoit encore à une défaite entière. Une nouvelle faute vint à leur secours.

L'aurore permit à peine aux Mexicains de découvrir le champ de bataille dont ils étoient restés les maîtres, qu'ils apperçurent parmi les morts un fils & deux filles de Montezuma, que les Espagnols emmenoient avec quelques autres prisonniers. Ce spectacle les glaça d'effroi. L'idée d'avoir massacré les enfans après avoir immolé le père, étoit trop forte, pour que des ames foibles & énervées par l'habitude d'une obéissance aveugle, pussent la soutenir. Ils craignirent de joindre l'impiété au régicide; & ils donnèrent à de vaines cérémonies funèbres, un tems qu'ils devoient au salut de leur patrie.

Durant cet intervalle, l'armée battue qui avoit

avoit perdu ſon artillerie, ſes munitions, ſes bagages, ſon butin, cinq ou ſix cens Eſpagnols, deux mille Tlaſcaltèques, & à laquelle il ne reſtoit preſque pas un ſoldat qui ne fût bleſſé, ſe remettoit en marche. On ne tarda pas à la pourſuivre, à la harceler, à l'envelopper enfin dans la vallée d'Otumba. Le feu du canon & de la mouſqueterie, le fer des lances, & des épées n'empêchoient pas les Indiens, tout nus qu'ils étoient, d'approcher, & de ſe jetter ſur leurs ennemis avec une grande animoſité. La valeur alloit céder au nombre, lorſque Cortès décida de la fortune de cette journée. Il avoit entendu dire que dans cette partie du Nouveau-Monde, le ſort des batailles dépendoit de l'étendard royal. Ce drapeau, dont la forme étoit remarquable, & qu'on ne mettoit en campagne que dans les occaſions les plus importantes, étoit aſſez près de lui. Il s'élance avec ſes plus braves compagnons, pour le prendre. L'un d'eux le ſaiſit & l'emporte dans les rangs des Eſpagnols. Les Mexicains perdent courage; ils prennent la fuite en jettant leurs armes. Cortès pourſuit ſa marche, & arrive ſans obſtacle chez les Tlaſcaltèques.

XI. Les Espagnols imaginent de nouveaux moyens pour subjuguer le Mexique, & ils y réussissent.

Il n'avoit perdu ni le dessein, ni l'espérance de soumettre l'empire du Mexique ; mais il avoit fait un nouveau plan. Il vouloit se servir d'une partie des peuples, pour assujettir l'autre. La forme du gouvernement, la disposition des esprits, la situation de Mexico, favorisoient ce projet, & les moyens de l'exécuter.

L'empire étoit électif, & quelques rois ou caciques étoient les électeurs. Ils choisissoient d'ordinaire un d'entr'eux. On lui faisoit jurer que tout le tems qu'il seroit sur le trône, les pluies tomberoient à propos, les rivières ne causeroient point de ravages, les campagnes n'éprouveroient point de stérilité, les hommes ne périroient point par les influences malignes d'un air contagieux. Cet usage pouvoit tenir au gouvernement théocratique, dont on trouve encore des traces dans presque toutes les nations de l'univers. Peut-être aussi le but de ce serment bizarre étoit-il de faire entendre au nouveau souverain, que les malheurs d'un état venant presque toujours des désordres de l'administration, il devoit régner avec tant de modération & de sagesse, qu'on ne pût jamais regarder les

calamités publiques comme l'effet de son imprudence, ou comme une juste punition de ses déréglemens.

On avoit fait les plus belles loix pour obliger à ne donner la couronne qu'au mérite : mais la superstition donnoit aux prêtres une grande influence dans les élections.

Dès que l'empereur étoit installé, il étoit obligé de faire la guerre, & d'amener des prisonniers aux dieux. Ce prince, quoique électif, étoit fort absolu, parce qu'il n'y avoit point de loix écrites, & qu'il pouvoit changer les usages reçus.

Presque toutes les formes de la justice & les étiquettes de la cour étoient consacrées par la religion.

Les loix punissoient les crimes qui se punissent par-tout : mais les prêtres sauvoient souvent les criminels.

Il y avoit deux loix propres à faire périr bien des innocens, & qui devoient appesantir sur les Mexicains le double joug du despotisme & de la superstition. Elles condamnoient à mort ceux qui auroient blessé la sainteté de la religion, & ceux qui auroient blessé la majesté du prince. On voit combien

des loix si peu précises facilitoient les vengeances particulières, ou les vues intéressées des prêtres & des courtisans.

On ne parvenoit à la noblesse, & les nobles ne parvenoient aux dignités que par des preuves de courage, de piété & de patience. On faisoit dans les temples un noviciat plus pénible que dans les armées ; & ensuite, ces nobles auxquels il en avoit tant coûté pour l'être, se dévouoient aux fonctions les plus viles dans le palais des empereurs.

Cortès pensa que dans la multitude des vassaux du Mexique, il y en auroit qui secoueroient volontiers le joug, & s'associeroient aux Espagnols.

Il avoit vu combien les Mexicains étoient haïs des petites nations dépendantes de leur empire, & combien les empereurs faisoient sentir durement leur puissance.

Il s'étoit apperçu que la plupart des provinces détestoient la religion de la capitale, & que dans Mexico même, les grands, les hommes riches, dans qui l'esprit de société diminuoit la férocité des préjugés & des mœurs du peuple, n'avoient plus que de l'indifférence pour cette religion. Plusieurs

d'entre les nobles étoient révoltés d'exercer les emplois les plus humilians auprès de leurs maîtres.

Depuis six mois, Cortes mûrissoit, en silence, ses grands projets, lorsqu'on le vit sortir de sa retraite, suivi de cinq cens quatre-vingt-dix Espagnols, de dix mille Tlascaltèques, de quelques autres Indiens, amenant quarante chevaux & traînant huit ou neuf pièces de campagne. Sa marche vers le centre des états Mexicains fut facile & rapide. Les petites nations, qui auroient pu la retarder ou l'embarrasser, furent toutes aisément subjuguées, ou se donnèrent librement a lui. Plusieurs des peuplades qui occupoient les environs de la capitale de l'empire, furent aussi forcées de subir ses loix ou s'y soumirent d'elles-mêmes.

Des succès propres à étonner, même les plus présomptueux, auroient dû naturellement livrer tous les cœurs au chef intrépide & prévoyant dont ils étoient l'ouvrage. Il n'en fut pas ainsi. Parmi ses soldats Espagnols, il s'en trouvoit un assez grand nombre qui avoient trop bien conservé le souvenir des dangers auxquels ils avoient si difficile-

ment échappé. La crainte de ceux qu'il falloit courir encore les rendit perfides. Ils convinrent entre eux de maffacrer leur général & de faire paffer le commandement à un officier, qui, abandonnant des projets qui leur paroiffoient extravagans, prendroit des mefures fages pour leur confervation. La trahifon alloit s'exécuter, quand le remords conduifit un des conjurés aux pieds de Cortès. Auffitôt ce génie hardi, dont les événemens inattendus développoient de plus en plus les reffources, fait arrêter, juger & punir Villafagna, moteur principal d'un fi noir complot; mais après lui avoir arraché une lifte exacte de tous fes complices. Il s'agiffoit de diffiper les inquiétudes que cette découverte pouvoit caufer. On y réuffit, en publiant que le fcélérat a déchiré un papier qui contenoit, fans doute, le plan de la confpiration ou le nom des affociés, & qu'il a emporté fon fecret au tombeau, malgré la rigueur des fupplices employés pour le lui arracher.

Cependant, pour ne pas donner aux troupes le tems de trop réfléchir fur ce qui vient de fe paffer, le général fe hâta d'attaquer Mexico, le grand objet de fon ambition & le

terme des espérances de l'armée. Ce projet présentoit de grandes difficultés.

Des montagnes, qui la plupart avoient mille pieds d'élévation, entouroient une plaine d'environ quarante lieues. La majeure partie de ce vaste espace étoit occupée par des lacs qui communiquoient ensemble. A l'extrémité septentrionale du plus grand, avoit été bâtie, dans quelques petites isles, la plus considérable cité qui existât dans le Nouveau-Monde, avant que les Européens l'eussent découvert. On y arrivoit par trois chaussées plus ou moins longues, mais toutes larges & solidement construites. Les habitans des rivages trop éloignés de ces grandes voies, s'y rendoient sur leurs canots.

Cortès se rendit maître de la navigation par le moyen des petits navires dont on avoit préparé les matériaux à Tlascala ; & il fit attaquer les digues par Sandoval, par Alvarado & par Olid, à chacun desquels il avoit donné un nombre égal de canons, d'Espagnols & d'Indiens auxiliaires.

Tout étoit disposé de longue main pour une résistance opiniâtre. Les moyens de défense avoient été préparés par Quetlavaca,

qui avoit remplacé Montezuma son frère : mais la petite vérole, portée dans ces contrées par un esclave de Narvaès, l'avoit fait périr ; & lorsque le siège commença, c'étoit Guatimosin qui tenoit les rênes de l'empire.

Les actions de ce jeune prince furent toutes héroïques & toutes prudentes. Le feu de ses regards, l'élévation de ses discours, l'éclat de son courage faisoient sur ses peuples l'impression qu'il desiroit. Il disputa le terrein pied à pied ; & jamais il n'en abandonna un pouce qui ne fût jonché des cadavres de ses soldats & teint du sang de ses ennemis. Cinquante mille hommes, accourus de toutes les parties de l'empire à la défense de leur maître & de leurs dieux, avoient péri par le fer ou par le feu; la famine faisoit tous les jours des ravages inexprimables ; des maladies contagieuses s'étoient jointes à tant de calamités, sans que son ame eût été un instant, un seul instant ébranlée. Les assaillans, après cent combats meurtriers & de grandes pertes, étoient parvenus au centre de la place, qu'il ne songeoit pas encore à céder. On le fit enfin consentir à s'éloigner des décombres qui ne pouvoient plus être défendus, pour aller continuer la

guerre dans les provinces. Dans la vue de faciliter cette retraite, quelques ouvertures de paix furent faites à Cortès : mais cette noble ruse n'eut pas le succès qu'elle méritoit; & un brigantin s'empara du canot où étoit le généreux & infortuné monarque. Un financier Espagnol imagina que Guatimosin avoit des trésors cachés; & pour le forcer à les déclarer, il le fit étendre sur des charbons ardens. Son favori, exposé à la même torture, lui adressoit de tristes plaintes: *Et moi*, lui dit l'empereur, *suis-je sur des roses?* Mot comparable à tous ceux que l'histoire a transmis à l'admiration des hommes. Les Mexicains le rediroient à leurs enfans, si quelque jour ils pouvoient rendre aux Espagnols supplice pour supplice, noyer cette race d'exterminateurs dans la mer ou dans le sang. Ce peuple auroit peut-être les actes de ses martyrs, les annales de ses persécutions. On y liroit, sans doute, que Guatimosin fut tiré demi-mort d'un gril ardent, & que, trois ans après, il fut pendu publiquement, sous prétexte d'avoir conspiré contre ses tyrans & ses bourreaux.

XII. Idée qu'on

Si l'on en croit les Espagnols, Mexico,

doit se former du Mexique avant qu'il fût soumis à l'Espagne.

dont après deux mois & demi d'une attaque vive & régulière, ils s'étoient enfin emparés avec le secours de soixante ou de cent mille Indiens alliés, & par la supériorité de leur discipline, de leurs armes & de leurs navires : ce Mexico étoit une ville superbe. Ses murs renfermoient trente mille maisons, un peuple immense, de beaux édifices. Le palais du chef de l'état, bâti de marbre & de jaspe, avoit une étendue prodigieuse. Des bains, des fontaines, des statues le décoroient. Il étoit rempli de tableaux, qui, quoique faits avec des plumes seulement, avoient de la couleur, de l'éclat, de la vérité. La plupart des grands avoient, ainsi que l'empereur, des ménageries où étoient rassemblés tous les animaux du nouveau continent. Des plantes de toute espèce couvroient leurs jardins. Ce que le sol & le climat avoient de rare & de brillant, étoit un objet de luxe chez une nation riche, où la nature étoit belle & les arts imparfaits. Les temples étoient en grand nombre & la plupart magnifiques : mais teints du sang & tapissés des têtes des malheureux qu'on avoit sacrifiés.

Une des plus grandes beautés de cette cité

impofante étoit une place, ordinairement remplie de cent mille hommes, couverte de tentes & de magafins, où les marchands étaloient toutes les richeffes des campagnes, tous les ouvrages de l'induftrie des Mexicains. Des oifeaux de toute couleur, des coquillages brillans, des fleurs fans nombre, des émaux, des ouvrages d'orfévrerie, donnoient à ces marchés un coup-d'œil plus beau & plus éclatant que ne peuvent l'avoir les foires les plus riches de l'Europe.

Cent mille canots alloient fans ceffe des rivages à la ville, de la ville aux rivages. Les lacs étoient bordés de cinquante villes, & d'une multitude de bourgs & de hameaux.

Le refte de l'empire, autant que le permettoient les fites, préfentoit le même fpectacle : mais avec la différence qu'on trouve par-tout entre la capitale & les provinces. Ce peuple, qui n'étoit pas d'une antiquité bien reculée, fans communication avec des nations éclairées, fans l'ufage du fer, fans le fecours de l'écriture, fans aucun des arts à qui nous devons l'avantage d'en connoître & d'en exercer d'autres, placé fous un climat où les facultés de l'homme ne font pas éveillées par

ſes beſoins : ce peuple, nous dit-on, s'étoit élevé à cette hauteur, par ſon ſeul génie.

La fauſſeté de cette deſcription pompeuſe, tracée dans des momens de vanité par un vainqueur naturellement porté à l'exagération, ou trompé par la grande ſupériorité qu'avoit un état réguliérement ordonné ſur les contrées ſauvages, dévaſtées juſqu'alors dans l'autre hémiſphère : cette fauſſeté peut être miſe aiſément à la portée de tous les eſprits. Pour y parvenir, il ne ſuffiroit pas d'oppoſer l'état actuel du Mexique à l'état où les conquérans prétendent l'avoir trouvé. Qui ne connoit les déplorables effets d'une tyrannie deſtructive, d'une longue oppreſſion? Mais qu'on ſe rappelle les ravages que les barbares, ſortis du Nord, exercèrent autrefois dans les Gaules & en Italie. Lorſque ce torrent fut écoulé, ne reſta-t-il pas ſur la terre de grandes maſſes qui atteſtoient, qui atteſtent encore la puiſſance des peuples ſubjugués. La région qui nous occupe, offre-t-elle de ces magnifiques ruines? Il doit donc paſſer pour démontré que les édifices publics & particuliers, ſi orgueilleuſement décrits, n'étoient que des amas informes de pierres

entassées les unes sur les autres; que la célèbre Mexico n'étoit qu'une bourgade formée d'une multitude de cabanes rustiques répandues irréguliérement sur un grand espace ; & que les autres lieux dont on a voulu exalter la grandeur ou la beauté, étoient encore inférieurs à cette première des cités.

Les travaux des hommes ont toujours été proportionnés à leur force & aux instrumens dont ils se servoient. Sans la science de la méchanique & l'invention de ses machines, point de grands monumens. Sans quarts de cercle & sans télescope, point de progrès merveilleux en astronomie, nulle précision dans les observations. Sans fer, point de marteaux, point de tenailles, point d'enclumes, point de forges, point de scies, point de haches, point de coignées, aucun ouvrage en métaux qui mérite d'être regardé, nulle maçonnerie, nulle charpente, nulle menuiserie, nulle architecture, nulle gravure, nulle sculpture. Avec ces moyens, quel tems ne faut-il pas à nos ouvriers pour séparer de la carrière, enlever & transporter un bloc de pierre ? Quel tems pour l'équarrir ? Sans nos ressources, comment en viendroit-on

à bout ? C'auroit été un homme d'un grand sens que le sauvage qui, voyant pour la première fois un de nos grands édifices, l'auroit admiré, non comme l'œuvre de notre force & de notre industrie, mais comme un phénomène extraordinaire de la nature qui auroit élevé d'elle-même ces colonnes, percé ces fenêtres, posé ces entablemens & préparé une si merveilleuse retraite. C'eût été la plus belle des cavernes que les montagnes lui eussent encore offertes.

Dépouillons le Mexique de tout ce que des récits fabuleux lui ont prêté, & nous trouverons que ce pays, fort supérieur aux contrées sauvages que les Espagnols avoient jusqu'alors parcourues dans le Nouveau-Monde, n'étoit rien en comparaison des peuples civilisés de l'ancien continent.

L'empire étoit soumis à un despotisme aussi cruel que mal combiné. La crainte, cette grande roue des gouvernemens arbitraires, y tenoit lieu de morale & de principes. Le chef de l'état étoit devenu peu-à-peu une espèce de divinité sur laquelle les plus téméraires n'osoient porter un regard, & dont les plus imprudens ne se seroient pas permis de

juger les actions. On conçoit comment des citoyens achètent tous les jours, par le sacrifice de leur liberté, les douceurs & les commodités de la vie auxquelles ils sont accoutumés dès l'enfance : mais que des peuples à qui la nature brute offroit plus de bonheur que la chaîne sociale qui les unissoit, restâssent tranquillement dans la servitude, sans penser qu'il n'y avoit qu'une montagne ou une rivière à traverser pour être libres : voilà ce qui seroit incompréhensible, si l'on ne savoit combien l'habitude & la superstition dénaturent par-tout l'espèce humaine.

Plusieurs des provinces qu'on pouvoit regarder comme faisant partie de cette vaste domination se gouvernoient par leurs premières loix & selon leurs maximes anciennes. Tributaires seulement de l'empire, elles continuoient à être régies par leurs caciques. Les obligations de ces grands vassaux se réduisoient à couvrir ou à reculer les frontières de l'état lorsqu'ils en recevoient l'ordre ; à contribuer sans cesse aux charges publiques, originairement d'après un tarif réglé, & dans les derniers tems suivant les besoins, l'avidité ou les caprices du despote.

L'adminiſtration des contrées plus immédiatement dépendantes du trône étoit confiée à des grands qui, dans leurs fonctions, étoient ſoulagés par des nobles d'un rang inférieur. Ces officiers eurent d'abord de la dignité & de l'importance : mais ils n'étoient plus que les inſtrumens de la tyrannie, depuis que le pouvoir arbitraire s'étoit élevé ſur les ruines d'un régime qu'on eût pu appeller féodal.

A chacune de ces places étoit attachée une portion de terre, plus ou moins étendue. Ceux qui dirigeoient les conſeils, qui conduiſoient les armées, que leurs poſtes fixoient à la cour, jouiſſoient du même avantage. On changeoit de domaine en changeant d'occupation, & l'on le perdoit dès qu'on rentroit dans la vie privée.

Il exiſtoit des poſſeſſions plus entières, & qu'on pouvoit aliéner ou tranſmettre à ſes deſcendans. Elles étoient en petit nombre & devoient être occupées par les citoyens des claſſes les plus diſtinguées.

Le peuple n'avoit que des communes. Leur étendue étoit réglée ſur le nombre des habitans. Dans quelques-unes, les travaux ſe faiſoient

faifoient en fociété, & les récoltes étoient dépofées dans des greniers publics, pour être diftribuées felon les befoins. Dans d'autres, les cultivateurs fe partageoient les champs & les exploitoient pour leur utilité particulière. Dans aucune, il n'étoit permis de difpofer du territoire.

Plufieurs diftricts, plus ou moins étendus, étoient couverts d'efpèces de ferfs attachés à la glèbe, paffant d'un propriétaire à l'autre, & ne pouvant prétendre qu'à la fubfiftance la plus groffière & la plus étroite.

Des hommes plus avilis encore; c'étoient les efclaves domeftiques. Leur vie étoit cenfée fi méprifable, qu'au rapport d'Herrera, on pouvoit les en priver, fans craindre d'être jamais recherché par la loi.

Tous les ordres de l'état contribuoient au maintien du gouvernement. Dans les fociétés un peu avancées les tributs fe paient avec des métaux. Cette mefure commune de toutes les valeurs étoit ignorée des Mexicains, quoique l'or & l'argent fuffent fous leurs mains. Ils avoient, à la vérité, commencé à foupçonner l'utilité d'un moyen univerfel d'échange, & déja ils employoient les grains

de cacao dans quelques menus détails de commerce : mais leur emploi étoit très-borné & ne pouvoit s'étendre jusqu'à l'acquittement de l'impôt. Les redevances dues au fisc étoient donc toutes soldées en nature.

Comme tous les agens du service public recevoient leur salaire en denrées, on retenoit pour leur contribution une partie de ce qui leur étoit assigné.

Les terres attachées à des offices & celles qu'on possédoit en toute propriété, donnoient à l'état une partie de leurs productions.

Outre l'obligation imposée à toutes les communautés de cultiver une certaine étendue de sol pour la couronne, elles lui devoient encore le tiers de leurs récoltes.

Les chasseurs, les pêcheurs, les potiers, les peintres, tous les ouvriers sans distinction rendoient chaque mois la même portion de leur industrie.

Les mendians même étoient taxés à des contributions fixes que des travaux ou des aumônes devoient les mettre en état d'acquitter.

Au Mexique, l'agriculture étoit très-bornée, quoique le plus grand nombre de

fes habitans en fiffent leur occupation unique. Ses foins fe bornoient au maïs & au cacao, & encore récoltoit-on fort peu de ces productions. S'il en eût été autrement, les premiers Efpagnols n'auroient pas manqué fi fouvent de fubfiftances. L'imperfection de ce premier des arts pouvoit avoir plufieurs caufes. Ces peuples avoient un grand penchant à l'oifiveté. Les inftrumens dont ils fe fervoient étoient défectueux. Ils n'avoient dompté aucun animal qui pût les foulager dans leurs travaux. Des peuples errans ou des bêtes fauves ravageoient leurs champs. Le gouvernement les opprimoit fans relâche. Enfin leur conftitution phyfique étoit fingulièrement foible, ce qui venoit en partie d'une nourriture mauvaife & infuffifante.

Celle des hommes riches, des nobles & des gens en place avoit pour bafe, outre le produit des chaffes & des pêches, les poules d'inde, les canards & les lapins, les feuls animaux, avec de petits chiens, qu'on eût fu apprivoifer dans ces contrées. Mais les vivres de la multitude fe réduifoient à du maïs, préparé de diverfes manières; à du cacao délayé dans l'eau chaude & affaifonné

avec du miel & du pimant; aux herbes des champs qui n'étoient pas trop dures ou qui n'avoient pas de mauvaise odeur. Elle faisoit usage de quelques boissons qui ne pouvoient pas enivrer. Pour les liqueurs fortes, elles étoient si rigoureusement défendues, que pour en user il falloit la permission du gouvernement. On ne l'accordoit qu'aux vieillards & aux malades. Seulement, dans quelques solemnités & dans les travaux publics, chacun en avoit une mesure proportionnée à l'âge. L'ivrognerie étoit regardée comme le plus odieux des vices. On rasoit publiquement ceux qui en étoient convaincus, & leur maison étoit abattue. S'ils exerçoient quelque office public, ils en étoient dépouillés, & déclarés incapables de jamais posséder des charges.

Les Mexicains étoient presque généralement nus. Leur corps étoit peint. Des plumes ombrageoient leur tête. Quelques ossemens ou de petits ouvrages d'or, selon les rangs, pendoient à leur nez & à leurs oreilles. Les femmes n'avoient pour tout vêtement qu'une espèce de chemise qui descendoit jusqu'aux genoux & qui étoit ouverte sur la poitrine.

C'étoit dans l'arrangement de leurs cheveux que consistoit leur parure principale. Les personnes d'un ordre supérieur, l'empereur lui-même n'étoient distingués du peuple que par une espèce de manteau, composé d'une pièce de coton quarrée, nouée sur l'épaule droite.

Le palais du prince & ceux des grands quoiqu'assez étendus & construits de pierre, n'avoient ni commodités, ni élégance, ni même des fenêtres. La multitude occupoit des cabanes bâties avec de la terre & couvertes de branches d'arbre. Il lui étoit défendu de les élever au-dessus du rez-de-chaussée. Plusieurs familles étoient souvent entassées sous le même toit.

L'ameublement étoit digne des habitations. Dans la plupart, on ne trouvoit pour tapisserie que des nattes, pour lit que de la paille, pour siège qu'un tissu de feuilles de palmier, pour ustensiles que des vases de terre. Des toiles & des tapis de coton, travaillés avec plus ou moins de soin & employés à divers usages : c'étoit ce qui distinguoit principalement les maisons riches de celles des gens du commun.

Si les arts de nécessité première étoient à

imparfaits au Mexique, il en faut conclure que ceux d'agrément l'étoient encore plus. La forme & l'exécution du peu de vases & de bijoux d'or ou d'argent qui sont venus jusqu'à nous : tout est également barbare. C'est la même grossiéreté dans ces tableaux dont les premiers Espagnols parlèrent avec tant d'admiration, & qu'on composoit avec des plumes de toutes les couleurs. Ces peintures n'existent plus ou sont du moins très-rares: mais elles ont été gravées. L'artiste est infiniment au-dessous de son sujet, soit qu'il représente des plantes, des animaux ou des hommes. Il n'y a ni lumière, ni ombre, ni dessin, ni vérité dans son ouvrage. L'architecture n'avoit pas fait de plus grands progrès. On ne retrouve dans toute l'étendue de l'empire aucun ancien monument qui ait de la majesté, ni même des ruines qui rappellent le souvenir d'une grandeur passée. Jamais le Mexique ne put se glorifier que des chaussées qui conduisoient à sa capitale, que des acqueducs qui y amenoient de l'eau potable d'une distance fort considérable.

On étoit encore plus reculé dans les sciences que dans les arts ; & c'étoit une suite

naturelle de la marche ordinaire de l'esprit humain. Il n'étoit guère possible qu'un peuple dont la civilisation n'étoit pas ancienne & qui n'avoit pu recevoir aucune instruction de ses voisins, eût des connoissances un peu étendues. Tout ce qu'on pourroit conclure de ses institutions religieuses & politiques, c'est qu'il avoit fait quelques pas dans l'astronomie. Combien même il lui auroit fallu de siècles pour s'éclairer, puisqu'il étoit privé du secours de l'écriture, puisqu'il étoit encore très-éloigné de ce moyen puissant & peut-être unique de lumière, par l'imperfection de ces hiéroglyphes !

C'étoient des tableaux tracés sur des écorces d'arbre, sur des peaux de bête fauve, sur des toiles de coton, & destinés à conserver le souvenir des loix, des dogmes, des révolutions de l'empire. Le nombre, la couleur, l'attitude des figures: tout varioit selon les objets qu'il s'agissoit d'exprimer. Quoique ces signes imparfaits ne dussent pas avoir ce grand caractère qui exclut tout doute raisonnable, on peut penser qu'aidés par des traditions de corps & de famille ; ils donnoient quelque connoissance des événemens

paſſés. L'indifférence des conquérans pour tout ce qui n'avoit pas trait à une avidité inſatiable leur fit négliger la clef de ces dépôts importans. Bientôt leurs moines les regardèrent comme des monumens d'idolâtrie; & le premier évêque de Mexico, Zummaraga, condamna aux flammes tout ce qu'on en put raſſembler. Le peu qui échappa de ce fanatique incendie & qui s'eſt conſervé ſous l'un & l'autre hémiſphère, n'a pas diſſipé depuis les ténèbres où la négligence des premiers Eſpagnols nous avoit plongés.

On ignore juſqu'à l'époque de la fondation de l'empire. A la vérité, les hiſtoriens Caſtillans nous diſent qu'avant le dixième ſiècle ce vaſte eſpace n'étoit habité que par des hordes errantes & tout-à-fait ſauvages. Ils nous diſent que vers cette époque, des tribus venues du Nord & du Nord-Oueſt, occupèrent quelques parties du territoire & y portèrent des mœurs plus douces. Ils nous diſent que trois cens ans après, un peuple encore plus avancé dans la civiliſation & ſorti du voiſinage de la Californie s'établit ſur les bords des lacs & y bâtit Mexico. Ils nous diſent que cette dernière nation, ſi

ſupérieure aux autres, n'eut durant un aſſez long période, que des chefs plus ou moins habiles, qu'elle élevoit, qu'elle deſtituoit ſelon qu'elle le jugeoit convenable à ſes intérêts. Ils nous diſent que l'autorité, juſqu'alors partagée & révocable, fut concentrée dans une ſeule main & devint inamovible, cent trente ou cent quatre-vingt dix-ſept ans, avant l'arrivée des Eſpagnols. Ils nous diſent que les neuf monarques qui portèrent ſucceſſivement la couronne, donnèrent au domaine de l'état une extenſion qu'il n'avoit pas eue ſous l'ancien gouvernement. Mais quelle foi peut-on raiſonnablement accorder à des annales confuſes, contradictoires & remplies des plus abſurdes fables qu'on ait jamais expoſées à la crédulité humaine? Pour croire qu'une ſociété dont la domination étoit ſi étendue, dont les inſtitutions étoient ſi multipliées, dont le rit étoit ſi régulier, avoit une origine auſſi moderne qu'on l'a publié, il faudroit d'autres témoignages que ceux des féroces ſoldats qui n'avoient ni le talent ni la volonté de rien examiner; il faudroit d'autres garans que des prêtres fanatiques qui ne ſongeoient qu'à élever leur

culte ſur la ruine des ſuperſtitions qu'ils trouvoient établies. Que ſauroit-on de la Chine, ſi les Portugais avoient pu l'incendier, la bouleverſer ou la détruire comme le Bréſil? Parleroit-on aujourd'hui de l'antiquité de ſes livres, de ſes loix & de ſes mœurs? Quand on aura laiſſé pénétrer au Mexique quelques philoſophes pour y déterrer, pour y déchiffrer les ruines de ſon hiſtoire, que ces ſavans ne ſeront, ni des moines, ni des Eſpagnols, mais des Anglois, des François qui auront toute la liberté, tous les moyens de découvrir la vérité : peut-être alors la ſaura-t-on, ſi la barbarie n'a pas détruit tous les monumens qui pouvoient en marquer la trace.

Ces recherches ne pourroient pas cependant conduire à une connoiſſance exacte de l'ancienne population de l'empire. Elle étoit immenſe, diſent les conquérans. Des habitans couvroient les campagnes; les citoyens fourmilloient dans les villes; les armées étoient très-nombreuſes. Stupides relateurs, n'eſt-ce pas vous qui nous aſſurez que c'étoit un état naiſſant; que des guerres opiniâtres l'agitoient ſans ceſſe; qu'on maſſacroit ſur le champ de bataille ou qu'on ſacrifioit aux

dieux dans les temples tous les prisonniers ; qu'à la mort de chaque empereur, de chaque cacique, de chaque grand, un nombre de victimes proportionné à leur dignité étoit immolé sur leur tombe ; qu'un goût dépravé faisoit généralement négliger les femmes ; que les mères nourrissoient de leur propre lait leurs enfans durant quatre ou cinq années, & cessoient de bonne heure d'être fécondes ; que les peuples gémissoient par-tout & sans relâche sous les vexations du fisc ; que des eaux corrompues, que de vastes forêts couvroient les provinces ; que les aventuriers Espagnols eurent plus à souffrir de la disette que de la longueur des marches, que des traits de l'ennemi.

Comment concilier des faits, certifiés par tant de témoins, avec cette excessive population si solemnellement attestée dans vos orgueilleuses annales ? Avant que la saine philosophie eût fixé un regard attentif sur vos étranges contradictions ; lorsque la haîne qu'on vous portoit faisoit ajouter une foi entière à vos folles exagérations, l'univers, qui ne voyoit plus qu'un désert dans le Mexique, étoit convaincu que vous aviez préci-

pité au tombeau des générations innombrables. Sans doute, vos farouches ſoldats ſe ſouillèrent trop ſouvent d'un ſang innocent; ſans doute, vos fanatiques miſſionnaires ne s'oppoſèrent pas à ces barbaries comme ils le devoient; ſans doute, une tyrannie inquiète, une avarice inſatiable enlevèrent à cette infortunée partie du Nouveau-Monde beaucoup de ſes foibles enfans : mais vos cruautés furent moindres que les hiſtoriens de vos ravages n'ont autoriſé les nations à le penſer. Et c'eſt moi, moi que vous regardez comme le détracteur de votre caractère, qui même en vous accuſant d'ignorance & d'impoſture, deviens, autant qu'il ſe peut, votre apologiſte.

Aimeriez-vous mieux qu'on ſurfît le nombre de vos aſſaſſinats, que de dévoiler votre ſtupidité & vos contradictions? Ici, j'en atteſte le ciel, je ne me ſuis occupé qu'à vous laver du ſang dont vous paroiſſez glorieux d'être couverts; & par-tout ailleurs où j'ai parlé de vous, que des moyens de rendre à votre nation ſa première ſplendeur & d'adoucir le ſort des peuples malheureux qui vous ſont ſoumis. Si vous me découvrez

quelque haîne secrete ou quelque vue d'intérêt, je m'abandonne à votre mépris. Ai-je traité les autres dévastateurs du Nouveau-Monde, les François même mes compatriotes, avec plus de ménagement ? Pourquoi donc êtes-vous les seuls que j'aie offensés ? C'est qu'il ne vous reste que de l'orgueil. Devenez puissans, vous deviendrez moins ombrageux ; & la vérité, qui vous fera rougir, cessera de vous irriter.

Quelle que fût la population du Mexique, la prise de la capitale entraîna la soumission de l'état entier. Il n'étoit pas aussi étendu qu'on le croit communément. Sur la mer du Sud, l'Empire ne commençoit qu'à Nicaragua & se terminoit à Acapulco : encore une partie des côtes qui baignent cet océan n'avoit-elle jamais été subjuguée. Sur la mer du Nord, rien presque ne le coupoit depuis la rivière de Tabasco jusqu'à celle de Panuco : mais dans l'intérieur des terres, Tlascala, Tepeaca, Mechoacan, Chiapa, quelques autres districts moins considérables, avoient conservé leur indépendance. La liberté leur fut ravie, en moins d'une année, par le conquérant auquel il suffisoit d'envoyer dix, quinze, vingt che-

vaux pour n'éprouver aucune résistance ; & avant la fin de 1522, les provinces qui avoient repoussé les loix des Mexicains & rendu la communication de leurs possessions difficile ou impraticable, firent toutes partie de la domination Espagnole. Avec le tems, elle reçut encore des accroissemens immenses du côté du Nord. Ils auroient même été plus considérables, sur-tout plus utiles, sans les barbaries incroyables qui les accompagnoient ou qui les suivoient.

A peine les Castillans se virent-ils les maîtres du Mexique, qu'ils s'en partagèrent les meilleures terres, qu'ils réduisirent en servitude le peuple qui les avoit défrichées, qu'ils le condamnèrent à des travaux que sa constitution physique, que ses habitudes ne comportoient pas. Cette oppression générale excita de grands soulevemens. Il n'y eut point de concert, il n'y eut point de chef il n'y eut point de plan ; & ce fut le désespoir seul qui produisit cette grande explosion. Le sort voulut qu'elle tournât contre les trop malheureux Indiens. Un conquérant irrité, le fer & la flamme à la main, se porta avec la rapidité de l'éclair d'une extrémité de l'empire

à l'autre, & laiſſa par-tout des traces d'une vengeance éclatante dont les détails feroient frémir les ames les plus ſanguinaires. Il y eut une barbare émulation entre l'officier & le ſoldat à qui immoleroit le plus de victimes ; & le général lui-même ſurpaſſa peut-être en férocité ſes troupes & ſes lieutenans.

Cependant, Cortès ne recueillit pas de tant d'inhumanités le fruit qu'il s'en pouvoit promettre. Il commençoit à entrer dans la politique de la cour de Madrid de ne pas laiſſer à ceux de ſes ſujets qui s'étoient ſignalés par quelque importante découverte le tems de s'affermir dans leur domination, dans la crainte bien ou mal fondée qu'ils ne ſongeâſſent à ſe rendre indépendans de la couronne. Si le conquérant du Mexique ne donna pas lieu à ce ſyſtême, du moins en fut-il une des premières victimes. On diminuoit chaque jour les pouvoirs illimités dont il avoit joui d'abord ; & avec le tems on les réduiſit à ſi peu de choſe, qu'il crut devoir préférer une condition privée aux vaines apparences d'une autorité qu'accompagnoient les plus grands dégoûts.

Cet Eſpagnol fut deſpote & cruel. Ses

ſuccès ſont flétris par l'injuſtice de ſes projets. C'eſt un aſſaſſin couvert de ſang innocent: mais ſes vices ſont de ſon tems ou de ſa nation, & ſes vertus ſont à lui. Placez cet homme chez les peuples anciens. Donnez-lui une autre patrie, une autre éducation, un autre eſprit, d'autres mœurs, une autre religion. Mettez-le à la tête de la flotte qui s'avança contre Xerxès. Comptez-le parmi les Spartiates qui ſe préſentèrent au détroit des Thermopiles, ou ſuppoſez-le parmi ces généreux Bataves qui s'affranchirent de la tyrannie de ſes compatriotes, & Cortès ſera un grand homme. Ses qualités ſeront héroïques, ſa mémoire ſera ſans reproche. Céſar né dans le quinzième ſiècle & général au Mexique eût été plus méchant que Cortès. Pour excuſer les fautes qui lui ont été reprochées, il faut ſe demander à ſoi-même ce qu'on peut attendre de mieux d'un homme qui fait les premiers pas dans des régions inconnues & qui eſt preſſé de pourvoir à ſa ſûreté. Il ſeroit bien injuſte de le confondre avec le fondateur paiſible qui connoît la contrée & qui diſpoſe à ſon gré des moyens, de l'eſpace & du tems.

Depuis

XIII. Troubles extérieurs ou intérieurs qui ont agité le Mexique, depuis qu'il est devenu une possession Espagnole.

Depuis que le Mexique eut subi le joug des Castillans, cette vaste contrée ne fut plus exposée à l'invasion. Aucun ennemi voisin ou éloigné ne ravagea ses provinces. La paix dont elle jouissoit ne fut extérieurement troublée que par des pirates. Dans la mer du Sud, les entreprises de ces brigands se bornèrent à la prise d'un petit nombre de vaisseaux : mais au Nord, ils pillèrent une fois Campeche, deux fois Vera-Crux, & souvent ils portèrent la désolation sur des côtes moins connues, moins riches & moins défendues.

Pendant que la navigation & les rivages de cette opulente région sont en proie aux corsaires & aux escadres des nations révoltées de l'ambition de l'Espagne, ou seulement jalouses de sa supériorité, les Chichemecas troublent l'intérieur de l'empire. C'étoient, si l'on en croit Herrera & Torquemada, les peuples qui occupoient les meilleures plaines de la contrée avant l'arrivée des Mexicains. Pour éviter les fers que leur préparoit le conquérant, ils se réfugièrent dans des cavernes & dans des montagnes où s'accrut leur férocité naturelle & où ils menoient une vie entiérement animale. La nouvelle révolution

qui venoit de changer l'état de leur ancienne patrie ne les disposa pas à des mœurs plus douces; & ce qu'ils virent ou qu'ils apprirent du caractère Espagnol leur inspira une haîne implacable contre une nation si fière & si oppressive. Cette passion, toujours terrible dans des sauvages, se manifesta par les ravages qu'ils portèrent dans tous les établissemens qu'on formoit à leur voisinage, par les cruautés qu'ils exerçoient sur ceux qui entreprenoient d'y ouvrir des mines. Inutilement, pour les contenir ou les réprimer, il fut établi des forts & des garnisons sur la frontière, leur rage ne discontinua pas jusqu'en 1592. A cette époque, le capitaine Caldena leur persuada de mettre fin aux hostilités. Dans la vue de rendre durables ces sentimens pacifiques, le gouvernement leur fit bâtir des habitations, les rassembla dans plusieurs bourgades, & envoya au milieu d'eux quatre cens familles Tlascaltèques dont l'emploi devoit être de former à quelques arts, à quelques cultures un peuple qui jusqu'alors n'avoit été couvert que de peaux n'avoit vécu que de chasse ou des productions spontanées de la nature. Ces mesures,

quoique ſages, ne réuſſirent que tard. Les Chichemecas ſe refusèrent long-tems à l'inſtruction qu'on avoit entrepris de leur donner, repouſſèrent même toute liaiſon avec des inſtituteurs bienfaiſans & Américains. Ce ne fut qu'en 1608 que l'Eſpagne fut déchargée du ſoin de les habiller & de les nourrir.

Dix-huit ans après, Mexico voit ſe heurter avec le plus grand éclat la puiſſance civile & la puiſſance eccléſiaſtique. Un homme convaincu de mille crimes cherche au pied des autels l'impunité de tous ſes forfaits. Le vice-roi Gelves l'en fait arracher. Cet acte d'une juſtice néceſſaire paſſe pour un attentat contre la divinité même. La foudre de l'excommunication eſt lancée. Le peuple ſe ſoulève. Le clergé ſéculier & régulier prend les armes. On brûle le palais du commandant; on enfonce le poignard dans le ſein de ſes gardes, de ſes amis, de ſes partiſans. Lui-même il eſt mis aux fers & embarqué pour l'Europe avec ſoixante-dix gentilshommes qui n'ont pas craint d'embraſſer ſes intérêts. L'archevêque, auteur de tant de calamités & dont la vengeance n'eſt pas encore aſſouvie, ſuit ſa victime avec le deſir & l'eſpoir de l'immoler.

Après avoir quelque tems balancé, la cour se décide enfin pour le fanatisme. Le défenseur des droits du trône & de l'ordre est condamné à un oubli entier ; & son successeur autorisé à consacrer solemnellement toutes les entreprises de la superstition, & plus particuliérement la superstition des asyles.

Le mot asyle, pris dans toute son étendue, pourroit signifier tout lieu, tout privilège, toute distinction qui garantit un coupable de l'exercice impartial de la justi e. Car qu'est-ce qu'un titre qui affoiblit ou suspend l'autorité de la loi ? un asyle. Qu'est-ce que la prison qui dérobe le criminel à la prison commune de tous les malfaiteurs ? un asyle. Qu'est-ce qu'une retraite où le créancier ne peut aller saisir le débiteur frauduleux ? un asyle. Qu'est-ce que l'enceinte où l'on peut exercer sans titre toutes les fonctions de la société, & cela dans une contrée où le reste des citoyens n'en obtient le droit qu'à prix d'argent ? un asyle. Qu'est-ce qu'un tribunal auquel on peut appeller d'une sentence définitive prononcée par un autre tribunal censé le dernier de la loi ? un asyle. Qu'est-ce qu'un privilège exclusif, pour quelque motif qu'il

ait été sollicité & obtenu? un asyle. Dans un empire où les citoyens partageant inégalement les avantages de la société n'en partagent pas les fardeaux proportionnellement à ces avantages, qu'est-ce que les diverses distinctions qui soulagent les uns aux dépens des autres? des asyles.

On connoît l'asyle du tyran, l'asyle du prêtre, l'asyle du ministre, l'asyle du noble, l'asyle du traitant, l'asyle du commerçant. Je nommerois presque toutes les conditions de la société. Quelle est en effet celle qui n'a pas un abri en faveur d'un certain nombre de malversations qu'elle peut commettre avec impunité?

Cependant les plus dangereux des asyles ne sont pas ceux où l'on se sauve, mais ceux que l'on porte avec soi, qui suivent le coupable & qui l'entourent, qui lui servent de bouclier & qui forment entre lui & moi une enceinte au centre de laquelle il est placé, & d'où il peut m'insulter sans que le châtiment puisse l'atteindre. Tels sont l'habit & le caractère ecclésiastiques. L'un & l'autre étoient autrefois une sorte d'asyle où l'impunité des forfaits les plus criants étoit presqu'as-

ſurée. Ce privilège eſt-il bien éteint ? J'ai vu ſouvent conduire des moines & des prêtres dans les priſons : mais je n'en ai preſque jamais vu ſortir pour aller au lieu public des exécutions.

Eh quoi ! parce qu'un homme par ſon état eſt obligé à des mœurs plus ſaintes, il obtiendra des ménagemens, une commiſération qu'on refuſera au coupable qui n'eſt pas lié par la même obligation... Mais le reſpect dû à ſes fonctions, à ſon vêtement, à ſon caractère ? ... Mais la juſtice due également & ſans diſtinction à tous les citoyens ... Si le glaive de la loi ne ſe promène pas indifféremment par-tout ; s'il vacille ; s'il s'élève ou s'abaiſſe ſelon la tête qu'il rencontre ſur ſon paſſage, la ſociété eſt mal ordonnée. Alors il exiſte, ſous un autre nom, ſous une autre forme, un privilège déteſtable, un abri interdit aux uns & réſervé aux autres.

Mais ces aſyles, quoique généralement contraires à la proſpérité des ſociétés, ne fixeront pas ici notre attention. Il s'agira uniquement de ceux qu'ont offert, qu'offrent encore aujourd'hui les temples dans pluſieurs parties du globe.

Ces refuges furent connus des anciens. Dans la Grèce encore à demi-barbare, on pensa que la tyrannie ne pouvoit être réfrénée que par la religion. Les statues d'Hercule, de Thesée, de Pirithoüs parurent propres à inspirer de la terreur aux scélérats, lorsqu'ils n'eurent plus à redouter leurs massues. Mais aussi-tôt que l'asyle institué en faveur de l'innocence ne servit plus qu'au salut du coupable, aux intérêts & à la vanité des conservateurs du privilège, ces retraites furent abolies.

D'autres peuples, à l'imitation des Grecs, établirent des asyles. Mais le citoyen ne se jettoit dans le sein des dieux que pour se soustraire à la main armée qui le poursuivoit. Là, il invoquoit la loi; il appelloit le peuple à son secours. Ses concitoyens accouroient. Le magistrat approchoit. Il étoit interrogé. S'il avoit abusé de l'asyle, il étoit doublement puni. Il recevoit le châtiment & du forfait qu'il avoit commis, & de la profanation du lieu où il s'étoit sauvé.

Romulus voulut peupler sa ville, & il en fit un asyle. Quelques temples devinrent des asyles sous la république. Après la mort de

César, les Triumvirs voulurent que sa chapelle fût un asyle. Dans les siècles suivans, la bassesse des peuples érigea souvent les statues des tyrans en asyles. C'est de-là que l'esclave insultoit son maître. C'est de-là que le persécuteur du repos public soulevoit la canaille contre les gens de bien.

Cette horrible institution de la babarie & du paganisme causoit des maux inexprimables, lorsque le christianisme, monté sur le trône de l'empire ne rougit pas de l'adopter & même de l'étendre. Bientôt, les suites de cette politique ecclésiastique se firent cruellement sentir. Les loix perdirent leur autorité. L'ordre social étoit interverti. Alors le magistrat attaqua les asyles avec courage; le prêtre les défendit avec opiniâtreté. Ce fut durant plusieurs siècles, une guerre vive & pleine d'animosité. Le parti qui prévaloit sous un règne ferme succomboit sous un prince superstitieux. Quelquefois cet asyle étoit général, & quelquefois il étoit restreint. Anéanti dans un tems, réintégré dans un autre.

Ce qui doit surprendre dans une institution si visiblement contraire à l'équité naturelle, à la loi civile, à la sainteté de la religion,

à l'eſprit de l'évangile, au bon ordre de la ſociété : c'eſt ſa durée ; c'eſt la diverſité des édits des empereurs, la contradiction des canons, l'entêtement de pluſieurs évêques ; c'eſt ſur-tout l'extravagance des juriſconſultes, ſur l'étendue de l'aſyle ſelon le titre des égliſes. Si c'eſt une grande égliſe, l'aſyle aura tant de pieds de franchiſe hors de ſon enceinte ; ſi c'eſt une moindre égliſe, la franchiſe de l'enceinte ſera moins étendue ; moins encore ſi c'eſt une chapelle ; la même que l'égliſe ſoit conſacrée ou ne le ſoit pas.

Il eſt bien étrange que dans une longue ſuite de générations, pas un monarque, pas un eccléſiaſtique, pas un magiſtrat, pas un ſeul homme n'ait rappellé à ſes contemporains les beaux jours du chriſtianiſme. Autrefois, auroit-il pu leur dire, autrefois le pécheur étoit arrêté pendant des années à la porte du temple où il expioit ſa faute expoſé aux injures de l'air, en préſence de tous les fidèles, de tous les citoyens. L'entrée de l'égliſe ne lui étoit accordée que pas à pas. Il n'approchoit du ſanctuaire qu'à meſure que ſa pénitence s'avançoit. Et aujourd'hui un ſcélérat, un concuſſionnaire, un voleur, un aſſaſſin

couvert de ſang ne trouve pas ſeulement les portes de nos temples ouvertes ; il y trouve encore protection , impunité , aliment & ſécurité.

Mais ſi l'aſſaſſin avoit plongé le poignard dans le ſein d'un citoyen ſur les marches même de l'autel , que feriez-vous ? Le lieu de la ſcène ſanglante deviendra-t-il ſon aſyle ? Voilà certes un privilège bien commode pour les ſcélérats. Pourquoi tueront-ils dans les rues , dans les maiſons , ſur les grands chemins où ils peuvent être ſaiſis ? Que ne tuent-ils dans les égliſes ? Jamais il n'y eut un exemple plus révoltant du mépris des loix & de l'ambition eccléſiaſtique que cette immunité des temples. Il étoit réſervé à la ſuperſtition de rendre dans ce monde l'Etre ſuprême protecteur des mêmes crimes qu'il punit dans une autre vie par des peines éternelles. On doit eſpérer que l'excès du mal fera ſentir la néceſſité du remède.

Cette heureuſe révolution arrivera plus tard ailleurs qu'au Mexique, où les peuples ſont plongés dans une ignorance plus profonde encore que dans les autres régions ſoumiſes à la Caſtille. En 1732, les élémens con-

jurés engloutirent une des plus riches flottes qui fussent jamais sorties de cette opulente partie du Nouveau-Monde. Le désespoir fut universel dans les deux hémisphères. Chez un peuple plongé dans la superstition, tous les événemens sont miraculeux ; & le courroux du ciel fut généralement regardé comme la cause unique d'un grand désastre, que l'inexpérience du pilote & d'autres causes tout aussi naturelles pouvoient fort bien avoir amené. Un *auto da fé* parut le plus sûr moyen de recouvrer les bontés divines ; & trente-huit malheureux périrent dans les flammes, victimes d'un aveuglement si déplorable.

Il me semble que j'assiste à cette horrible expiation. Je la vois, je m'écrie : " Monstres ,, exécrables, arrêtez. Quelle liaison y a-t-il ,, entre le malheur que vous avez éprouvé ,, & le crime imaginaire ou réel de ceux que ,, vous détenez dans vos prisons ? S'ils ont ,, des opinions qui les rendent odieux aux ,, yeux de l'Eternel, c'est à lui à lancer la ,, foudre sur leurs têtes ? Il les a soufferts ,, pendant un grand nombre d'années ; il les ,, souffre, & vous les tourmentez. Quand il ,, auroit à les condamner à des peines sans fin

„ au jour terrible de ſa vengeance, eſt-ce à „ vous d'accélérer leurs ſupplices? Pourquoi „ leur ravir le moment d'une réſipiſcence „ qui les attend peut-être dans la caducité, „ dans le danger, dans la maladie? Mais, „ infâmes que vous êtes, prêtres diſſolus, „ moines impudiques, vos crimes ne ſuffi- „ ſoient-ils pas pour exciter le courroux du „ ciel? Corrigez-vous, proſternez-vous „ aux pieds des autels; couvrez-vous de „ ſacs & de cendres; implorez la miſéricorde „ d'en haut, au lieu de traîner ſur un bûcher „ des innocens dont la mort, loin d'effacer „ vos forfaits, en accroîtra le nombre de „ trente-huit autres qui ne vous seront ja- „ mais remis. Pour appaiſer Dieu, vous „ brûlez des hommes! Etes-vous des adora- „ teurs de Moloch? „ Mais ils ne m'entendent pas; & les malheureuſes victimes de leur ſu-perſtitieuſe barbarie ont été précipitées dans les flammes.

Une calamité d'un autre genre affligea peu après le nouveau Mexique, limitrophe & dépendant de l'ancien. Cette vaſte contrée, ſituée pour la plus grande partie dans la Zone tempérée, fut aſſez long-tems inconnue aux

dévaſtateurs de l'Amérique. Le miſſionnaire Ruys y pénétra le premier en 1580. Il fut bientôt ſuivi par le capitaine Eſpajo, & enfin par Jean d'Onâte, qui, par une ſuite de travaux commencés en 1599 & terminés en 1611, parvint à ouvrir des mines, à multiplier les troupeaux & les ſubſiſtances, à établir ſolidement la domination Eſpagnole. Des troubles civils dérangent, en 1652, l'ordre qu'il a établi. Dans le cours de ces animoſités, le commandant Roſas eſt aſſaſſiné, & ceux de ſes amis qui tentent de venger ſa mort, périſſent après lui. Les atrocités continuent juſqu'à l'arrivée tardive de Pagnaloſſe. Ce chef intrépide & ſévère, avoit preſque étouffé la rebellion, lorſque, dans l'accès d'une juſte indignation, il donne un ſoufflet à un moine turbulent qui lui parloit avec inſolence, qui oſoit même le menacer. Auſſi-tôt les cordeliers, maîtres du pays, l'arrêtent. Il eſt excommunié, livré à l'inquiſition, & condamné à des amendes conſidérables. Inutilement, il preſſe la cour de venger l'autorité royale violée en ſa perſonne, le crédit de ſes ennemis l'emporte ſur ſes ſollicitations. Leur rage & leur influence lui font même craindre un

ſort plus funeſte; & pour ſe dérober à leurs poignards, pour ſe ſouſtraire à leurs intrigues, il ſe réfugie en Angleterre, abandonnant les rênes du gouvernement à qui voudra ou pourra s'en ſaiſir. Cette retraite plonge encore la province dans de nouveaux malheurs; & ce n'eſt qu'après dix ans d'anarchie & de carnage, que tout rentre enfin dans l'ordre & la ſoumiſſion.

Eſt-il rien de plus abſurde que cette autorité des moines en Amérique? Ils y ſont ſans lumières & ſans mœurs; leur indépendance y foule aux pieds leurs conſtitutions & leurs vœux; leur conduite eſt ſcandaleuſe; leurs maiſons ſont autant de mauvais lieux, & leurs tribunaux de pénitence autant de boutiques de commerce. C'eſt-là que, pour une pièce d'argent, ils tranquilliſent la conſcience du ſcélérat; c'eſt-là qu'ils inſinuent la corruption au fond des ames innocentes, & qu'ils entraînent les femmes & les filles dans la débauche; ce ſont autant de ſimoniaques qui trafiquent publiquement des choſes ſaintes. Le chriſtianiſme qu'ils enſeignent eſt ſouillé de toutes ſortes d'abſurdités. Captateurs d'héritages, ils trompent, ils volent,

ils se parjurent. Ils avilissent les magistrats ; ils les croisent dans leurs opérations. Il n'y a point de forfaits qu'ils ne puissent commettre impunément. Ils inspirent aux peuples l'esprit de la révolte. Ce sont autant de fauteurs de la superstition, la cause de tous les troubles qui ont agité ces contrées lointaines. Tant qu'ils y subsisteront, ils y entretiendront l'anarchie, par la confiance aussi aveugle qu'illimitée qu'ils ont obtenue des peuples, & par la pusillanimité qu'ils ont inspirée aux dépositaires de l'autorité dont ils disposent par leurs intrigues. De quelle si grande utilité sont-ils donc? Seroient-ils délateurs ? Une sage administration n'a pas besoin de ce moyen. Les ménageroit-on comme un contrepoids à la puissance des vices-rois ? C'est une terreur panique. Seroient-ils tributaires des grands ? C'est un vice qu'il faut faire cesser. Sous quelque face qu'on considère les choses, les moines sont des misérables qui scandalisent & qui fatiguent trop le Mexique pour les y laisser subsister plus long-tems.

La soumission, l'ordre y furent de nouveau & plus généralement troublés en 1693, par une loi qui interdisoit aux Indiens l'usage

des liqueurs fortes. La défense ne pouvoit pas avoir pour objet celles de l'Europe, d'un prix néceſſairement trop haut, pour que des hommes conſtamment opprimés, conſtamment dépouillés, en fiſſent jamais uſage. C'étoit uniquement du pulque que le gouvernement cherchoit à les détacher.

On tire cette boiſſon d'une plante connue au Mexique ſous le nom de maguey, & ſemblable à un aloës pour la forme. Ses feuilles, raſſemblées autour du collet de la racine, ſont épaiſſes, charnues, preſque droites, longues de pluſieurs pieds, creuſées en gouttières, épineuſes ſur le dos, & terminées par une pointe très-acérée. La tige qui ſort du milieu de cette touffe s'élève deux fois plus haut, & porte à ſon ſommet ramifié des fleurs jaunâtres. Leur calice à ſix diviſions eſt chargé d'autant d'étamines. Il adhère par le bas au piſtil qui devient avec lui une capſule à trois loges remplie de ſemences. Le maguey croît par-tout dans le Mexique, & ſe multiplie facilement de bouture. On en fait des haies. Ses diverſes parties ont chacune leur utilité. Les racines ſont employées pour faire des cordes; les tiges donnent du bois; les pointes

pointes des feuilles servent de clous ou d'aiguilles ; les feuilles elles-mêmes sont bonnes pour couvrir les toits ; on les fait aussi rouir, & l'on en retire un fil propre à fabriquer divers tissus.

Mais le produit le plus estimé du maguey est une eau douce & transparente qui se ramasse dans un trou creusé avec un instrument dans le milieu de la touffe, après qu'on en a arraché les bourgeons & les feuilles intérieures. Tous les jours, ce trou profond de trois ou quatre pouces se remplit, tous les jours on le vuide ; & cette abondance dure une année entière, quelquefois même dix-huit mois. Cette liqueur épaissie forme un véritable sucre : mais mêlée avec de l'eau de fontaine & déposée dans de grands vases, elle acquiert au bout de quatre ou cinq jours de fermentation, le piquant & presque le goût du cidre. Si l'on y ajoute des écorces d'orange & de citron, elle devient enivrante. Cette propriété la rend plus agréable aux Mexicains, qui, ne pouvant se consoler de la perte de leur liberté, cherchent à s'étourdir sur l'humiliation de leur servitude. Aussi est-ce vers les maisons où l'on distribue

le pulque que ſont continuellement tournés les regards de tous les Indiens. Ils y paſſent les jours, les ſemaines; ils y laiſſent la ſubſiſtance de leur famille, très-ſouvent le peu qu'ils ont de vêtemens.

Le miniſtère Eſpagnol, averti de ces excès, en voulut arrêter le cours. Le remède fut mal choiſi. Au lieu de ramener les peuples aux bonnes mœurs par des ſoins paternels, par le moyen ſi efficace de l'enſeignement, on eut recours à la funeſte voie des interdictions. Les eſprits s'échauffèrent, les ſéditions ſe multiplièrent, les actes de violence ſe répétèrent d'une extrémité de l'empire à l'autre. Il fallut céder. Le gouvernement retira ſes actes prohibitifs : mais il voulut que l'argent le dédommageât du ſacrifice qu'il faiſoit de ſon autorité. Le pulque fut aſſujetti à des impoſitions qui rendent annuellement au fiſc onze ou douze cens mille livres.

Une nouvelle ſcène, d'un genre plus particulier, s'ouvrit vingt-cinq ou trente ans plus tard au Mexique. Dans cette importante poſſeſſion, la police étoit négligée au point qu'une nombreuſe bande de voleurs parvint

à s'emparer de toutes les routes. Sans un passe-port d'un des chefs de ces bandits, aucun citoyen n'osoit sortir de son domicile. Soit indifférence, soit foiblesse, soit corruption, le magistrat ne prenoit aucune mesure pour faire cesser une si grande calamité. Enfin la cour de Madrid, réveillée par les cris de tout un peuple, chargea Valesquès du salut public. Cet homme juste, ferme, sévère, indépendant des tribunaux & du vice-roi, réussit enfin à rétablir l'ordre & à lui donner des fondemens qui depuis n'ont pas été ébranlés.

Une guerre entreprise contre les peuples de Cinaloa, de Sonora, de la nouvelle Navarre, a été le dernier événement remarquable qui ait agité l'empire. Ces provinces, situées entre l'ancien & le nouveau Mexique, ne faisoient point partie des états de Montezuma. Ce ne fut qu'en 1540, que les dévastateurs du Nouveau-Monde y pénétrèrent sous les ordres de Vasquès Coronado. Ils y trouvèrent de petites nations qui vivoient de pêche sur les bords de l'océan, de chasse dans l'intérieur des terres; & qui, quand ces moyens de subsistance leur manquoient, n'avoient de ressource que les pro-

ductions ſpontanées de la nature. Dans cette région, on ne connoiſſoit ni vêtemens, ni cabanes. Des branches d'arbre pour ſe garantir des ardeurs d'un ſoleil brûlant ; des roſeaux liés les uns aux autres pour ſe mettre à couvert des torrens de pluie : c'eſt tout ce que les habitans avoient imaginé contre l'inclémence des ſaiſons. Durant les froids les plus rigoureux, ils dormoient à l'air libre, autour des feux qu'ils avoient allumés.

Ce pays, ſi pauvre en apparence, renfermoit des mines. Quelques Eſpagnols entreprirent de les exploiter. Elles ſe trouvèrent abondantes, & cependant leurs avides propriétaires ne s'enrichiſſoient pas. Comme on étoit réduit à tirer de la Vera-Crux, à dos de mulet, par une route difficile & dangereuſe de ſix à ſept cens lieues, le vif argent, les étoffes, la plupart des choſes néceſſaires pour la nourriture & pour les travaux, tous ces objets avoient à leur terme une valeur ſi conſidérable, que l'entrepriſe la plus heureuſe rendoit à peine de quoi les payer.

Il falloit tout abandonner, ou faire d'autres arrangemens. On s'arrêta au dernier parti. Le jéſuite Ferdinand Conſang fut chargé,

en 1746, de reconnoître le golfe de la Californie, qui borde ces vastes contrées. Après cette navigation, conduite avec intelligence, la cour de Madrid connut les côtes de ce continent, les ports que la nature y a formés, les lieux sablonneux & arides qui ne sont pas susceptibles de culture, les rivières qui, par la fertilité qu'elles répandent sur leurs bords, invitent à y établir des peuplades. Rien, à l'avenir, ne devoit empêcher que les navires, partis d'Acapulco, n'entrâssent dans la mer Vermeille, ne portâssent facilement dans les provinces limitrophes des missionnaires, des soldats, des mineurs, des vivres, des marchandises, tout ce qui est nécessaire aux colonies, & n'en revinssent chargés de métaux.

Cependant c'étoit un préliminaire indispensable de gagner les naturels du pays par des actes d'humanité, ou de les subjuguer par la force des armes. Mais comment se concilier des hommes dont on vouloit faire des bêtes de somme, ou qui devoient être enterrés vivans dans les entrailles de la terre? Aussi le gouvernement se décida-t-il pour la violence. La guerre ne fut différée que par l'impossibilité où étoit un fisc obéré d'en faire la

dépense. On trouva enfin, en 1768, un crédit de douze cens mille livres, & les hostilités commencèrent. Quelques hordes de sauvages se soumirent après une légère résistance. Il n'en fut pas ainsi des Apaches, la plus belliqueuse de ces nations, la plus passionnée pour l'indépendance. On les poursuivit sans relâche pendant trois ans, avec le projet de les exterminer. Grand Dieu, exterminer des hommes! Parleroit-on autrement des loups? Les exterminer, & pourquoi? Parce qu'ils avoient l'ame fière, parce qu'ils sentoient le droit naturel qu'ils avoient à la liberté, parce qu'ils ne vouloient pas être esclaves. Et nous sommes des peuples civilisés, & nous sommes chrétiens?

L'éloignement où étoient les anciennes & les nouvelles conquêtes du centre de l'autorité, fit juger qu'elles languiroient jusqu'à ce qu'on leur eût accordé une administration indépendante. On leur donna donc un commandant particulier, qui, avec un titre moins imposant que celui du vice-roi de la Nouvelle-Espagne, jouit des mêmes prérogatives.

XIV. Qu'est deve-
Il faut voir maintenant à quel degré de prospérité s'est élevé le Mexique, malgré les

énormes pertes que des ennemis étrangers lui ont fait essuyer, malgré les troubles domestiques qui lui ont si souvent déchiré le sein. au le Mexique sous les loix de l'Espagne.

La grande Cordelière, après avoir traversé toute l'Amérique Méridionale, s'abaisse & se retrécit dans l'istme de Panama; suit dans la même forme les provinces de Costa-Ricca, de Nicaragua, de Guatimala; s'élargit, s'élève de nouveau dans le reste du Mexique, mais sans approcher jamais de la hauteur prodigieuse qu'elle a dans le Pérou. Ce changement est sur-tout remarquable vers la mer du Sud. Les rives y sont très-profondes, & n'offrent un fonds que fort près de terre, tandis que dans la mer du Nord on le trouve à une très-grande distance du continent. Aussi les rades sont-elles aussi bonnes, aussi multipliées dans la première de ces mers, qu'elles sont rares & mauvaises dans l'autre.

Le climat d'une région située presqu'entiérement dans la Zone Torride, est alternativement humide & chaud. Ces variations sont plus sensibles & plus communes dans les contrées basses, marécageuses, remplies de forêts & incultes de l'Est, que dans les par-

ties de l'empire qu'une nature bienfaisante a traitées plus favorablement.

La qualité du sol est aussi très-différente. Il est quelquefois ingrat, quelquefois fertile, selon qu'il est montueux, uni ou submergé.

Les Espagnols ne se virent pas plutôt les maîtres de cette riche & vaste région, qu'ils s'empressèrent d'y édifier des villes dans les lieux qui leur paroissoient le plus favorables au maintien de leur autorité, dans ceux qui leur promettoient de plus grands avantages de leur conquête. Ceux des Européens qui vouloient s'y fixer obtenoient une possession assez étendue : mais ils étoient réduits à chercher des cultivateurs que la loi ne leur donnoit pas.

Un autre ordre de choses s'observoit dans les campagnes. Elles étoient la plupart distribuées aux conquérans pour prix de leur sang ou de leurs services. L'étendue de ces domaines, qui n'étoient accordés que pour deux ou trois générations, étoit proportionnée au grade & à la faveur. On y attacha, comme serfs, un nombre plus ou moins grand de Mexicains. Cortès en eut vingt-trois mille dans les provinces de Mexico, de Tlascala,

de Mechoacan & de Oaxaca, avec cette distinction qu'ils devoient être l'apanage de sa famille à perpétuité. Il faut que l'oppression ait été moindre dans ces possessions héréditaires que dans le reste de l'empire, puisqu'en 1746 on y comptoit encore quinze mille neuf cens quarante Indiens, dix-huit cens Espagnols, métis ou mulâtres, & seize cens esclaves noirs.

Le pays n'avoit aucun des animaux nécessaires pour la subsistance de ses nouveaux habitans, pour le labourage & pour les autres besoins inséparables d'une société un peu compliquée. On les fit venir des isles déja soumises à la Castille qui elles-mêmes les avoient naguère reçus de notre hémisphère. Ils propagèrent avec une incroyable célérité. Tous dégénérèrent; & comment, affoiblis par le trajet des mers, privés de leur nourriture originaire, livrés à des mains incapables de les élever & de les soigner: comment n'auroient-ils pas souffert des altérations sensibles? La plus marquée fut celle qu'éprouva la brebis. Mendoza fit venir des béliers d'Espagne pour renouveller des races abâtardies; & depuis cette époque, les toisons se trouvèrent de

qualité suffisante pour servir d'aliment à plusieurs manufactures assez importantes.

La multiplication des troupeaux amena une grande augmentation dans les cultures. Au maïs, qui avoit toujours fait la principale nourriture des Mexicains, on associa les grains de nos contrées. Dans l'origine, ils ne réussirent pas. Leurs semences jettées au hasard dans des ronces, ne donnèrent d'abord que des herbes épaisses & stériles. Une végétation trop rapide & trop vigoureuse ne leur laissoit pas le tems de mûrir, ni même de se former : mais cette surabondance de sucs diminua peu-à-peu ; & l'on vit enfin prospérer la plupart de nos grains, de nos légumes & de nos fruits. Si la vigne & l'olivier ne furent pas naturalisés dans cette partie du Nouveau-Monde, ce fut le gouvernement qui l'empêcha, dans la vue de laisser des débouchés aux productions de la métropole. Peut-être le sol & le climat auroient-ils eux-mêmes repoussé ces précieuses plantes. Du moins est-on autorisé à le penser quand on voit que les essais que vers 1706 il fut permis aux jésuites & aux héritiers de Cortès de tenter, ne furent pas heureux, & que les expériences qu'on a

tentées depuis ne l'ont pas été beaucoup davantage.

Le coton, le tabac, le cacao, le fucre, quelques autres productions réussirent généralement : mais faute de bras ou d'activité, ces objets furent concentrés dans une circulation intérieure. Il n'y a que le jalap, la vanille, l'indigo & la cochenille qui entrent dans le commerce de la Nouvelle-Efpagne avec les autres nations.

XV. De la culture du jalap.

Le jalap eft un des purgatifs les plus employés dans la médecine. Il tire fon nom de la ville de Xalapa, aux environs de laquelle il croît abondamment. Sa racine, la feule partie qui foit d'ufage, eft tubéreufe, groffe, alongée en forme de navet, blanche à l'intérieur & remplie d'un fuc laiteux. La plante qu'elle produit a été long-tems inconnue. On fait maintenant que c'eft un liferon femblable pour le port à celui de nos haies. Sa tige eft grimpante, anguleufe, légérement velue. Ses feuilles difpofées alternativement font affez grandes, veloutées en-deffus, ridées en-deffous, marquées de fept nervures, quelquefois entières en cœur, quelquefois partagées en plufieurs lobes plus ou

moins diſtincts. Les fleurs qui naiſſent par bouquets le long de la tige ont un calice glanduleux à ſa baſe, diviſé profondément en cinq parties & accompagné de deux feuilles florales. La corolle grande, conformée en cloche, blanchâtre en-dehors, d'un pourpre foncé à l'intérieur, ſupporte cinq étamines blanches de longueur inégale. Le germen placé dans le milieu & ſurmonté d'un ſeul ſtyle, devient, en mûriſſant une capſule ronde, renfermant dans une ſeule loge quatre ſemences rouſſes & très-velues.

Cette plante ſe trouve non-ſeulement dans le voiſinage de Xalapa, mais encore ſur les ſables de la Vera-Crux. On la cultive facilement. Le poids des racines eſt depuis douze juſqu'à vingt livres. On les coupe par tranches pour les faire ſécher. Elles acquièrent alors une couleur brune, un œil réſineux. Leur goût eſt un peu âcre & cauſe des nauſées. Le meilleur jalap eſt compact, réſineux, brun, difficile à rompre & inflammable. On ne le donne qu'à une doſe très-petite, parce qu'il eſt très-actif & purge violemment. Son extrait réſineux fait par l'eſprit-de-vin eſt employé aux mêmes uſages, mais avec plus de pré-

caution. L'Europe en consomme annuellement sept mille cinq cens quintaux qu'elle paie 972,000 livres.

La vanille est une plante qui, comme le lierre, s'accroche aux arbres qu'elle rencontre, les couvre presqu'entiérement & s'élève par leur secours. Sa tige, de la grosseur du petit doigt, est verdâtre, charnue, presque cylindrique, noueuse par intervalle, & sarmenteuse comme celle de la vigne. Chaque nœud est garni d'une feuille alterne, assez épaisse, de forme ovale, longue de huit pouces & large de trois. Il pousse aussi des racines qui pénétrant l'écorce des arbres en tirent une nourriture suffisante pour soutenir quelque tems la plante en vigueur, lorsque par accident le bas de la tige est endommagé ou même séparé de la racine principale. Cette tige, parvenue à une certaine hauteur, se ramifie, s'étend sur les côtés & se couvre de bouquets de fleurs assez grandes, blanches en-dedans, verdâtres en-dehors. Cinq des divisions de leur calice sont longues, étroites & ondulées. La sixième, plus intérieure, présente la forme d'un cornet. Le pistil qu'elles couronnent supporte une seule étamine. Il devient,

XVI. De la culture de la vanille.

en mûriſſant , un fruit charnu , compoſé comme une gouſſe de ſept à huit pouces de longueur, qui s'ouvre en trois valves chargées de menues ſemences.

Cette plante croît naturellement dans les terreins incultes, toujours humides, ſouvent inondés & couverts de grands arbres; d'où l'on peut inférer que ces terreins ſont les plus propres à ſa culture. Pour la multiplier, il ſuffit de piquer au pied des arbres quelques rameaux ou ſarmens qui prennent racine & s'élèvent en peu de tems. Quelques cultivateurs, pour préſerver leurs plants de la pourriture, préfèrent de les attacher aux arbres même à un pied de terre. Ces plants ne tardent pas à pouſſer des filets qui, deſcendant en ligne droite, vont s'enfoncer dans la terre & y former des racines.

La récolte des gouſſes commence vers la fin de ſeptembre, & dure environ trois mois. L'aromate qui leur eſt particulier ne s'acquiert que par la préparation. Elle conſiſte à enfiler pluſieurs gouſſes, à les tremper un moment dans une chaudière d'eau bouillante pour les blanchir. On les ſuſpend enſuite dans un lieu expoſé à l'air libre & aux rayons du

ſoleil. Il découle alors de leur extrémité une liqueur viſqueuſe, ſurabondante, dont on facilite la ſortie par une preſſion légère, réitérée deux ou trois fois le jour. Pour retarder la deſſiccation qui doit ſe faire lentement, on les enduit à pluſieurs repriſes d'huile, qui conſerve leur molleſſe & les préſerve des inſectes. On les entoure auſſi d'un fil de coton pour empêcher qu'elles ne s'ouvrent. Lorſqu'elles ſont ſuffiſamment deſſéchées, on les paſſe dans des mains ointes d'huile, & on les met dans un pot verniſſé pour les conſerver fraîchement.

Voilà tout ce qu'on ſait ſur la vanille particuliérement deſtinée à parfumer le chocolat dont l'uſage a paſſé des Mexicains aux Eſpagnols, & des Eſpagnols aux autres peuples; & encore ces notions, tout-à-fait modernes, ſont-elles dues à un naturaliſte François. Il n'eſt pas poſſible que malgré l'indifférence qu'ils ont montrée juſqu'ici pour l'hiſtoire de la nature, les maîtres de cette partie du Nouveau-Monde n'aient des connoiſſances plus approfondies. S'ils ne les ont pas communiquées, c'eſt ſans doute qu'ils ont voulu ſe réſerver excluſivement cette production

quoiqu'il n'en vienne annuellement en Europe que cinquante quintaux & qu'elle n'y ſoit pas vendue au-deſſus de 431,568 livres. Le tems de la révélation des lumières arrivera un jour, & alors la vanille ſera auſſi généralement connue que l'eſt maintenant l'indigo.

XVII. De la culture de l'indigo. L'indigotier eſt une plante droite & aſſez touffue. De ſa racine s'élève une tige ligneuſe, caſſante, haute de deux pieds, ramifiée dès ſon origine, blanche à l'intérieur & couverte d'une écorce griſâtre. Les feuilles ſont alternes, compoſées de pluſieurs folioles, diſpoſées ſur deux rangs le long d'une côte commune, terminée par une foliole impaire & garnie à ſa baſe de deux petites membranes que l'on nomme ſtipules. A l'extrémité de chaque rameau ſe trouvent des épis de fleurs rougeâtres, papillionacées, aſſez petites & compoſées de quantité de pétales. Les étamines au nombre de dix, & le piſtil ſurmonté d'un ſeul ſtyle, ſont diſpoſés comme dans la plupart des fleurs légumineuſes. Le piſtil ſe change en une petite gouſſe arrondie, légérement courbe, d'un pouce de longueur & d'une ligne & demie de largeur, remplie de

de ſemences cylindriques, luiſantes & rembrunies.

Cette plante veut une terre légère, bien labourée & qui ne ſoit jamais inondée. L'on préfère pour cette raiſon des lieux qui ont de la pente, parce que cette poſition préſerve les champs du ſéjour des pluies qui flétriroient l'indigotier, & des inondations qui le couvriroient d'un limon nuiſible. Les terreins bas & plats peuvent être encore employés pour cette culture, ſi l'on pratique des rigoles & des foſſés pour l'écoulement des eaux, & ſi l'on a la précaution de ne planter qu'après la ſaiſon des pluies qui occaſionnent ſouvent des débordemens. On jette la graine dans de petites foſſes faites avec la houe, de deux ou trois pouces de profondeur, éloignées d'un pied les unes des autres, & en ligne droite le plus qu'il eſt poſſible. Il faut avoir une attention continuelle à arracher les mauvaiſes herbes qui étoufferoient aiſément l'indigotier. Quoiqu'on le puiſſe ſemer en toutes les ſaiſons, on préfère communément le printems. L'humidité fait lever la plante dans trois ou quatre jours. Elle eſt mûre au bout de deux mois. On la coupe avec des cou-

teaux courbés en ferpettes, lorfqu'elle commence à fleurir ; & les coupes continuent de fix en fix femaines, fi le tems eft un peu pluvieux. Sa durée eft d'environ deux ans. Après ce terme elle dégénère. On l'arrache, & on la renouvelle.

Comme cette plante épuife bientôt le fol, parce qu'elle ne pompe pas affez d'air & de rofée par fes feuilles pour humecter la terre, il eft avantageux au cultivateur d'avoir un vafte efpace qui demeure couvert d'arbres, jufqu'à ce qu'il convienne de les abattre, pour faire occuper leur place par l'indigo : car il faut fe repréfenter les arbres comme des fiphons par lefquels la terre & l'air fe communiquent réciproquement leur fubftance fluide & végétative, des fiphons où les vapeurs & les fucs s'attirant tour-à-tour, fe mettent en équilibre. Ainfi, tandis que la fève de la terre monte par les racines jufqu'aux branches, les feuilles afpirent l'air & les vapeurs qui circulant par les fibres de l'arbre redefcendent dans la terre, & lui rendent en rofée ce qu'elle perd en fève. C'eft pour obéir à cette influence réciproque, qu'au défaut des arbres qui confervent les champs vierges

pour y femer de l'indigo, on couvre ceux qui font ufés par cette plante de patates ou de lianes, dont les branches rampantes confervent la fraîcheur de la terre, & dont les feuilles brûlées renouvellent la fertilité.

On diftingue plufieurs efpèces d'indigo, mais on n'en cultive que deux. Le franc dont nous venons de parler, & le bâtard qui en diffère par fa tige beaucoup plus élevée, plus ligneufe & plus durable ; par fes folioles plus longues & plus étroites ; par fes gouffes plus courbes ; par fes femences noirâtres. Quoique l'un obtienne un plus haut prix, il eft communément avantageux de cultiver l'autre, parce qu'on le renouvelle moins fouvent, qu'il eft plus pefant, qu'il donne plus de feuilles dont le produit eft cependant moindre, à volume égal. On trouve un plus grand nombre de terres propres au premier ; le fecond réuffit mieux dans celles qui font plus expofées à la pluie. Tous deux font fujets à de grands accidens dans le premier âge. Ils font quelquefois brûlés par l'ardeur du foleil ou étouffés fous une toile dont un ver particulier à ces régions les entoure. On en voit dont le pied féche & tombe par la piqûre

d'un autre ver fort commun, ou dont les feuilles qui font leur prix sont dévorées en vingt-quatre heures par les chenilles. Ce dernier accident trop ordinaire a fait dire que les cultivateurs d'indigo se couchoient riches & se levoient ruinés.

Cette production doit être ramassée avec précaution, de peur qu'en la secouant on ne fasse tomber la farine attachée aux feuilles, qui est très-précieuse. On la jette dans la *trempoire*. C'est une grande cuve, remplie d'eau. Il s'y fait une fermentation qui, dans vingt-quatre heures au plus tard, arrive au degré qu'on desire. On ouvre alors un robinet pour faire couler l'eau dans une seconde cuve, appellée la *batterie*. On nettoie aussi-tôt la trempoire afin de lui faire recevoir de nouvelles plantes, & de continuer le travail sans interruption.

L'eau qui a passé dans la batterie se trouve imprégnée d'une terre très-subtile qui constitue seule la fécule ou substance bleue que l'on cherche, & qu'il faut séparer du sel inutile de la plante, parce qu'il fait surnager la fécule. Pour y parvenir, on agite violemment l'eau avec des seaux de bois percés & attachés à

un long manche. Cet exercice exige la plus grande précaution. Si on cessoit trop tôt de battre, on perdroit la partie colorante qui n'auroit pas encore été séparée du sel. Si au contraire, on continuoit de battre la teinture après l'entière séparation, les parties se rapprocheroient, formeroient une nouvelle combinaison; & le sel par sa réaction sur la fécule, exciteroit une seconde fermentation qui altéreroit la teinture, en noirciroit la couleur, & feroit ce qu'on appelle indigo brûlé. Ces accidens sont prévenus par une attention suivie aux moindres changemens que subit la teinture, & par la précaution que prend l'ouvrier d'en puiser un peu, de tems en tems, avec un vase propre. Lorsqu'il s'apperçoit que les molécules colorées se rassemblent en se séparant du reste de la liqueur, il fait cesser le mouvement des seaux pour donner le tems à la fécule bleue de se précipiter au fond de la cuve, où on la laisse se rasseoir jusqu'à ce que l'eau soit totalement éclaircie. On débouche alors successivement des trous percés à différentes hauteurs, par lesquels cette eau inutile se répand en-dehors.

La fécule bleue qui est restée au fond de

la batterie, ayant acquis la consistance d'une boue liquide, on ouvre des robinets qui la font passer dans le *reposoir*. Après qu'elle s'est encore dégagée de beaucoup d'eau superflue dans cette troisième & dernière cuve, on la fait égoutter dans des sacs; d'où, quand il ne filtre plus d'eau au travers de la toile, cette matière devenue plus épaisse, est mise dans des caissons où elle achève de perdre son humidité. Au bout de trois mois, l'indigo est en état d'être vendu.

Les blanchisseuses l'emploient pour donner une couleur bleuâtre au linge. Les peintres s'en servent dans leurs détrempes. Les teinturiers ne sauroient faire de beau bleu sans indigo. Les anciens le tiroient de l'Inde Orientale. Il a été transplanté, dans des tems modernes, en Amérique. Sa culture essayée successivement en différens endroits, paroît fixée à la Caroline, à la Géorgie, à la Floride, à la Louysiane, à Saint-Domingue & au Mexique. Ce dernier, le plus recherché de tous, est connu sous le nom de Guatimala, parce qu'il croît sur le territoire de cette cité fameuse. On se l'y procure d'une manière qui mérite d'être remarquée,

Dans ces belles contrées où chaque propriété a quinze ou vingt lieues d'étendue, une portion de ce vaste espace est employé tous les ans à la culture de l'indigo. Pour l'obtenir, les travaux se réduisent à brûler les arbustes qui couvrent les campagnes, à donner aux terres un seul labour fait avec négligence. Ces opérations ont lieu dans le mois de mars, saison où il ne pleut que très-rarement dans ce délicieux climat. Un homme à cheval jette ensuite la graine de cette plante de la même manière qu'on sème le bled en Europe. Personne ne s'occupe plus de cette riche production jusqu'à la récolte.

Il arrive de-là que l'indigo lève dans un endroit & qu'il ne lève point dans d'autres; que celui qui est levé est souvent étouffé par les plantes parasites dont des sarclages faits à propos l'auroient débarrassé. Aussi les Espagnols recueillent-ils moins d'indigo sur 3 ou 4 lieues de terrein que les nations rivales dans quelques arpens bien travaillés. Aussi leur indigo, quoique fort supérieur à tous les autres n'a-t-il pas toute la perfection dont il seroit susceptible. L'Europe en reçoit annuellement six mille quintaux, qu'elle paie 7,626,960 liv.

Cette prospérité augmenteroit infailliblement, si la cour de Madrid mettoit les naturels du pays en état de cultiver l'indigo pour leur propre compte. Cet intérêt personnel, substitué à un intérêt étranger, les rendroit plus actifs, plus intelligens; & il est vraisemblable que l'abondance & la bonté de l'indigo du Mexique banniroient, avec le tems, celui des autres colonies de tous les marchés.

XVIII. De la culture de la cochenille.

La cochenille, à laquelle nous devons nos belles couleurs de pourpre & d'écarlate, n'a existé jusqu'ici qu'au Mexique. J'avois avancé d'après les meilleurs auteurs, même Espagnols, que la nature de cette couleur étoit inconnue avant le commencement du siècle. En remontant aux originaux, j'ai trouvé qu'Acosta, en 1530, & Herrera, en 1601, l'avoient aussi bien décrite que nos modernes naturalistes. Je me retracte donc; & je suis bien fâché de ne m'être pas trompé plus souvent dans ce que j'ai écrit des Espagnols. Grace à l'ignorance des voyageurs & à la légéreté avec laquelle ils considèrent les productions de la nature dans tous les règnes, son histoire se remplit de faussetés qui passent d'un ouvrage dans un autre, & que des auteurs qui

ſe copient ſucceſſivement, tranſmettent d'âge en âge. On n'examine guère ce qu'on croit bien ſavoir; & c'eſt ainſi qu'après avoir propagé les erreurs, les témoignages qui retardent l'obſervation en prolongent encore la durée. Un autre inconvénient, c'eſt que les philoſophes perdent un tems précieux à élever des ſyſtêmes qui nous en impoſent juſqu'à ce que les prétendus faits qui leur ſervoient de baſe aient été démentis.

La cochenille eſt un inſecte de la groſſeur & de la forme d'une punaiſe. Les deux ſexes y ſont diſtincts, comme dans la plupart des autres animaux. La femelle, fixée ſur un point de la plante preſqu'au moment de ſa naiſſance, y reſte toujours attachée par une eſpèce de trompe & ne préſente qu'une croute preſque hémiſphérique qui recouvre toutes les autres parties. Cette enveloppe change deux fois en vingt-cinq jours & eſt enduite d'une pouſſière blanche, graſſe, impénétrable à l'eau. A ce terme, qui eſt l'époque de la puberté, le mâle, beaucoup plus petit & dont la forme eſt plus dégagée, ſort d'un tuyau farineux, à l'aide d'aîles dont il eſt pourvu. Il voltige au-deſſus des femelles immobiles & s'arrête

ſur chacune d'elles. La même femelle eſt ainſi viſitée par pluſieurs mâles qui périſſent bientôt après la fécondation. Son volume augmente ſenſiblement juſqu'à ce qu'une goutte de liqueur, éhappée de deſſous elle, annonce la ſortie prochaine des œufs qui ſont en grand nombre. Les petits rompent leur envelope en naiſſant & ſe répandent bientôt ſur la plante pour choiſir une place favorable & pour s'y fixer. Ils cherchent ſur-tout à ſe mettre à l'abri du vent d'Eſt. Auſſi l'arbriſſeau ſur lequel ils vivent, vu de ce côté-là, paroît-il tout verd; tandis qu'il eſt blanc du côté oppoſé ſur lequel les inſectes ſe ſont portés de préférence.

Cet arbriſſeau, connu ſous le nom de nopal, de raquette & de figue d'Inde, a environ cinq pieds de haut. Sa tige eſt charnue, large, applatie, veloutée, un peu âpre, couverte de houppes d'épine répandues ſymétriquement ſur ſa ſurface. Elle ſe ramifie beaucoup & ſe retrécit, ainſi que les rameaux, dans chacun de ſes points de diviſion: ce qui donne aux diverſes portions de la plante, ainſi étranglée, la forme d'une feuille ovale, épaiſſe & épineuſe. Cette plante n'a point d'autres feuilles. Ses fleurs éparſes ſur les jeunes tiges

ſont compoſées d'un calice écailleux qui ſupporte beaucoup de pétales & d'étamines. Le piſtil, ſurmonté d'un ſeul ſtyle & caché dans le fond du calice, devient avec lui un fruit bon à manger, ſemblable à une figue, rempli de ſemences nichées dans une pulpe rougeâtre.

Il y a pluſieurs eſpèces de nopal. Ceux qui ont la tige liſſe les épines nombreuſes & trop rapprochées ne ſont point propres à l'éducation de la cochenille. Elle ne réuſſit bien que ſur celui qui a peu d'épines & une ſurface veloutée, propre à lui donner une aſſiette plus aſſurée. Il craint les vents, les pluies froides & la trop grande humidité. La méthode de le recéper n'eſt pas avantageuſe. On gagne plus à le replanter tous les ſix ans en mettant pluſieurs portions de tiges dans des foſſes aſſez profondes, diſpoſées en quinconce ou en quarré, à ſix ou huit pieds de diſtance. Un terrein ainſi planté, connu ſous le nom de nopalerie, n'a ordinairement qu'un ou deux arpens d'étendue, rarement trois. Chaque arpent produit juſqu'à deux quintaux de cochenille, & un homme ſuffit pour le cultiver. Il doit ſarcler ſouvent, mais avec précaution, pour ne pas déranger l'inſecte qui ne ſurvit

pas à ſon déplacement. Il détruira encore avec ſoin les animaux deſtructeurs, dont le plus redoutable eſt une chenille qui fait des trainées dans l'intérieur même de la plante, & attaque l'inſecte en-deſſous.

Dix-huit mois après la plantation, on couvre le nopal de cochenilles : mais pour les diſtribuer plus réguliérement ſur toute la plante, & empêcher qu'elles ne ſe nuiſent par leur rapprochement, on attache aux épines, de diſtance en diſtance, de petits nids faits avec la bourre de coco, ouverts du côté de l'Oueſt, remplis de douze à quinze mères prêtes à pondre. Les petits qui en ſortent s'attachent au nopal, & parviennent à leur plus grande conſiſtance en deux mois qui ſont la durée de leur vie. On en fait alors la récolte qui ſe renouvelle tous les deux mois depuis octobre juſqu'en mai. Elle peut être moins avantageuſe s'il y a un mêlange d'une autre cochenille de moindre prix, ou s'il y a abondance de mâles dont on fait peu de cas, parce qu'ils ſont plus petits & qu'ils tombent avant le tems. Cette récolte doit précéder de quelques jours le moment de la ponte, ſoit pour prévenir la perte des œufs qui ſont riches en

couleur, ſoit pour empêcher les petits de ſe répandre ſur une plante déja épuiſée, qui a beſoin de quelques mois de repos. En commençant par le bas, on détache ſucceſſivement les cochenilles avec un couteau, & on les fait tomber dans un baſſin placé au-deſſous, dont un des bords applati s'applique exactement contre la plante que l'on nettoie enſuite avec le même couteau ou avec un linge.

Immédiatement avant la ſaiſon des pluies, pour prévenir la deſtruction totale des cochenilles qui pourroit être occaſionnée par l'intempérie de l'air, on coupe les branches de nopal chargées d'inſectes encore jeunes. On les ſerre dans les habitations, où elles conſervent leur fraîcheur comme toutes les plantes qu'on nomme graſſes. Les cochenilles y croiſſent pendant la mauvaiſe ſaiſon. Dès qu'elle eſt paſſée, on les met ſur des arbres extérieurs où la fraîcheur vivifiante de l'air leur fait bientôt faire leurs petits.

La cochenille ſylveſtre, eſpèce différente de la cochenille fine ou meſteque dont on vient de parler, mais cultivée dans les mêmes lieux & ſur la même plante, n'exige pas les mêmes ſoins & les mêmes précautions. Elle

a la vie moins délicate, résiste mieux aux injures de l'air. Sa récolte est conséquemment moins variable pour le produit & peut se faire toute l'année. Elle diffère de l'autre en ce qu'elle est plus petite, plus vorace, moins chargée en couleur, enveloppée d'un coton qu'elle étend à deux lignes autour d'elle. Elle se multiplie plus facilement, se répand plus loin & plus vîte sans aucun secours étranger; de sorte qu'une nopalerie en est bientôt couverte. Comme son produit est plus sûr, que son prix équivaut aux deux tiers de celui de la mesteque, & qu'elle se propage sur toutes les espèces de nopal, on peut la cultiver avec succès, mais séparément, parce que son voisinage affameroit l'autre qui seroit aussi étouffée sous son duvet. On retrouve cette espèce au Pérou sur un nopal très-épineux qui y est fort commun.

Les cochenilles n'ont pas été plutôt recueillies, qu'on les plonge dans l'eau chaude pour les faire mourir. Il y a différentes manières de les sécher. La meilleure est de les exposer pendant plusieurs jours au soleil, où elles prennent une teinte de brun roux, ce que les Espagnols appellent *renegrida*. La seconde est

de les mettre au four, où elles prennent une couleur grisâtre, veinée de pourpre, ce qui leur fait donner le nom de *jaspeada*. Enfin, la plus imparfaite, qui est celle que les Indiens pratiquent le plus communément, consiste à les mettre sur des plaques avec leurs gâteaux de maïs : elles s'y brûlent souvent. On les appelle *negra*.

Quoique la cochenille appartienne au règne animal qui est l'espèce la plus périssable, elle ne se gâte jamais. Sans autre attention que celle de l'enfermer dans une boëte, on la garde des siècles entiers avec toute sa vertu.

Cette riche production réussiroit vraisemblablement dans différentes parties du Mexique : mais jusqu'à nos jours, il n'y a eu guère que la province d'Oaxaca qui s'en soit sérieusement occupée. Les récoltes ont été plus abondantes sur un terrein aride, où le nopal se plaît, que sur un sol naturellement fécond ; elles ont éprouvé moins d'accidens dans les expositions agréablement tempérées, que dans celles où le froid & le chaud se faisoient sentir davantage. Les Mexicains connoissoient la cochenille avant la destruction de leur empire. Ils s'en servoient pour peindre leurs mai-

ſons & pour teindre leur coton. On voit dans Herrera que, dès 1523, le miniſtère ordonnoit à Cortès de la multiplier. Les conquérans repouſſèrent ce travail comme ils mépriſoient tous les autres ; & il reſta tout entier aux Indiens. Eux ſeuls s'y livrent encore : mais trop ſouvent avec les fonds avancés par les Eſpagnols, à des conditions plus ou moins uſuraires. Le fruit de leur induſtrie eſt tout porté dans la capitale de la province, qui ſe nomme auſſi Oaxaca.

Cette ville où l'on arrive par de beaux chemins, & où l'on jouit d'un printems continuel, s'élève au milieu d'une plaine ſpacieuſe, couverte de jolis hameaux & bien cultivée. Ses rues ſont larges, tirées au cordeau, & formées par des maiſons un peu baſſes, mais agréablement bâties. Ses places, ſon aqueduc, ſes édifices publics ſont d'aſſez bon goût. Elle a quelques manufactures de ſoie & de coton. Les marchandiſes d'Aſie & celles d'Europe y ſont d'un uſage général. Nous avons eu occaſion de voir pluſieurs voyageurs que les circonſtances avoient conduits à Oaxaca. Tous nous ont aſſuré que de tous les établiſſemens formés par les Eſpagnols dans le Nouveau-Monde,

Monde, c'étoit celui où l'esprit de société avoit fait le plus de progrès. Tant d'avantages paroissent une suite du commerce de la cochenille.

Indépendamment de ce que consomment l'Amérique & les Philippines, l'Europe reçoit tous les ans quatre mille quintaux de cochenille fine, deux cens quintaux de granille, cent quintaux de poussière de cochenille, & trois cens quintaux de cochenille sylvestre, qui, rendus dans ses ports, sont vendus 8,610,140 liv.

Cette riche production n'a crû jusqu'ici qu'au profit de l'Espagne. M. Thiery, botaniste François, bravant plus de dangers qu'on n'en sauroit imaginer, l'a enlevée à Oaxaca même, & l'a transplantée à Saint-Domingue, où il la cultive avec une persévérance digne de son premier courage. Ses premiers succès ont surpassé son attente, & tout porte à espérer que la suite répondra à de si heureux commencemens. Puisse ce genre de culture, puissent les autres s'étendre plus loin encore & occuper de nouvelles nations. Eh! ne sommes-nous pas tous frères? enfans du même père, ne sommes-nous pas appellés à une

destinée commune? Faut-il que je traverse la prospérité de mon semblable, parce que la nature a placé une rivière ou une montagne entre lui & moi? Cette barrière m'autorise-t-elle à le haïr, à le persécuter? O combien cette prédilection exclusive pour des sociétés particulières, a coûté de calamités au globe, combien il lui en coûtera dans la suite, si la saine philosophie n'éclaire enfin des esprits trop long-tems égarés par des sentimens factices! Ma voix est trop foible, sans doute, pour dissiper le prestige. Mais il naîtra, n'en doutons point, il naîtra des écrivains, dont le raisonnement & l'éloquence persuaderont tôt ou tard aux générations futures, que le genre humain est plus que la patrie, ou plutôt que le bonheur de l'une est étroitement lié à la félicité de l'autre.

Aux grandes exportations dont on a parlé, il faut ajouter l'envoi que fait le Mexique de dix mille trois cens cinquante quintaux de bois de campêche, qui produisent 112,428 liv.; de trois cens dix quintaux de bresillet, qui produisent 4,266 liv.; de quarante-sept quintaux de carmin, qui produisent 81,000 liv.; de six quintaux d'écaille, qui produi-

fent 24,300 liv.; de quarante-fept quintaux de rocou, qui produifent 21,600 liv.; de trente quintaux de falfe-pareille, qui produifent 4,147 liv.; de quarante quintaux de baume, qui produifent 45,920 liv.; de cinq quintaux de fang de dragon, qui produifent 270 liv.; de cent cuirs en poil, qui produifent 1,620 liv.

Mais, comme fi la nature n'avoit pas fait affez pour l'Efpagne, en lui accordant prefque gratuitement tous les tréfors de la terre que les autres nations ne doivent qu'aux travaux les plus rudes, elle lui a encore prodigué, fur-tout au Mexique, l'or & l'argent qui font le véhicule ou le figne de toutes les productions.

XIX. De l'exploitation des mines.

Tel eft fur nous l'empire de ces brillans & funeftes métaux, qu'ils ont balancé l'infamie & l'exécration que méritoient les dévaftateurs de l'Amérique. Les noms du Mexique, du Pérou, du Potofi, ne nous font pas friffonner; & nous fommes des hommes! Aujourd'hui même que l'efprit de juftice & le fentiment de l'humanité font devenus l'ame de nos écrits, la règle invariable de nos jugemens; un navigateur qui defcendroit dans

nos ports avec un vaiſſeau chargé de richeſſes notoirement acquiſes par des moyens auſſi barbares, ne paſſeroit-il pas de ſon bord dans ſa maiſon, au milieu du bruit général de nos acclamations ? Quelle eſt donc cette ſageſſe dont notre ſiècle s'enorgueillit ſi fort ? Qu'eſt-ce donc que cet or, qui nous ôte l'idée du crime & l'horreur du ſang? Sans doute qu'un moyen d'échange entre les nations, un ſigne repréſentatif de toutes les ſortes de valeurs, une évaluation commune de tous les travaux, a quelques avantages. Mais ne vaudroit-il pas mieux que les nations fuſſent demeurées ſédentaires, iſolées, ignorantes & hoſpitalières, que de s'être empoiſonnées de la plus féroce de toutes les paſſions ?

L'origine des métaux n'a pas été toujours bien connue. On a cru long-tems qu'ils étoient auſſi anciens que le monde. On penſe aujourd'hui, avec plus de raiſon, qu'ils ſe forment ſucceſſivement. Il n'eſt pas poſſible en effet de douter que la nature ne ſoit dans une action continuelle, & que ſes reſſorts ne ſoient auſſi puiſſans ſous nos pieds que ſur notre tête.

Chaque métal, ſuivant les chymiſtes, a pour principe une terre qui le conſtitue, &

qui lui eſt particulière. Il ſe montre à nous, tantôt ſous la forme qui le caractériſe, & tantôt ſous des formes variées, dans leſquelles il n'y a que des yeux exercés qui puiſſent le reconnoître. Dans le premier cas, on l'appelle *vierge*, & dans le ſecond *minéraliſé.*

Soit vierges, ſoit minéraliſés, les métaux ſont quelquefois épars par fragmens, dans les couches horizontales ou inclinées de la terre. Ce n'eſt pas le lieu de leur origine. Ils y ont été entraînés par les embraſemens, les inondations, les tremblemens qui bouleverſent ſans interruption notre miſérable planète. Ordinairement on les trouve, tantôt en veines ſuivies, & tantôt en maſſes détachées, dans le ſein des rochers & des montagnes où ils ont été formés.

Selon les conjectures des naturaliſtes, dans ces grands atteliers toujours échauffés, s'élèvent perpétuellement des exhalaiſons. Ces liqueurs ſulfureuſes & ſalines, agiſſent ſur les molécules métalliques, les atténuent, les diviſent, & les mettent en état de voltiger dans les cavités de la terre. Elles ſe réuniſſent. Devenues trop peſantes pour ſe ſoutenir dans l'air, elles tombent & s'entaſſent

les unes ſur les autres. Si, dans leurs différens mouvemens, elles n'ont pas rencontré d'autres corps, elles forment des métaux purs. Il n'en eſt pas de même, ſi elles ſe ſont combinées avec des matières étrangères.

La nature, qui ſembloit vouloir les cacher, n'a pu les dérober à l'avidité de l'homme. En multipliant les obſervations, on eſt parvenu à connoître les lieux où ſe trouvent les mines. Ce ſont, pour l'ordinaire, des montagnes, où les plantes croiſſent foiblement & jauniſſent vîte; où les arbres ſont petits & tortueux; où l'humidité des roſées, des pluies, des neiges même ne ſe conſervè pas; où s'élèvent des exhalaiſons ſulfureuſes & minérales; où les eaux ſont chargées de ſels vitrioliques; où les ſables contiennent des parties métalliques. Quoique chacun de ces ſignes, pris ſolitairement, ſoit équivoque, il eſt rare qu'ils ſe réuniſſent tous, ſans que le terrein renferme quelque mine.

Mais à quelles conditions tirons-nous cette richeſſe ou ce poiſon des abîmes où la nature l'avoit renfermé? Il faut percer des rochers à une profondeur immenſe; creuſer des canaux ſouterreins qui garantiſſent des eaux

qui affluent & qui menacent de toutes parts; entraîner dans d'immenses galeries des forêts coupées en étais; soutenir les voûtes de ces galeries, contre l'énorme pesanteur des terres qui tendent sans cesse à les combler & à enfouir sous leur chûte les hommes avares & audacieux qui les ont construites; creuser des canaux & des aqueducs; inventer ces machines hydrauliques si étonnantes & si variées, & toutes les formes diverses de fourneaux; courir le danger d'être étouffé ou consumé par une exalaison qui s'enflamme à la lueur des lampes qui éclairent le travail; & périr enfin d'une phtisie qui réduit la vie de l'homme à la moitié de sa durée. Si l'on examine combien tous ces travaux supposent d'observations, de tentatives & d'essais, on reculera l'origine du monde bien au-delà de son antiquité connue. Nous montrer l'or, le fer, le cuivre, l'étain & l'argent employés par les premiers hommes, c'est nous bercer d'un mensonge qui ne peut en imposer qu'à des enfans.

Lorsque le travail de la minéralogie est fini, celui de la métallurgie commence. Son objet est de séparer les métaux les uns des autres,

& de les dégager des matières étrangères qui les enveloppent.

Pour féparer l'or des pierres qui le contiennent, il fuffit de les écrafer & de les réduire en poudre. On triture enfuite la matière pulvérifée avec du vif argent, qui s'unit avec ce précieux métal, mais fans s'unir, ni avec le roc, ni avec le fable, ni avec la terre qui s'y trouvoient mêlés. Avec le fecours du feu, on diftille enfuite le mercure, qui, en partant, laiffe l'or au fond du vafe dans l'état d'une poudre qu'on purifie à la coupelle. L'argent vierge n'exige pas d'autres préparations.

Mais quand l'argent eft combiné avec des fubftances étrangères, ou avec des métaux d'une nature différente, il faut une grande capacité & une expérience confommée pour le purifier. Tout autorife à penfer qu'on n'a pas ce talent dans le Nouveau-Monde. Auffi eft-il généralement reçu, que des mineurs Allemands ou Suédois, trouveroient dans le minéral déja exploité, plus de richeffes que l'Efpagnol n'en a déja tirées. Ils éleveroient leur fortune fur des mines, qu'un défaut d'intelligence a fait rejetter comme infuffifan-

tes pour payer les dépenſes qu'elles exigeoient.

Avant l'arrivée des Caſtillans, les Mexicains n'avoient d'or que ce que les torrens en détachoient des montagnes ; ils avoient moins d'argent encore, parce que les haſards qui pouvoient en faire tomber dans leurs mains, étoient infiniment plus rares. Ces métaux n'étoient pas pour eux un moyen d'échange, mais de pur ornement & de ſimple curioſité. Ils y étoient peu attachés. Auſſi prodiguèrent-ils d'abord le peu qu'ils en avoient à une nation étrangère qui en faiſoit ſon idole; auſſi en jettoient-ils aux pieds de ſes chevaux, qui, en mâchant leurs mords, devoient paroître s'en nourrir. Mais, lorſque les hoſtilités entre les deux peuples eurent commencé, & à meſure que l'animoſité augmentoit, ces perfides tréſors furent jettés en partie dans les lacs & dans les rivières, pour en priver un ennemi implacable qui ſembloit n'avoir paſſé tant de mers que pour en obtenir la poſſeſſion. Ce fut ſur-tout dans la capitale & à ſon voiſinage qu'on prit ce parti. Après la ſoumiſſion, le conquérant parcourut l'empire pour ſatisfaire ſa paſſion domi-

nante. Les temples, les palais, les maisons des particuliers, les moindres cabanes : tout fut visité, tout fut dépouillé. Cette source épuisée, il fallut recourir aux mines.

Celles qui pouvoient donner des plus grandes espérances se trouvoient dans des contrées qui n'avoient jamais subi le joug Mexicain. Nuno de Gusman fut chargé en 1530, de les asservir. Ce que ce capitaine devoit à un nom illustre ne l'empêcha pas de surpasser en férocité tous les aventuriers, qui jusqu'alors avoient inondé de sang les infortunées campagnes du Nouveau-Monde. Sur des milliers de cadavres, il vint à bout, en moins de deux ans, d'établir une domination très-étendue, dont on forma l'audience de Guadalaxara. Ce fut toujours la partie de la Nouvelle-Espagne la plus abondante en métaux. Ces richesses sont sur-tout communes dans la Nouvelle-Galice, dans la Nouvelle-Biscaye, & principalement dans le pays de Zacatecas. Du sein de ces arides montagnes sort la plus grande partie des 80,000,000 liv. qu'on fabrique annuellement dans les monnoies du Mexique. La circulation intérieure, les Indes Orientales, les isles nationales &

la contrebande, abſorbent près de la moitié de ce numéraire. On en porte dans la métropole 44,196,047 liv. à quoi il faut ajouter cinq mille ſix cens trente-quatre quintaux de cuivre qui ſont vendus en Europe 453,600 l.

Dans les premières années qui ſuivirent la conquête, tous les paiemens ſe faiſoient avec des lingots d'argent, avec des morceaux d'or, dont le poids & la valeur avoient reçu la ſanction du gouvernement. Le beſoin d'une monnoie régulière ne tarda pas à ſe faire ſentir, & vers 1542 ces premiers métaux furent convertis en eſpèces de différentes grandeurs. On en fabriqua même de cuivre, mais les Indiens les dédaignèrent. Forcés d'en recevoir, ils les jettoient avec mépris dans les lacs & dans les rivières. En moins d'un an il en diſparut pour plus d'un million; & ce fut une néceſſité de renoncer à un moyen d'échange qui révoltoit les dernières claſſes du peuple.

Quoique l'éducation des troupeaux, les cultures & l'exploitation des mines ſoient reſtées, au Mexique, fort loin du terme où une nation active n'eût pas manqué de les porter, les manufactures y ſont dans un plus

grand désordre encore. Celles de laine & de coton sont assez généralement répandues : mais comme elles sont entre les mains des Indiens, des métis, des mulâtres, & qu'elles ne servent qu'aux vêtemens des gens peu riches, leur imperfection surpasse tout ce qu'on peut dire. Il ne s'en est formé de moins défectueuses qu'à Quexetaco où l'on fabrique d'assez beaux draps. Mais c'est sur-tout dans la province de Tlascala que les travaux sont animés. Sa position entre Vera-Crux & Mexico, la douceur du climat, la beauté du pays, la fertilité des terres y ont fixé la plupart des ouvriers qui passoient de l'ancien dans le Nouveau-Monde. On en a vu sortir successivement des étoffes de soie, des rubans, des galons, des dentelles, des chapeaux qu'ont consommés ceux des métis, ceux des Espagnols qui n'étoient pas en état de payer les marchandises apportées d'Europe. C'est los-Angèles, ville étendue, riche & peuplée qui est le centre de cette industrie. Toute la fayence, la plupart des verres & des crystaux qui se vendent dans l'empire, sortent de ses atteliers. Le gouvernement y fait même fabriquer des armes à feu.

XX. Par quelles raiſons le Mexique ne s'eſt-il pas élevé à de plus grandes proſpérités ?

L'indolence des peuples qui habitent la Nouvelle-Eſpagne, doit être une des principales cauſes qui ont retardé les proſpérités de cette région fameuſe, mais elle n'eſt pas la ſeule; & la difficulté des communications doit avoir beaucoup ajouté à cette inertie. La circulation eſt continuellement arrêtée par toutes les entraves qu'a pu imaginer une adminiſtration injuſte & fiſcale. Il y a au plus deux rivières qui puiſſent porter de foibles canots, & aucune n'a même ce genre d'utilité dans toutes les ſaiſons. On ne voit quelques traces de chemin qu'auprès des grandes villes: par-tout ailleurs, il faut voiturer les denrées ou les marchandiſes à dos de mulet, & ſur la tête des Indiens tout ce qui eſt fragile. Dans la plupart des provinces, la police fixe au voyageur ce qu'il doit payer pour le logement, les chevaux, les guides, pour la nourriture; & cet uſage, tout barbare qu'on le trouvera, eſt encore préférable à ce qui ſe pratique dans les lieux où la liberté paroît plus reſpectée.

Ces obſtacles à la proſpérité publique ont été fortifiés par le joug rigoureux ſous lequel des maîtres oppreſſeurs tenoient les Indiens

chargés de tous les travaux pénibles. Le mal eſt devenu plus grand par la diminution des bras employés au ſervice de la cupidité Européenne.

Les premiers pas des Caſtillans au Mexique furent ſanglans. Le carnage s'étendit durant le mémorable ſiège de Mexico ; & il fut pouſſé au-delà de tous les excès dans les expéditions entrepriſes pour remettre dans les fers des peuples déſeſpérés qui avoient tenté de briſer leurs chaînes. L'introduction de la petite-vérole, accrut la dépopulation, qui fut encore bientôt après augmentée par les épidémies de 1545 & de 1576, dont la première coûta huit cens mille habitans à l'empire, & la ſeconde deux millions, ſi l'on veut adopter les calculs du crédule, de l'exagérateur Torquemada. Il eſt même démontré que ſans aucune cauſe accidentelle, le nombre des indigènes s'eſt inſenſiblement réduit à très-peu de choſe. Selon les regiſtres de 1600, il y avoit cinq cens mille Indiens tributaires dans le diocèſe de Mexico ; & il n'y en reſtoit plus que cent dix-neuf mille ſix cens onze, en 1741. Il y en avoit deux cens cinquante-cinq mille dans le diocèſe de los-Angèles ; &

il n'en reſtoit que quatre-vingt-huit mille deux cens quarante. Il y en avoit cent cinquante mille dans le diocèſe de Oaxaca; & il n'en reſtoit plus que quarante-quatre mille deux cens vingt-deux. Nous ignorons les révolutions arrivées dans les ſix autres égliſes: mais il eſt vraiſemblable qu'elles ont été partout les mêmes.

L'uſage où étoient où ſont encore les Eſpagnols, les métis, les mulâtres, les nègres de prendre ſouvent leurs femmes parmi les Indiennes, tandis qu'aucune de ces races n'y a jamais ou preſque jamais choiſi des maris, a contribué ſans doute à l'affoibliſſement de cette nation: mais cette influence a dû être aſſez bornée; & ſi nous ne nous trompons, une tyrannie permanente a produit des effets beaucoup plus étendus.

On ne diſſimulera pas qu'à meſure que le peuple origène voyoit diminuer ſa population, celle des races étrangères augmentoit dans une progreſſion très-remarquable. En 1600, le diocèſe de Mexico ne comptoit que ſept mille de ces familles; & leur nombre s'éléva en 1741 à cent dix-neuf mille cinq cens onze. Le diocèſe de los-Angèles n'en comp-

toit que quatre mille ; & il s'éleva à trente mille ſix cens. Le diocèſe de Oaxaca n'en comptoit que mille ; & il s'éleva à ſept mille deux cens quatre - vingt - ſeize. Cependant les anciens habitans n'ont été qu'imparfaitement remplacés par les nouveaux. La culture des terres & l'exploitation des mines étoient l'occupation ordinaire des Indiens. Les Eſpagnols, lès métis, les mulâtres, les noirs même ont dédaigné, la plupart, ces grands objets. Pluſieurs vivent dans l'oiſiveté. Un plus grand nombre donnent quelques momens aux arts & au commerce. Le reſte eſt employé au ſervice des gens riches.

C'eſt ſur-tout dans la capitale de l'empire qu'on eſt révolté de ce dernier ſpectacle. Mexico, qui put, quelque tems, douter ſi les Caſtillans étoient un eſſaim de brigands ou un peuple conquérant, ſe vit preſque totalement détruit par les cruelles guerres dont il fut le théâtre. Cortès ne tarda pas à le rebâtir d'une manière fort ſupérieure à ce qu'il étoit avant ſon déſaſtre.

La ville s'élève au milieu d'un grand lac dont les rives offrent des ſites heureux qui feroient charmans, ſi l'art y ſecondoit un peu

la

la nature. Sur le lac même, l'œil contemple avec ſurpriſe & ſatisfaction des iſles flottantes. Ce ſont des radeaux formés avec des roſeaux entrelacés & aſſez ſolides pour porter de fortes couches de terre, & même des habitations légérement conſtruites. Quelques Indiens ſont là leur demeure & y cultivent une aſſez grande abondance de légumes. Ces jardins ſinguliers n'occupent pas toujours le même eſpace. Ils changent de ſituation, lorſque ce changement convient à leurs poſſeſſeurs.

Des levées fort larges & bâties ſur pilotis conduiſent à la cité. Cinq ou ſix canaux portent à ſon centre & dans ſes plus beaux quartiers toutes les productions de la campagne. Une eau ſalubre qu'on tire d'une montagne éloignée ſeulement de cinq à ſix mille toiſes eſt diſtribuée dans toutes les maiſons & même à leurs différens étages par des aqueducs très-bien entendus.

L'air qu'on reſpire dans cette ville eſt très-tempéré. On y peut porter toute l'année des vêtemens de laine. Les moindres précautions ſuffiſent pour n'avoir rien à ſouffrir de la chaleur. Charles-Quint demandoit à un Eſpagnol

qui arrivoit de Mexico combien il y avoit de tems entre l'hiver & l'été : *autant*, répondit-il avec vérité & avec esprit, *qu'il en faut pour paſſer du ſoleil à l'ombre.*

L'avantage qu'a cette cité d'être le chef-lieu de la Nouvelle-Eſpagne en a ſucceſſivement multiplié les habitans. En 1777, le nombre des naiſſances s'y éleva à cinq mille neuf cens quinze & celui des morts à cinq mille onze ; d'où l'on peut conclure que ſa population ne s'éloigne guère de deux cens mille ames. Tous les citoyens ne ſont pas opulens : mais pluſieurs le ſont plus peut-être qu'en aucun lieu du globe. Ces richeſſes accumulées très-rapidement eurent bientôt une influence remarquable. La plupart des choſes, qui ſont ailleurs de fer ou de cuivre, furent d'argent ou d'or. On fit ſervir ces brillans métaux à l'ornement des valets, des chevaux, des meubles les plus communs, aux plus vils offices. Les mœurs, qui ſuivent toujours le cours du luxe, ſe montèrent au ton de cette magnificence romaneſque. Les femmes, dans leur intérieur, furent ſervies par des milliers d'eſclaves, & ne parurent en public qu'avec un cortège réſervé parmi nous

à la majesté du trône. Les hommes ajoutoient à ces profusions des profusions encore plus grandes pour des négresses qu'ils élevoient publiquement au rang de leurs maîtresses. Ce luxe si effréné dans les actions ordinaires de la vie, passoit toutes les bornes à l'occasion de la moindre fête. L'orgueil général étoit alors en mouvement, & chacun prodiguoit les millions pour justifier le sien. Les crimes nécessaires pour soutenir ces extravagances étoient effacés d'avance : la superstition déclaroit saint & juste tout homme qui donneroit beaucoup aux églises.

Tout prit l'empreinte d'une ostentation, inconnue jusqu'alors dans les deux hémisphères. Les citoyens ne se contentèrent plus d'une habitation modeste placée sur des rues larges & bien alignées. Il fallut, à la plupart, des hôtels qui eurent plus d'étendue que de commodités ou d'élégance. On multiplia les édifices publics, sans que presqu'aucun rappellât à l'esprit les beaux jours de l'architecture, pas même les bons tems gothiques. Les places principales eurent toutes la même forme, la même régularité, une fontaine semblable avec des ornemens de mauvais goût,

Des arbres mal choisis & d'un vilain feuillage ôtèrent aux promenades ce que des allées bien distribuées & des eaux jaillissantes auroient pu leur donner d'agrément. Dans les cinquante - cinq couvens qu'une crédulité digne de pitié avoit fondés, on en voyoit fort peu qui ne révoltâssent par les vices de leur construction. Les innombrables temples où les trésors du globe entier étoient entassés, manquoient généralement de majesté & n'inspiroient pas à ceux qui les fréquentoient des idées & des sentimens dignes de l'Être - suprême qu'on y venoit adorer. Dans cette multitude d'immenses constructions, il n'y a que deux monumens dignes de fixer l'attention d'un voyageur. L'un est le palais du vice-roi où s'assemblent aussi les tribunaux, où l'on fabrique la monnoie, où est le dépôt du vif-argent. Un peuple, que la famine poussoit au désespoir, le brûla en 1692. On l'a rebâti depuis sur un meilleur plan. C'est un quarré qui a quatre tours & sept cens cinquante pieds de long sur six cens quatre - vingt - dix de large. La cathédrale commencée en 1573 & finie en 1667 feroit également honneur aux meilleurs artistes. Sa longueur est de quatre

cens pieds, sa largeur de cent quatre-vingt-quinze; & elle a coûté 9,460,800 liv. Malheureusement, ces édifices n'ont pas la solidité qu'on leur desireroit.

On a vu que Mexico est situé dans un lac considérable qu'une langue de terre fort étroite divise en deux parties, l'une remplie d'eaux douces & l'autre d'eaux salées. Ces eaux paroissent également sortir d'une haute montagne située à peu de distance de la ville, avec cette différence que les dernières doivent traverser des mines qui leur communiquent leur qualité. Mais indépendamment de ces sources régulières, il existe un peu plus loin quatre petits lacs qui, dans le tems des orages, se déchargent quelquefois dans le grand avec une violence destructive.

Les anciens habitans avoient été toujours exposés à des inondations qui leur faisoient payer fort cher les avantages que leur procuroit l'emplacement qu'ils avoient choisi pour en faire le centre de leur puissance. Aux calamités inséparables de ces débordemens trop répétés se joignit pour leur vainqueur le chagrin de voir ses bâtimens plus pesans s'enfoncer, quoiqu'élevés sur pilotis, en fort

peu de tems, de quatre, de cinq, de fix pieds dans un terrein qui n'avoit pas affez de folidité pour les porter.

On effaya à plufieurs reprifes de détourner des torrens fi terribles : mais les directeurs de ces grands ouvrages n'avoient pas des connoiffances fuffifantes pour employer les méthodes les plus efficaces, ni les agens fubalternes affez de zèle pour fuppléer par leurs efforts à l'incapacité des chefs.

L'ingénieur Martinès eut, en 1607, l'idée d'un grand canal qui parut généralement préférable à tous les moyens mis en ufage jufqu'à cette époque. Pour fournir à cette dépenfe, on exigea le centième du prix des maifons, des terres, des marchandifes : impôt inconnu dans le Nouveau-Monde. Quatre cens foixante-onze mille cent cinquante-quatre Indiens furent occupés pendant fix mois à ce travail, & l'entreprife fut jugée enfuite impraticable.

La cour fatiguée de la diverfité des opinions & des troubles qu'elle occafionnoit, arrêta en 1631 que Mexico feroit abandonné & qu'on conftruiroit ailleurs une nouvelle capitale. L'avarice qui ne vouloit rien fa-

trifier; la volupté qui craignoit d'interrompre ses plaisirs; la paresse qui redoutoit les soins : toutes les passions se réunirent pour faire changer les résolutions du ministère, & leur espérance ne fut pas trompée.

Il se passa un siècle & plus, sans que le gouvernement s'occupât de l'obligation de prévenir des malheurs dont les peuples avoient à gémir sans cesse. A la fin, les esprits se sont réveillés. On s'est déterminé en 1763 à couper une montagne où l'on s'étoit contenté jusqu'alors de faire quelques excavations; & depuis les eaux ont eu tout l'écoulement que la sûreté publique pouvoit exiger. C'est le commerce qui s'est chargé de ce grand ouvrage pour 4,320,000. liv. Lui-même il a voulu supporter tout ce que cette entreprise coûteroit de plus, & que si on faisoit des économies, elles tournâssent au profit du fisc. Cette générosité n'a pas été une vertu d'ostentation. Il en a coûté 1,890,000 livres aux négocians pour avoir servi leur patrie.

On médite d'autres travaux. Le projet de dessécher le grand lac qui entoure Mexico paroît arrêté; & les gens de l'art deman-

dent 8,100,000 liv. pour conduire le nouveau plan à un heureux terme. C'eſt beaucoup. Mais qu'eſt-ce que l'argent, quand il s'agit de la ſalubrité de l'air, de la conſervation des hommes, de la multiplication des denrées ? O que les maîtres du monde feront de biens, qu'ils ſeront honorés lorſque l'or qu'ils prodiguent à un luxe giganteſque, à d'avides favoris, à de vains caprices, ſera conſacré à l'amélioration de leur empire ! Un hôpital ſain, conſtruit avec intelligence & bien adminiſtré ; la ceſſation de la mendicité ou l'emploi de l'indigence ; l'extinction de la dette de l'état ; une impoſition modérée & équitablement répartie ; la réforme des loix par la confection d'un code ſimple & clair : ces inſtitutions feroient plus pour leur gloire que des palais magnifiques ; que la conquête d'une province, après des batailles gagnées ; que tous les bronzes, tous les marbres & toutes les inſcriptions de la flatterie.

Si la cour de Madrid, à qui cet eſpoir eſt ſpécialement permis, fait pour Mexico ce qu'elle s'eſt propoſé, elle verra bien-tôt cette cité fameuſe, le ſiège du gouvernement, le lieu de la fabrication des monnoies, le

féjour des plus grands propriétaires, le centre de toutes les affaires importantes; elle la verra prendre un plus grand effor encore, communiquer aux provinces de fa dépendance l'impulfion qu'elle aura reçue, donner de l'activité à l'induftrie, à la circulation intérieures, & par une fuite néceffaire étendre ou multiplier les liaifons étrangères.

XXI. Liaifons du Mexique avec les Philippines.

La plus connue de celles que le Mexique entretient par la mer du Sud a été formée avec les ifles Philippines.

Lorfque la cour de Madrid, dont les fuccès étendoient de plus en plus l'ambition, eut conçu le plan d'un grand établiffement en Afie, elle s'occupa férieufement des moyens de le faire réuffir. Ce projet devoit rencontrer de grandes difficultés. Les richeffes de l'Amérique attiroient fi puiffamment les Efpagnols qui confentoient à s'expatrier, qu'il ne paroiffoit pas poffible d'engager même les plus miférables à s'aller fixer aux Philippines; à moins qu'on ne confentît a leur faire partager ces tréfors. On fe détermina à ce facrifice. La colonie naiffante fut autorifée à envoyer tous les ans dans le Nouveau-Monde des marchandifes de l'Inde

pour y être échangées contre des métaux.

Cette liberté illimitée eut des suites si considérables qu'elle excita la jalousie de la métropole. On parvint à calmer un peu les esprits, en bornant un commerce qu'on croyoit & qui étoit en effet immense. Ce qu'il devoit être permis d'en faire dans la suite fut partagé en douze mille actions égales. Chaque chef de famille en avoit une & les gens en place un nombre proportionné à leur élévation. Les communautés religieuses furent comprises dans l'arrangement, suivant l'étendue de leur crédit ou l'opinion qu'on avoit de leur utilité.

Les vaisseaux qui partoient d'abord de l'isle de Cebu & ensuite de celle de Luçon, prirent, dans les premiers tems, la route du Pérou. La longueur de cette navigation étoit excessive. On découvrit des vents alisés qui ouvroient au Mexique un chemin plus court; &cette branche de commerce se porta sur ces côtes où il s'est fixé.

On expédie tous les ans du port de Manille un vaisseau d'environ deux mille tonneaux. Selon les loix actuellement arrêtées & qui ont souvent varié, ce bâtiment ne de-

vroit porter que quatre mille balles de marchandises, & on le charge au-moins du double. Les frais de construction, d'armement, de navigation, toujours infiniment plus considérables qu'ils ne devroient l'être, sont supportés par le gouvernement qui ne reçoit pour tout dédommagement que 75,000 piastres ou 405,000 liv. par navire.

Le départ est fixé au mois de juillet. Après s'être débarrassé d'une foule d'isles & de rochers, toujours incommodes, quelquefois dangereux, le galion fait route au Nord jusqu'au trentième degré de latitude. Là commencent à régner des vents alisés qui le mènent à sa destination. On pense assez généralement que s'il avançoit plus loin, il trouveroit des vents plus forts & plus réguliers qui précipiteroient sa marche : mais il est défendu sous les peines les plus graves à ceux qui le commandent de s'écarter de la ligne qu'on leur a tracée.

Telle est sans doute la raison qui, pendant deux siècles, a empêché les Espagnols de faire la moindre découverte sur un océan qui auroit offert tant d'objets d'instruction & d'utilité à des nations plus éclairées ou moins

circonspectes. Le voyage dure six mois ; parce que le vaisseau est surchargé d'équipages & de marchandises, & que ceux qui le montent, navigateurs timides, font toujours très-peu de voile pendant la nuit, & souvent, quoique sans nécessité, n'en font point du tout.

Le port d'Acapulco, où le vaisseau aborde, a deux embouchures, dont une petite isle forme la séparation. On y entre de jour par un vent de mer, & l'on en sort de nuit par un vent de terre. Un mauvais fort, cinquante soldats, quarante-deux pièces de canon, & trente-deux hommes du corps de l'artillerie le défendent. Il est également étendu, sûr & commode. Le bassin qui forme cette belle rade est entouré de hautes montagnes si arides, qu'elles manquent même d'eau. Son air embrâsé ; lourd & mal-sain, n'est habituellement respiré que par quatre cens familles de Chinois, de mulâtres & de nègres, qui forment trois compagnies de milice. Cette foible & malheureuse population est grossie à l'arrivée du galion par les négocians de toutes les provinces du Mexique, qui viennent échanger leur argent & leur cochenille contre les épi-

ceries, les mouſſelines, les porcelaines, les toiles peintes, les ſoieries, les aromates, les ouvrages d'orfévrerie de l'Aſie.

A ce marché eſt audacieuſement conſommée dans le Nouveau-Monde, la fraude audacieuſement commencée dans l'ancien. Les ſtatus ont borné la vente à 2,700,000 liv. & elle paſſe 10,800,000 livres. Tout l'argent provenant de ces échanges devroit dix pour cent au gouvernement; & les fauſſes déclarations le privent des trois quarts du revenu que devroient lui former ſes douanes.

Après un ſéjour d'environ trois mois, le galion reprend la route des Philippines avec quelques compagnies d'infanterie deſtinées à recruter la garniſon de Manille. Il a été intercepté trois fois par les Anglois dans ſa traverſée. Ce fut Cawendish qui s'en empara en 1587, Rogers en 1709, & Anſon en 1742. La moindre partie des richeſſes dont il eſt chargé s'arrête dans la colonie. Le reſte eſt diſtribué aux nations qui avoient contribué à former ſa cargaiſon.

L'eſpace immenſe que les galions avoient à parcourir, fit deſirer un port où ils puſſent ſe radouber & ſe rafraîchir. On le trouva ſur

la route d'Acapulco aux Philippines, dans un archipel connu sous le nom d'isles Marianes.

XXII. Description des isles Marianes. Singularités qu'on y a observées.

Ces isles forment une chaine qui s'étend depuis le treizième degré jusqu'au vingt-deuxième. Plusieurs ne sont que des rochers: mais on en compte neuf qui ont de l'étendue. C'est-là que la nature riche & belle offre une verdure éternelle, des fleurs d'un parfum exquis, des eaux de crystal tombant en cascade, des arbres chargés de fleurs & de fruits en même tems, des situations pittoresques que l'art n'imitera jamais.

Dans cet archipel, situé sous la Zone Torride, l'air est pur, le ciel serein & le climat assez tempéré.

On y voyoit autrefois des peuples nombreux. Rien n'indique d'où ils étoient sortis. Sans doute, qu'ils avoient été jettés par quelque tempête sur ces côtes, mais depuis si long-tems, qu'ils avoient oublié leur origine, qu'ils se croyoient les seuls habitans du monde.

Quelques habitudes, la plupart semblables à celles des autres sauvages de la mer du Sud, leur tenoient lieu de culte, de loix de gouvernement. Ils couloient leurs jours

dans une indolence perpétuelle ; & c'étoit aux bananes, aux noix de coco, ſur-tout au rima, qu'ils devoient ce malheur ou cet avantage.

Le rima, célébré par quelques voyageurs ſous le nom d'arbre à pain, n'eſt pas encore bien connu des botaniſtes. C'eſt un arbre dont la tige élevée & droite, ſe diviſe vers la cime en pluſieurs branches, Ses feuilles ſont alternes, grandes, fermes, épaiſſes, ſinuées profondément vers les bords latéraux. Les plus jeunes, avant leur développement, ſont enfermées dans une membrane qui ſe deſſèche & laiſſe en tombant une impreſſion circulaire autour de la tige. Elles rendent, ainſi que les autres parties de l'arbre, une liqueur laiteuſe très-tenace. De l'aiſſelle des feuilles ſupérieures ſort un corps ſpongieux, long de ſix pouces, tout couvert de petites fleurs mâles très-ſerrées. Plus bas, on trouve d'autres corps chargés de fleurs femelles, dont le piſtil devient une baie alongée remplie d'une amande. Ces baies, portées ſur un axe commun, ſont ſi rapprochées, qu'elles ſe confondent & forment, par leur aſſemblage, un fruit très-gros & haut de

dix pouces de longueur, hérissé de pointes grosses, courtes & émoussées. Il paroît qu'il existe deux espèces ou variétés du rima. L'un a le fruit intérieurement pulqueux, rempli d'amandes bonnes à manger, qui ont la forme & le goût de la châtaigne. Le fruit de l'autre est plus petit : il n'a point d'amandes, parce qu'elles avortent lorsqu'il est parfaitement mûr. Sa chair est molle, doucereuse & malsaine. Mais quand on le cueille un peu avant sa maturité, il a le goût d'artichaut, & on le mange comme du pain, ce qui lui a fait donner le nom de fruit à pain. Ceux qui veulent le conserver une ou plusieurs années, le coupent par tranches & le font sécher au four ou au soleil.

On trouve dans l'histoire des Marianes trois choses qui paroissent dignes d'être remarquées.

L'usage du feu y étoit totalement ignoré. Aucun de ces volcans terribles, dont les vestiges destructeurs sont ineffaçablement gravés sur la surface du globe ; aucun de ces phénomènes célestes qui allument souvent des flammes dévorantes & inattendues dans tous les climats ; aucun de ces hasards heureux qui, par

par frottement ou par collision, font sortir de brillantes étincelles de tant de corps : rien n'avoit donné aux paisibles habitans des Marianes, la moindre idée d'un élément si familier aux autres nations. Pour le leur faire connoître, il falloit que le ressentiment des premiers Espagnols, arrivés sur ces côtes sauvages, brûlât quelques centaines de cabanes.

Cet usage du feu n'étoit guère propre à leur en donner une idée favorable, à leur faire desirer de le reproduire. Aussi le prirent-ils pour un animal qui s'attachoit au bois & qui s'en nourrissoit. Ceux que l'ignorance d'un objet si nouveau avoit porté à en approcher s'étant brûlés, leurs cris inspirèrent de la terreur aux autres qui n'osèrent plus le regarder que de très-loin. Ils appréhendèrent la morsure de cette bête féroce, qu'ils croyoient capable de les blesser par la seule violence de sa respiration. Cependant, ils revinrent par degrés de la consternation dont ils avoient été frappés ; leur erreur se dissipa peu-à-peu, & on les vit s'accoutumer enfin à un bien précieux dont tous les autres peuples connus étoient dans une possession immémoriale.

Un autre spectâcle digne d'attention, c'est

toit la ſupériorité que le ſexe le plus délicat avoit pris ſur le plus fort dans les Marianes. L'aſcendant y étoit tel, que les femmes jouiſſoient d'une puiſſance illimitée dans leur intérieur ; qu'on ne pouvoit diſpoſer de rien ſans leur aveu, & qu'elles avoient la libre diſpoſition de tout ; que dans aucun cas, même celui d'une infidélité publiquement connue, on n'étoit pas autoriſé à manquer aux égards qui leur étoient dus ; que pour peu qu'elles jugeâſſent elles-mêmes qu'un époux n'avoit pas aſſez de douceur, de complaiſance & de ſoumiſſion, un nouveau choix leur étoit permis ; que ſi elles ſe croyoient trahies, elles pouvoient piller la cabane, couper les arbres du parjure, ou faire commettre ces dégâts par leurs parens ou par leurs compagnes.

Mais, comment des coutumes ſi bizarres avoient-elles pu s'établir & s'enraciner ? Si l'on en croit les relations anciennes ou modernes, les hommes de cet archipel étoient noirs, laids, mal faits ; ils avoient la plupart une maladie hideuſe de la peau, malgré l'uſage journalier du bain. Les femmes, au contraire, avoient un teint aſſez clair, des traits

réguliers, un air aisé, quelques graces, le goût du chant & de la danse. Est-il étonnant qu'avec tant de moyens de plaire, elles aient acquis un empire absolu & inébranlable ? Ce qui est vraiment extraordinaire, c'est qu'il y ait eu des contrées, & sur-tout des contrées sauvages, où l'on ait trouvé une différence si marquée entre les deux sexes. L'unanimité des historiens pourra-t-elle jamais étouffer les doutes que doit faire naître une narration si peu vraisemblable ?

Les témoignages réunis de tant d'écrivains qu'on voudra, ne sauroient prévaloir contre une loi bien connue, générale & constante de la nature. Or, par-tout, excepté aux isles Marianes, on a trouvé & l'on a dû trouver la femme soumise à l'homme. Si l'on veut que je me prête à cette exception, il faut l'appuyer d'une autre : c'est que dans cette contrée, les femmes l'emportoient sur les hommes, non-seulement en intelligence, mais en force de corps. Si l'on ne m'assure pas l'un de ces faits, je nie l'autre; à moins toutefois que quelque dogme superstitieux n'ait rendu leurs personnes sacrées. Car il n'y a rien que la superstition ne dénature, point d'usage si mons-

trueux qu'elle n'établiſſe, point de forfaits auxquels elle ne détermine, point de ſacrifices qu'elle n'obtienne. Si elle dit à l'homme, Dieu veut que tu te mutiles, il ſe mutilera. Si elle lui dit, Dieu veut que tu aſſaſſines ton fils, il l'aſſaſſinera. Si elle lui a dit, aux iſles Marianes, Dieu veut que tu rampes devant la femme, il rampera devant la femme. La beauté, les talens & l'eſprit, dans toutes les contrées du monde ſauvages ou policées, proſterneront un homme aux pieds d'une femme: mais ces avantages particuliers à quelques femmes n'établiront nulle part la tyrannie générale du ſexe foible ſur le ſexe robuſte. L'homme commande à la femme, même dans les pays où la femme commande à la nation. Le phénomène des iſles Marianes feroit dans l'ordre moral ce que l'équilibre de deux poids inégaux, ſuſpendus à des bras égaux de levier, feroit dans l'ordre phyſique. Aucune ſorte d'autorité ne doit nous amener à la croyance d'une abſurdité. Mais, dira-t-on, ſi les femmes ont mérité là cette autorité par quelques ſervices importans dont la mémoire s'eſt perdue? eh bien! l'homme reconnoiſſant le premier jour, aura été ingrat le ſecond.

La troisième chose remarquable dans les Marianes, c'étoit un *profs* ou canot, dont la forme singulière a toujours fixé l'attention des navigateurs les plus éclairés.

Ces peuples occupoient des isles séparées par des intervalles considérables. Quoique sans moyens & sans desir d'échanges, ils vouloient communiquer entre eux. Ils y réussirent avec le secours d'un bâtiment d'une sûreté entière, quoique très-petit; propre à toutes les évolutions navales, malgré la simplicité de sa construction; si facile à manier, que trois hommes suffisoient pour toutes les manœuvres; recevant le vent de côté, mérite absolument nécessaire dans ces parages; ayant l'avantage unique d'aller & de venir, sans jamais virer de bord & en changeant seulement la voile; d'une telle marche qu'il faisoit douze ou quinze milles en moins d'une heure, & qu'il alloit quelquefois plus vîte que le vent. De l'aveu de tous les connoisseurs, ce profs appellé *volant* à cause de sa légéreté, est le plus parfait bateau qui ait jamais été imaginé; & l'invention n'en sauroit être disputée aux habitans des Marianes, puisqu'on n'en a trouvé le modèle dans aucune mer du monde.

S'il étoit raisonnable de prononcer sur le génie d'une nation par un art isolé, on ne pourroit s'empêcher d'avoir la plus grande opinion de ces sauvages qui, avec des outils grossiers & sans le secours du fer, ont obtenu à la mer des effets que des moyens multipliés n'ont pu procurer aux peuples les plus éclairés. Mais pour asseoir un jugement solide, il faudroit d'autres preuves qu'un talent que le hasard peut avoir donné; & ces preuves ne sont consignées dans aucune histoire.

Les isles Marianes furent découvertes, en 1521, par Magellan. Ce célèbre navigateur les nomma isles des Larrons, parce que leurs sauvages habitans, qui n'avoient pas la moindre notion du droit de propriété, inconnu dans l'état de nature, enlevèrent sur ses vaisseaux quelques bagatelles qui tentèrent leur curiosité. On négligea long-tems de s'établir dans cet archipel où il n'y avoit aucune de ces riches mines qui enflammoient alors les Espagnols. Ce fut en 1668 seulement que les vaisseaux qui y relâchoient de tems en tems, en allant du Mexique aux Indes Orientales, y déposèrent quelques missionnaires. Dix ans après, la cour de Madrid jugea que les voies

de la perſuaſion ne lui donnoient pas aſſez de ſujets ; & elle appuya par des ſoldats les prédications de ſes apôtres.

Des ſauvages iſolés, que guidoit un farouche inſtinct ; auxquels l'arc & la flèche étoient même inconnus, qui n'avoient pour toute défenſe que de gros bâtons : ces ſauvages ne pouvoient pas réſiſter aux armes & aux troupes de l'Europe. Cependant la plupart d'entre eux ſe firent maſſacrer plutôt que de ſe ſoumettre. Un grand nombre furent la victime des maladies honteuſes que leurs inhumains vainqueurs leur avoient portées. Ceux qui avoient échappé à tous ces déſaſtres prirent le parti déſeſpéré de faire avorter leurs femmes, pour ne pas laiſſer après eux des enfans eſclaves. La population diminua, dans tout l'archipel, au point qu'il fallut, il y a vingt-cinq ou trente ans, en réunir les foibles reſtes dans la ſeule iſle de Guam.

Elle a quarante lieues de circonférence. Son port, ſitué dans la partie occidentale & défendu par une batterie de huit canons, eſt formé d'un côté par une langue de terre qui s'avance deux lieues dans la mer, & de l'autre par un recif de même étendue qui l'em-

brasse presque circulairement. Quatre vaisseaux peuvent y mouiller à l'abri de tous les vents, excepté de celui d'Ouest qui ne souffle jamais violemment dans ces parages.

A quatre lieues de la rade, sur les bords de la mer, dans une situation heureuse, s'élève l'agréable bourgade d'Agana. C'est dans ce chef-lieu de la colonie & dans vingt-un petits hameaux, distribués autour de l'isle, que sont répartis quinze cens habitans, restes infortunés d'un peuple autrefois nombreux.

L'intérieur de Guam sert d'asyle & de pâture aux chèvres, aux porcs, aux bœufs, aux volailles qu'au tems de la conquête y portèrent les Espagnols, & qui depuis sont devenus sauvages. Ces animaux, qu'il faut tuer à coup de fusil ou prendre au piège, formoient la principale nourriture des Indiens & de leurs oppresseurs, lorsque tout-à-coup les choses ont changé de face.

Un homme actif, humain, éclairé a compris enfin que la population ne se rétabliroit pas, qu'elle s'affoibliroit même encore, à moins qu'il ne réussît à rendre son isle agricole. Cette idée élevée l'a fait cultivateur lui-même. A son exemple, les naturels du pays ont dé-

friché les terres dont il leur avoit assuré la propriété. Leurs champs se sont couverts de riz, de cacao, de maïs, de sucre, d'indigo, de coton, de fruits, de légumes, dont, depuis un siècle ou deux, on leur laissoit ignorer l'usage. Le succès a augmenté leur docilité. Ces enfans d'une nature brute, dans qui la tyrannie & la superstition avoient achevé de dégrader l'homme, ont exercé, dans des atteliers, quelques arts de nécessité première, & fréquenté, sans une répugnance trop marquée, les écoles ouvertes pour leur instruction. Leurs jouissances se sont multipliées avec leurs occupations; & ils ont été enfin heureux dans un des meilleurs pays du monde: tant il est vrai qu'il n'y a rien dont on ne vienne à bout avec de la douceur & par la bienfaisance, puisque ces vertus peuvent éteindre le ressentiment dans l'ame même du sauvage.

Cette révolution inespérée a été l'ouvrage de M. Tobias qui, en 1772, gouvernoit encore les Marianes. Puisse ce vertueux & respectable Espagnol obtenir un jour ce qui combleroit sa félicité, la consolation de voir diminuer la passion de ses enfans chéris pour

le vin de cocotier, & de voir augmenter leur goût pour le travail !

Si, dès l'origine, les Espagnols avoient eu les vues raisonnables du sage Tobias, les Marianes auroient été civilisées & cultivées. Ce double avantage auroit procuré à cet archipel une sûreté qu'il ne sauroit se promettre d'une garnison de cent cinquante hommes concentrée dans Guam.

Tranquilles pour leurs possessions, les conquérans se seroient livrés à l'amour des découvertes qui étoient alors le génie dominant de la nation. Secondés par le talent de leurs nouveaux sujets pour la navigation, leur activité auroit porté les arts utiles & l'esprit de société dans les nombreuses isles qui couvrent l'océan Pacifique & plus loin encore. L'univers eût été, pour ainsi dire, agrandi par de si glorieux travaux. Sans doute que toutes les nations commerçantes auroient tiré, avec le tems, quelque utilité des relations formées avec ces régions, jusqu'alors inconnues, puisqu'il est impossible qu'un peuple s'enrichisse sans que les autres participent à ses prospérités : mais la cour de Madrid auroit toujours joui plutôt & plus

conſtamment des productions de ſes nouveaux établiſſemens. Si nous ne nous trompons, cet ordre de choſes valoit mieux pour l'Eſpagne qu'une combinaiſon qui réduit les Marianes à fournir des rafraîchiſſemens aux galions qui retournent du Mexique aux Philippines, comme la Californie à ceux qui vont des Philippines au Mexique.

XXIII. Etat ancien & moderne de la Californie.

La Californie eſt proprement une longue pointe de terre qui ſort des côtes ſeptentrionales de l'Amérique, & s'avance entre l'Eſt & le Sud jusqu'à la Zone Torride. Elle eſt baignée des deux côtés par la mer Pacifique. La partie connue de cette péninſule a trois cens lieues de longueur, ſur dix, vingt, trente & quarante de large.

Il eſt impoſſible que dans un ſi grand eſpace, la nature du ſol & la température de l'air ſoient par-tout les mêmes. On peut dire cependant, qu'en général le climat y eſt ſec & chaud à l'excès; le terrein nud, pierreux, montueux, ſablonneux, ſtérile par conſéquent, & peu propre au labourage & à la multiplication des beſtiaux. Parmi le petit nombre d'arbres qu'on y trouve, le plus utile

eſt le pita-haya, dont les fruits ſont la principale nourriture des Californiens.

C'eſt une eſpèce de cierge qui, comme les autres, n'a point de feuilles. Ses tiges droites & cannelées ont les côtes chargées d'épines & ſupportent immédiatement des fleurs blanchâtres, ſemblables à celles du nopal ſur lequel vit la cochenille, mais beaucoup plus alongées. Les fruits qui ſuccèdent à ſes fleurs ont à leur ſurface des inégalités produites par la baſe ſubſiſtante des écailles du calice. Ils ſont de la groſſeur d'un œuf de poule, rouges en-dehors & remplis intérieurement d'une pulpe blanche bonne à manger, plus douce & plus délicate que celle de la figue ordinaire. On trouve dans cette pulpe des petites ſemences noires & luiſantes.

La mer, plus riche que la terre, offre des poiſſons de toutes ſortes, dans la plus grande abondance & du goût le plus exquis. Mais ce qui rend le golfe de la Californie plus digne d'attention, ce ſont les perles, qui, dans la ſaiſon favorable, y attirent de diverſes provinces du Mexique des hommes avides auxquels on a impoſé la loi de donner au gouvernement le quint de leur pêche.

Les Californiens sont bien faits & fort robustes. Une pusillanimité extrême, l'inconstance, la paresse, la stupidité, & même l'insensibilité, forment leur caractère. Ce sont des enfans, en qui la raison n'est pas encore développée. Ils sont plus basannés que les Mexicains. Cette différence de couleur prouve que la vie policée de la société, renverse ou change entiérement l'ordre & les loix de la nature, puisqu'on trouve sous la Zone Tempérée un peuple sauvage plus noir que ne le sont les nations civilisées de la Zone Torride.

Avant qu'on eût pénétré chez les Californiens, ils n'avoient aucune pratique de religion; & leur gouvernement étoit tel qu'on devoit l'attendre de leur ignorance. Chaque nation étoit un assemblage de plusieurs cabanes, plus ou moins nombreuses, toutes unies entre elles par des alliances, mais sans aucun chef. L'obéissance filiale n'y étoit pas même connue, quoique ce sentiment soit, sinon plus vif, du moins plus pur dans l'état de nature que dans celui de société.

En effet, les secours qu'une police régulière assure à tous les individus chez les na-

tions civilisées, les jeunes sauvages ne les attendent que de leur père. C'est lui qui pourvoit à leur subsistance, quand ils sont enfans; c'est lui qui veille à leur sûreté. Comment ne rechercheroient-ils pas sa bienveillance? comment n'éviteroient-ils pas avec soin ce qui pourroit les priver de son appui?

Un respect qui n'est point exigé ne sauroit guère s'affoiblir dans des enfans qu'une habitude animale plus encore que le besoin ramène toujours dans la cabane qui les a vu naître, & dont ils ne s'éloignent jamais à de grandes distances. Les séparations que l'éducation, l'industrie, le commerce occasionnent si fréquemment parmi nous, & qui ne peuvent que relâcher les liens de la parenté, les sauvages ne les connoissent point. Ils restent à côté de celui qui leur a donné l'existence, tant qu'il vit. Comment s'écarteroient-ils de l'obéissance? Rien ne leur est impérieusement ordonné. Point d'être plus libre que le petit sauvage. Il naît émancipé. Il va, il vient, il sort, il rentre, il découche sans qu'on lui demande ce qu'il a fait, ce qu'il est devenu. Jamais on ne s'aviseroit d'employer l'autorité de la famille pour le ramener,

s'il lui plaiſoit de diſparoître. Rien de ſi commun dans les villes que les mauvais pères. Il n'y en a point au fond des forêts. Plus les ſociétés ſont opulentes, & plus il y a de luxe, moins la voix du ſang s'y fait entendre. Le dirai-je ? La ſévérité de notre éducation, ſa variété, ſa durée, ſes fatigues aliènent la tendreſſe de nos enfans. Il n'y a que l'expérience qui les reconcilie avec nous. Nous ſommes obligés d'attendre long-tems la reconnoiſſance de nos ſoins & l'oubli de nos réprimandes. Le ſauvage n'en entendit jamais dans la bouche de ſes parens. Jamais il n'en fut châtié. Lorſqu'il ſut frapper l'animal dont il avoit à ſe nourrir, il n'eut preſque plus rien à apprendre. Ses paſſions étant naturelles, il les ſatisfait ſans redouter l'œil des ſiens. Mille motifs contraignent nos parens à s'oppoſer aux nôtres. Croit-on qu'il n'y ait point d'enfant parmi nous à qui le deſir de jouir promptement d'une grande fortune ne faſſe trouver la vie de leurs pères trop longue ? J'aimerois à me le perſuader. Le cœur du ſauvage à qui ſon père n'a rien à laiſſer eſt étranger à cette eſpèce de parricide.

Dans nos foyers, les pères âgés radotent

fouvent au jugement de leurs enfans. Il n'en eft pas ainfi dans la cabane du fauvage. On y parle peu, & l'on y a une haute opinion de la prudence des pères. Ce font leurs leçons qui fuppléent au défaut d'obfervations fur les rufes des animaux, fur les forêts giboyeufes, fur les côtes poiffonneufes, fur les faifons & fur les tems propres à la chaffe & à la pêche. Le vieillard raconte-t-il quelques particularités de fes guerres ou de fes voyages? rappelle-t-il les combats qu'il a livrés, les périls qu'il a courus, les embuches qu'il a évitées? s'élève-t-il à l'explication des phénomènes les plus fimples de la nature? le foir, dans une nuit étoilée, à l'entrée de la cabane, leur trace-t-il du doigt le cours des aftres qui brillent au-deffus de leur tête, d'après les connoiffances bornées qu'il en a? il eft admiré. S'il furvient une tempête, quelque révolution fur la terre, dans les airs, fur les eaux, quelque événement agréable ou fâcheux? tous s'écrient, notre père nous l'avoit prédit; & la foumiffion pour fes confeils, la vénération pour fa perfonne en font augmentés. Lorfqu'il approche de fes derniers momens, l'inquiétude & la douleur fe peignent

peignent ſur les viſages, les larmes coulent à ſa mort, & un long ſilence règne autour de ſa couche. On le dépoſe dans la terre, & l'endroit de ſa ſépulture eſt ſacré. On lui rend des honneurs annuels; & dans les circonſtances importantes ou douteuſes, on va quelquefois interroger ſa cendre. Hélas! les enfans ſont livrés à tant de diſtractions parmi nous, que les pères en ſont promptement oubliés. Ce n'eſt pas toutefois que je préféràſſe l'état ſauvage à l'état civiliſé. C'eſt une proteſtation que j'ai déja faite plus d'une fois. Mais plus j'y réfléchis, plus il me ſemble que depuis la condition de la nature la plus brute juſqu'à l'état le plus civiliſé, tout ſe compenſe à-peu-près, vices & vertus, biens & maux phyſiques. Dans la forêt, ainſi que dans la ſociété, le bonheur d'un individu peut être moins ou plus grand que celui d'un autre individu: mais je ſoupçonne que la nature a poſé des limites à celui de toute portion conſidérable de l'eſpèce humaine, au-delà deſquelles il y a à-peu-près autant à perdre qu'à gagner.

Le Mexique n'eut pas été plutôt réduit & pacifié, que Cortès forma le projet d'a-

jouter à sa conquête la Californie. Lui-même, il se chargea, en 1526 de l'expédition, mais elle ne fut pas heureuse. Celles qui se succédèrent rapidement, pendant deux siècles, eurent le même sort, soit que les particuliers en supportâssent les frais, soit qu'elles se fissent aux dépens du gouvernement; & cette continuité de revers n'est pas inexplicable.

L'usage de lever les vues, les plans, les cartes des lieux qu'on parcouroit n'étoit pas alors fort commun. Si quelque aventurier plus intelligent ou plus laborieux que ses compagnons écrivoit une relation de son voyage, cet écrit étoit rarement placé dans les dépôts publics. L'y mettoit-on? Enseveli dans la poussière, il étoit oublié. L'impression auroit remédié à cet inconvénient, mais la crainte que les étrangers ne fussent instruits de ce qu'on croyoit important de leur cacher, faisoit rejetter ce moyen de communication. De cette manière, les peuples n'acquéroient aucune expérience. Les absurdités se perpétuoient; & les derniers entrepreneurs échouèrent par les mêmes fautes qui avoient empêché le succès des premiers.

On avoit entiérement renoncé à l'acqui-

ſition de la Californie, lorſque les Jéſuites demandèrent en 1697, qu'il leur fût permis de l'entreprendre. Dès qu'ils eurent obtenu le conſentement du gouvernement, ils commencèrent l'exécution du plan de légiſlation qu'ils avoient formé, d'après des notions exactes de la nature du ſol, du caractère des habitans, de l'influence du climat. Le fanatiſme ne guidoit point leurs pas. Ils arrivèrent chez les ſauvages qu'ils vouloient civiliſer, avec des curioſités qui puſſent les amuſer, des grains deſtinés à les nourrir, des vêtemens propres à leur plaire. La haîne de ces peuples pour le nom Eſpagnol, ne tint pas contre ces démonſtrations de bienveillance. Ils y répondirent autant que leur peu de ſenſibilité & leur inconſtance le pouvoient permettre. Ces vices furent vaincus en partie, par les religieux inſtituteurs qui ſuivoient leur projet avec la chaleur & l'opiniâtreté particulières à leur corps. Ils ſe firent charpentiers, maçons, tiſſerands, cultivateurs, & réuſſirent par ces moyens à donner la connoiſſance, & juſqu'à un certain point, le goût des premiers arts à ces peuples ſauvages. On les a tous réunis ſucceſſivement. En 1745,

ils formoient quarante - trois villages, séparés par la stérilité du terrein & la disette d'eau.

La subsistance de ces bourgades a pour base le bled & les légumes qu'on y cultive, les fruits & les animaux domestiques de l'Europe, qu'on travaille tous les jours à y multiplier. Les Indiens ont chacun leur champ & la propriété de ce qu'ils récoltent : mais telle est leur peu de prévoyance, qu'ils dissiperoient en un jour ce qu'ils auroient recueilli, si leur missionnaire ne s'en chargeoit pour le leur distribuer à propos. Ils fabriquent déja quelques étoffes grossières. Ce qui peut leur manquer, est acheté avec les perles qu'ils pêchent dans le golfe, avec le vin, assez approchant de celui de Madère, qu'ils vendent à la Nouvelle - Espagne & aux galions, & dont l'expérience a appris qu'il étoit important de leur interdire l'usage.

Une douzaine de loix fort simples, suffisent pour conduire cet état naissant. Le missionnaire choisit pour les faire observer, l'homme le plus intelligent du village ; & celui-ci peut infliger le fouet & la prison, les seuls châtimens que l'on connoisse.

Trop de ſcènes cruelles & deſtructives ont juſqu'ici affligé nos regards, pour qu'il ne nous ſoit pas permis de les arrêter un moment ſur des travaux inſpirés par l'humanité & dirigés par la bienfaiſance. Toutes les autres conquêtes ont été faites par les armes. Nous n'avons vu que des hommes qui égorgeoient des hommes ou qui les chargeoient de chaînes. Les contrées que nous avons parcourues ont été ſucceſſivement autant de théâtres de la perfidie, de la férocité, de la trahiſon, de l'avarice & de tous les crimes auxquels on eſt porté par la réunion & la violence des paſſions effrénées. Notre plume, ſans ceſſe trempée dans le ſang, n'a tracé que des lignes ſanglantes. La contrée où nous ſommes entrés eſt la ſeule que la raiſon ait conquiſe. Aſſeyons-nous & reſpirons. Que le ſpectacle de l'innocence & de la paix diſſipe les idées lugubres dont nous avons été juſqu'à préſent obſédés, & ſoulage un moment notre ame des ſentimens douloureux qui l'ont ſi conſtamment oppreſſée, flétrie, déchirée. Hélas! la jouiſſance nouvelle que j'éprouve durera trop peu pour qu'elle me ſoit enviée. Lecteurs, bientôt ces grandes cataſtrophes

qui bouleversent ce globe & dont la peinture vous plaît, par les secousses violentes que vous en recevez, & par les larmes moitié délicieuses, moitié amères qu'elles arrachent de vos yeux souilleront la suite de ces déplorables annales. Etes-vous méchant ? êtes-vous bons ? Si vous étiez bons, vous vous refuseriez, ce me semble, au récit des calamités; si vous étiez méchans, vous l'entendriez sans pleurer. Cependant vous pleurez. Vous voulez être heureux, & c'est du malheur qu'il faut vous entretenir pour vous intéresser. Je crois en entrevoir la raison. Les peines des autres vous consolent des vôtres, & l'estime de vous-même s'accroît par la compassion que vous leur accordez.

Il n'y a dans toute la Californie que deux garnisons de trente hommes chacune, & un soldat auprès de chaque missionnaire. Ces troupes étoient choisies par les législateurs & à leurs ordres, quoique payées par le gouvernement. La cour de Madrid n'avoit pas vu d'inconvénient à laisser ces foibles moyens à des prêtres qui avoient acquis sa confiance, & on l'avoit bien convaincue que c'étoit le seul expédient qui pût préserver ses nou-

velles conquêtes d'une oppreſſion entiérement deſtructive.

Tel étoit l'état des choſes, lorſqu'en 1767 la cour de Madrid chaſſa de la Californie les Jéſuites, comme elle les expulſoit de ſes autres provinces. Ces miſſionnaires avoient formé le projet de pouſſer leurs travaux ſur les deux rives de la mer juſqu'à la chaîne de montagnes qui lie la Californie à la Nouvelle-Eſpagne. Ils vouloient élever l'empire dont ils multiplioient les ſujets à un degré de puiſſance qui lui permît de voir d'un œil tranquille la navigation des Ruſſes & la découverte du paſſage que les Anglois cherchent depuis ſi long-tems au Nord-Oueſt. Loin d'avoir abandonné ces grands projets, le miniſtère Eſpagnol leur a donné, dit-on plus d'étendue. Les deux mondes ne doivent pas même tarder à les voir exécutés, à moins que des événemens imprévus n'y oppoſent des obſtacles inſurmontables.

En attendant que ces vaſtes ſpéculations ſoient ou détruites ou réaliſées, la Californie ſert de lieu de relâche aux vaiſſeaux qui vont des Philippines au Mexique. Le cap Saint-Lucas, ſitué à l'extrémité méridionale

de la péninſule eſt le lieu où ils s'arrêtent. Ils y trouvent un bon port, des rafraîchiſſemens & des ſignaux qui les avertiſſent s'il a paru quelque ennemi dans ces parages les plus dangereux pour eux. Ce fut en 1734 que le galion y aborda pour la première fois. Ses ordres & ſes beſoins l'y ont toujours amené depuis.

Le ſyſtême adopté par tous les gouvernemens de l'Europe, de tenir les colonies dans la dépendance la plus abſolue de la métropole, a toujours rendu ſuſpectes à beaucoup de politiques Eſpagnols les liaiſons du Mexique avec l'Aſie. Loin de penſer comme eux, Alberoni vouloit donner à cette liberté une extenſion illimitée. Il lui paroiſſoit très-ſage de faire habiller les deux Amériques par les Indes. Les colons, diſoit-il, ſeroient vêtus plus agréablement, à meilleur marché, d'une manière plus analogue au climat. Les guerres de l'Europe ne les expoſeroient pas à manquer ſouvent des choſes les plus néceſſaires. Ils ſeroient plus riches, plus affectionnés à la patrie principale, plus en état de ſe défendre contre les ennemis qu'elle leur attire. Ces ennemis eux-mêmes ſeroient

moins redoutables, parce qu'ils perdroient peu-à-peu les forces que l'approvisionnement du Mexique & du Pérou leur procure. Enfin l'Espagne, en percevant sur les marchandises des Indes les mêmes droits qu'elle perçoit sur celles que fournissent, ses rivaux, ne perdroit aucune branche de ses revenus. Elle pourroit même, si ses besoins l'exigeoient, obtenir de ses colonies des secours qu'elles n'ont actuellement ni la volonté, ni le pouvoir de lui fournir.

Les vues du ministre hardi & entreprenant s'étendoient plus loin encore. Il vouloit que la métropole elle-même formât des liaisons immenses avec l'Orient par la voie de ses colonies d'Amérique. Selon lui, les Philippines, qui jusqu'alors avoient payé un tribut énorme à l'activité des nations Européennes ou Asiatiques qui leur portoient des manufactures ou des productions, pouvoient les aller chercher sur leurs propres vaisseaux & les obtenir de la première main. En livrant la même quantité de métaux que leurs concurrens, les habitans de ces isles acheteroient à meilleur marché, parce que ces métaux venant directement d'Amérique, auroient moins supporté

de frais que ceux qu'il faut voiturer dans nos régions, avant de les faire passer aux Indes. Les marchandises embarquées à Manille arriveroient à Panama sur une mer constamment tranquille, par une ligne très-droite & avec les mêmes vents. Au moyen d'un canal très-court, sollicité depuis longtems par le commerce, on feroit ensuite arriver aisément les cargaisons à l'embouchure du Chagre où elles seroient chargées pour l'Europe.

Alberoni s'attendoit bien que les puissances, dont cet arrangement blesseroit les intérêts & ruineroit l'industrie, chercheroient à le traverser : mais il se croyoit en état de braver leur courroux dans les mers d'Europe, & il avoit déja donné ses ordres, pour qu'on mît les côtes & les ports de la mer du Sud en état de ne rien craindre des escadres fatiguées qui pourroient les attaquer.

Ces combinaisons trouvèrent des approbateurs. Aux yeux des enthousiastes d'Alberoni, & il y en avoit beaucoup, c'étoient les efforts sublimes d'un puissant génie pour la prospérité & pour la gloire de la monarchie qu'il ressuscitoit. D'autres, en plus grand

nombre, ne virent dans ces projets si grands en apparence, que les délires d'une imagination déréglée qui s'exageroit les ressources d'un état ruiné, & qui se promettoit de donner le commerce du monde entier à une nation réduite depuis deux siècles à l'impossibilité de faire le sien. La disgrace de cet homme extraordinaire calma la fermentation qu'il avoit excitée dans les deux mondes. Les liaisons des Philippines avec le Mexique continuèrent sur l'ancien pied, ainsi que celles que cette grande province entretenoit avec le Pérou par la mer du Sud.

XXIV. Communications du Mexique avec le Pérou & avec l'Espagne, par la voie de Guatimala.

Les côtes du Mexique ne ressemblent pas à celles du Pérou, où le voisinage & la hauteur des Cordelières font régner un printems éternel, des vents réguliers & doux. Aussitôt qu'on a passé la ligne à la hauteur de Panama, la libre communication de l'atmosphère de l'Est à l'Ouest n'étant plus interrompue par cette prodigieuse chaîne de montagnes, le climat devient différent. A la vérité, la navigation est facile & sûre dans ces parages depuis le milieu d'octobre jusqu'à la fin de mai : mais, durant le reste de l'année, les calmes & les orages y rendent al-

ternativement la mer fâcheuſe & dangereuſe.

La côte qui borde cet océan a ſix cens lieues. Autrefois, il ne ſortoit des rades que la nature y a formées, ni un bâtiment pour le commerce, ni un canot pour la pêche. Cette inaction étoit bien en partie la ſuite de l'indolence des peuples : mais les funeſtes diſpoſitions faites par la cour de Madrid y avoient plus de part encore.

La communication, entre les empires des incas & de Montezuma devenus provinces Eſpagnoles, fut libre dans les premiers tems par la mer du Sud. On la borna quelque tems après à deux navires. Elle fut abſolument prohibée en 1636. Des repréſentations preſſantes & réitérées determinèrent à la rouvrir au bout d'un demi-ſiècle, mais avec des reſtrictions qui la rendoient nulle. Ce n'eſt qu'en 1774, qu'il a été permis à l'Amérique Méridionale & Septentrionale de faire tous les échanges que leur intérêt mutuel pourroit comporter. Les différentes contrées de ces deux régions tireront, ſans doute, de grands avantages de ce nouvel ordre de choſes. On peut prédire cependant qu'il ſera plus utile au pays de Guatimala qu'à tous les autres.

Cette audience domine ſur douze lieues à l'Oueſt, ſoixante à l'Eſt, cent au Nord, & trois cens au Sud. Sept ou huit provinces forment cette grande juriſdiction.

Celle de Coſta-Ricca eſt très-peu peuplée, très-peu cultivée & n'offre guère que des troupeaux. Une grande partie des anciens habitans s'y ſont juſqu'ici refuſés au joug.

Six mois d'une pluie qui tombe en torrens & ſix mois d'une ſécheresse dévorante affligent Nicaragua réguliérement chaque année. Ce ſont les hommes les plus efféminés de la Nouvelle-Eſpagne quoique des moins riches.

Les Caſtillans n'exercèrent nulle part plus de cruautés qu'à Honduras. Ils en firent un déſert. Auſſi n'en tire-t-on qu'un peu de caſſe & quelque ſalſe-pareille.

Vera-Paz étoit en poſſeſſion de fournir à l'ancien Mexique les plumages éclatans dont on compoſoit ces tableaux ſi long-tems vantés. La province a perdu toute ſon importance, depuis que ce genre d'induſtrie a été abandonné.

Soconuſco n'eſt connu que par la perfection de ſon cacao. La plus grande partie de ce fruit ſert à l'Amérique même. Les deux

cens quintaux qu'on en porte en Europe appartiennent au gouvernement. S'il y en a plus que la cour ne peut consommer, on le vend au public le double de ce que coûte celui de Caraque.

Quoiqu'au centre du Mexique, Chiapa formoit un état indépendant de cet empire à l'arrivée des Espagnols : mais ce canton plia aussi devant des armes que rien n'arrêtoit. Il y eut là peu de sang répandu, & les Indiens y sont encore plus nombreux qu'ailleurs. Comme la province n'est abondante qu'en grains, en fruits, en pâturages, peu des conquérans s'y fixèrent; & c'est peut-être pour cela que l'homme y est moins dégradé, moins abruti que dans les contrées remplies de mines ou avantageusement situées pour le commerce. Les origènes montrent de l'intelligence, ont quelque aptitude pour les arts, & parlent une langue qui a de la douceur, même une sorte d'élégance. Ces qualités sont sur-tout remarquables à Chiapa de los-Indios, ville assez importante où leurs familles les plus considérables se sont réfugiées, qu'ils occupent seuls, & où ils jouissent de grands privilèges. Sur la rivière qui

baigne ſes murs s'exercent habituellement l'adreſſe & le courage de ces hommes moins opprimés que leurs voiſins. Avec des bateaux, ils forment des armées navales. Ils combattent entre eux, ils s'attaquent & ils ſe défendent avec une agilité ſurprenante. Ils bâtiſſent des châteaux de bois qu'ils couvrent de toile peinte & qu'ils aſſiègent. Ils n'excellent pas moins à la courſe des taureaux, au jeu des cannes, à la danſe, à tous les exercices de corps. Combien ces détails feront regretter que les Indiens ſoient tombés au pouvoir d'un vainqueur qui a reſſerré les liens de leur ſervitude au lieu de les relâcher.

La province de Guatimala a, comme les autres provinces de ſa dépendance, des troupeaux, des mines, du bled, du maïs, du ſucre, du coton : mais aucune ne partage avec elle l'avantage de cultiver l'indigo. C'eſt ſur ſon territoire qu'eſt placée une ville de ſon nom, où ſont réunis les adminiſtrateurs & les tribunaux néceſſaires au gouvernement d'un ſi grand pays.

Cette cité célèbre fut, bien ou mal-à-propos bâtie, dans une vallée large d'environ trois milles, & bornée par deux monta-

gnes assez élevées. De celle qui est au Sud coulent des ruisseaux & des fontaines qui procurent aux villages situés sur la pente, une fraîcheur délicieuse, & y entretiennent perpétuellement des fleurs & des fruits. L'aspect de la montagne qui est au Nord est effroyable. Il n'y paroît jamais de verdure. On n'y voit que des cendres, des pierres calcinées. Une espèce de tonnerre, que les habitans attribuent au bouillonnement des métaux mis en fusion dans les cavernes de la terre, s'y fait entendre continuellement. Il sort de ces fourneaux intérieurs des flammes, des torrens de souffre qui remplissent l'air d'une infection horrible. Guatimala, selon une expression très-usitée, est situé entre le paradis & l'enfer.

Les objets que demande le Pérou sont expédiés de cette capitale par la mer du Sud. L'or, l'argent, l'indigo destinés pour notre continent, sont portés, à dos de mulet, au bourg Saint-Thomas, situé à soixante lieues de la ville dans le fond d'un lac très-profond qui se perd dans le golfe de Honduras. Tant de richesses sont échangées dans cet entrepôt contre les marchandises arrivées d'Europe

dans

dans les mois de juillet ou d'août. Ce marché est entiérement ouvert, quoiqu'il eût été facile de le mettre à l'abri de toute insulte. On le pouvoit d'autant plus aisément, que son entrée est retrécie par deux rochers élevés qui s'avancent des deux côtés à la portée du canon. Il est vraisemblable que l'Espagne ne changera de conduite que lorsqu'elle aura été punie de sa négligence. Rien ne seroit plus aisé.

Les vaisseaux qui entreprendroient cette expédition resteroient en sûreté dans la rade. Mille ou douze cens hommes débarqués à Saint-Thomas, traverseroient quinze lieues de montagnes où ils trouveroient des chemins commodes & des subsistances. Le reste de la route se feroit à travers des plaines peuplées & abondantes. On arriveroit à Guatimala, qui n'a pas un soldat, ni la moindre fortification. Ses quarante mille ames, Indiens, nègres, métis, Espagnols, qui n'ont jamais vu d'épée, seroient incapables de la moindre résistance. Ils livreroient à l'ennemi, pour sauver leur vie, les richesses qu'ils accumulent depuis trois siècles; & la contribution seroit au moins de trente millions. Les

troupes regagneroient leurs bâtimens avec ce butin; & si elles le vouloient avec des ôtages qui assureroient la tranquillité de leur retraite.

Le danger n'est plus malheureusement le même. Un affreux tremblement à détruit Guatimala de fond en comble en 1772. Cette ville, une des plus riches de l'Amérique, n'offre plus que des ruines.

Elle renaîtroit bientôt dans d'autres contrées: car, que ne peuvent point les nations actives & industrieuses? Par elles des régions qu'on croyoit inhabitables sont peuplées. Les terres les plus ingrates sont fécondées. Les eaux sont repoussées, & la fertilité s'élève sur le limon. Les marais portent des maisons. A travers des monts entr'ouverts, l'homme se fait des chemins. Il sépare à son gré ou lie les rochers par des ponts qui restent comme suspendus sur la profondeur obscure de l'abîme, au fond duquel le torrent courroucé semble murmurer de son audace. Il oppose des digues à la mer & dort tranquillement dans le domicile qu'il a fondé au-dessous des flots. Il assemble quelques planches sur lesquelles il s'assied; il dit aux vents de le porter

à l'extrémité du globe, & les vents lui obéissent. Homme, quelquefois si pusillanime & si petit, que tu te montres grand, & dans tes projets, & dans tes œuvres! Avec deux foibles leviers de chair, aidés de ton intelligence, tu attaques la nature entière & tu la subjugues. Tu affrontes les élémens conjurés, & tu les asservis. Rien ne te résiste, si ton ame est tourmentée par l'amour ou le desir de posséder une belle femme que tu haïras un jour; par l'intérêt ou la fureur de remplir tes coffres d'une richesse qui te promette des jouissances que tu te refuseras; par la gloire ou l'ambition d'être loué par tes contemporains que tu méprises, où d'une postérité que tu ne dois pas estimer davantage. Si tu fais de grandes choses par passion, tu n'en fais pas de moindres par ennui. Tu ne connoissois qu'un monde. Tu soupçonnas qu'il en étoit un autre. Tu l'allas chercher & tu le trouvas. Je te suis pas à pas dans ce monde nouveau. Si la hardiesse de tes entreprises m'en dérobe quelquefois l'atrocité, je suis toujours également confondu, soit que tes forfaits me glacent d'horreur, soit que tes vertus me transportent d'admiration.

Tels étoient ces fiers Efpagnols qui conquirent l'Amérique : mais le climat, une mauvaife adminiftration, l'abondance de toutes chofes énervèrent leurs defcendans. Tout ce qui portoit l'empreinte de la difficulté fe trouva au-deffus de leurs ames corrompues ; & leurs bras amollis fe refufèrent à tous les travaux. Durant ce long période, ce fut un engourdiffement dont on voit peu d'exemples dans l'hiftoire. Comment une cité, engloutie par des volcans, feroit-elle alors fortie de ces décombres ? Mais, depuis quelques années la nation fe régénère. Déja l'on a tracé le plan d'une autre ville, plus vafte, plus commode, plus belle que celle qui exiftoit : & elle fera élevée à huit lieues de l'ancienne fur une bafe plus folide. Déja la cour de Madrid, s'écartant de fes mefures ordinairement trop lentes, a affigné les fonds néceffaires pour la conftruction des édifices publics. Déja es citoyens déchargés des tributs qui pouvoient fervir de raifon ou de prétexte à leur inaction, fe prêtent aux vues du gouvernement. Un nouveau Guatimala embellira bientôt la Nouvelle-Efpagne. Si cette activité fe foutient, fi elle augmente, les An-

glois feront vraifemblablement chaffés des établiffemens qu'ils ont commencés entre le lac de Nicaragua & le cap Honduras.

Cette contrée occupe cent quatre-vingts lieues de côtes, & s'enfonce dans l'intérieur des terres jufqu'à des montagnes fort hautes, plus ou moins éloignées de l'océan.

XXV. Defcription de Honduras, d'Yucatan & de Campêche. Qu'eft-ce qui y divife l'Efpagne & l'Angleterre ?

Le climat de cette région eft fain & affez tempéré. Le fol en eft communément uni, très-bien arrofé, & paroît propre à toutes les productions cultivées entre les tropiques. On n'y eft pas expofé à ces fréquentes féchereffes, à ces terribles ouragans qui détruifent fi fouvent, dans les ifles du Nouveau-Monde les efpérances les mieux fondées.

Le pays eft principalement habité par les Mofquites. Ces Indiens furent autrefois nombreux : mais la petite-vérole a confidérablement diminué leur population. On ne penfe pas qu'actuellement leurs diverfes tribus puffent mettre plus de neuf ou dix mille hommes fous les armes.

Une nation, encore moins multipliée, eft fixée aux environs du cap Gracias-à-Dios. Ce font les Samboes defcendus, dit-on, d'un navire de Guinée qui fit autrefois

naufrage fur ces parages. Leur teint, leurs traits, leurs cheveux, leurs inclinations ne permettent guère de leur donner une autre origine.

Les Anglois font les feuls Européens que leur cupidité ait fixés dans ces lieux fauvages.

Leur premier établiffement fut formé vers 1730, vingt-fix lieues à l'Eft du cap Honduras. Sa pofition à l'extrémité de la côte & fur la rivière Black, qui n'a que fix pieds d'eau à fon embouchure, retardera & empêchera peut-être toujours fes progrès.

A cinquante-quatre lieues de cette colonie eft Gracias-à-Dios, dont la rade, formée par un bras de mer, eft immenfe & affez fûre. C'eft tout près de ce cap fameux que fe font placés les Anglois fur une rivière navigable & dont les bords font très-fertiles.

Soixante-dix lieues plus loin, cette nation entreprenante a trouvé à Blew-Field des plaines vaftes & fécondes, un fleuve acceffible, un port commode & un rocher qu'on rendroit aifément inexpugnable.

Les trois comptoirs n'occupoient, en 1769, que deux cens fix blancs, autant de mulâtres & neuf cens efclaves. Sans compter les

mulets & quelques autres objets envoyés à la Jamaïque, ils expédièrent cette année, pour l'Europe, huit cens mille pieds de bois de Mahagoni, deux cens mille livres pesant de salse-pareille & dix mille livres d'écailles de tortue. Les bras ont été multipliés depuis. On a commencé à planter des cannes; dont le premier sucre s'est trouvé d'une qualité supérieure. De bons observateurs affirment qu'une possession tranquille du pays des Mosquites, vaudroit mieux un jour pour la Grande-Bretagne, que toutes les isles qu'elle occupe actuellement dans les Indes Occidentales.

La nation ne paroît former aucun doute sur son droit de propriété. Jamais, disent ses écrivains, l'Espagne ne subjugua ces peuples, & jamais ces peuples ne se soumirent à l'Espagne. Ils étoient indépendans, de droit & de fait, lorsqu'en 1670 leurs chefs se jettèrent d'eux-mêmes dans les bras de l'Angleterre, & reconnurent sa souveraineté. Cette soumission étoit si peu forcée qu'elle fut renouvellée à plusieurs reprises. A leur sollicitation, la cour de Londres envoya sur leur territoire en 1741, un corps de troupes, que suivit

bientôt une adminiſtration civile. Si, après la pacification de 1763, on retira la milice & le magiſtrat, ſi l'on ruina les fortifications élevées pour la ſûreté des ſauvages & de leurs défenſeurs, ce fut par l'ignorance du miniſtère qui ſe laiſſa perſuader que le pays des Moſquites faiſoit partie de la baie de Honduras. Cette erreur ayant été diſſipée, il a été formé de nouveau, dans ces contrées, un gouvernement régulier au commencement de 1776.

On ne balanceroit pas à s'occuper de la diſcuſſion de ces grands intérêts, ſi les puiſſances ſe conduiſoient par la raiſon ou la juſtice: mais c'eſt la force & la convenance qui décident tout entre elles, bien qu'aucune d'elles n'ait eu juſqu'à préſent le front d'en convenir. Souverains, qu'eſt-ce que cette mauvaiſe honte qui vous arrête? Puiſque l'équité n'eſt pour vous qu'un vain nom, déclarez-le. A quoi ſervent ces traités qui ne garantiſſent point de paix, auxquels le plus foible eſt contraint d'accéder; qui ne marquent dans l'un & dans l'autre des contractans que l'épuiſement des moyens de continuer la guerre, & qui ſont toujours enfreints à

Ne signez que des suspensions d'armes, & n'en fixez point la durée. Si vous avez résolu d'être injustes, cessez au-moins d'être perfides. La perfidie est si lâche, si odieuse. Ce vice ne convient pas à des potentats. Le renard sous la peau du lion, le lion sous la peau du renard sont deux animaux également ridicules. Mais, au lieu de parler à des sourds qu'on ne convainc de rien & qu'on peut irriter, disons quelque chose des baies de Honduras, de Campêche, & de la péninsule d'Yucatan qui les sépare.

Cette péninsule a cent lieues de long sur vingt & vingt-cinq de large. Le pays est entiérement uni. On n'y voit, ni rivière, ni ruisseau: mais par-tout l'eau est si près de la terre, par-tout les coquillages sont en si grande abondance, que ce grand espace a dû faire autrefois partie de la mer. Les premiers Espagnols qui parurent sur ces côtes y trouvèrent établi, au rapport d'Herrera, un usage très-particulier. Les hommes y portoient généralement des miroirs d'une pierre brillante, dans lesquels ils se contemploient sans cesse, tandis que les femmes ne se servoient pas de cet instrument si cher à la beauté.

Si l'ufage continu que les femmes font du miroir dans nos contrées, ne montre que le defir de plaire aux hommes, en ajoutant aux attraits qu'elles ont reçus de la nature, ce que l'art peut leur donner de piquant ; les hommes feroient à Yucatan les mêmes frais pour plaire aux femmes. Mais c'eft un fait fi bizarre qu'on peut le rejetter en doute, à moins qu'on ne l'étaie d'un fait plus bizarre encore, c'eft que les hommes fe livrent à l'oifiveté, tandis que les femmes font condamnées aux travaux. Lorfque les fonctions propres aux deux fexes feront perverties, je ne ferai point étonné de trouver à l'un la frivolité de l'autre.

Yucatan, Honduras, Campêche n'offrirent pas aux dévaftateurs du nouvel hémifphère ces riches métaux qui leur faifoient traverfer tant de mers. Auffi négligèrent-ils, méprifèrent-ils ces contrées. Peu d'entre eux s'y fixèrent; & ceux que le fort y jetta ne tardèrent pas à contracter l'indolence Indienne. Aucun ne s'occupa du foin de faire naître des productions dignes d'être exportées. Ainfi que les peuplades qu'on avoit détruites ou affervies, ils vivoient de cacao,

de maïs auxquels ils avoient ajouté la ressource facile & commode des troupeaux tirés de l'ancien monde. Pour payer leur vêtement qu'ils ne vouloient pas ou ne savoient pas fabriquer eux-mêmes & quelques autres objets de médiocre valeur que leur fournissoit l'Europe, ils n'avoient proprement de ressource qu'un bois de teinture connu dans tous les marchés sous le nom de bois de Campêche.

L'arbre qui le fournit, assez élevé, a des feuilles alternes, composées de huit folioles taillées en cœur & disposées sur deux rangs le long d'une côte commune. Ses fleurs petites & rougeâtres sont rassemblées en épis aux extrémités des rameaux. Elles ont chacune un calice d'une seule pièce, du fond duquel s'élèvent cinq pétales & dix étamines distinctes. Le pistil placé dans le centre devient une petite gousse ovale, applatie, partagée dans sa longueur en deux ovales & remplies de deux ou trois semences. La partie la plus intérieure du bois, d'abord rouge, devient noire quelque tems après que le bois a été abattu. Il n'y a que le cœur de l'arbre qui donne le noir & le violet.

Le goût de ces couleurs qui étoit plus répandu, il y a deux ſiècles, qu'il ne l'eſt peut-être aujourd'hui, procura un débouché conſidérable à ce bois précieux. Ce fut au profit des Eſpagnols ſeuls juſqu'à l'établiſſement des Anglois à la Jamaïque.

Dans la foule des corſaires qui ſortoient tous les jours de cette iſle devenue célèbre, pluſieurs allèrent croiſer dans les deux baies & ſur les côtes de la péninſule, pour intercepter les vaiſſeaux qui y naviguoient. Ces brigands connoiſſoient ſi peu la valeur de leur chargement, que lorſqu'ils en trouvoient des barques remplies, ils n'emportoient que les ferremens. Un d'entre eux ayant enlevé un gros bâtiment qui ne portoit pas autre choſe, le conduiſit dans la Tamiſe avec le ſeul projet de l'armer en courſe ; & contre ſon attente, il vendit fort cher un bois dont il faiſoit ſi peu de cas, qu'il n'avoit ceſſé d'en brûler pendant ſon voyage. Depuis cette découverte, les corſaires qui n'étoient pas heureux à la mer, ne manquoient jamais de ſe rendre à la rivière de Champeton, où ils embarquoient les piles de bois qui ſe trouvoient toujours formées ſur le rivage.

La paix de leur nation avec l'Espagne ayant mis des entraves à leurs violences, plusieurs d'entre eux se livrèrent à la coupe du bois d'Inde. Le cap Catoche leur en fournit d'abord en abondance. Dès qu'ils le virent diminuer, ils allèrent s'établir entre Tabasco & la rivière de Champeton, autour du lac Triste, & dans l'isle aux Bœufs qui en est fort proche. En 1675 ils y étoient deux cens soixante. Leur ardeur, d'adord extrême, ne tarda pas à se ralentir. L'habitude de l'oisiveté reprit le dessus. Comme ils étoient la plupart excellens tireurs, la chasse devint leur passion la plus forte ; & leur ancien goût pour le brigandage, fut réveillé par cet exercice. Bientôt ils commencèrent à faire des courses dans les bourgs Indiens, dont ils enlevoient les habitans. Les femmes étoient destinées à les servir, & on vendoit les hommes à la Jamaïque, ou dans d'autres isles. L'Espagnol tiré de sa léthargie par ces excès, les surprit au milieu de leurs débauches, & les enleva la plupart dans leurs cabanes. Ils furent conduits prisonniers à Mexico, où ils finirent leurs jours dans les travaux des mines.

Ceux qui avoient échappé, se réfugièrent

dans le golfe de Honduras, où ils furent joints par des vagabonds de l'Amérique Septentrionale. Ils parvinrent, avec le tems, à former un corps de quinze cens hommes. L'indépendance, le libertinage, l'abondance où ils vivoient, leur rendoit agréable le pays marécageux qu'ils habitoient. De bons retranchemens assuroient leur fort & leurs subsistances; & ils se bornoient aux occupations, que leurs malheureux compagnons gémissoient d'avoir négligées. Seulement ils avoient la précaution de ne jamais entrer dans l'intérieur du pays pour couper du bois, sans être bien armés.

Leur travail fut suivi du plus grand succès. A la vérité, la tonne qui s'étoit vendue jusqu'à neuf cens livres, étoit tombée insensiblement à une valeur médiocre : mais on se dédommageoit par la quantité de ce qu'on perdoit sur le prix. Les coupeurs livroient le fruit de leurs peines; soit aux Jamaïcains qui leur portoient du vin de Madère, des liqueurs fortes, des toiles, des habits; soit aux colonies Angloises du nord de l'Amérique, qui leur fournissoient leur nourriture. Ce commerce toujours interlope, & qui fut

l'objet de tant de déclamations, devint licite en 1763. On assura à la Grande-Bretagne la liberté de couper du bois, mais sans pouvoir élever des fortifications, avec l'obligation même de détruire celles qui avoient été construites. La cour de Madrid fit rarement des sacrifices aussi difficiles que celui d'établir au milieu de ses possessions une nation active, puissante, ambitieuse. Aussi chercha-t-elle immédiatement après la paix, à rendre inutile une concession que des circonstances fâcheuses lui avoient arrachée.

Le bois qui croît sur le terrein sec de Campêche est fort supérieur à celui qu'on coupe dans les marais de Honduras. Cependant le dernier étoit d'un usage beaucoup plus commun, parce que le prix du premier avoit depuis long-tems passé toutes les bornes. Ce défaut de vente étoit une punition de l'aveuglement, de l'avidité du fisc. Le ministère Espagnol comprit à la fin cette grande vérité. Il déchargea sa marchandise de tous les droits dont on l'avoit accablée, il la débarrassa de toutes les entraves qui gênoient la circulation; & alors elle eut un grand débit dans tous les marchés. Bientôt

les Anglois ne trouveront plus de débouché. Sans avoir manqué à ses engagemens, la cour de Madrid se verra délivrée d'une concurrence qui lui rendoit inutile la possession de deux grandes provinces. Quelquefois Cadix tire le bois directement du lieu de son origine; plus souvent il est envoyé à la Vera-Crux, qui est le vrai point d'union du Mexique avec l'Espagne.

XXVI. C'est principalement par Vera-Crux que le Mexique communique avec l'Espagne. Maximes par lesquelles ce commerce a été conduit jusqu'ici.

Vieja Vera-Crux servit d'abord d'entrepôt. Cette ville, fondée par Cortès sur la plage où il aborda d'abord, est placée sur les bords d'une rivière qui manque d'eau une partie de l'année, mais qui dans la saison des pluies peut recevoir les plus grands vaisseaux. Le danger auquel ils étoient exposés, dans une position où rien ne les défendoit contre la violence des vents si communs dans ces parages, fit chercher un abri plus sûr, & on le trouva dix-huit milles plus bas sur la même côte. On y bâtit Vera-Crux Nueva, à soixante-douze lieues de la capitale de l'Empire.

Vera-Crux Nueva est située sous un ciel qu'un soleil brûlant & de fréquens orages rendent désagréable & mal-sain. Des sables arides la bornent au Nord & des marais infects à l'Ouest

l'Oueſt. Tous les édifices y ſont en bois. Elle n'a pour habitans qu'une garniſon médiocre, quelques agens du gouvernement, les navigateurs arrivés d'Europe & ce qu'il faut de commiſſionnaires pour recevoir & pour expédier les cargaiſons. Son port eſt formé par la petite iſle de Saint-Jean d'Ulua. Il a l'inconvénient de ne pouvoir contenir que trente ou trente-cinq bâtimens, encore ne les met-il pas entiérement à l'abri des vents du Nord. On n'y entre que par deux canaux ſi reſſerrés, qu'il n'y peut paſſer à la fois qu'un navire. Les approches même en ſont rendues extrêmement dangereuſes par un grand nombre de rochers à fleur d'eau. Les pilotes du pays croyoient généralement que des connoiſſances locales acquiſes par une expérience de pluſieurs années, pouvoient ſeules faire éviter tant d'écueils. Des corſaires audacieux ayant ſurpris la place en 1712, on conſtruiſit ſur le rivage des tours, où des ſentinelles attentifs veillent continuellement à la ſûreté commune.

C'eſt dans cette mauvaiſe rade, la ſeule proprement qui ſoit dans le golfe, qu'arrivent les objets deſtinés pour l'approviſionnement du

Mexique. Les navires qui les y portent n'abordent pas successivement. On les expédie de Cadix, en flotte, tous les deux, trois ou quatre ans, selon les besoins & les circonstances. Ce sont communément douze à quatorze gros bâtimens marchands, escortés par deux vaisseaux de ligne, ou par un grand nombre si la tranquillité publique est troublée ou menacée. Pour prévenir les dangers que les ouragans leur feroient courir à l'atterrage, ils partent d'Espagne dans les mois de février ou de mai & de juin, prennent dans leur marche des rafraîchissemens à Porto-Rico, & arrivent, après soixante-dix ou quatre-vingts jours de navigation, à Vera-Crux, d'où leur chargement entier est porté à dos de mulet à Xalapa.

Dans cette ville; située à douze lieues du port, adossée à une montagne, & commodément bâtie, se tient une foire que les anciens réglemens bornoient à six semaines, mais qui actuellement dure quatre mois, & que quelquefois on prolonge encore, à la prière des marchands Espagnols ou Mexicains. Lorsque les opérations de commerce sont terminées, les métaux & les autres objets donnés

par le Mexique en échange des productions & des marchandises de l'Europe, sont envoyés à Vera-Crux, où ils sont embarqués pour notre hémisphère. Les saisons pour les faire partir ne sont pas toutes également favorables. Il seroit dangereux de mettre à la voile dans les mois d'août & de septembre, & impossible de le faire en octobre & en novembre.

La flotte prend toujours la route de la Havane, où elle est jointe par les bâtimens qui reviennent de Honduras, de Carthagène, d'autres destinations. Elle s'y arrête dix ou douze jours pour renouveller ses vivres, pour donner aux navires le tems de charger à fret les sucres, les tabacs, les autres objets que fournit l'isle de Cuba. Le canal de Bahama est débouqué. On remonte jusqu'à la hauteur de la Nouvelle-Angleterre; & après avoir navigué long-tems par cette latitude de quarante degrés, on tire enfin vers le Sud-Est pour reconnoître le cap Saint-Vincent & aboutir à Cadix.

Dans l'intervalle d'une flotte à l'autre, la cour de Madrid fait partir un ou deux vaisseaux de guerre qu'on appelle *azogues*, pour

porter au Mexique le vif-argent nécessaire à l'exploitation des mines. Le Pérou le fournissoit originairement : mais les envois étoient si lents, si incertains, si souvent accompagnés de fraude, qu'en 1734, il fut jugé plus convenable de les faire d'Europe même. Les mines de Guadalcanal en fournirent d'abord les moyens. On les a depuis négligées pour les mines plus abondantes d'Almaden en Estramadoure. Les azogues se chargent à leur retour du produit des ventes faites depuis le départ de la flotte, des sommes rentrées pour les crédits accordés, & des fonds que les négocians Mexicains veulent employer pour leur compte dans l'expédition prochaine. Le gouvernement permet habituellement que trois ou quatre navires marchands suivent ses vaisseaux. Leur cargaison entière devroit être en fruits ou en boissons : mais il s'y glisse frauduleusement des objets plus importans. Ces bâtimens reviennent toujours sur leur lest, à moins que, par une faveur spéciale, on ne leur permette de prendre quelque cochenille.

Si des raisons de convenance ou de politique retardent le départ d'une nouvelle flotte, la cour fait passer de la Havane à la Vera-

Crux un de ses vaisseaux. Il s'y charge de tout ce qui appartient au fisc, & des métaux que les débiteurs ou les spéculateurs veulent faire passer du nouvel hémisphère dans l'ancien.

La Nouvelle-Espagne envoya à sa métropole, année commune, depuis 1748 jusqu'en 1753, par la voie de la Vera-Crux & de Honduras, 62,661,466 livres; dont 574,550 en or; 43,621,497 en argent; 18,465,419 en productions, prix d'Europe.

Dans les productions, il y avoit 529,200 livres pour la couronne; 17,936,219 pour les négocians.

Dans l'or & l'argent il y avoit 25,649,040 livres pour le commerce; 12,067,007 livres pour les agens du gouvernement ou pour les particuliers qui vouloient faire passer leur fortune en Europe; 6,480,000 livres pour le fisc.

La cour de Madrid ne doit pas tarder à voir augmenter ce tribut; & voici sur quels fondemens est appuyée cette conjecture.

Le Mexique étoit anciennement sans défense: car qu'attendre de quelques bourgeois que chaque ville devoit mettre sous les armes,

lorſqu'un péril, plus ou moins grand, menaçoit l'état. On ne tarda pas à former de ces milices diſperſées, ſix régimens d'infanterie & deux de cavalerie, auxquels on a depuis fait donner des inſtructions par des officiers envoyés d'Europe. Le tems étendit les idées. Des hommes, habituellement occupés des arts & du commerce parurent un trop foible appui à l'autorité; & elle ſe décida à lever, dans le pays même, deux bataillons d'infanterie, deux régimens de dragons qui n'eurent d'autre profeſſion que la profeſſion militaire. Après la paix de 1763, le gouvernement jugea que des peuples amollis par l'oiſiveté & par le climat, étoient peu propres à la guerre; & des troupes régulières furent envoyées de la métropole dans la colonie. Ce ſyſtême eſt ſuivi encore; & il y a toujours au Mexique trois ou quatre bataillons de notre continent, qui ne ſont relevés qu'après un ſéjour de quatre années.

A ces moyens de conſervation, il en a été ajouté d'autres non moins efficaces. L'iſle de Saint-Jean d'Ulua, qui forme le port de Vera-Crux, & qui doit le défendre, n'avoit que peu & de mauvaiſes fortifications. On les a raſées,

Sur leurs ruines & dans un roc vif ont été élevés naguère des ouvrages étendus, solides, capables de la plus opiniâtre résistance. Si, contre toute apparence, cette clef du Mexique étoit forcée, le pays, après ce revers, ne seroit pas encore sans défense. A vingt-quatre lieues de la mer, au débouché des montagnes, dans une plaine que rien ne domine, furent jettés, en 1770, les fondemens de la magnifique citadelle de Pérote. Les arsenaux, les casernes, les magasins, tout y est à l'abri des bombes.

Selon les apparences, la cour de Madrid ne diminuera jamais le nombre des troupes qu'elle entretient dans la Nouvelle-Espagne: mais la partie du revenu public qu'absorboient les fortifications, ne doit pas tarder à grossir ses trésors, à moins qu'elle ne l'emploie, dans la colonie même, à former des établissemens utiles. Déja sur les bords de la rivière d'Alvarado, où les bois de constuction abondent, s'ouvrent de grands chantiers. Cette nouveauté est d'un heureux présage. D'autres la suivront sans doute. Peut-être, après trois siècles d'oppression ou de léthargie, le Mexique va-t-il remplir les hautes

destinées auxquelles la nature l'appelle vainement depuis si long-tems. Dans cette douce espérance, nous quitterons l'Amérique Septentrionale pour passer dans la Méridionale, où nous verrons, par un ordre de la providence qui ne changera jamais, les mêmes effets produits par les mêmes causes; les mêmes haines suscitées par la même férocité; les mêmes précautions suggérées par les mêmes alarmes; les mêmes obstacles opposés par les mêmes jalousies; le brigandage engendré par le brigandage; le malheur vengé par le malheur; une persévérance stupide dans le mal, & la leçon de l'expérience inutile.

Fin du sixième Livre.

TABLE

ALPHABÉTIQUE

DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

Q

R

S

à

T

V

Fin de la Table des Matières du troisième volume.



